
U d'/of OTTAWA
39003002149143

LÉON BLOY

—

Pages choisies

(1884-1905)

> On exige de moi ce qui n'est exigé de personne. On veut absolument que j'écrive toujours du Léon Bloy. Le jour où j'écrirais du Paul Bourget ou de l'Anatole France, on dirait que je suis devenu gâteux.



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXII



PAGES CHOISIES

DU MÊME AUTEUR

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly, *épuisé*.

PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS, *épuisé*.

LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus), *épuisé*.

LE DÉSESPÉRÉ, roman.

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX, *épuisé*.

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*), *épuisé*.

LE SALUT PAR LES JUIFS.

SUEUR DE SANG (1870-1871), avec un portrait de l'auteur en 1893 (Crès éd.).

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS, *épuisé*.

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES (Crès éd.).

LA FEMME PAUVRE, épisode contemporain.

LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy), 2 vol.

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII, en héliogravure, *épuisé*.

JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Emile Zola et quelques autres.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE (*Coppée, le R. P. Judas, Brunetière, Huysmans, Bourget, etc.*).

MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant Ingrat*.

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal*.

BELLUAIRES ET PORCHERS (Stock).

L'ÉPOPÉE BYZANTINE ET G. SCHLUMBERGER, *épuisé*.

PAGES CHOISIES (1884-1905).

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette), avec gravure, *épuisé*.

L'INVENDABLE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal* et de *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.

LE SANG DU PAUVRE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* et de *l'Invendable*. Deux gravures.

VIE DE MÉLANIE, *Bergère de la Salette*, écrite par elle-même. Introduction de Léon Bloy.

L'AME DE NAPOLÉON.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS (Nouvelle série).

SUR LA TOMBE DE HUYSMANS (Laquerrière éd.).

LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, de l'*Invendable* et du *Vieux de la Montagne*.

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE (Crès).

AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, suite du *Pèlerin de l'Absolu*.

MÉDITATION D'UN SOLITAIRE EN 1916.

DANS LES TÉNÈBRES.

LA PORTE DES HUMBLES, suite de *Au seuil de l'Apocalypse*.

LÉON BLOY

—

Pages choisies

(1884-1905)

> On exige de moi ce qui n'est exigé de personne. On veut absolument que j'écrive toujours du Léon Bloy. Le jour où j'écrirais du Paul Bourget ou de l'Anatole France, on dirait que je suis devenu gâteux.

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 *à* 5
vingt et un exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 *à* 26

A MA FEMME

A qui dédier ce recueil, sinon à la très-bonne et très-chère sans qui je serais mort, il y a longtemps; qui m'aima parce que je lui parlais de Dieu et qui m'épousa parce qu'on lui avait dit, dès le premier jour, que j'étais un mendiant?

J'agonisais alors et il y a de cela dix-sept ans.

On a souffert ensemble d'une manière excessive, continuelle, et mon œuvre est marquée de cette souffrance.

Quelques-unes de mes meilleures pages furent inspirées directement par cette compagne. D'autres furent écrites pendant qu'elle me jouait du Chopin ou du Beethoven.

Souvenir suave, musique du Paradis qui me tirait, un instant, du gouffre!

C'est ainsi que les deux tiers de mes livres ont pu être faits dans la plénière et permanente angoisse, capable d'exténuer, en moins d'années, le plus grand courage.

Il sera parlé de cela, ma chère Jeanne, dans la Vie future.

LÉON BLOY.

Purification, 2 *février* 1906.

DÉCLARATION DE LÉON BLOY

On a fort écrit sur moi, depuis vingt ans. Conséquence naturelle de la consigne du silence édictée, en 85, du milieu de ses pustules, par un journaliste foraminé.

Quelques faiseurs de gloire ont même entrepris, de loin en loin, sans aucun succès, mon apothéose.

Les pages que voici sont ce que j'ai trouvé de meilleur dans ce bavardage :

Le plus formidable coup de gueule littéraire depuis Veuillot et Barbey d'Aurevilly.

Il n'écrit pas, il gronde, il rugit. Son nom — certains ne le prononcent que les dents serrées. Il a asséné de tels coups sur nos plus robustes gloires, que le public en demeure un peu stupide. On feint l'étonnement pour ce catholique sublime, qui se confesse avec splendeur, et on s'éloigne du génie littéraire.

Un génie! Quelques-uns l'ont déjà compris tel.

Il fait mal aux nerfs. Il piétine les idées. Il étale somptueusement dans d'effroyables livres, et parfois avec une douceur sanglotante, les charognes humaines qui empuantissent la vie. Il vomit fastueusement son dégoût de nos habituels ravissements. Jamais un tel torrent de lamentations n'était descendu du haut de l'Absolu pour balayer l'admiration bénévole du public *lettré*.

Le scandale fut énorme en littérature.

Au beau cri de détresse d'un écrivain broyé par la misère

et dont chaque livre était *un aveu arraché par la torture*, une hostilité silencieuse aussitôt se forma.

De rares amis allèrent vers ce prodigieux. Des étrangers vinrent au Lépreux, quelques-uns naïvement, sentimentalement, d'autres superbement, d'autres crapuleusement, certains poussés par une force mystérieuse. Aucun ne l'arma. Aucun ne l'a suivi. Il y avait en eux, près de cet éblouissant désespéré en prières, trop d'humanité. Ce fou marchait au martyre. Et puis vraiment son *Absolu* était trop peuplé des chiens grondants de la Pauvreté.

Il chassa ceux qui rôdaient autour de lui sans foi et par dilettantisme et demeura seul, impénétrable.

Bien lumineux, cependant, le mystère de ce tendre cœur! Bien peu farouche était l'attitude du douloureux que tant d'amis et d'ennemis tentèrent de défigurer!

Léon Bloy n'est pas l'homme *impossible supposé par la légende*, mais l'homme d'absolu. *Qui non est mecum, contra me est.* Avec lui, il faut aller jusqu'au bout, contre tous et surtout contre soi.

Artiste, il ne supporte pas la médiocrité; Chrétien, il a l'impatience et l'horreur même des plus beaux génies païens de notre époque.

Si toute approche, même par lettre, contient hommage, toute approche réclame aussi sécurité de hanter même région. Il répond à ceux qui ont fait la douloureuse descente dans la misère de sa vie, qui ont senti quelque chose en le lisant et qui ont cru devoir le lui écrire.

« C'est une justice à laquelle je ne suis pas accoutumé. Le lecteur contemporain trouve très-bien qu'un écrivain soit dans la misère et souffre des tourments presque infinis pour lui donner, une fois par an, la volupté d'un beau livre. L'en remercier serait excessif, et on s'en dispense, estimant qu'on a accompli toute justice en achetant le livre de ce malheureux... J'écris les choses les plus véhémentes avec un grand calme. La rage est impuissante et convient surtout aux révoltés. Or, je suis un justicier *obéissant.* »

Il ne répond qu'aux pauvres, « l'expérience de ma vie cruelle aussi bien que la méditation religieuse, m'ayant appris qu'il ne peut y avoir de bons riches et que la miséricorde est rencontrable uniquement chez les pauvres ». Ces quelques lignes de « Mon Journal » le donnent tout entier.

« On renonce à être mon ami, parce qu'on ne veut pas me suivre, voilà tout. Pour moi, il n'y a rien en dehors de la Prière. *Tout* ce qui n'est pas la recherche passionnée de Dieu est, à mes yeux, méprisable. Quand cela est bien vu et bien senti, on fout le camp. Maintenant, vous voilà Docteur. »

Il aurait pu mourir de misère et de tristesse, jamais de désespoir. L'Espérance l'a toujours soutenu.

Il est un cas littéraire exceptionnel. Il n'écrit que pour Dieu. Le don de créer lui a été accordé avec la mission d'agir sur les âmes.

« Persuadez-vous, a-t-il dit, que je suis exactement, strictement, un chrétien pauvre et humilié, rien de plus. Il a plu à Dieu de m'affubler de littérature et d'art à tel point qu'il m'a allu devenir presqu'un vieillard pour que je reconnusse mon âme triste sous ce travestissement...

« Ah ! je sais bien que vous ne me croirez pas. Vous penserez que cela est encore de la littérature. Que faire, pourtant? Je vous jure que, quand on me parle de mes dons d'écrivain, ou que j'en parle moi-même aux autres, je ne comprends absolument pas. Il m'est arrivé de relire certaines pages de mes livres et d'être écrasé par le sentiment de l'épouvantable supériorité *sur moi* de celui qui avait écrit ces pages.

« On veut à toute force que je sois un très-grand et très-haut artiste, dont la principale affaire est d'agiter l'âme de ses contemporains, alors que je suis bonnement un pauvre homme qui cherche son Dieu, en l'appelant avec des sanglots par tous les chemins. J'ai écrit cela de bien des façons, et personne n'a voulu me croire. »

D'avoir ainsi parlé, il n'est plus l'Imprécateur, le Vomisseur d'injures, l'Agonisant, il n'est plus même le Désespéré. Il s'érige en *Justicier obéissant.* Il ne barre pas son seuil d'orgueil. Il brandit la Croix dans ses mains, saignante et brûlante des malédictions du Pauvre. Jehan Rictus fait sangloter les Vaincus, les Écrasés, les Sans-Espoirs, les Dolents, les Lépreux des démocraties. Il dresse le Maudit, pieds nus, sans bourse ni besace, à l'éclat de rire colossal, à la gueule noire et terrifiante, comme le compagnon du Vagabond éternel. Marchenoir, grand Inquisiteur littéraire, va superbement sous les rires de la haine, drapé dans sa gueuserie éblouissante de rêveur. Il a deux yeux terribles, une pieuse bouche de blasphèmes,

une âme candide d'affamé de pureté. « Il ne s'encanaillait qu'avec les constellations. On le devinait impatient de toute autre promiscuité, et personne, je crois, n'eût entrepris le recrutement de ce primitif. »

Le grandiose de cette solitude éblouira un jour. Cet ami des humbles et cet humble tutoyeur du Seigneur Jésus, ce douloureux du douloureux Maître, a fait entendre et apercevoir, dans la *Femme Pauvre*, de si déchirants et fiers sanglots, une plainte si inouïe, des nostalgies de tendresses si éperdues, un si navrant et si divin sourire de femme, *toute l'Escadre vaincue des Résignations*, une coulée de ténèbres si fétide, un si furieux tourbillon d'angoisses, un chant de joie si pitoyable et des deuils si profonds, qu'aucun autre « fiancé à tous les tourments et compagnon satisfait de tous les opprobres » n'osera tenter de donner à nouveau les douleurs et les espérances de la pauvreté, les affres de la prostitution.

Il a forcé le muffle aux talents poussifs et découragé pour longtemps les descripteurs d'habitacles sinistres où sanglotent les indicibles détresses.

Et il vivra toujours solitairement, extraordinairement, loin de la *Canaille immense de l'Humanité*, lui qui, depuis vingt ans, « rend » ses contemporains et écoute *Jésus pleurer au fond des âmes.*

Nous, qu'une indulgence sociale peut-être asservit, nous saluons celui qui ne salue personne, le sublime Justicier, priant et fouaillant au seuil souillé de l'Église, criant vers Dieu : « Encore une fois, je vous prie, mon Dieu, et, plus humblement, de me compter parmi les pauvres en petit nombre que vous utiliserez effroyablement pour votre Gloire, quand votre Face de tonnerre sera lasse d'être souffletée. »

(Louis Gatumeau, *Quelques Autres.*)

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE[1]

CHRISTOPHE COLOMB ET SA BÉATIFICATION FUTURE

...De toutes les choses que le temps extermine ou déshonore, il n'en est pas de plus fragile, de plus effaçable que l'étonnement. A la distance de quatre siècles, quelle imagination de poète serait capable de concevoir l'indicible stupéfaction du vieux monde chrétien non encore contaminé par le groin de la Réforme, à la nouvelle de la découverte d'un monde inconnu dont le Christ et ses Apôtres n'avaient pas parlé? Cette société de quinze siècles, bâtie comme la Babylone imprenable du Très-Haut, gardée par la double muraille sacrée de la Théologie et de la Tradition et ceinte de ce fossé mystique où bouillonnait le sang de plusieurs millions de Martyrs, dut être surprise d'une si véhémente manière qu'il serait puéril de chercher dans l'histoire un autre exemple de ce prodigieux déconcertement.

Les intelligences superbes d'alors durent craindre que l'Eglise elle-même ne s'en allât en ruines avec son triple diadème et ses promesses d'indéfectibilité. La Mission démontrée de Christophe Colomb humiliait en plu-

1. Paris, Sauton, 1884.

sieurs points essentiels le despotisme scolastique d'une exégèse inflexible où la Lettre des Saints Livres étouffait l'Esprit du Seigneur. La Science catholique, figée dans les formules et les sentences de l'Ecole, avait fini par stériliser la Tradition en la détournant de la contemplation des divins objets pour la contraindre à *tout* expliquer dans l'ordre politique et dans l'ordre subjectif des réalités naturelles.

Imperturbable et sereine, cette science étreignait le genre humain et s'étalait devant la Sagesse de Dieu comme un rivage devant l'Océan, pour que cette Sagesse « n'allât pas plus loin » et condescendît à briser contre le granit du syllogisme « l'enflure de ses vagues ».

L'apparition soudaine d'un Messager et d'un Révélateur au sein d'une société si fermement assise dans la certitude que toutes les révélations divines étaient consommées, fut, sans doute, pour un grand nombre d'esprits altiers, une formidable épreuve....

Une chose entre autres, que l'humaine intelligence ne saurait atteindre avec le raccourci effrayant de sa notion de justice, c'est le mystère de toute une moitié de la race humaine exclue, pendant plus de cinq mille ans, de toute participation à la vie spirituelle des peuples de l'Ancien Monde. Ce simple fait accable la pensée.

Quel crime sans nom ni mesure avait donc pu nécessiter une aussi longue, une aussi épouvantable expiation, endurée, non par un seul peuple, mais par des centaines de nations, pour quelques-unes desquelles elle dure encore? Que dis-je? la plupart ne virent se lever aucune lumière et l'aurore de la civilisation *orientale* fut, pour ces multitudes infortunées, comme l'annonce d'un déluge de sang et de feu par-dessus les vagues de l'Atlantique.

Cet hémisphère terrestre inconnu — semblable à cette mystérieuse moitié de la lune perpétuellement

inobservable — roulait dans les espaces, avec le reste du monde, depuis deux millions de jours. En vain le candélabre de la Révélation avait-il été promené d'Orient en Occident. Depuis Abraham étendant sous les pieds du Messie futur — comme une miraculeuse voie lactée de cœurs humains — toute sa *stellaire* postérité, pendant vingt-deux siècles; et de Jésus, vainqueur de la Mort, à Mahomet, vainqueur de Byzance, d'innombrables générations, obscures ou lumineuses, avaient trempé la terre de leurs larmes, de leurs sueurs ou de leur sang. Des civilisations puissantes avaient poussé leurs influences dans toutes les directions de l'esprit humain. De miraculeuses intelligences avaient épuisé toute conjecture. Les Saints, les Martyrs, les Apôtres mêmes, à qui le Sauveur avait dit de sa bouche d'enseigner toutes les nations, avaient accompli leur mandat sur une seule moitié du globe, délaissant ainsi l'autre moitié dans une ignorance invincible de la Rédemption. Le plus audacieux, le plus infatigable des Douze, Témoin privilégié de la Résurrection du Fils de Dieu, — celui-là, disait sainte Brigitte, qui est le trésor de Dieu et la lumière du monde — Thomas Didyme, laissant derrière lui Alexandre le Grand, parmi les autres poussières de son chemin, s'était avancé jusque sur les rivages extrêmes de l'Orient. Là, pressentant peut-être, avant de mourir, la clameur muette et lointaine de ces âmes abandonnées, il avait tendu ses bras d'apôtre au-dessus de cet incommensurable Pacifique, barrière mobile et décevante qui se moquait de son désir...

Rien de divin et rien d'humain n'avait pu prévaloir contre les ténèbres de ces races inexplicablement châtiées!

. . . .

Qu'on se représente cet immense continent américain, s'étendant de l'un à l'autre pôle, pendant près de quatre

mille lieues, si démesuré dans tous les sens qu'il aurait fallu plusieurs Romes pour en conquérir seulement le littoral et qu'après trois cent quatre-vingt-dix ans, les plus audacieuses explorations scientifiques n'ont pu le faire connaître tout entier.

Cette interminable chaîne de peuples, étrangers les uns aux autres et de langues diverses, séparés par toutes les différences de mœurs et de climat, divisés par des haines héréditaires et par des religions dont l'atrocité parfaite était la seule unité : tel était, au moment de la Découverte, l'apanage exclusif de l'Esprit du Mal !

Sans doute, le reste de la terre appartenait à ce monarque, en la manière que je viens de dire ; mais, ici, il était le maître absolu, le législateur, le père et le Dieu. Il n'y avait à redouter ni Rédempteur ni Evangile. Le Sang de Jésus-Christ ne coulerait pas sans doute au travers de l'Océan. Le vrai Dieu semblait avoir abdiqué toute suzeraineté sur ce monde malheureux, l'ayant, en apparence, laissé sans aucun secours pendant un nombre de siècles égal au nombre des années qui font un vieillard.

« Vous êtes les enfants du diable », disait Jésus-Christ aux Juifs qui se flattaient d'avoir Dieu pour père. Cette affirmation à la fois si mystérieuse et si nettement terrible, venant d'une telle Bouche, ne s'appliquait pas seulement à cette nation déréglée et infidèle. Elle passait bien au delà et s'en allait atteindre, à travers la Race figurative, toutes les races et toutes les familles humaines prévaricatrices, jusqu'aux dernières extrémités de l'espace et du temps. Mais, combien réelle, combien effrayante, combien plus mystérieuse encore cette sentence doit-elle apparaître, si l'on vient à considérer le total délaissement, l'absolu exil de ces multitudes à son image que le Dieu vivant semblait avoir écartées à jamais et qui ne ressemblaient à la multitude des témoins de l'Agneau dont il est parlé dans l'Apocalypse que par l'impossibilité de les dénombrer!

Un grand philosophe a dit que l'Esclavage antique fut tout un christianisme virtuel et intérieur pour la Gentilité. Assurément les quarante siècles d'esclavage préalables à la diffusion évangélique durent peser bien lourdement sur le cœur de l'homme; mais, après tout, les ténèbres du Paganisme, si épaisses qu'elles fussent, n'étaient pas des ténèbres absolues. La Révélation édénique avait laissé dans l'argile raisonnable de profondes empreintes. Les primitifs Historiens, les Rhapsodes, les vieux Tragiques sont saturés de surnaturel divin et prophétique. De sublimes éclairs traversaient parfois ce chaos et venaient illuminer d'étranges lueurs symboliques les simulacres et les autels. La grande Promesse voyageait dans le monde parmi des générations de pénitents involontaires et, d'âge en âge, se formulait obscurément, à la manière d'un écho lointain, dans la clameur inspirée des Voix sibyllines. Les législations elles-mêmes, si orgueilleuses et si dures, s'étaient laissé pénétrer comme d'un vague pressentiment de la dignité humaine. Le Démon triomphait sans doute, mais il triomphait avec inquiétude et tremblait devant ses esclaves!...

En Amérique, rien de semblable. Ténèbres absolues et triomphe complet, comme en enfer! Le livre de la *Sagesse* a un passage, sublime d'horreur, où le prophète raconte la *cécité* miraculeuse de l'Egypte, région d'*angoisse*, figurative de toute la gentilité :

« Ils étaient tous ensemble liés d'une même chaîne de ténèbres et enveloppés d'une longue nuit... Il n'y avait pas de feu si fort qui pût leur donner aucune lumière et les flammes limpides des astres ne pouvaient les éclairer... Or, tout le reste du monde était illuminé d'une brillante lumière et accomplissait ses œuvres, sans aucun empêchement. Eux seuls étaient écrasés de cette pesante nuit... »

Eux seuls! Quel effrayant destin! et quel maître pour remplacer Dieu : une *chaîne de ténèbres* pour toute théologie et la suprême, la perpétuelle épouvante pour toute législation! Du nord au sud, on pouvait marcher toute une vie d'Indien et faire quatre mille lieues sans rencontrer l'Espérance. Cette merveilleuse nature qui ravissait les *conquistadores*, — au point de faire penser un instant à Christophe Colomb que le Chérubin terrible ne faisait plus sentinelle avec son épée de feu et que les enfants du Christ allaient enfin recouvrer le Paradis perdu, — les nouveaux venus en comprirent *seuls* la beauté.

Dans ces grandioses forêts septentrionales qui s'étendaient, comme une infinie cathédrale de verdure, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique; parmi les sublimités sauvages des Montagnes Rocheuses ou sur le beau penchant des Andes; aux bords des Amazones ou dans les îles enchantées de la mer des Antilles; au milieu de cet inimaginable ruissellement de lumière, des êtres sans nombre faits à la ressemblance du Très-Haut se tordaient dans la boue sanglante des sacrifices humains et agonisaient de terreur sous l'implacable azur de ce firmament qui ne racontait aucune gloire divine à leurs pauvres âmes!... O Dieu juste! quatre mille ans de cet enfer[1]!

Les théologiens enseignent que, dans l'autre enfer, le supplice de la *privation* de Dieu surpasse infiniment tous les autres supplices, et l'un des plus grands Pères de l'Eglise est venu dire que l'âme de l'homme est « naturellement chrétienne ». Ces malheureux avaient donc, au plus profond de leur cécité morale, un pressentiment quelconque d'un souverain bien absolument *nécessaire* et absolument inaccessible! Qui donc oserait assigner l'exacte limite qui séparait les deux abîmes, puisque l'un

1. 20.000 victimes annuelles au Mexique seulement, d'après Clavigero.

et l'autre pouvaient être appelés « terre de misère et terre ténébreuse, couverte de l'ombre de la mort ; où ne se trouve nul ordre et nulle rédemption, mais où habite la sempiternelle horreur[1] ».

Un jour, enfin, le Seigneur appela un homme comme il avait appelé Jean pour préparer ses voies, et il l'investit, pour un temps, de sa puissance, afin qu'il pût mettre décidément un terme à ce semblant d'éternité douloureuse par laquelle Satan, surnommé le singe de Dieu, avait essayé de se singer lui-même dans une sacrilège contrefaçon de son propre royaume.

Cet homme qu'Isaïe semble avoir en vue toutes les fois qu'il parle aux îles lointaines et aux peuples des extrémités de la terre, c'est Christophe Colomb, « le plus doux des hommes », comme l'Esprit-Saint le dit de Moïse. Le titre de Grand Amiral, sous lequel il fut tant calomnié pendant sa vie, n'a plus de sens pour une génération qui ne connaît pas l'histoire. La foule ne sait rien de lui que son nom très-mystérieux et... rien de plus sinon qu'il a fait la Terre une fois plus grande et que les hommes l'ont assassiné de chagrin.

Quant à sa mission providentielle et unique qui le range dans la demi-douzaine d'hommes exceptionnellement prodigieux sur lesquels la Sagesse divine a compté, qui donc y penserait, dans ce siècle ennemi de la grandeur, si l'Eglise, toujours pleine de mémoire et toujours grande, n'y pensait pas ?...

1. *Matines des Morts.* — IIIe nocturne.

LE PAL[1]

3e NUMÉRO. — 25 MARS 1885

—

LE MANCENILLIER DU 20 MARS

M. Auguste Vacquerie, grimacier lyrique de la maison Hugo, Dieu et Cie, se devait à lui-même de ne pas laisser passer le 20 mars sans toussoter quelque caduque imprécation contre la mémoire de Napoléon Ier.

Cette *copie* d'anniversaire, expressivement datée de *ventôse*, est dans le goût ordinaire des rabâchages d'éphémérides, en usage dans les journaux de haute doctrine, et ne s'impose au client réfractaire par aucun despotisme d'originalité.

C'est le banal mêlé-cassis pour tueurs de tyrans, des *Châtiments*, affreusement dilué dans l'huile de ricin littéraire de *Jean Baudry*. Rien de plus.

★

Mais le prophète inspirateur du *Rappel*, Victor Hugo, va bientôt s'éloigner de ce globe aride suffisamment ensemencé par son génie.

Alors il est fort probable que la légende napoléonienne

1. Paris, Pénin et Soirat, 1885.

dépouillera presque aussitôt la forme qu'elle tient de lui depuis trente ans pour en adopter une autre qui ne sera probablement pas la dernière.

Et la légion myriapode des Vacquerie et des sous-Vacquerie du *Rappel* ou d'ailleurs, oublieuse des consignes anciennes, répandra partout la bonne nouvelle d'un Napoléon qu'on ne savait pas.

★

La consigne Hugo est aussi simple que populaire.

« Ecrasons le second Empire sous le premier et *Napoléon le Petit* sous Napoléon le Grand, après quoi nous pilerons ce dernier dans le mortier d'airain de la conscience universelle. »

Aucune formule n'est d'un plus facile emploi. Elle a l'inestimable avantage de gratifier la native bassesse des hommes et de remplacer du même coup, par un trope aisément négociable, l'énorme anxiété philosophique du plus inscrutable mystère de l'histoire.

★

Le 20 mars est au centre de ce mystère, le 20 mars 1815! et je ne vois pas trop le besoin élevé qu'un pédant romantique peut avoir de déshonorer, à l'occasion de cette date, une race rejetée de Dieu autant que des hommes, à ce qu'il semble, mais qui, du moins, a l'étrange gloire d'avoir secoué le monde du plus grandiose délire d'héroïsme que le genre humain puisse endurer sans être détruit.

Mais voilà justement ce qui les offense, les nidoreux scolopendres de la rue de Valois!

L'héroïsme n'est pas leur pente et l'Empereur-Hécatonchire leur apparaît simplement comme l'Arbre de la

mort, comme l'indéracinable Mancenillier gigantesque à l'ombre duquel tout le XIXe siècle est assis.

★

Et tout le XIXe siècle en est indigné comme eux.

C'est qu'en effet, c'est terrible d'avoir à subsister dans cette ombre, surtout quand on est la République des Vaincus et qu'on voudrait tant s'en faire honneur !

En même temps, nul moyen de fuir, Napoléon ayant pris à brassée deux mille ans d'histoire, ayant tout tordu, tout dompté, tout configuré à son rêve, sans même savoir si l'Unité absolue dont il portait la conception était une chose possible à un homme !

★

« Je me sens poussé vers un but que *je ne connais pas*, disait-il. Quand je l'aurai atteint, un atome suffira pour m'abattre, mais jusque-là tous les efforts humains ne pourront rien contre moi. »

N'est-ce pas là un Etre étrangement, surnaturellement *poussé*, ce grand Chef de guerre dont on a tant dit qu'il était de décision si soudaine que ses ennemis, déconcertés dans leurs calculs, ne savaient jamais ce qu'il allait faire, sinon à l'instant même où il les bottelait sur la croupe de son cheval de Conculcateur ?



Y eut-il jamais un événement plus prodigieux que ce retour foudroyant du 20 mars et cette conquête instantanée d'un empire par un homme absolument désarmé ?

L'étonnement en dure encore comme de l'occurrence

imprévisible de quelque globe errant et désorbité qui aurait failli fracasser la terre.

Ce n'est pas sur les faits eux-mêmes de cette incroyable Vie que pèse le mystère. On peut encore entreprendre de les expliquer *successivement* par d'éclairantes hypothèses. Mais l'anomale combinaison de l'ensemble est un monstre pour la raison et fait penser aux figuratifs récits des Saints Livres, ininterprétables avant l'*accomplissement*.

★

C'est pourquoi j'ose conclure au symbolisme prophétique dans l'épopée napoléonienne.

Je ne puis me garder de croire à un avenir déjà conçu et battant les flancs de cette surhumaine histoire.

Ce n'est pas l'Angleterre qui a renversé Napoléon et ce n'est pas Rome non plus qui l'a tiré en bas de son trône. Ce n'est ni la Russie, ni la Saxe, ni même l'Espagne qui l'ont vaincu.

Ce n'est ni Fouché, ni Talleyrand, ni Murat, ni Marmont, ni Grouchy qui l'ont trahi.

C'est sa destinée qui s'est dénouée.

C'est le projectile de Dieu qui avait fini sa parabole et qui, naturellement, retombait...

★

Mais le secret de cette destinée, le sens ésotérique de cette *parabole*, personne, depuis quatre-vingts ans, ne se présente pour le donner ni personne pour le recevoir.

Et cette grandiose chevauchée de victoires, apparue entre les putridités rosées du XVIIIe siècle et les abjections bourgeoises du XIXe, ressemble, aujourd'hui, à un impossible songe.

★

Peu m'importe que tel ou tel pisse-froid de la chronique discerne en moi un inattendu bonapartiste.

Il y a longtemps que je me balle de la politique et de la boueuse rhétorique des partis.

Je ne vois pas un homme au monde à qui un autre homme puisse, présentement, se donner.

Mais je m'intéresse philosophiquement à ce Rétiaire des empires, que la carte de l'Europe impatientait et qui tint une minute dans sa main toute la descendance humaine, Équarrisseur apocalyptique éperdument adoré dans les abattoirs de peuples, Mosaïste sanglant d'on ne sait quelle expavescente, quelle trémébonde préfiguration de l'Avenir ; — homme inconscient et faible, d'ailleurs, comme tous les autres, en dehors de son *impulsion*, et qui s'en alla gémir médiocrement, dans son île, en attendant la définitive et inconsciente grandeur de sa mort.

★

Il reste ceci que Napoléon subsiste dans la mémoire humaine, tout en haut du siècle, et que cela fait une sacrée sensation de contempler au-dessous de lui les affreux bonshommes qui gouvernent aujourd'hui la France.

Sans doute, ils voudraient bien l'anéantir ou, du moins, le rapetisser pour devenir, enfin, perceptibles, et ne pas tout à fait crever à son ombre !

Mais l'invincible nature des choses les abolit dans le milieu de leur effort et fait transparaître leur néant au travers du gras-double de leur malfaisante prospérité.

★

La Campagne de France extermine Gambetta, Dieu sait de quelle extermination ?

Que deviennent Tunis et le Tonkin, si l'on vient à penser à la Campagne d'Egypte ?

Et l'effroyable gabelou Ferry, le dépositaire des vieilles glaires sanguinolentes du dictateur enfoui, le guichetier receveur des sputations de tout un peuple avarié qu'il trouve le secret de faire vomir ! Que devient-il, celui-là ?

Quant à l'autre qui contamine l'Elysée, n'en parlons pas. C'est déjà trop d'y penser.

Un jour viendra, d'inespérable pudeur, où ce palais pourri sera solennellement purifié, gratté, lavé pierre à pierre avec des acides puissants et transformé en un lieu d'asile pour cette vieillesse que Napoléon n'a pas connue et que M. Grévy subsiste pour déshonorer !

★

Et fasse l'éternelle Sagesse que ce grand jour soit précisément le 20 mars, c'est-à-dire le moment où les *chenilles* du mancenillier commencent d'éclore pour le châtiment des imbéciles vautrés à l'ombre mortelle de cette euphorbe de mystère, et pour la délectation gastronomique des oiseaux du ciel.

LE DÉSESPÉRÉ[1]

Lacrymabiliter !
Office des morts des Chartreux.

MARCHENOIR A LA GRANDE CHARTREUSE

Le désespéré passait une partie de ses nuits à la chapelle, dans la tribune des étrangers. L'office de nuit des Chartreux, qu'il suivait avec intelligence, calmait un peu ses élancements. Cet office célèbre, que peu de visiteurs ont le courage d'écouter jusqu'à la fin et qui dure quelquefois plus de trois heures, ne lui paraissait jamais assez long.

Il lui semblait alors reprendre le fil d'une sorte de vie supérieure que son horrible existence actuelle aurait interrompue pour un temps indéterminé. Autrement, pourquoi et comment ces tressaillements intérieurs, ces ravissements, ces envols de l'âme, ces pleurs brûlants, toutes les fois qu'un éclair de beauté arrivait sur lui de n'importe quel point de l'espace idéal ou de l'espace sensible. Il fallait bien, après tout, qu'il y eût quelque chose de vrai dans l'éternelle rengaîne platonique d'un exil terrestre. Cette idée lui revenait, sans cesse, d'une

1. Paris, Soirat, 1886.

prison atroce dans laquelle on l'eût enfermé pour quelque crime inconnu, et le ridicule littéraire d'une image aussi éculée n'en surmontait pas l'obsession. Il laissait flotter cette rêverie sur les vagues de louanges qui montaient du chœur vers lui, comme une marée de résignation. Il s'efforçait d'unir son âme triste à l'âme joyeuse de ces hymnologues perpétuels.

La contemplation est la fin dernière de l'âme humaine, mais elle est très-spécialement et, par excellence, la fin de la vie solitaire. Ce mot de contemplation, avili comme tant d'autres choses en ce siècle, n'a plus guère de sens en dehors du cloître. Qui donc, si ce n'est un moine, a lu ou voudrait lire, aujourd'hui, le profond traité *De la Contemplation* de Denys le Chartreux surnommé le Docteur extatique ?

Ce mot, qui a une parenté des plus étroites avec le nom de Dieu, a éprouvé cette destinée bizarre de tomber dans la bouche de panthéistes tels que Victor Hugo, par exemple, — et cela fait un drôle de spectacle pour la pensée d'assister à l'agenouillement d'un poète devant une pincée d'excréments que son lyrisme insensé lui fait un commandement d'adorer et de servir pour obtenir, par ce moyen, la vie éternelle !

A une distance infinie des contemplateurs corpusculaires semblables à celui qui vient d'être nommé, et qui ont une notion de Dieu adéquate à la sensation de quelque myriapode fantastique sur la pulpe mollasse de leur cerveau, il existe donc dans l'Eglise des contemplatifs par *état ;* ce sont les religieux qui font profession de tendre, d'une manière plus exclusive et par des moyens plus spéciaux, à la contemplation, ce qui ne veut pas dire que, dans ces communautés, tous soient élevés à la contemplation. Ils peuvent l'être tous, comme il peut se faire qu'aucun ne le soit. Mais tous y tendent avec ferveur et *députent* vers cet unique objet leur vie tout entière.

Marchenoir se disait que ces gens-là font la plus grande chose du monde, et que la loi du silence, chez les religieux voués à la vie contemplative, est surabondamment justifiée par cette vocation inouïe de plénipotentiaires pour toute la spiritualité de la terre.

« A une certaine hauteur, — dit Ernest Hello, à propos de Rusbrock l'*Admirable*, dont il est le traducteur, — le contemplateur ne peut plus dire ce qu'il voit, non parce que son objet fait défaut à la parole, mais parce que la parole fait défaut à son objet, et le silence du contemplateur devient l'*ombre substantielle* des choses qu'il ne dit pas... Leur parole, ajoute ce grand écrivain, est un voyage qu'ils font par charité chez les autres hommes. Mais le silence est leur patrie. »

Aux temps de la Réforme, un grand nombre de chartreuses furent saccagées ou supprimées et beaucoup de religieux souffrirent le martyre, tel que les calvinistes et autres artistes en tortures savaient l'administrer dans ce siècle *renaissant*, d'une si prodigieuse poussée esthétique.

— Pourquoi gardes-tu le silence au milieu des tourments, pourquoi ne pas nous répondre? disaient les soldats du farouche Chareyre qui, depuis quelques jours, faisaient endurer d'atroces douleurs au vénérable père Dom Laurent, vicaire de la Chartreuse de Bonnefoy.

— Parce que le silence est une des principales règles de mon ordre, répondit le martyr.

Les supplices étaient une moindre angoisse que la parole, pour ce contemplateur dont le silence était la *patrie* et qui n'avait pas même besoin de se souvenir de l'obéissance!

La nuit a de singuliers privilèges. Elle ouvre les repaires et les cœurs, elle déchaîne les instincts féroces et les passions basses, en même temps qu'elle dilate les âmes amoureuses de l'éternelle beauté. C'est pendant la nuit que les cieux peuvent *raconter* la gloire de Dieu, et

c'est aussi pendant la nuit que les anges de Noël annoncèrent la plus étonnante de ses œuvres. *Deus dedit carmina in nocte.* Ces paroles de Job n'affirment-elles pas, à leur manière, la mystérieuse symphonie des louanges nocturnes autour de la Bien-Aimée du saint Livre, si *noire* et si *belle*, dont la nuit elle-même est un symbole, suivant quelques interprètes.

Mais ce n'est pas seulement pour louer ou pour contempler que les Chartreux veillent et chantent. C'est aussi pour intercéder et pour *satisfaire*, en vue de l'immense Coulpe du genre humain et en participation aux souffrances de Celui qui a tout assumé. « Jésus-Christ, disait Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

Cette parole du pauvre Janséniste est sublime. Elle revenait à la mémoire de ce ramasseur de ses propres entrailles, isolé dans sa tribune lointaine et glacée, pendant qu'il écoutait chanter ces hommes de prière éperdus d'amour et demandant grâce pour l'univers. Il pensait qu'au même instant, sur tous les points de ce globe saturé du Sang du Christ, on égorgeait ou opprimait d'innombrables êtres faits à la ressemblance du Dieu Très-Haut ; que les crimes de la chair et les crimes de la pensée, épouvantables par leur énormité et par leur nombre, faisaient, à la même minute, une ronde de dix mille lieues autour de ce foyer de supplications, sous la même coupole constellée de cette longue nuit d'hiver...

L'Esprit-Saint raconte que les sept enfants Machabées « s'exhortaient l'un l'autre avec leur mère à mourir fortement, en disant : Le Seigneur considérera la vérité et il sera consolé en nous, selon que Moïse le déclare dans son cantique par cette protestation : Et il sera consolé dans ses serviteurs. »

Ces chartreux morts au monde pour être des serviteurs plus fidèles veillent et chantent, avec l'Eglise pour *consoler*, eux aussi, le Seigneur Dieu. Le Seigneur Dieu

est triste jusqu'à la mort, parce que ses amis l'ont abandonné, et parce qu'il est nécessaire qu'il meure lui-même et ranime le cœur glacé de ces infidèles. Lui, le Maître de la Colère et le Maître du Pardon, la Résurrection de tous les vivants et le Frère aîné de tous les morts, lui qu'Isaïe appelle l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle à venir et le Prince de la paix, — il agonise, au milieu de la nuit, dans un jardin planté d'oliviers qui n'ont plus que faire, maintenant, de pousser leurs fruits, puisque la Lampe des mondes va s'éteindre !

La détresse de ce Dieu sans consolation est une chose si terrible, que les Anges qui s'appellent les colonnes des cieux, tomberaient en grappes innombrables sur la terre, si le traître tardait un peu plus longtemps à venir. La Force des martyrs est un des noms de cet Agonisant divin et, — s'il n'y a plus d'hommes qui commandent à leur propre chair et qui crucifient leur volonté, — où donc est son règne, de quel siècle sera-t-il le Père, de quelle paix sera-t-il le Prince et comment le Consolateur pourrait-il venir? Tous ces noms redoutables, toute cette majesté qui remplissait les prophètes et leurs prophéties, tout se précipite à la fois sur lui pour l'écraser. La Tristesse et la Peur humaines, amoureusement enlacées, font leur entrée dans le domaine de Dieu et l'antique menace de la Sueur s'accomplit enfin sur le visage du nouvel Adam, dès le début de ce festin de tortures, où il commence par s'enivrer du meilleur vin, suivant le précepte de l'intendant des noces de Cana.

L'ange venu du ciel peut, sans doute, le « réconforter », mais il n'appartient qu'à ses serviteurs de la terre de le *consoler*. C'est pour cela que les solitaires enfants de saint Bruno ne veulent rien savoir, sinon Jésus en agonie, et que leur vie est une perpétuelle oraison avec l'Eglise universelle. La consolation du Seigneur est à ce prix et la Force des martyrs défaillerait peut-être tout à fait, sans l'héroïsme de ces Vigilants infatigables !

Marchenoir essayait de prier avec eux et de recueillir sa pauvre âme. Le surnaturel victorieux déferlait en plein dans son triste cœur, aux battants ouverts. Les yeux de sa foi lui faisaient présentes les terribles choses que les théologiens et les narrateurs mystiques ont expliquées ou racontées, quand ils ont parlé des rapports de l'âme religieuse avec Dieu dans l'oraison.

Un ancien Père du désert, nommé Marcelle, s'étant levé une nuit pour chanter les psaumes à son ordinaire, entendit un bruit comme celui d'une trompette qui sonnait la charge et, ne comprenant pas d'où pouvait venir ce bruit dans un lieu si solitaire, où il n'y avait point de gens de guerre, le diable lui apparut et lui dit que cette trompette était le signal qui avertissait les démons de se préparer au combat contre les serviteurs de Dieu ; que, s'il ne voulait pas s'exposer au danger, il allât se recoucher, sinon qu'il s'attendît à soutenir un choc très-rude.

Marchenoir croyait entendre le bruit immense de cette charge. Il voyait chaque religieux comme une tour de guerre défendue par les anges contre tous les démons, que la prière des serviteurs de Dieu est en train de déposséder. En renonçant généreusement à la vie mondaine, chacun d'eux emporte au fond du monastère un immense équipage d'intérêts surnaturels dont il devient, en effet, par sa vocation, le comptable devant Dieu et l'intendant contre les exacteurs sans justice. Intérêts d'édification pour le prochain, intérêts de gloire pour Dieu, intérêts de confusion pour l'Ennemi des hommes. Cela sur une échelle qui n'est pas moins vaste que la Rédemption elle-même, qui porte de l'origine à la fin des temps !

Notre liberté est solidaire de l'équilibre du monde et c'est là ce qu'il faut comprendre pour ne pas s'étonner du profond mystère de la Réversibilité, qui est le nom philosophique du grand dogme de la Communion des

Saints. Tout homme qui produit un acte libre projette sa personnalité dans l'infini. S'il donne de mauvais cœur un sou à un pauvre, ce sou perce la main du pauvre, tombe, perce la terre, troue les soleils, traverse le firmament et compromet l'univers. S'il produit un acte impur, il obscurcit peut-être des milliers de cœurs qu'il ne connaît pas, qui correspondent mystérieusement à lui et qui ont besoin que cet homme soit pur, comme un voyageur mourant de soif a besoin du verre d'eau de l'Evangile. Un acte charitable, un mouvement de vraie pitié chante pour lui les louanges divines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles ; il guérit les malades, console les désespérés, apaise les tempêtes, rachète les captifs, convertit les infidèles et protège le genre humain.

Toute la philosophie chrétienne est dans l'importance inexprimable de l'acte libre et dans la notion d'une enveloppante et indestructible solidarité. Si Dieu, dans une éternelle seconde de sa puissance, voulait faire ce qu'il n'a jamais fait, anéantir un seul homme, il est probable que la création s'en irait en poussière.

Mais ce que Dieu ne *peut* pas faire, dans la rigoureuse plénitude de sa justice, étant volontairement *lié* par sa propre miséricorde, de faibles hommes, en vertu de leur liberté et dans la mesure d'une équitable satisfaction, le peuvent accomplir pour leurs frères. Mourir au monde, mourir à soi, mourir, pour ainsi parler, au Dieu terrible, en s'anéantissant devant lui dans l'effrayante irradiation solaire de sa justice, — voilà ce que peuvent faire des chrétiens, quand la vieille machine de terre craque dans les cieux épouvantés et n'a presque plus la force de supporter les pécheurs. Alors, ce que le souffle de miséricorde balaie comme une poussière, c'est l'horrible création qui n'est pas de Dieu, mais de l'homme seul, c'est sa trahison énorme, c'est le mauvais fruit de sa liberté, c'est tout un arc-en-ciel de couleurs infernales sur le gouffre éclatant de la Beauté divine !

Perdu dans la demi-obscurité de cette chapelle noyée de prières, le dolent ravagé de l'amour terrestre voyait passer devant lui l'apocalypse du grand combat pour la vie éternelle. Le monde des âmes se mouvait devant lui comme l'Océan d'Homère aux bruits sans nombre. Toutes les vagues clamaient vers le ciel ou se rejetaient en écumant sur les écueils, des montagnes de flots roulaient les unes sur les autres, dans un tumulte et dans un chaos inexprimables en la douloureuse langue humaine. Des morts, des agonisants, des blessés de la terre ou des blessés du ciel, les éperdus de la joie et les éperdus de la tristesse, défilaient par troupes infinies, en levant des millions de bras, et, seule, cette nef paisible où s'agenouillait la conscience introublée de quelques élus, naviguait en chantant dans un calme profond qu'on pouvait croire éternel.

— O sainte paix du Dieu vivant, disait Marchenoir, entrez en moi, apaisez cette tempête et marchez sur tous ces flots ! Plus que jamais, hélas ! il aurait voulu pouvoir se jeter à cette vie d'extase, que lui interdisaient toutes les bourbes sanglantes de son cœur.

« Je ne crois pas, — écrivait-il à Leverdier vers la fin de la première semaine, — que, parmi toutes nos abortives impressions d'art ou de littérature, on en puisse trouver d'aussi puissantes, à moitié, sur l'intime de l'âme. Visiter la Grande Chartreuse de fond en comble est une chose très-simple, très-capable assurément de meubler la mémoire de quelques souvenirs et, même, de fortifier le sens chrétien de quelques notions viriles sur la lettre et sur l'esprit évangéliques, mais on ne la connaît pas dans sa fleur de mystère quand on n'a pas vu l'office de nuit. Là est le vrai parfum qui transfigure cette rigoureuse retraite, d'un si morne séjour pour les cabotins du sentiment religieux. Je ne crains pas d'abréger mon sommeil. Un tel spectacle est pour moi le plus rafraîchissant de tous les repos. Quand on a vu cela, on

se dit qu'on ne savait rien de la vie monastique. On s'étonne même d'avoir si peu connu le christianisme, pour ne l'avoir aperçu, jusqu'à cette heure, qu'à travers les exfoliations littéraires de l'arbre de la science d'orgueil. Et le cœur est pris dans la main du Père céleste, comme un glaçon dans le centre de la fournaise. Les dix-huit siècles de christianisme recommencent, tels qu'un poème inouï qu'on aurait ignoré. La Foi, l'Espérance et la Charité pleuvent ensemble comme les *trois rayons tordus* de la foudre du vieux Pindare et, ne fût-ce qu'un instant, une seule minute dans la durée d'une vie répandue ainsi que le sang d'un écorché prodigue sur tous les chemins, c'est assez pour qu'on s'en souvienne et pour qu'on n'oublie plus jamais que, cette nuit-là, c'est Dieu lui-même qui a parlé ! »

LE SYMBOLISME DE L'HISTOIRE

... Retiré dans sa chambre de la Chartreuse, il raidissait ses deux bras contre sa propre douleur, ancienne ou récente, pour écarter l'importunité d'une sollicitude étrangère au travail de parturition de son esprit.

— Le Symbolisme de l'histoire ! pensait-il, vérité certaine, mille fois évidente à mes yeux, mais combien difficile à démontrer acceptable ! S'il s'agissait d'expliquer, pièce à pièce, le symbolisme du corps humain ou le symbolisme végétal, cette besogne, souvent entreprise déjà par des mystiques ou des philosophes, n'étonnerait pas trop encore. Il y aurait des chances pour faire rouler quelques idées sur ce rail connu, à condition, toutefois, qu'elles ne parussent pas trop originalement défrayées. Mais, ici, je vais me cogner, tout de suite, au front de taureau d'une Liberté ombrageuse, impénétrable, tota-

lement incomprise de la multitude qui l'adore et mal définie des docteurs chrétiens qu'elle épouvante. Je suis en partance, comme Colomb, pour l'exploration de la *Mer ténébreuse*, avec la certitude de l'existence d'un monde à découvrir et la crainte de révolter, à moitié chemin, cinquante passions imbéciles. L'histoire fragmentaire, telle que je la vois partout, est un miroir pour l'orgueil stupide de cette liberté qui se félicite sans relâche d'avoir fait ce qu'elle a voulu — jamais autre chose, — et la synthèse absolue, dont j'ai le dessein, confisque, du premier coup, cet objet de toilette, pour contraindre la vieille jouisseuse à se contempler dans le très-humble ruisseau d'égout qui est sa patrie. Certes, je me passerais bien d'applaudissements, et je n'en ai jamais cherché, mais encore faut-il que je sois intelligible, que je ne terrifie pas tous les éditeurs sans exception, que je sois débitable, au moins autant qu'un *amer* nouvellement importé, sur le zinc en cœur de chêne de leurs comptoirs. La métaphysique religieuse n'est plus admissible, aujourd'hui, qu'à la condition d'être apéritive et de précéder un régal d'ordures. « Vous écrivez pour des hommes et non pas pour des esprits angéliques, » me disait ce père. Dois-je essayer de me remplir de la prose de cet avis ? Hélas ! j'y gagnerais peut-être un morceau de pain !

L'irréfréné Marchenoir sentait, néanmoins, qu'il se flattait d'une humilité impossible. Dégager de l'histoire universelle un ensemble symbolique, c'est-à dire prouver que l'histoire *signifie quelque chose*, qu'elle a son architecture et qu'elle se développe avec docilité sur les antérieures données d'un plan infaillible, c'était une opération qui exigeait l'holocauste préalable du Libre Arbitre, tel, du moins, que la raison moderne peut le concevoir. Il n'y avait pas à sortir de là. Il était condamné à l'incertaine expérience de gifler son siècle pour obtenir d'en être écouté et, justement, l'énormité d'un pareil défi avait

pour lui le ragoût d'une tentation de volupté. Sa nature de condottière l'emporta bientôt, et il finit par se fixer à la plus imprudente des résolutions, s'interdisant jusqu'à la ressource d'appliquer, après coup et sous forme d'introduction, à son futur livre, les lâches émollients d'une apologie. Peut-être, aussi, avait-il raison de compter sur l'exaspération même de sa pensée et de sa forme, sur l'excès inouï d'audace, où il prévoyait bien que son sujet allait l'entraîner, pour espérer un succès de scandale ou d'étonnement, qui serait, au moins, un simulacre de cette justice que la vermine contemporaine n'accorde pas à la supériorité de l'esprit.

D'ailleurs, l'apparente sagesse d'aucun conseil ne prévaudra jamais contre ces torrentielles natures que le bâillement soudain de la plus large gueule d'abîme n'arrêterait pas. Ce que les prudents appellent du nom de témérité, ne serait-ce pas plutôt, en elles, une obéissance héroïque à quelque propulsion supérieure dont ces martyrs auraient, d'avance, accepté les agonies? Quand une grande chose était notifiée, la poitrine de Marchenoir s'ouvrait comme un triptyque, et ce qu'on voyait apparaître, c'était son cœur ruisselant de sang, entre une image de prière et une image d'extermination !

Puisqu'il voulait que l'histoire fût un cryptogramme, il s'agissait de lire les signes et d'en pénétrer les combinaisons. Or, les signes se déroulaient pendant six mille ans, à partir du premier homme, du haut en bas de la pyramide prodigieusement évasée du genre humain. Leurs combinaisons étaient innombrables comme la poussière, compliquées à l'infini, tramées, tressées, imbriquées, repliées les unes dans les autres, entrelacées et embrouillées à toutes les profondeurs.

Toutes les mains de la nuit avaient tissé ce chaos. Les trois Concupiscences, comme des fileuses infatigables, avaient fourni l'écheveau, et les sept Péchés l'avaient

dévidé, ventre à terre, dans tous les sens, autour de toutes les générations, à travers l'inextricable tourbillon des épisodes. L'Amour, la Mort, la Douleur, l'Oubli, avaient mis en commun leurs paraboles pour un éternel négoce d'*errata*, où chacun d'eux tirait à lui toutes les ténèbres.

De temps en temps, un excellent historien se présentait pour contrôler les balances, et sa tête gélatineuse se liquéfiait dans les plateaux. L'Hypothèse disait à la Conjecture : Nous allons nous amuser ! et elles se faisaient caresser, l'une et l'autre, par un vieux Mensonge tout nu, sur le souple divan de la Critique. L'étonnante route de l'histoire était tout en carrefours, avec des poteaux en girouette, où des dates, peu certaines, indiquaient, dans la direction de quelques événements carrossables, de tout petits sentiers inexistants, pour aboutir à d'impossibles vérifications. L'érudition frétait des bibliothèques alexandrines pour le ravitaillement d'innombrables rongeurs à lunettes, dont l'office était de picorer des fétus dans l'énorme amas de crottin documentaire fienté par de plus grands animaux, en s'interdisant religieusement jusqu'à la velléité d'une conclusion. Si, d'aventure, l'un d'entre eux s'en avisait, c'était sous l'expresse condition d'insulter à quelque grande chose, en chatouillant de sa plume le dessous des pieds de la sainte Canaille, enfin victorieuse et potentate rémunératrice des flagorneurs qu'elle a décrottés. Dieu sait, alors, les jolis travaux qui s'exécutaient et l'abjecte clairvoyance de ces calomniateurs d'ancêtres.

L'esprit de l'homme planant, — comme autrefois celui du Seigneur, — sur cet inexprimable désordre, avait dit : — Il n'y en a pas encore assez comme cela ! et il avait commandé que *les ténèbres fussent*, c'est-à-dire que la suie du passé, délayée dans l'encre de nos imprimeurs, devînt indélébile et croûtonnante sur la mosaïque providentielle. On en était venu à tellement effacer les

rudimentaires concepts, que les faits les plus énormes, les plus crevant l'œil, désormais orphelins de leurs principes et veufs de leurs conséquences, retranchés de l'orbite, excommuniés de tout ensemble, acéphales et eunuques, n'existaient plus dans les cervelles qu'à l'état fantastique de progéniture du hasard. Et cette ignorance de toute loi était particulièrement attestée, en ce siècle, par la grandissante rage de philosopher sur l'histoire. Obscur témoignage d'une conscience irrémédiablement taillée en pièces et tressaillant, une dernière fois, sous le hachoir des charcutiers de l'intelligence !

Pour commencer, Marchenoir demandait le divorce du Hasard et de la Liberté, absurdement unis sous le régime de l'étripement réciproque. Il jugeait monstrueux cet accouplement qui avait paru l'unique ressource de la Raison moderne, affligée du célibat de sa très-chère fille, universellement décriée pour son incontinence et le malpropre choix de ses concubins. C'était une imposture par trop forte de prétendre que quelque chose de réel fût jamais sorti d'une faculté, déjà si précaire, prostituée à ce bâtard du néant, et il ambitionnait, — alors que les sociétés agonisantes mettent leurs enfants en gage pour obtenir, en payant, qu'on les achève elles-mêmes, — d'affirmer, une bonne fois, avant que tout s'écroulât et pour l'honneur de l'être pensant, l'irrépréhensible solidarité de tout ce qui s'est accompli, dans tous les temps et dans tous les lieux, à la honte des artisans de poussière qui pensent exterminer l'unité de l'homme en raclant de vieux ossements !

A ses yeux, le mot *Hasard* était un intolérable blasphème qu'il s'étonnait toujours, malgré l'expérience de son mépris, de rencontrer dans des bouches soi-disant chrétiennes. — *Rien n'arrive sans Son ordre ou Sa permission*, disait-il aux blasphémateurs ; il vous a créés, votre Hasard, et il s'est incarné pour vous racheter de son sang ! Est-ce bien là votre pensée ? Alors, moi,

catholique, je lui crache à la figure, à ce rival de mon Christ, qui n'a pas même l'honneur d'exister, comme une idole, dans un simulacre où, du moins, s'attesterait l'industrie d'un entrepreneur de divinités.

Il était évident pour lui qu'on ne pouvait pas être catholique, ni même se flatter d'une infinitésimale pincée de sentiment religieux, si on ne donnait pas absolument tout à la Providence, et, dès lors, l'idée d'un plan infaillible sautait à l'esprit. A cette hauteur, peu lui importaient les chicanes philosophiques, ou même théologiques, qu'on pouvait lui décocher au sujet du Libre Arbitre, laissé sans ressources, par cette invasion d'*Absolu*, dans le pâturage desséché du *Conditionnel.*

— Quand la Providence prend tout, c'est pour se donner elle-même. Consultez l'Amour, si vous ne comprenez pas, et allez au diable ! Telle était toute la controverse de ce Stylite intellectuel qui ne descendit jamais de sa colonne.

Il avait, certes, bien assez du pénitentiel labeur qu'il s'était imposé, puisqu'il s'agissait de réduire à un tel raccourci l'universalité des témoignages, qu'ils pussent tenir dans un rais de la pensée. Puisque c'est toujours Dieu qui opère, *ad nutum*, sur toute la terre, il fallait, de toute nécessité, préjuger un acte *unique*, indéfiniment réfracté dans ses créatures. Qu'on employât le mot de Paternité ou celui d'Amour, ou tout autre vocable suggestif, la méditation ramenait toujours cette simple vue d'un seul geste infini, produit par un Etre absolu, et répercuté dans l'innumérable diversité apparente des symboles.

En quelque point des temps que s'enfonçât la pointe du compas, que ce fût la prise de Jérusalem ou la Défénestration de Prague, l'angle avait beau s'ouvrir en de giratoires investigations, ce point quelconque devenait le centre de l'univers. Le passé et l'avenir irradiaient lumineusement de ce foyer et convergeaient, en

frémissant, vers cet ombilic. Une identité surnaturelle éclatait partout à la fois. L'homme se dénonçait pour avoir toujours fait la même chose, dans une circulaire translation de circonstances perpétuellement analogues, et l'imperceptible atrocité d'un Ezzelino ou d'un Halberstadt avait juste autant de force harmonique et salariait aussi sûrement l'esprit de synthèse que les colossales redites du despotisme des Tibère, des Philippe II ou des Napoléon !

L'histoire, telle que la voyait Marchenoir, était d'un tissu si garanti qu'on pouvait mettre au défi n'importe quel faussaire de la démarquer d'une manière plausible. Les caractères altérés, les lignes déviées de leur sens, écorchaient l'œil et criaient pour qu'on les réintégrât. Le texte symbolique, mutilé seulement d'un iota, n'avait plus de sens et divulguait, de son mutisme soudain, la profanation. Ce que la Providence avait écrit dans la rédivive tradition des peuples, avec des pâtés de sang et des chaînes de montagnes de morts, elle l'avait écrit pour l'éternité, sans que nul grattoir ou acide sacrilège eût jamais été capable d'oblitérer, d'un solécisme durable, ce palimpseste de douleur !

Car, telle était sa cédule évocatoire, à ce magicien d'exégèse, qui voulait que tout comparût à la fois devant le tribunal de son esprit. Toute chose terrestre est ordonnée pour la Douleur. Or, cette Douleur était, à ses yeux, le commencement comme elle était la fin. Elle n'était pas seulement le but, le comminatoire propos ultérieur, elle était la *logique* même de ces Ecritures mystérieuses, dans lesquelles il supposait que la Volonté de Dieu devait être lue. La sentence terrible de la Genèse, à la départie de l'Eden, il l'appliquait, dans sa rigueur, à l'enfantement toujours *douloureux* des moindres péripéties de l'œcuménique roman de la terre.

Alors, sur cette planète maudite, condamnée à ne *ger-*

miner que des épines, s'accomplissait, en soixante siècles, pour la race déchue, l'épouvantable dérision du Progrès, dans le renouveau sempiternel des itératives préfigurations de la Catastrophe qui doit tout expliquer et tout consommer à la fin des fins.

Les Anges devaient avoir eu peur et pitié de ce spectacle, sur lequel on avait sujet de redouter que ne tombât jamais le rideau d'une pudeur divine! Les générations humaines toujours dévorées au banquet des forts, sur tous les continents où les enfants de Nemrod avaient étendu leur nappe, et le Pauvre, dont c'est l'étonnant destin de représenter Dieu même, le Pauvre toujours vaincu, bafoué, souffleté, violé, maudit, coupé en morceaux, mais ne mourant pas, — roulé du pied, sous la table, comme une ordure, d'Asie en Afrique et, de l'Europe, sur le monde entier, — sans qu'une seule heure lui fût accordée pour se désaltérer à ses propres larmes et pour racler les croûtes de son sang! Cela, pour toute la durée des sociétés antiques, sculptées en formidable raccourci dans la gouliafrée du roi Baltasar.

Puis, l'avènement du parfait Pauvre, en qui se résumèrent les abominations les plus exquises de la misère et qui fut Lui-même le Baltasar d'un festin de tortures, où furent conviées toutes les puissances de souffrir. Rédemption à faire trembler qui transfigura la *poétique* de l'homme sans rénover son cœur, en dérision de ce qui avait été annoncé.

Un second registre de formules fut simplement ouvert, et la grande liesse des boucs et des vautours recommença. Dans les contrées immenses inexplorées par le christianisme, la cuisine des pasteurs de peuples ne changea pas, mais, dans la chrétienté, le Pauvre fut quelquefois invité, charitablement, à se repaître des déjections de la puissance, dont il était, lui-même, l'aliment. Le fardeau des faibles, désormais aggravé de spiritualisme, fit craquer les os des neuf dixièmes de l'humanité.

Comme si l'apparition de la Croix avait affolé les nations, l'univers se confondit dans une prodigieuse bousculade. Sur l'Empire Romain tordu par la colique, goutteux des pieds, avarié du cœur, et devenu chauve comme son premier César, des millions de brutes à gueule humaine déferlèrent. Les Goths, les Vandales, les Huns et les Francs s'assirent, en ricanant, sur leurs boucliers, et se laissèrent glisser en avalanches, contre toutes les portes de Rome qui creva sous la poussée. Le Danube, gonflé de sauvages, se répandit en inondation sur les latrines du Bas-Empire. Du côté de l'Orient, le Chamelier Prophète, accroupi sur la bouse de son troupeau, couvait déjà, dans son sein pouilleux, les sauterelles affamées dont il allait remplir les deux tiers du monde connu. On se battait, on s'éventrait, on se mangeait les entrailles, on s'xterminait, pendant huit cents ans, de l'extrémité de la Perse aux rivages de l'Atlantique. Enfin, la grande charpente féodale s'installait dans le gâchis des égorgements.

On crut que c'était l'étançon d'une Jérusalem quasi céleste qu'on allait construire, et il se trouva que c'était encore un échafaud. Même la Chevalerie, la plus noble chose que les hommes aient inventée, ne fut pas souvent miséricordieuse aux membres souffrants du Seigneur, qu'elle avait mission de protéger. Même les Croisades, sans lesquelles le passé de l'Europe serait un peu moins qu'un amas d'immondices, ne furent pas sans l'horrible traînée de toutes les purulences de l'animal responsable. Pourtant, c'était l'adolescence au cœur brûlant, c'était le temps de l'amour et de l'enthousiasme pour le christianisme! Les Saints, il y en eut alors, comme aujourd'hui, une demi-douzaine par chaque cent millions d'âmes médiocres ou abjectes, — à peu près, — et l'odieux bétail qui les vénérait, après leur mort, fut quelquefois obligé d'emprunter de la boue et de la salive pour les conspuer à son plaisir, quand il avait

l'honneur de les tenir vivants sous ses sales pieds.

Deux choses, à peine, paraissaient à Marchenoir mériter qu'on surmontât la nausée de cette abominable contemplation : l'indéfectible prééminence de la Papauté et l'inaliénable suzeraineté de la France. Rien n'avait pu prévaloir contre ces deux privilèges. Ni l'hostilité des temps, ni le négoce des Judas, ni la surpassante indignité de certains titulaires, ni les révolutions, ni les défaites, ni les reniements, ni les inconscientes profanations de la sacrilège bêtise !...

Quand l'une ou l'autre avait menacé de s'éteindre, le monde avait paru en Interdit. La Bulle *Unam Sanctam*, de Boniface VIII, la fameuse Bulle des *Deux Glaives*, n'avait plus de croyants, il est vrai, et la France était gouvernée par des goujats... N'importe ! quelques âmes savaient qu'il existe, en leur faveur, une prescription contre toutes les poursuites revendicatoires du néant, et Marchenoir était une unité dans le petit nombre de ces âmes malheureuses, charriées sur un glaçon fondant, au milieu d'un océan de tiédeur, vers un tropique d'imbécillité !

Mais, avant de sombrer, ce millénaire voulait assigner les Temps modernes, les plus iniques temps et les plus bêtes qui furent jamais, devant un Juge dont il pressentait la proche Venue, quoiqu'il ait l'air de dormir profondément depuis tant de siècles, et qu'il espérait, à force de clameurs désespérées, faire, une bonne fois, crouler de son ciel ! Ces clameurs, il les avait ramassées de partout, accumulées, amalgamées, coagulées en lui. Ecolier sublime de ses propres tortures, il avait syncrétisé, en une algèbre à faire éclater les intelligences, l'universelle totalité des douleurs !

De cette forêt sortait, en rugissant, une Symbolique inconnue qu'il aurait pu nommer la symbolique des Larmes et qui allait devenir son langage pour parler à Dieu. C'était comme une rumeur infinie de toutes les

voix dolentes des écrasés de tous les âges, dans une formule miraculeusement abréviative qui expliquait, — par la nécessité d'une manière de rançon divine, — les interminables ajournements de la Justice et l'apparente inefficacité de la Rédemption.

Voilà ce qu'il prétendait mettre sous les yeux de ses contemporains inattentifs, d'abord; ensuite, sous le clair regard de Celui dont il appelait l'avènement, comme un témoignage accablant de la fangeuse apostasie d'une génération, qui sera peut-être la dernière avant le déluge, — si sa monstrueuse indifférence l'a faite émissaire pour assumer l'opprobre de ses aînées, moins abominables qu'elle, dont l'histoire écrite a si lâchement balbutié l'inculpation!...

L'IMPRÉCATEUR

... Le père hésita un moment. Tout ce qui peut être inspiré par la plus ardente charité sacerdotale, il l'avait déjà dit à ce désolé. Il avait tout tenté pour solidifier un peu d'espérance dans ce vase brisé, d'où se répandait le cordial, aussitôt qu'on l'avait versé. Il ne pouvait pas accuser son pénitent d'être indocile ou de s'acclamer lui-même. Le soupçon d'orgueil, — d'une si commode ressource pour les confesseurs et directeurs sans clairvoyance ou sans zèle ! — il l'avait écarté, dès le premier jour, avec défiance, estimant plus apostolique de pénétrer dans les cœurs que de les sceller, du premier coup, implacablement, sous des formules de séminaire.

Le Non-Amour est un des noms du Père de l'Orgueil et, certes, il n'en avait pas connu beaucoup, dans sa vie, des êtres qui aimassent autant que le pauvre Marchenoir! Il se sentait en présence d'une exceptionnelle

infortune, et les larmes lui vinrent à la pensée qu'il avait devant lui un homme allant à la mort et que rien ne pouvait sauver, un témoin pour l'Amour et pour la Justice, — holocauste lamentable d'une société frappée de folie qui pense que le Génie la souille et que l'aristocratie d'une seule âme est un danger pour le chenil de ses pasteurs.

— Vous demandez la paix au moment même où vous partez en guerre, dit-il enfin. Soit. Vous vous croyez appelé à protester solitairement, au nom de la justice, contre toute la société contemporaine, avec la certitude préliminaire d'être absolument vaincu et quelles que puissent être pour vous les conséquences, — au mépris de votre sécurité et des jugements de vos semblables, dans un désintéressement complet de tout ce qui détermine, ordinairement, les actions humaines. Vous vous croyez sans liberté pour choisir une autre route de la mort... C'est Dieu qui le sait. Il est plus facile de vous condamner que de vous comprendre. Tout ce qu'on peut, c'est de lever, pour vous, les bras au ciel. Mais votre corsaire est trop chargé... Vous n'êtes pas seul, vous avez pris une âme à votre compte. Qu'allez-vous en faire ? Avez-vous calculé l'effroyable obstacle d'une passion plus forte que vous et distinctement lisible, pour moi, dans les moindres mouvements de votre physionomie? Et s'il vous est donné d'en triompher, n'hésiterez-vous pas encore à traîner cette pauvre créature dans les inégales querelles, où je prévois trop que vous allez immédiatement vous engager ?...

Marchenoir, devenu très-pâle, avait paru chanceler et s'était assis, avec une si poignante expression de douleur, que le père Athanase en fut bouleversé. Il y eut un silence pénible de quelques instants, au bout desquels le malheureux homme commença d'une voix assez basse pour que le Père fût obligé de tendre l'oreille.

— Que voulez-vous que je vous réponde ? Il en sera ce que Dieu voudra, et j'espère bénir sa volonté sainte à l'heure de ma dernière agonie. Si j'étais riche, je pourrais arranger mon existence de telle sorte que les dangers qui vous épouvantent pour moi disparussent presque entièrement. J'écrirais mes livres à genoux, dans quelque lieu solitaire où je n'entendrais même pas les clameurs ou les malédictions du monde. Il n'en est pas ainsi et j'ignore où l'infâme combat pour la vie va m'entraîner.

Vous parlez de cette passion... C'est vrai que je suis à peu près sans force pour y résister. Depuis des années, je suis chaste comme le « désir des collines », — avec une pléthore du cœur. Vous êtes praticien des âmes, vous savez combien cette circonstance aggrave le péril. Mais la noble fille inventera quelque chose pour me sauver d'elle,... je ne sais quoi,... pourtant, je suis assuré qu'elle y parviendra. Quant aux querelles, j'en aurai probablement, et de toutes sortes, je dois m'y attendre.

Mais cela n'est rien, dit-il d'une voix plus ferme, en se dressant tout à coup. Si je profane les puants ciboires qui sont les vases sacrés de la religion démocratique, je dois bien compter qu'on les retournera sur ma tête, et les rares esprits qui se réjouiront de mon audace ne s'armeront assurément pas pour me défendre. Je combattrai seul, je succomberai seul, et ma belle sainte priera pour le repos de mon âme, voilà tout... Peut-être aussi, ne succomberai-je pas. Les téméraires ont été, quelquefois, les victorieux.

Je quitte votre maison dans une ignorance absolue de ce que je vais faire, mais avec la plus inflexible résolution de ne pas laisser la vérité sans témoignage. Il est écrit que les affamés et les mourants de soif de justice seront saturés. Je puis donc espérer une ébriété sans mesure. Jamais, je ne pourrai m'accommoder ni me consoler de ce que je vois. Je ne prétends point réformer

un monde irréformable, ni faire avorter Babylone. Je suis de ceux qui clament dans le désert et qui dévorent les racines du buisson de feu, quand les corbeaux oublient de leur porter leur nourriture. Qu'on m'écoute ou qu'on ne m'écoute pas, qu'on m'applaudisse ou qu'on m'insulte, aussi longtemps qu'on ne me tuera pas, je serai le consignataire de la Vengeance et le domestique très-obéissant d'une *étrangère* Fureur qui me commandera de parler. Il n'est pas en mon pouvoir de résigner cet office, et c'est avec la plus amère désolation que je le déclare. Je souffre une violence infinie, et les colères qui sortent de moi ne sont que des échos, singulièrement affaiblis, d'une Imprécation supérieure que j'ai l'étonnante disgrâce de répercuter!

C'est pour cela, sans doute, que la misère me fut départie avec tant de munificence. La richesse aurait fait de moi une de ces charognes ambulantes et dûment calées, que les hommes du monde flairent avec sympathie dans leurs salons et dont se pourlèche la friande vanité des femmes. J'aurais fait bombance du Pauvre, comme les autres et, peut-être, en exhalant, à la façon de Paul Bourget, quelques gémissantes phrases sur la pitié. Heureusement, une Providence aux mains d'épines a veillé sur moi et m'a préservé de devenir un charmant garçon, en me déchiquetant de ses caresses...

Maintenant, qu'elle s'accomplisse, mon épouvantable destinée! Le mépris, le ridicule, la calomnie, l'exécration universelle, tout m'est égal... On pourra me faire crever de faim, on ne m'empêchera pas d'aboyer sous les étrivières de l'indignation !

Fils obéissant de l'Eglise, je suis, néanmoins, en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. Quand je me souviens de cette multitude, une main me saisit par les cheveux et m'emporte au delà des relatives exigences d'un ordre social, dans l'absolu d'une

vision d'injustice à faire sangloter jusqu'à l'orgueil des philosophies...

... Toutes les grandes âmes, chrétiennes ou non, implorent un dénoûment... La surdité des riches et la faim du pauvre, voilà les seuls trésors qui n'aient pas été dilapidés !... Ah ! cette parole d'honneur de Dieu, cette sacrée promesse de « ne pas nous laisser orphelins » et de revenir, cet avènement de l'Esprit rénovateur dont nous n'avons reçu que les prémices, je l'appelle de toutes les voix violentes qui sont en moi, je le convoite avec des concupiscences de feu ; j'en suis affamé, assoiffé, je ne peux plus attendre et mon cœur se brise, à la fin, quelque dur qu'on le suppose, quand l'évidence de la détresse universelle a trop éclaté, par-dessus ma propre détresse !... O mon Dieu Sauveur, ayez pitié de moi !...

LE RETOUR

Le voyage du retour parut interminable à Marchenoir. On était en plein février, et le train de nuit qu'il avait choisi dans le dessein d'arriver le matin à Paris, lui faisait l'effet de rouler dans une contrée polaire, en harmonie avec la désolation de son âme. Une lune, à son dernier quartier, pendait funèbrement sur de plats paysages, où sa méchante clarté trouvait le moyen de naturaliser des fantômes. Ce restant de face froide, grignotée par les belettes et les chats-huants, eût suffi pour sevrer d'illusions lunaires une imagination grisée du lait de brebis des vieilles élégies romantiques. De petits effluves glacials circulaient à l'entour de l'astre ébréché, dans les rainures capitonnées des nuages, et venaient s'enfoncer en aiguilles dans les oreilles et le long des reins des voyageurs, qui tâchaient en vain de

calfeutrer leurs muqueuses. Ces chers tapis de délectation étaient abominablement pénétrés et devenaient des éponges, dans tous les compartiments de ce train *omnibus*, qui n'en finissait pas de ramper d'une station dénuée de génie à une gare sans originalité.

De quart d'heure en quart d'heure, des voix mugissantes ou lamentables proféraient indistinctement des noms de lieux qui faisaient pâlir tous les courages. Alors, dans le conflit des tampons et le hennissement prolongé des freins, éclatait une bourrasque de portières claquant brusquement, de cris de détresse, de hurlements de victoire, comme si ce convoi podagre eût été assailli par un parti de cannibales. De la grisaille nocturne émergeaient d'hybrides mammifères qui s'engouffraient dans les voitures, en vociférant des pronostics ou d'irréfutables constatations, et redescendaient, une heure après, sans que nulle conjecture, même bienveillante, eût pu être capable de justifier suffisamment leur apparition.

Marchenoir, installé dans un coin et demeuré presque seul vers la fin de la nuit, par un bonheur inespéré dont il rendit grâces à Dieu, allongea ses jambes sur la banquette implacable des troisièmes classes, mit son sac sous sa tête et essaya de dormir. Il avait froid aux os et froid au cœur. La lampe du vagon vacillait tristement dans son hublot et lui versait à cru sa morne clarté. A l'autre extrémité de cette cellule ou de ce cabanon roulant, un pauvre être, ayant dû appartenir à l'espèce humaine, un jeune idiot presque chauve, agitait sans relâche, avec des gloussements de bonheur, une espèce de boîte à lait dans laquelle on entendait grelotter des noisettes ou de petits cailloux, pendant qu'une très-vieille femme, qui ne grelottait pas moins, s'efforçait, en pleurant, de tempérer son allégresse, aussitôt qu'elle menaçait de devenir trop aiguë.

Le malheureux artiste ferma les yeux pour ne plus

voir ce groupe, qui lui paraissait un raccourci de toute misère et qui le poignait d'une tristesse horrible. Mais il mourait de froid et le sommeil n'obéissait pas. Les choses du passé revinrent sur lui, plus lugubres que jamais. Cet affreux innocent lui représenta l'enfant qu'il avait perdu, et il se vit lui-même, par une monstrueuse association d'images et de souvenirs, dans cette aïeule, dont le vieux visage ruisselant lui rappelait tant de larmes, sans lesquelles il y avait fameusement longtemps qu'il serait mort. Le beau malheur, en vérité. Ses réflexions devinrent si atroces qu'il laissa échapper un gémissement, à l'instant répercuté en éclat de jubilation par l'idiot que sa gardienne eut quelque peine à calmer.

Alors, Marchenoir se jeta au souvenir de sa Véronique comme à un autel de refuge. Il voulut s'hypnotiser sur cette pensée. Il commanda à la chère figure de lui apparaître et de le fortifier. Mais il la vit si douloureuse et si pâle, que le secours qu'il en attendait ne fut, en réalité, qu'une mutation de son angoisse.

Les faits imperceptibles de leur vie commune, immenses pour lui seul, et qui avaient été son pressentiment du ciel; les causeries très-pures de leurs veillées, quand il versait dans cette âme simple le meilleur de son esprit; les longues prières qu'on faisait ensemble, devant une image éclairée d'un naïf lampion de sanctuaire, et qui se prolongeaient encore pour elle, bien longtemps après que, retiré dans sa chambre, il s'était endormi saturé de joie; enfin, les singuliers pèlerinages dans des églises ignorées de la banlieue : toute cette fleur charmante de son vrai printemps lui semblait, cette nuit-là, décolorée, sans parfum, livide et meurtrie, ayant l'air de flotter sur une vasque de ténèbres...

Il se rappelait, surtout, un voyage à Saint-Denis, l'octobre dernier, par une journée délicieuse. Après une assez longue station devant les reliques de l'apôtre, dont Marchenoir avait raconté l'histoire, on était des-

cendu dans la crypte aux tombeaux vides des princes de France. La majesté leur avait paru sonner fort creux dans cette cave éventée des meilleurs crus de la Mort, et les épitaphes de ces absents *jugés* depuis des siècles, dont les chiens de la Révolution avaient mangé la poussière, ils les avaient lues sans émotion comme le texte inanimé de quelque registre du néant. L'émotion était venue, pourtant, comme un aigle, et les avait griffés, tous deux, ces étranges rêveurs, jusqu'au fond des entrailles.

Au centre de l'hémicycle obituaire, sous le chœur même de la basilique, une espèce de cachot noir et brutalement maçonné se laisse explorer à son intérieur, par d'étroites barbacanes d'où s'exhale un relent de catacombe. Ils aperçurent, dans cet antre éclairé par de sordides luminaires, une rangée de vingt ou trente cercueils, alignés sur des tréteaux, lamés d'argent, guillochés des vers, maquillés de moisissures, éventrés pour la plupart. C'est tout ce qui reste de la sépulture des Rois Très-Chrétiens.

Ce tableau avait été pour Marchenoir d'une suggestion infinie, et, maintenant, il le retrouvait, avec précision, dans la lucide réminiscence d'un demi-sommeil où s'engourdissait sa douleur. Sa très-douce amie était à côté de lui, toute vibrante de son trouble, et il expliquait de façon souveraine la transmutation des mobiliers royaux dont cet exemple était sous leurs yeux. La rouge clarté des lampes luttait en tremblant contre la buée d'abîme qui s'élevait en noires volutes des cassures béantes des bières. Tout ce qu'on voulut appeler l'honneur de la France et du nom chrétien gisait là, sous cette arche fétide. Les sarcophages, il est vrai, avaient été vidés de leurs trésors, que les fossés et les égouts s'étaient battus pour avoir, et il n'eût certes pas été possible de trouver, dans leurs fentes, de quoi ravitailler une famille de scolopendres, pour un seul jour, — mais

les caisses de chêne ou de cèdre, pénétrées et onctueuses des liquides potentats qui les habitèrent, n'appartenaient plus à aucune essence ligneuse et pouvaient très-bien prétendre, à leur tour, en qualité de royale pourriture, à la vénération des peuples.

On aurait même pu les hisser, avec des grappins respectueux, sur le trône du Roi Soleil, où ils eussent fait tout autant que lui, pour la gloire de Dieu et la protection des pauvres.

A force de regarder dans ce tissu de ténèbres éraillé d'impure lumière, Marchenoir finit par ne plus rien discerner avec certitude. Une lampe infecte en face de lui paraissait devenir énorme et s'abaisser, comme pour une onction, vers les cercueils. Il y avait, en bas, un remuement effroyable de formes noires défoncées, pendant qu'une rafale glaçante soufflait en haut, et Véronique se débattait au milieu d'une émeute de spectres, avec des cris stridents, sans qu'il pût comprendre comment cela se faisait, ni la secourir, ni même l'appeler...

Un effort suprême le réveilla. L'idiot, en proie à une violente crise, ayant abaissé la glace de la portière, vociférait avec rage, et la malheureuse vieille, en détresse, implorait du secours. Le songeur avait eu beaucoup d'affaires avec les idiots et il savait comment on les dompte. Il s'approcha donc, prit les deux mains du pauvre être dans une de ses fortes mains et, de l'autre, lui tenant la tête, le contraignit à le regarder. Il n'eut pas même un mot à prononcer, il avait le genre d'yeux qu'il fallait et il eût fait un gardien exquis pour des aliénés. L'exacerbé se détendit comme une loque et s'endormit presque aussitôt sur l'épaule de sa compagne.

Lui-même, hélas ! aurait eu fièrement besoin qu'on le détendît et qu'on l'apaisât. Il lui fallut quelques minutes pour se remettre complètement de l'agitation de son cauchemar. Par bonheur, l'aube naissait et il était sûr d'arriver avant une heure. Vainement il se proposa

d'être tout fort, de pratiquer l'héroïsme le plus sublime, quelque mal qui pût arriver. Rien ne pouvait contre les pressentiments affreux qui le torturaient. Il se dit qu'il aurait peut-être mieux fait de voyager en seconde classe. Il aurait eu moins froid, et le froid lui châtrait le cœur, il l'avait souvent éprouvé... Enfin, il avait fait ce qu'il avait pu, Dieu ferait le reste... Il n'avait pas averti ses deux fidèles de l'heure de son arrivée. Il était trop sûr qu'ils auraient passé la nuit pour venir l'attendre à la gare. Il sentit un soulagement à la pensée qu'il allait avoir Paris à traverser avant de les revoir, et que ce délai, cette prise d'un air nouveau, dissiperait, sans doute, son irraisonnée inquiétude. C'était sa lettre à Véronique qui le poignardait. Il se jugeait atroce et insensé pour l'avoir écrite. Et, cependant, qu'aurait-il pu faire ou ne pas faire, sans être, à ses propres yeux, un pire insensé ou un véritable traître?

— Je suis un sot, tout ce qui arrive est pour le mieux, finit par conclure cet étonnant optimiste. Dieu permet de sa main gauche ou il ordonne de sa main droite, et tout s'accomplit dans l'ellipse à deux foyers de sa Providence!

L'AGONIE DU CHRISTIANISME

On s'aperçut un jour, il y a trois cents ans, que la Croix sanglante avait trop longtemps obombré la terre. Le déballage de luxure qu'on a voulu nommer la Renaissance venait de s'inaugurer, quelques pions germaniques ou cisalpins ayant divulgué qu'il ne fallait plus souffrir. Les mille ans d'extase résignée du Moyen Age reculèrent devant la croupe de Galathée.

Le XVIe siècle fut un équinoxe historique, où l'Idéal

bafoué par les giboulées du sensualisme s'abattit enfin, racines en l'air. Le spirituel Christianisme, sabordé dans ses méninges, saigné au tronc des carotides, vidé de sa plus intime substance, ne mourut pas, hélas! Il devint idiot et déliquescent dans sa gloire percée.

Ce fut une convulsion terrible pendant cent ans, accompagnée d'un infiniment inutile et lamentable rappel des âmes. Notre circulante sphère parut rouler au travers des autres planètes comme un arrosoir de sang. Mais le martyre même ayant perdu sa vertu, la vieille bourbe originelle fut réintégrée triomphalement, toutes les portes des étables furent arrachées de leurs gonds et l'universelle porcherie moderne commença son bréneux exode.

Le Christianisme, qui n'avait su ni vaincre ni mourir, fit alors comme tous les conquis. Il reçut la loi et paya l'impôt. Pour subsister, il se fit agréable, huileux et tiède. Silencieusement, il se coula par le trou des serrures, s'infiltra dans les boiseries, obtint d'être utilisé comme essence onctueuse pour donner du jeu aux institutions et devint ainsi un condiment subalterne, que tout cuisinier politique put employer ou rejeter à sa convenance. On eut le spectacle, inattendu et délicieux, d'un christianisme *converti* à l'idolâtrie païenne, esclave respectueux des conculcateurs du Pauvre, et souriant acolyte des phallophores.

Miraculeusement édulcoré, l'ascétisme ancien s'assimila tous les sucres et tous les onguents pour se faire pardonner de ne pas être précisément la volupté, et devint, dans une religion de tolérance, cette chose plausible qu'on pourrait nommer le *catinisme* de la piété. Saint François de Sales apparut, en ces temps-là, juste au bon moment, pour tout enduire. De la tête aux pieds, l'Eglise fut collée de son miel, aromatisée de ses séraphiques pommades. La Société de Jésus, épuisée de ses trois ou quatre premiers grands hommes et ne donnant déjà plus

qu'une vomitive resucée de ses apostoliques débuts, accueillit avec joie cette parfumerie théologique, où la gloire de Dieu, définitivement, s'achalanda. Les *bouquets spirituels* du prince de Genève furent offerts par de caressantes mains sacerdotales aux explorateurs du Tendre, qui dilatèrent aussitôt leur géographie pour y faire entrer un aussi charmant catholicisme... Et l'héroïque Moyen Age fut enterré à dix mille pieds!...

On est bien forcé d'avouer que c'est tout à fait fini, maintenant, le spiritualisme chrétien, puisque, depuis trois siècles, rien n'a pu restituer un semblant de verdeur à la souche calcinée des vieilles croyances. Quelques formules sentimentales donnent encore l'illusion de la vie, mais on est mort, en réalité, vraiment mort. Le Jansénisme, cet infâme arrière-suint de l'émonctoire calviniste, n'a-t-il pas fini pas se pourlécher lui-même, avec une langue de jésuite sélectivement obtenue, et la racaille philosophique n'a-t-elle pas fait épouser sa progéniture aux plus hautes nichées du gallicanisme! La Terreur elle-même, qui aurait dû, semble-t-il, avoir la magnifiante efficacité des persécutions antiques, n'a servi qu'à rapetisser encore les chrétiens qu'elle a *raccourcis*.

Pour sa peine d'avoir égorgé la simple Colombe qui planait dans les cieux d'or des légendes, l'Art perdit ses propres ailes et devint le compagnon des reptiles et des quadrupèdes. Les extra-corporelles Transfixions des Primitifs dévalèrent, dans l'ivresse charnelle de la forme et de la couleur, jusqu'aux vierges de pétrin de Raphaël. Arrivée à cette brute de suavité stupide et de fausse foi, l'esthétique religieuse fit un dernier bond prodigieux et disparut dans l'irrévocable liquide que de séniles générations catholiques avaient sécrété.

Aujourd'hui, le Sauveur du monde crucifié appelle à lui tous les peuples à l'étalage des vitriers de la dévotion, entre un Evangéliste coquebin et une Mère douloureuse trop avancée. Il se tord correctement sur de délicates

croix, dans une nudité d'hortensia pâle ou de lilas crémeux, décortiqué, aux genoux et aux épaules, d'identiques plaies vineuses exécutées sur le type uniforme d'un panneau crevé. — « Genre Italien », affirment les marchands de mastic.

Le genre français, c'est un Jésus glorieux, en robe de brocart pourpré, entr'ouvrant, avec une céleste modestie, son sein, et dévoilant, du bout des doigts, à une visitandine enfarinée d'extase, un énorme cœur d'or couronné d'épines et rutilant comme une cuirasse.

C'est encore le même Jésus plastronné, déployant ses bras pour l'hypothétique embrassement de la multitude inattentive; c'est l'éternelle Vierge sébacée, en proie à la même recette de désolation séculaire, tenant sur ses genoux, non seulement la tête, mais le corps entier d'un minable Fils, décloué suivant de cagneuses formules. Puis, les innumérables Immaculées Conceptions de Lourdes, en premières communiantes azurées d'un large ruban, offrant au ciel, à mains jointes, l'indubitable innocence de leur émail et de leur carmin.

Enfin, la tourbe polychrome des élus : les saints Joseph, nourriciers et frisés, généralement vêtus d'un tartan rayé de bavures de limaces, offrant une fleur de pomme de terre à un poupon bénisseur; les saints Vincent de Paul en réglisse, ramassant, avec une allégresse réfrénée, de petits monstres en stéarine, pleins de gratitude; les saints Louis de France ingénus, porteurs de couronnes d'épines sur de petits coussins en peluche; les saints Louis de Gonzague, chérubinement agenouillés et cirés avec le plus grand soin, les mains croisées sur le virginal surplis, la bouche en cul de poule et les yeux noyés, les saints François d'Assise, glauques ou céruléens, à force d'amour et de continence, dans le pain d'épices de leur pauvreté; saint Pierre avec ses clefs, saint Paul avec son glaive, sainte Marie-Madeleine avec sa tête de mort, saint Jean-Baptiste avec son petit mouton, les martyrs

palmés, les confesseurs mitrés, les vierges fleuries, les papes aux doigts spatulés d'infaillibles bénédictions, et l'infinie cohue des pompiers de chemins de croix.

Tout cela conditionné et tarifé sagement, confortablement, commercialement, économiquement. Riches ou pauvres, toutes les paroisses peuvent s'approvisionner de pieux simulacres en ces bazars, où se perpétue, pour le chaste assouvissement de l'œil des fidèles, l'indéracinable tradition raphaélique. Ces purgatives images dérivent, en effet, de la grande infusion détersive des *madonistes* ultramontains. Les avilisseurs italiens du grand Art mystique furent les incontestables ancêtres de ce crépi. Qu'ils eussent ou non le talent divin qu'on a si jobardement exalté sur les lyres de la rengaine, ils n'en furent pas moins les matelassiers du lit de prostitution où le Paganisme fornicateur vint dépuceler la Beauté chrétienne. Et voilà leur progéniture !

La Dispute du Saint Sacrement devait inéluctablement aboutir, en moins de trois siècles, à l'émulation fraternelle des plâtriers de Saint-Sulpice, — qui feraient aujourd'hui paraître orthodoxe et sainte la plus sanguinaire iconoclastie !

Et la littérature est à l'avenant...

Jamais, d'ailleurs, il ne fut autant parlé d'*œuvres*. S'occuper d'œuvres, être *dans* les œuvres, sont des locutions acclimatées, significatives de tout bien, quoiqu'elles aient l'air, dans leur imprécision, d'impliquer, au moral, un protestantisme limitrophe des plus imminents. Les catholiques, en effet, entendent et pratiquent la charité, l'amour de leurs frères indigents, à la manière protestante, c'est-à-dire avec ce faste usuraire qui exige l'entier abandon préalable de la dignité du Pauvre, en échange des plus dérisoires secours. Il est presque sans exemple qu'un de ces chrétiens, gorgés de richesses, ait pris dans ses bras son frère ruisselant de pleurs,

pour le sauver en une seule fois, en payant sa rançon d'une partie de son superflu.

Cela ressemble même à une politique. « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous », dit l'Evangile, et cette parole effrayante, qui condamne les détenteurs, est précisément l'occasion du sophisme de cannibales qui procure leur sécurité. Dieu a réglé qu'il y aurait toujours des pauvres, afin que les riches se consolassent pieusement de ne l'être pas, en se résignant à la nécessité *providentielle* de ne pas diminuer leur nombre.

Il leur faut donc des pauvres pour s'attester à eux-mêmes, au meilleur marché possible, la sensibilité de leurs tendres cœurs, pour prêter à la petite semaine sur le Paradis, pour s'amuser enfin, pour danser, pour décolleter leurs femelles jusqu'au nombril, pour s'émotionner au champagne sur les agonisants par la faim, pour laver d'un bol de bouillon les fornications parfumées où les plus altissimes vertus peuvent se laisser choir.

On serait forcé d'en faire pour eux, s'il n'y en avait pas, car il leur en faut pour toutes les circonstances de la vie, pour la joie et pour la tristesse, pour les fêtes et pour les deuils, pour la ville et pour la campagne, pour toutes les attitudes d'attendrissement que les poètes ont prévues. Il leur en faut absolument, pour qu'ils puissent répondre à la Pauvreté : *Nous avons* NOS *pauvres*, et, d'un geste lassé, se détourner de cette agenouillée lamentable, que le Sauveur des hommes a choisie pour son Epouse et dont l'escorte est de dix mille anges !

Il se peut que le Dieu terrible, *Vomisseur des Tièdes*, accomplisse, un jour, le miracle de donner quelque sapidité morale à cet écœurant troupeau qui fait penser, analogiquement, à l'effroyable mélange symbolique d'acidité et d'amertume que le génie tourmenteur des Juifs le força de boire dans son Agonie.

Mais il faudra, c'est fort à craindre, d'étranges flambées et l'assaisonnement de pas mal de sang pour

rendre digérables, en ce jour, ces rebutants chrétiens de boucherie.

Il faudra du désespoir et des larmes, comme l'œil humain n'en versa jamais, et ce seront précisément ces mêmes *impies* tant méprisés par eux, du haut de leurs dégoûtantes vertus, — mais justement désignés pour leur châtiment, saintement élus pour leur confusion parfaite, — qui les forceront à les répandre !...

En attendant, le Christ est indubitablement traîné au dépotoir.

Cette Face sanglante de Crucifié qui avait dardé dix-neuf siècles, ils L'ont rebaignée dans une si nauséabonde ignominie, que les âmes les plus fangeuses s'épouvantent de Son contact et sont forcées de s'en détourner en poussant des cris.

Il avait jeté le défi à l'Opprobre humain, ce Fils de l'homme, et l'Opprobre humain L'a vaincu !

Vainement il triomphait des abominations du Prétoire et du Golgotha, et du sempiternel recommencement de ces abominations du *Mépris*. Maintenant, Il succombe sous l'abomination du RESPECT !

Ses ministres et Ses croyants, éperdus de zèle pour l'Idole fétide montée de leurs cœurs sur Son autel, L'ont éclaboussé d'un ridicule tellement destructeur, nous ne disons pas de l'adoration, mais de la plus embryonnaire velléité d'attendrissement religieux, que le miracle des miracles serait, à cette heure, de Lui ressusciter un culte.

Le songe tragique de Jean-Paul n'est plus de saison. Ce n'est plus le Christ pleurant qui dirait aux hommes sortis des tombeaux :

— Je vous avais promis un Père dans les cieux et Je ne sais où Il est. Me souvenant de Ma promesse, Je L'ai cherché deux mille ans par tous les univers, et Je ne L'ai pas trouvé et voici, maintenant, que Je suis orphelin comme vous.

C'est le Père qui répondrait à ces âmes dolentes et sans asile :

— J'avais permis à Mon Verbe, engendré de Moi, de Se rendre semblable à vous, pour vous délivrer en souffrant. Vous autres, Mes adorateurs fidèles, qu'Il a cautionnés par Son Sacrifice, vous venez Me demander ce Rédempteur dont vous avez contemné la fournaise de tortures et que vous avez tellement défiguré de votre *amour*, qu'aujourd'hui, Moi-même, Son Consubstantiel et Son Père, Je ne pourrais plus Le reconnaître...

Je suppose qu'Il habite le tabernacle que lui ont fait Ses derniers disciples, mille fois plus lâches et plus atroces que les bourreaux qui L'avaient couvert d'outrages et mis en sang...

Si vous avez besoin de Mon Fils, CHERCHEZ-LE DANS LES ORDURES.

LES YEUX DE VÉRONIQUE

... Il y avait surtout les yeux, des yeux immenses, illimités, dont personne n'avait jamais pu faire le tour. Bleus, sans doute, comme il convenait, mais d'un bleu occulte, extra-terrestre, que la convoitise, au télescope d'écailles, avait absurdement réputés gris clair. Or, c'était toute une palette de ciels inconnus, même en Occident, et jusque sous les pattes glacées de l'Ourse polaire où, du moins, ne sévit pas l'ignoble intensité d'azur perruquier des ciels d'Orient.

Suivant les divers états de son âme, les yeux de l'incroyable fille, partant, quelquefois, d'une sorte de bleu consterné d'iris lactescent, éclataient, une minute, du cobalt pur des illusions généreuses, s'injectaient passionnément d'écarlate, de rouge de cuivre, de points

d'or, passaient ensuite au réséda de l'espérance, pour s'atténuer aussitôt dans une résignation de gris lavande, et s'éteindre enfin, tout de bon, dans l'ardoise de la sécurité.

Mais, le plus touchant, c'était, aux heures de l'extase sans frémissement, de l'inagitation absolue familière aux contemplatifs, un crépuscule de lune diamanté de pleurs, inexprimable et divin, qui se levait tout à coup, au fond de ces yeux *étrangers*, et dont nulle chimie de peinturier n'eût été capable de fixer la plus lointaine impression. Un double gouffre pâle et translucide, une insurrection de clartés dans les profondeurs, par-dessous les ondes, moirées d'oubli, d'un recueillement inaccessible !...

Un aliéniste, un profanateur de sépultures, une brute humaine quelconque qui, prenant de force, à deux mains, la tête de Véronique, en de certains instants, aurait ainsi voulu la contraindre à le regarder, eût été stupéfait, jusqu'à l'effroi, de l'*inattention* infinie de ce paysage simultané de ciel et de mer qu'il aurait découvert en place de regard, et il en eût emporté l'obsession dans son âme épaisse. — Ce sont, disait Marchenoir, les yeux d'une aveugle qui tâtonnerait dans le Paradis...

Il avait fallu ces yeux inouïs, faits comme des lacs, et qui paraissaient s'agrandir chaque jour, pour excuser l'absence paradoxale, à peu près complète, du front, admirablement évasé du côté des tempes, mais inondé, presque jusqu'aux sourcils, par le débordement de la chevelure. Autrefois, du temps de la *Ventouse*, cette toison sublime, qui aurait pu, semblait-il, défrayer cinquante couchers de soleil, surplombait immédiatement les yeux de sa lourde masse, et c'était à rendre fou furieux de voir le conflit de ces éléments. Un incendie sur le Pacifique !...

LES RAISÒNS DE MARCHENOIR

— Je vois très-certainement, reprit alors Marchenoir, le mal horrible de ce monde exproprié de la foi chrétienne, et je ne me connais pas d'autres pensées, quels que puissent être les mots qui me servent à exprimer celle-ci, que je porte comme un couteau dans la gaine de ma poitrine. C'est une passion si vraie, si poignante, que je finirai pas devenir incapable de fixer mon attention sur n'importe quel autre objet. Mais cet incident me remet dans l'esprit que je ne vous ai pas encore complètement répondu, Véronique. Je vous ai fait remarquer la révoltante coalition des chrétiens et de leurs adversaires, toutes les fois qu'il s'agit de combattre l'ennemi commun, c'est-à-dire un homme tel que moi, téméraire à force d'amour et véridique sans peur. Puis, j'ai parlé de Louis Veuillot et de l'infortune de l'Eglise. Choses connexes. Laissons tout cela.

On vous a dit, n'est-ce pas ? que mes violences écrites offensaient la charité. Je n'ai qu'un mot à répondre à votre théologien. C'est que la Justice et la Miséricorde sont *identiques* et consubstantielles dans leur absolu. Voilà ce que ne veulent entendre ni les sentimentaux ni les fanatiques. Une doctrine qui propose l'Amour de Dieu pour fin suprême a surtout besoin d'être virile, sous peine de sanctionner toutes les illusions de l'amour-propre ou de l'amour charnel. Il est trop facile d'émasculer les âmes en ne leur enseignant que le précepte de chérir ses frères, au mépris de tous les autres préceptes qu'on leur cacherait. On obtient, de la sorte, une religion mollasse et poisseuse, plus redoutable par ses effets que le nihilisme même.

Or, l'Evangile a des menaces et des conclusions ter-

ribles. Jésus, en vingt endroits, lance l'anathème, non sur des choses, mais sur des *hommes* qu'il désigne avec une effrayante précision. Il n'en donne pas moins sa vie pour tous, mais après nous avoir laissé la consigne de parler « sur les toits », comme il a parlé lui-même. C'est l'unique modèle, et les chrétiens n'ont pas mieux à faire que de pratiquer ses exemples. Que penseriez-vous de la *charité* d'un homme qui laisserait empoisonner ses frères, par peur de ruiner, en les avertissant, la considération de l'empoisonneur? Moi, je dis qu'à ce point de vue, la charité consiste à vociférer et que le véritable amour doit être implacable. Mais cela suppose une virilité, si défunte aujourd'hui, qu'on ne peut même plus prononcer son nom sans attenter à la pudeur!...

Je n'ai pas qualité pour juger, dit-on, ni pour punir. Dois-je inférer de ce bas sophisme, dont je connais la perfidie, que je n'ai pas même qualité pour voir, et qu'il m'est interdit de lever le bras sur cet incendiaire qui, plein de confiance en ma fraternelle inertie, va, sous mes yeux, allumer la mine qui détruira toute une cité? Si les chrétiens n'avaient pas tant écouté les leçons de leurs ennemis mortels, ils sauraient que rien n'est plus juste que la miséricorde, *parce que* rien n'est plus miséricordieux que la justice, et leurs pensées s'ajusteraient à ces notions élémentaires.

Le Christ a déclaré « Bienheureux » ceux qui sont affamés et assoiffés de justice, et le monde qui veut s'amuser, mais qui déteste la *Béatitude*, a rejeté cette affirmation. Qui donc parlera pour les muets, pour les opprimés et les faibles, si ceux-là se taisent qui furent investis de la Parole? L'écrivain qui n'a pas en vue la Justice, est un détrousseur de pauvres aussi cruel que le mauvais riche. Ils dilapident l'un et l'autre leur dépôt et sont comptables, au même titre, des désertions de l'espérance. Je ne veux pas de cette couronne de charbons ardents sur ma tête, et, depuis longtemps déjà, j'ai pris mon parti.

Nous mourrons peut-être de faim, ma Véronique, et ce sera bien fait, sans doute, puisque tout le monde, excepté vous et Leverdier, me condamnera. Coûte que coûte, je garderai la virginité de mon témoignage, en me préservant du crime de laisser inactive aucune des énergies que Dieu m'a données. Ironie, injures, défis, imprécations, réprobations, malédictions, lyrisme de fange ou de flammes, tout me sera bon de ce qui pourra rendre offensive ma colère!... Quel moyen me resterait-il autrement de n'être pas le dernier des hommes? Le juge n'a qu'une manière de tomber au-dessous de son criminel, c'est de devenir prévaricateur, et tout écrivain véritable est certainement un juge.

Quelques-uns m'ont dit : A quoi bon ? le monde est en agonie et rien ne le touche plus. Peut-être. Mais, au fond du désert, il faudrait, quand même, rendre témoignage, ne fût-ce que pour l'honneur de la Vérité et pour l'édification des fauves, comme faisaient, autrefois, les anachorètes solitaires. Est-il croyable, d'ailleurs, qu'une telle opulence de rage m'ait été octroyée pour rien? Certaines paroles du Livre sacré sont bien étranges... Qui sait, après tout, si la forme la plus active de l'adoration n'est pas *le blasphème par amour*, qui serait la prière de l'abandonné ?... Je vivrai donc sur ma vocation jusqu'à ce que j'en meure dans quelque orgie de misère. Je serai Marchenoir le contempteur, le vociférateur et le désespéré, — joyeux d'écumer et satisfait de déplaire, mais difficilement intimidable et broyant volontiers les doigts qui tenteraient de le bâillonner.

— Pauvre cher ami, pauvre âme douloureuse ! dit la mutilée à demi-voix, comme se parlant à elle-même, pourquoi ce fardeau sur vos épaules? Elle le regarda avec une tendresse si pure, si profonde, que ce bourreau sentit qu'il allait pleurer et se mit à parler de diverses choses.....

... Au lieu de cette mort superbe, il fallait compter sur l'ignoble et interminable agonie moderne de l'artiste pauvre qui ne veut pas se déshonorer. La Misère, l'Aristocratie de l'esprit et l'Indépendance du cœur, — ces trois fées épouvantables qui l'avaient baisé dans son berceau, — avaient marqué, pour lui, la prédilection de leurs entrailles de bronze, par un luxe peu ordinaire de tous les dons de naissance qu'elles prodiguent à leurs favoris. Le pauvre Marchenoir était de ces hommes dont toute la politique est d'offrir leur vie, et que leur fringale d'Absolu, dans une société sans héroïsme, condamne, d'avance, à être perpétuellement vaincus. Le courage le plus divin n'y peut rien faire. Le sublime Gauthier *Sans Avoir* serait aujourd'hui prestement coffré, et c'était déjà fièrement beau que l'inséductible pamphlétaire n'eût pas été, jusqu'alors, incarcéré dans un cabanon.....

FRANCISQUE SARCEY

La porte s'ouvrit enfin et Marchenoir vit apparaître celui devant qui tout journaliste s'efface, le folliculaire infini, le très-haut Minos de l'enfer des lettres, le sultan sublime de la critique théâtrale, l'indéfectible Manitou du Sens commun, Mérovée Beauclerc!

— Rien ne me sera donc épargné! gémit en lui-même le solitaire accablé. Je l'avais oublié, celui-là. Si j'avais pu prévoir sa venue, Beauvivier ne m'aurait pas facilement embauché pour sa gamelle. Maintenant, me voilà pris au traquenard de cet infernal dîner, et je suis bien forcé de prendre patience. Mais, tonnerre de Dieu, qu'on ne m'embête pas!...

Mérovée Beauclerc est un normalien comme Tinville, comme Prévost-Paradol, comme Taine, comme About,

dont il fut l'intime. Il appartient à l'illustre fournée de ces pédants universitaires à qui la France est redevable de la seule turpitude que les doctrinaires et les républicains lui eussent laissé à désirer : l'optimisme suprême du pion de fortune. Seulement, Mérovée Bauclerc les surpasse tous. Il est le pion sérénissime, inaltérable, absolu.

On ne voit à lui comparer qu'Ernest Renan. C'est l'unique parangon que le destin lui ait suscité. L'auteur de la *Vie de Jésus* est, en effet, une outre de félicité parfaite. Gonflé des dons de la fortune qui ne s'interrompit jamais de le remplir, il offre à l'observation le cas exceptionnel d'une hydropisie de bonheur. Réputé grand écrivain sans avoir jamais écrit autrement que le premier cuistre venu, renommé philosophe pour avoir ressassé de centenaires dubitations et critique vanté dans tous les conciles du mensonge, — on l'adore dans les salons et on le sert à genoux dans les antichambres. Il est le Dieu des esprits lâches, le souverain Seigneur des âmes naturellement esclaves, et le psychologue Dulaurier se liquéfie devant ce soleil du *dilettantisme*, dont il raconte la « sensibilité ». Si l'histoire du XIXe siècle est jamais écrite, ce mot inouï sera recueilli comme une gemme documentaire d'un inestimable prix. On s'en contentera pour nous juger tous, hélas ! Mais, qu'importe cet avenir à l'heureux Bouddha du Collège de France dont le ventre plein de délices est caressé par de tels Eliacins ?

Mérovée Beauclerc est à peine un peu moins léché que cette idole. Immédiatement au-dessous d'elle, il est le plus démesuré parmi nos pontifes. Ce serait le méconnaître, néanmoins, de s'informer d'une œuvre quelconque sortie de lui. Beauclerc n'est ni poète, ni romancier, ni même critique. Il n'est pas davantage historien ou philosophe, et n'a jamais fait un livre ou quoi que ce fût qui y ressemblât. Il est le Pion, sans épithète, le Pion du siècle, le moniteur et le répétiteur de la conquérante Médiocrité.

Quelques-uns l'ont inexactement dénommé « le Bon Sens fait homme », ce qui impliquerait une altitude de raison outrageante pour ses contemporains et démentie par l'universelle popularité dont il pâture, depuis vingt ans, le trèfle magique, aux plus bas endroits de toutes les plaines. C'est le *Sens commun* qu'il faut dire, si l'on tient à supposer une incarnation.

A la réserve d'Albert Wolff, — qui manquait inexplicablement à ce patibulaire congrès, — il est le seul exemple d'un homme ayant réussi à confisquer une influence à peu près illimitée, sans avoir jamais *rien* fait qui pût servir de prétexte à l'usurpation de son trépied. Les oracles subalternes, mentionnés plus haut, sont beaucoup moins étonnants. D'abord, leur crédit est moindre et presque nul, en comparaison du sien. Puis, ils ont l'air d'avoir tiré quelque chose de leurs intestins. Les Dulaurier, les Sylvain, les Chaudesaigues, les Vaudoré, les Tinville même, ont au moins la configuration extérieure de probables individus. Ils paraissent avoir écrit, et le public abruti qui les adore pourrait justifier la bave de son culte, en désignant les fantômes de livres signés de leurs noms.

Beauclerc ne possède absolument rien que le sens commun, où il passe pour n'avoir jamais eu d'égal, et il ne serait rien du tout, s'il n'était le premier des pions. Mais c'est assez, paraît-il, pour la dictature des intelligences. Nestor de Tinville, avec toute sa sagesse, en est écrasé. C'est que Mérovée n'a besoin d'aucune morgue ni d'aucune solennité pour accréditer sa parole. Il est tellement *arrivé*, qu'il lui suffit de se montrer et d'ânonner n'importe quoi, pour que l'allégresse éclate.

Dans les conférences publiques, qui ont si démesurément agrandi sa gloire, c'est une espèce de prodige, non constaté jusqu'à lui, que le néant du rabâchage qu'on vient applaudir ! Ce fait paradoxal et confondant pour des étrangers inavertis de notre effroyable dégra-

dation est tellement inouï qu'on ne peut le mentionner exactement sans avoir l'air d'un calomniateur. Le Sens commun, dont la nature est d'étendre des tapis sous les pieds des foules, a ce privilège mythologique de devenir toujours plus fort en s'abaissant et de ramasser par terre ses victoires. Depuis qu'il existe, Beauclerc s'est rapetissé et abaissé, avec une constance de volonté qui eût suffi à un autre homme pour s'envoler par-dessus les astres, et il est parvenu si *bas*, qu'il a l'air de s'y perdre comme au fond des cieux ! Il plane à rebours, du rez-de-chaussée de l'abîme, et sa force attractive est identique à la loi de gravitation. C'est sa proie qui fond sur lui. Il n'a qu'à s'entr'ouvrir pour recevoir les matières pesantes et les déjections.

Il en est à n'avoir plus besoin de connaître le moins du monde ce dont il parle, et à ne plus lire du tout les livres qu'il a la prétention de juger dans ses harangues. Deux ou trois bas-bleus sacristains, voués à son tabernacle, lisent à sa place, et leurs suggestives notules suffisent à cet intuitif. Alors, quelle joie de déshonorer une belle œuvre, quand il s'en trouve, de la vautrer dans la boue de son analyse, de la descendre au niveau du groin de son auditoire !

Et le journaliste est à l'image du conférencier. Il apparaît, ici aussi bien que là, comme le châtiment, la flétrissure infinie, la tare vivante d'une société assez avachie pour ne plus avoir conscience des attitudes qu'on la force à prendre et des vomissures qu'on lui fait manger. Ce Beauclerc n'a-t-il pas eu l'imprudence de se vanter, dans le plus incroyable des feuilletons, d'être le Minotaure de la critique de théâtre et de percevoir d'exacts octrois de fornication sur les débutantes, forcées de lui passer par les mains, sous peine d'insuccès fatal !... Il semble qu'une telle déclaration aurait dû attirer à son auteur, en n'importe quel lieu du globe, une tempête de huées, une clameur de réprobation à décro-

cher tous les luminaires du firmament. On l'a généralement applaudi, au contraire, et secrètement envié. Ce faquin nage avec sérénité dans l'ordure liquide, en laquelle il a le pouvoir de transmuer tout ce qui l'approche. C'est le Midas de la fange !

Son hideux mufle, qu'on pourrait croire façonné pour inspirer le dégoût, ajoute probablement au vertige de sa fascinante crapule. On l'a souvent comparé à un sanglier, par un impardonnable oubli de la grandeur sculpturale de ce sauvage pourchassé des Dieux. C'est une charcuterie et non pas une venaison. La bucolique dénomination de goret est déjà presque honorable pour ce locataire de l'Ignominie. Mais les bourgeois se complaisent en cette figure symbolique de toutes les bestialités dont leur âme est pleine, et qu'ils présument assez épiscopale d'illustration pour les absoudre valablement de leur trichinose.

Evidemment, le dîner de Beauvivier eût été raté sans ce dernier convive, que Wolff seul eût pu remplacer. Toutes les catégories d'influences par la plume étaient maintenant représentées à l'auge du nouveau satrape, depuis les mastodontes jusqu'aux acarus. Il ne restait plus qu'à se mettre à table.

LE DUEL

— Mais, cependant, monsieur le réactionnaire, brailla Rieupeyroux, dans une hilarante tonique de pur gascon, qui faillit déchirer en deux le velarium de la gravité générale, vous êtes assez violent, il me semble, quand vous attaquez vos confrères, et il serait peut-être juste que vous ne leur refusassiez pas les réparations qu'ils sont en droit de vous réclamer, quand vous les

traînez dans la boue. C'est trop commode, vraiment, de se retrancher derrière le catholicisme pour échapper à toutes les conséquences de ses actes et de ses paroles !...

— Si j'étais réactionnaire, comme vous dites inexactement, mon très-doux maître, répondit en souriant Marchenoir, vous me verriez aussi ardent que vous-même à toutes les passes d'armes et à tous les genres de tournois. C'est, au contraire, parce que je suis le plus dépassant des progressistes, le pionnier de l'extrême avenir, que je contemne ces pratiques surannées. Vous affirmez que je suis violent. Dieu sait pourtant si je me refrène, car je pourrais l'être bien davantage !...

Quant aux belles âmes que mes écritures affligent, qui les empêche de m'affliger, à leur tour, de la même sorte ? Je serais le plus inique des éreinteurs si je me fâchais d'une riposte, même imbécile. Je taille mes projectiles avec le plus d'art que je puis et je me ruine à choisir, pour cet usage, les plus dispendieuses matières. L'un de mes rêves est d'être un joaillier de malédictions. Mais je n'exige pas que mes plastrons soient eux-mêmes des lapidaires et qu'ils se mettent en boutique. On fait ce qu'on peut, et j'aurais mauvaise grâce à contester le choix d'une arme défensive à n'importe quel chenapan dont je serais l'agresseur. Si je poursuis un putois, le Glaive de Feu à la main, et qu'il me combatte avec le jus de son derrière, c'est absolument son droit, et je n'ai rien à dire. Il est loisible à chacun de publier que je suis un bandit, un faussaire, un va-nu-pieds, un proxénète, et même un idiot. J'accueille ces vocables avec une indifférence dont vous ne sauriez avoir une juste idée. Par exemple, il ne faut pas m'en demander davantage, car j'oppose aux voies de fait la plus insolite humeur....

Je mourrai certainement sans avoir compris ce que

signifie le mot de *réparation*, au sens où les duellistes veulent qu'on l'entende. Je ne défends pas, d'ailleurs, aux mécontents de m'apporter leurs museaux, s'il leur paraît expédient d'opérer ce transit. Mon domicile est connu de tout le monde et nullement pourvu de *retranchements* catholiques ou autres. Ma porte s'ouvre facilement, aussi bien que ma fenêtre, mais je ne conseille à aucun brave de choisir ses plus chers amis pour me les expédier comme témoins. Je leur accorderais environ trois minutes de courtoisie, à l'expiration desquelles il se pourrait que je les renvoyasse assez détériorés pour les guérir, quelque temps, du besoin d'embêter les solitaires dans leurs ermitages...

MANE, THECEL, PHARES

Marchenoir avait la réprobation scatologique. Le bégueulisme cafard des contemporains d'Ernest Renan l'avait rigoureusement blâmé pour l'énergie stercorale de ses anathèmes. Mais, avec lui, c'était une chose dont il fallait qu'on prît son parti. Il voyait le monde moderne, avec toutes ses institutions et toutes ses idées, dans un océan de boue. C'était, à ses yeux, une Atlantide submergée dans un dépotoir. Impossible d'arriver à une autre conception. D'un autre côté, sa poétique d'écrivain exigeait que l'expression d'une réalité quelconque fût toujours adéquate à la vision de l'esprit. En conséquence, il se trouvait, habituellement, dans la nécessité la plus inévitable de se détourner de la vie contemporaine, ou de l'exprimer en de répulsives images que l'incandescence du sentiment pouvait seule faire applaudir. L'article qu'il avait donné à Beauvivier sur le scandale de la publicité pornographique, était, en ce genre, un tour

de force inouï. C'était un Vésuve d'immondices embrasés...

Marchenoir, nullement déconcerté, lut alors, sans interruption, les trois cents lignes de son article. Il avait une espèce de voix de buccin, assez semblable à son style monstrueusement oratoire et calculé, semblait-il, pour la vocifération. Il lisait *mal*, comme il convient à tout prophète. Houleux et tumultuaire, ce vaticinateur déchaîné était plein de sanglots, de catafalques et de huées. Il faisait rouler sur les têtes des quadriges de Mardi-Gras et des tombereaux de tonnerres. Il avait l'attendrissement sarcastique et l'engueulement solennel. Le mot abject, dont l'usage lui fut reproché si souvent, il avait une manière de le clamer, comme s'il eût été, à lui seul, une multitude, et ce mot devenait sublime, autant que l'imprécation désespérée de tout un peuple...

Beauvivier, excessivement inquiet, se prenait à craindre, tout de bon, que son complot n'eût un dénouement fâcheux, et que l'amusante exhibition du monstre qu'il avait rêvée ne devînt, — par la malechance d'une considérable addition de calottes, — une tragédie sans gaieté. Vainement, il essaya, par gestes et conjurations impuissantes de sa frêle voix, de rétablir l'ordre.

Au fait, l'aspect du monstre n'était pas pour inspirer précisément la sécurité. Il était demeuré assis, il est vrai, et très-calme en apparence, mais ses yeux, dilatés à l'intérieur, réverbéraient, en noir profond, la colère générale. On devinait qu'il était plus à son aise de se voir en butte à tous les carreaux, et qu'il jouissait de sentir monter son courage. Il attendit que la première furie s'apaisât d'elle-même, naturellement, par l'exhalation pure et simple de l'injure ou du démenti que chacun de ses adversaires pouvait avoir à lui décerner.

Quand le moment lui sembla venu, il se leva, et ce diable d'homme se mit à parler, en commençant, d'un ton si particulièrement sonore et grave, qu'il obtint le silence.

— Il me serait extrêmement facile, messieurs, de prendre ici un objet quelconque, — ne fût-ce que M. Champignolle, — et de m'en servir pour vous rosser tous. Quelques-uns d'entre vous qui me connaissent, — appuya-t-il, en regardant Dulaurier que son dandysme clouait au rivage, — savent que j'en suis capable, et je n'essaierai pas de vous dissimuler que j'en suis fort tenté, depuis un instant. Cet exercice me soulagerait et rendrait ma digestion plus active. Mais..., à quoi bon? Je vais partir simplement et vous pourrez alors entrelacer vos esprits fraternels dans la paix parfaite. Je ne suis pas des vôtres et je l'ai senti dès mon entrée. Je suis une façon d'insensé, rêvant la Beauté et d'impossibles justices. Vous rêvez de jouir, vous autres, et voilà pourquoi il n'y a pas moyen de s'entendre.

Seulement, prenez garde. La salauderie n'est pas un refuge éternel, et je vois une gueule énorme qui monte à votre horizon. On souffre beaucoup, je vous assure, dans le monde cultivé par vous. On est sur le point d'en avoir diablement assez, et vous pourriez récolter de sacrées surprises... Dieu me préserve d'être tenté de vous expliquer la sueur de prostitution qui vous rend fétides! La force des choses vous a remplis d'un pouvoir qu'aucun monarque, avant ce siècle, n'avait exercé, puisque vous gouvernez les intelligences et que vous possédez le secret de faire avaler des pierres aux infortunés qui sanglotent pour avoir du pain.

Vous avez prostitué le Verbe, en exaltant l'égoïsme le plus fangeux. Eh! bien, c'est l'épouvantable muflerie moderne, déchaînée par vous, qui vous jettera par terre et qui prendra la place de vos derrières notés d'infamie, pour régner sur une société à jamais déchue. Alors, par

une dérision inouïe, capable de précipiter la fin des temps, vous serez, à votre tour, les représentants faméliques de la Parole universellement conspuée. Je vois, en vous, les Malfilâtres sans fraîcheur et les minables Gilberts du plus prochain avenir. Jamais on n'aura vu un déshonneur si prodigieux de l'esprit humain. Ce sera votre châtiment réservé d'apprendre, à vos dépens, par cette ironie monstrueuse, les infernales douleurs des amoureux de la Vérité que votre justice de réprouvés condamne à se désespérer tout nus, comme la Vérité même. Mon plus beau rêve, désormais, c'est que vous *apparaissiez* manifestement abominables, car vous ne pouvez pas, en conscience, l'être davantage. Au nom des lettres qui vous renient avec horreur, vous vivez exclusivement de mensonge, de pillage, de bassesse et de lâcheté. Vous dévorez l'innocence des faibles et vous rafraîchissez en léchant les pieds putrides des forts. Il n'y a pas, en vous tous, de quoi fréter un esclave assez généreux pour ne vouloir endurer que sa part congrue d'avilissement, et disposé à regimber sous une courroie trop flétrissante. J'espère donc vous voir, dans peu, sans aucun argent et tondus jusqu'à la chair vive, puisqu'il n'existe pas d'autre expiation pour des âmes de pourceaux telles que sont les vôtres !

J'espère aussi que ce sera la fin des fins, — continua Marchenoir, s'exaspérant de plus en plus, — car il n'est pas possible de supposer le proconsulat d'une vidange humaine qui vous surpasserait en infection, sans conjecturer du même coup, l'apoplexie de l'humanité. En ce jour, peut-être, le Seigneur Dieu se repentira, — comme pour Sodome, — et redescendra, sans doute, enfin ! du fond de son ciel, dans la suffocante buée de notre planète, pour incendier une bonne fois tous nos pourrissoirs. Les anges exterminateurs s'enfuiront au fond des soleils, pour ne pas s'exterminer eux-mêmes du dégoût

de nous voir finir, et les chevaux de l'Apocalypse, à l'apparition de notre dernière ordure, se renverseront dans les espaces, en hennissant de la terreur d'y contaminer leurs pâturons !...

Ayant vociféré ces derniers mots d'une voix qui parut presque surhumaine, l'imprécateur s'en alla frémissant, la tête haute et les yeux en flammes. Les auditeurs comprirent probablement qu'il ne ferait bon pour personne lui barrer le chemin, en lui présentant un manuel de civilité, car ceux au milieu desquels il dut passer s'écartèrent avec un empressement visible.

L'HERMAPHRODITE PRUSSIEN

(ALBERT WOLFF)

... Feu Bastien Lepage, que de lointaines ressemblances physiques et morales rendaient sympathique à Wolff, le peignit, un jour, dans l'ignoble débraillé de son intérieur.

Ce portrait, aussi ressemblant que pourrait l'être celui d'un gorille, eut un succès de terreur au Salon de 1880.

La brutale autant que précieuse médiocrité du peinturier avait trouvé là sa formule.

Il fut démontré que Bastien Lepage avait été engendré pour peindre Wolf, et Wolf lui-même pour être étonné du génie de Bastien Lepage, dont la destinée fut dès lors accomplie et qui, promptement, s'alla recoucher le premier, dans les puantes ténèbres de leur commune esthétique.

Ce portrait devrait être acquis par l'Etat et conservé avec grand soin dans notre Musée national. Il raconte-

rait plus éloquemment notre histoire que ne le ferait un Tacite, à supposer qu'un Tacite français fût possible et que la désespérante platitude de notre canaillerie républicaine ne le décourageât pas !...

Il est assez connu des gens du boulevard, ce grand bossu à la tête rentrée dans les épaules, comme une tumeur entre deux excroissances ; au déhanchement de balourd allemand qu'aucune fréquentation parisienne n'a pu dégrossir depuis vingt-cinq ans, — dégaîne goujate qui semble appeler les coups de souliers plus impérieusement que l'abîme n'invoque l'abîme!

Quand il daigne parler à quelque voisin, l'oscillation dextrale de son horrible chef ouvre un angle pénible de quarante-cinq degrés sur la vertèbre et force l'épaule à remonter un peu plus, ce qui donne l'impression quasi fantastique d'une gueule de raie émergeant derrière un écueil.

Alors, on croirait que toute la carcasse va se désassembler comme un mauvais meuble vendu à crédit par la maison Crépin, et la douce crainte devient une espérance, quand le monstre est secoué de cette hystérique combinaison du hennissement et du gloussement qui remplace pour lui la virilité du franc rire.

Planté sur d'immenses jambes qu'on dirait avoir appartenu à un autre personnage, et qui ont l'air de vouloir se débarrasser à chaque pas de la dégoûtante boîte à ordures qu'elles ne supportent qu'à regret, maintenu en équilibre par de simiesques appendices latéraux qui semblent implorer la terre du Seigneur, — on s'interroge sur son passage pour arriver à comprendre le sot amour-propre qui l'empêche encore, à son âge, de se mettre franchement à quatre pattes sur le macadam !

Quant au visage, ou, du moins, ce qui en tient lieu, je ne sais quelles épithètes pourraient en exprimer la paradoxale, la ravageante dégoûtation !...

Wolff est le monstre pur, le monstre *essentiel*, et il n'a besoin d'aucune sanie pour inspirer l'horreur. Il lui pousserait des champignons bleus sur le visage que cela ne le rendrait pas plus épouvantable. Peut-être même qu'il *y* gagnerait !...

L'aspect général rappelle immédiatement, mais d'une manière invincible, le fameux *homme à la tête de veau*, qu'on exhiba l'an passé, et dont l'affreuse image a souillé si longtemps nos murs.

Je connais un poète qui avait entendu : *l'homme à la tête de Wolff* et qui n'en voulut jamais démordre.

La face entièrement glabre, comme celle d'un Annamite ou d'un singe papion, est de la couleur d'un énorme fromage blanc, dans lequel on aurait longuement battu le solide excrément d'un travailleur.

Le nez, passablement osseux, comme il convient aux gibbosiaques, sans finesse ni courbure aquiline, un peu groïnant à l'extrémité, solidement planté d'ailleurs, mais sans précision plastique, éveille confusément l'idée d'une ébauche de monument religieux, que des sauvages découragés auraient abandonné dans une infertile plaine.

En haut, des sourcils en forme de cirrus s'envolent dans un front de Tartare, au-dessus d'une paire d'yeux cupides, bridés et pochetés de vieille catin, devenue entremetteuse et patronne achalandée d'un bas tripot.

La bouche est inénarrable de bestialité, de gouaillerie populacière, de monstrueuse perversité supposable !

C'est un rictus, c'est un vagin, c'est une gueule, c'est un suçoir, c'est un hiatus immonde. On ne peut dire ce que c'est...

Les images les plus infâmes se présentent seules à l'esprit.

On ne peut s'empêcher de croire que cette bouche de mauvais esclave, ou d'espion décrié, fut exclusivement faite pour engloutir des ordures et pour lécher les se-

melles du premier maître venu qui ne craindra pas de décrotter sa chaussure à ce mascaron vivant.

Et c'est tout. Il n'y a pas de menton. La lippe pendante de ce gâteux de demain ne recouvre rien que le fuyant dessous d'entonnoir de son museau de poisson, qui disparaît ainsi, pour notre subite consternation, dans le plus ridicule accoutrement de cuistre sordide qu'on ait jamais rencontré sur nos boulevards !

LE *STABAT* DES DÉSESPÉRÉS

La loi salique ne fut jamais écrite parce que c'était la loi vitale, essentielle de la monarchie française, et que tout essai de rédaction l'eût délimitée. L'Absolu est intranscriptible.

Pour une identique raison, le crime d'être pauvre n'est mentionné clairement dans aucun code ni dans aucun recueil de jurisprudence pénale. Tout au plus est-il classé parmi les simples délits relevant des tribunaux correctionnels et assimilé au vagabondage qui n'est lui-même qu'une conséquence de la pauvreté.

Mais ce silence est une sanction péremptoire de la terreur universelle qui refuse de préciser son objet.

Indiscutablement, la Pauvreté est le plus énorme des crimes, et le seul qu'aucune circonstance ne saurait atténuer aux yeux d'un juge équitable. C'est un crime tel que la trahison, l'inceste, le parricide ou le sacrilège paraissent peu de chose en comparaison et sollicitent l'attendrissement social.

Aussi le genre humain ne s'y est jamais trompé et l'infaillible instinct de tous les peuples, en n'importe quel lieu de la terre, a toujours frappé d'une identique

réprobation les titulaires de la guenille et du ventre creux.

Puisqu'on ne pouvait édicter aucun châtiment déterminé, pour un genre d'attentat que les législations épouvantées ne consentaient pas à définir, on accumula sur le Pauvre toutes les formes infamantes ou afflictives de la vindicte unanime. Pour être assuré de tomber juste, on empila sur sa tête la multitude des expiations, au milieu desquelles il était impossible de faire un choix, sans danger de *caractériser* le forfait.

Les indigents ne furent condamnés formellement ni au feu, ni à l'écartellement, ni à l'estrapade, ni à l'écorchement, ni au pal, ni même à la guillotine. Nulle disposition légale ne précisa jamais qu'on dût les pendre, les émasculer, leur arracher les ongles, leur crever les yeux, leur entonner du plomb fondu, les exposer, enduits de mélasse, au soleil de la canicule, ou simplement les traîner, dépouillés de leur peau, dans un champ de luzerne fraîchement fauché... Aucun de ces charmants supplices ne leur fut littéralement appliqué en vertu d'aucune explicite loi.

Seulement, le génie tourmenteur, qui s'est appelé la Force sociale, a su rassembler pour eux, en une gerbe unique de tribulation souveraine, toute cette flore éparse des pénalités criminelles. On les a sereinement, tacitement excommuniés de la vie et on en a fait des réprouvés. Tout *homme du monde* — qu'il le sache ou qu'il l'ignore — porte en soi le mépris absolu de la Pauvreté, et tel est le profond secret de l'Honneur qui est la pierre d'angle des oligarchies.

Recevoir à sa table un voleur, un meurtrier ou un cabotin est chose plausible et recommandée — si leurs industries prospèrent. Les muqueuses de la considération la plus délicate n'en sauraient souffrir. Il est même démontré qu'une certaine virginité se récupère au contact des empoisonneurs d'enfants — aussitôt qu'ils sont gorgés d'or.

Les plus filiales innocences offrent en secret la rosée de leurs jeunes vœux au rutilant Minotaure, et les mères les plus vertueuses pleurent de douces larmes à la pensée qu'un jour, peut-être, cet accapareur millionnaire, qui a ruiné cent familles, aura la bonté de s'employer à l'éventrement conjugal de leur « chère enfant ».

Mais l'opprobre de la misère est absolument indicible parce qu'elle est, au fond, l'unique souillure et le seul péché. C'est une coulpe si démesurée que le Seigneur Dieu l'a choisie pour sienne quand il s'est fait homme pour tout assumer.

Il a voulu qu'on le nommât, par excellence, le Pauvre et le Dieu des pauvres. Ce goulu Sauveur — *homo devorator et potator*, comme le désignaient les Juifs, — qui n'était venu que pour se soûler de tortures, a judicieusement élu la Pauvreté pour cabaretière. Aussi les gens honorables ont réprouvé, d'une commune voix, le scandale d'une telle orgie et prohibé, dans tous les temps, la fréquentation de cette hôtesse divinement achalandée.

Voilà bientôt deux mille ans que l'Eglise préconise la Pauvreté. D'innombrables saints l'ont épousée pour ressembler à Jésus-Christ, et la vermineuse proscrite n'a pas monté d'un millionième de cran dans l'estime des personnes décentes et bien élevées.

C'est qu'en effet, la pauvreté *volontaire* est encore un luxe et, par conséquent, n'est pas la vraie pauvreté que tout homme abhorre. On peut assurément *devenir* pauvre, mais à condition que la volonté n'y soit pour rien. Saint François d'Assise était un amoureux et non pas un pauvre. Il n'était *indigent* de rien, puisqu'il possédait son Dieu et vivait, par son extase, hors du monde sensible. Il se baignait dans l'or de ses lumineuses guenilles...

La Pauvreté véritable est INVOLONTAIRE et son essence est de ne pouvoir jamais être désirée. Le christianisme a réalisé le plus grand miracle en aidant les hommes à la supporter par la promesse de compensations infinies.

S'il n'y a pas ces compensations, au diable tout! Il est nsensé d'espérer mieux de notre nature.

Un plantigrade doué de raison et contradictoirement rivé d'espérance religieuse, est dans l'impossibilité la lus étroite d'accepter cette geôle d'immondices et de onsentir qu'on le traite plus durement qu'un parricide, our avoir perdu sa fortune ou pour être né sans argent. S'il se résigne sans Décalogue et sans Eucharistie, on ne eut rien dire de lui, sinon qu'il est un lâche ou un nbécile. A ce point de vue, les nihilistes ont cent fois aison. Que tout tombe, que tout périsse, que tout s'en ille au tonnerre de Dieu, s'il faut endurer indéfiniment ette abominable farce de souffrir *pour rien!*

Hier soir, un millionnaire crétin, qui ne secourut amais personne, a perdu mille louis au cercle, au moment même où quarante pauvres filles, que cet argent ût sauvées, tombaient de faim dans l'irréméable vortex u putanat; et la délicieuse vicomtesse que tout Paris onnaît si bien a exhibé ses tétons les plus authentiques, ans une robe couleur de la quatrième lune de Jupiter, ont le prix aurait nourri, pendant un mois, quatre-vingts ieillards et cent vingt enfants.

Tant que ces choses seront vues sous la coupole des npassibles constellations, et racontées avec attendrissement par la gueusaille des journaux, il y aura — en épit de tous les bavardages ressassés et de toutes les xhortations salopes — une gifle absolue sur la face de a Justice et, dans les âmes dépossédées de l'espérance 'une vie future, un besoin toujours grandissant d'écrabouiller le genre humain.

— Ah! vous enseignez qu'on est sur la terre pour 'amuser. Eh! bien, nous allons nous amuser, nous utres, les crevants de faim et les porte-loques! Vous e regardez jamais ceux qui pleurent et ne songez qu'à ous divertir. Mais ceux qui pleurent en vous regardant, epuis des milliers d'années, vont enfin se divertir à

leur tour, et — puisque la Justice est décidément absente — ils vont, du moins, en inaugurer le simulacre, en vous faisant servir à leurs divertissements.

Puisque nous sommes des criminels et des damnés, nous allons nous promouvoir nous-mêmes à la dignité de parfaits démons, pour vous exterminer ineffablement.

Désormais il n'y aura plus de prières marmonnées, au coin des rues, par des grelotteux affamés, sur votre passage. Il n'y aura plus de revendications ni de récriminations amères. C'est fini, tout cela. Nous allons devenir silencieux...

Vous garderez l'argent, le pain, le vin, les arbres et les fleurs. Vous garderez toutes les joies de la vie et l'inaltérable sérénité de vos consciences. Nous ne réclamons plus rien, nous ne désirons plus rien de toutes ces choses que nous avons désirées et réclamées en vain, pendant tant de siècles. Notre désespoir complet promulgue, dès maintenant, *contre nous-mêmes*, la définitive prescription qui vous les adjuge.

Seulement, défiez-vous!... Nous gardons le *feu*, en vous suppliant de n'être pas trop surpris d'une fricassée prochaine. Vos palais et vos hôtels flamberont très-bien, quand il nous plaira, car nous avons écouté attentivement les leçons de vos professeurs de chimie et nous avons inventé de petits engins qui vous émerveilleront.

Quant à vos personnes, elles s'arrangeront pour acclimater leur dernier soupir sous la semelle sans talons de nos savates éculées, à quelques centaines de pas de vos intestins fumants; et nous trouverons peut-être un assez grand nombre de cochons ou de chiens errants pour consoler d'un peu d'amour vos chastes compagnes et les vierges très-innocentes que vous avez engendrées de vos reins précieux...

Après cela, si l'existence de Dieu n'est pas la parfaite blague que le spectacle de vos *vertus* nous prédispose à conjecturer, qu'il nous extermine à son tour, qu'il nous

damne sans remède et que tout finisse! L'enfer ne sera pas sans doute plus atroce que la vie que vous nous avez faite.

Mais, dans ce cas, il sera forcé de confesser devant tous ses anges que nous aurons été ses instruments pour vous consumer, car il doit en avoir assez de vos visages! Il doit être, au moins, aussi dégoûté que nous, cet hypothétique Seigneur ; il vous a, sûrement, vomis cent fois, et, si vous subsistez, c'est qu'il a coutume de retourner à ses vomissements!

Tel est le cantique des modernes pauvres, à qui les heureux de la terre — non satisfaits de tout posséder — ont imprudemment arraché la croyance en Dieu. C'est le *Stabat* des désespérés.

Ils se sont tenus debout, au pied de la Croix, depuis la sanglante Messe du grand Vendredi — au milieu des ténèbres, des puanteurs, des dérélictions, des épines, des clous, des larmes et des agonies. Pendant des générations, ils ont chuchoté d'éperdues prières à l'oreille de l'Hostie divine et — tout à coup — on leur dévoile, d'un jet de science électrique, ce gibet poudreux où la dent des bêtes a dévoré leur Rédempteur... Zut! alors, ils vont s'amuser.

Manger de l'argent! Qui donc a remarqué l'énormité symbolique de cette locution familière ? L'argent ne représente-t-il pas la vie des pauvres qui meurent de n'en pas avoir ? La parole humaine est plus profonde qu'on ne l'imagine. Ce mot est étrangement suggestif de l'idée d'anthropophagie, et il n'est pas tout à fait impossible, en suivant cette contingente idée, de se représenter un lieu de plaisir comme un étal de boucherie ou un restaurant-bouillon où se débiterait, par portions, la chair succulente des gueux. Les gourmets, par exemple, choisiraient dans la culotte, et les ménagères économes utiliseraient jusqu'aux abatis, tandis que des viveurs délabrés d'une noce récente se contenteraient d'un mo-

deste consommé de leurs frères déshérités. On est étonné du tangible corps que prend un tel rêve quand on interroge ce propos banal.

*Tout riche qui ne se considère pas comme l'*INTENDANT *et le* DOMESTIQUE *du Pauvre est le plus infâme des voleurs et le plus lâche des fratricides.* Tel est l'esprit du christianisme et la lettre même de l'Evangile. Evidence naturelle qui peut, à la rigueur, se passer de la sanction du surnaturel chrétien.

C'est heureux pour les détrousseurs et les assassins que l'animal soi-disant pensant soit si réfractaire au syllogisme parfait. Il y a diablement longtemps qu'il aurait conclu à l'étripement et à la grillade, car la pestilence bien sentie du propriétaire n'est pas humainement supportable. Mais la conclusion viendra tout de même — et probablement bientôt étant annoncée de tous côtés par d'indéniables prodromes...

Les riches comprendront trop tard que l'argent, dont ils étaient les usufruitiers pleins d'orgueil, *ne leur appartenait* ABSOLUMENT *pas;* que c'est une horreur à faire crier les montagnes de voir une chienne de femme, à la vulve inféconde, porter sur sa tête le pain de deux cents familles d'ouvriers attirés par des journalistes ou des tripotiers dans le guet-apens d'une grève; ou de songer qu'il y a quelque part un noble artiste qui meurt de faim à la même heure qu'un banqueroutier crève d'indigestion!...

Ils se tordront de terreur, les Richards Cœurs-de-porcs et leurs impitoyables femelles, ils beugleront en ouvrant des gueules où le sang des misérables apparaîtra en caillots pourris! Ils oublieront, d'un inexprimable oubli, la tenue décente et les airs charmants des salons, quand on les déshabillera de leur chair et qu'on leur brûlera la tête avec des charbons ardents, — et il n'y aura plus l'ombre d'un chroniqueur nauséeux pour en informer un public de bourgeois en capilotade! Car il faut indispensablement que cela finisse,

toute cette ordure de l'avarice et de l'égoïsme humains !

Les dynamiteurs allemands ou russes ne sont que des précurseurs ou, si l'on veut, des sous-accessoires de la Tragédie sans pareille où le plus Pauvre — et par conséquent le plus *Criminel* des hommes que la férocité des lâches ait jamais châtié — s'en viendra juger toute la terre dans le *Feu* des cieux.

LA MORT

... « Je suis mourant et je n'ai peut-être pas deux jours à vivre...

« Cependant, mon ami, je ne veux pas m'en aller sans te revoir une dernière fois. Accours, je t'en supplie, si tu le peux, sans perdre une seconde. Ces jours derniers, quand on croyait, à chaque instant, me voir expirer, ma pire souffrance était une soif épouvantable, la soif de Jésus dans son agonie. Je voyais partout des fleuves et des cataractes que mes lèvres desséchées ne pouvaient atteindre, et — je ne sais comment — ton souvenir était mêlé à ces visions de mon délire. Ton visage m'apparaissait souriant, au fond des sources, et ma soif de toi se confondait inexplicablement avec ma soif de l'eau des fontaines...

« Tu prieras pour moi, n'est-ce pas, mon unique ami, pauvre cœur joyeux que j'ai fait si triste ! Tu n'es pas un homme de grande foi. N'importe, prie tout de même... Je serai près de toi. Les âmes des morts, vois-tu, nous environnent invisiblement. Elles ne peuvent pas s'éloigner, puisqu'elles n'ont plus de corps et que la notion de distance est inapplicable aux purs esprits. Je me souviens de t'avoir expliqué cela... Dans quelques heures, je vais être l'âme silencieuse d'un mort, d'un défunt, d'un tré-

passé. Je souffrirai peut-être beaucoup dans ce nouvel état et j'aurai besoin de tes prières. Je t'en supplie, ne me les refuse pas, car je n'aurais plus de voix alors pour te les demander !...

« Ah ! les heureux de ce monde, qui jouissent en paix d'un beau livre, ne songent pas assez aux souffrances, quelquefois sans nom ni mesure, qu'un pauvre artiste sans salaire a pu endurer pour leur verser cette ivresse. Les chrétiens riches, qui admirent ma *Sainte Radegonde*, par exemple, ne se doutent pas que ce livre fut écrit au chevet d'une mourante, dans une chambre sans feu, par un mendiant famélique et désolé qui n'a pas touché un sou de droits d'auteur !... Seigneur Jésus, ayez pitié des lampes misérables qui se consument devant votre douloureuse Face !...

« J'ai passé ma vie à demander deux choses. La Gloire de Dieu ou la Mort. C'est la mort qui vient. Bénie soit-elle ! Il se peut que la gloire marche derrière et que mon dilemme ait été insensé... Je vais être *jugé* tout à l'heure, et non par les hommes. Mes violences écrites, qu'on m'a tant reprochées, seront pesées dans une équitable balance avec mes facultés naturelles et les profonds désirs de mon cœur. J'ai, du moins, ceci, d'avoir éperdument convoité la Justice et j'espère obtenir le *rassasiement* qui nous est assuré par la Parole sainte.

« Toi, mon bien-aimé, veille sur la malheureuse Véronique, après que tu m'auras mis en terre... Pauvre fille !... Chers êtres dévoués, si compatissants et si doux à mon âme triste ! je vous ai chéris l'un et l'autre, par-dessus toutes les créatures, et j'eusse désiré avoir mieux à offrir pour vous que le sacrifice d'une vie saturée d'angoisses, que le miracle de vos deux tendresses a seul empêchée d'être insupportable.

« Hâte-toi, mon Georges, hâte-toi, je crains que tu n'arrives trop tard.

« Marie-Joseph-Caïn Marchenoir. »

. . . .

— Mourir ainsi, criait-il au fond de son âme, moi chrétien! Est-il possible, après tant de maux, que je sois privé de cette consolation?

Il ne pouvait, il ne voulait pas le croire et il attendait, quand même, un prêtre, se disant qu'à défaut de message humain, la pitié du ciel en aurait, sans doute, suscité quelque autre... Un prêtre quelconque pour l'absoudre et le visage aimé de son Leverdier pour le fortifier!

A huit heures, la vieille femme mit devant ses yeux une dépêche annonçant l'arrivée de son ami dans quelques heures.

— Il arrivera trop tard! pensa-t-il. Mon Dieu! exigerez-vous cela encore de ma pauvre âme?... Les heures sonnèrent, — toutes les heures de cette journée de trépassement... Ni prêtre, ni ami, personne ne venait.

Marchenoir, un peu détendu par l'approche visible de Celle qui allait décidément l'élargir, put enfin articuler quelques mots. Le premier usage qu'il fit de sa voix revenue fut de commander, positivement, à la créature imbécile qui tricotait en le regardant mourir, d'aller lui chercher ce récalcitrant ecclésiastique qui s'obstinait à ne pas venir.

— Si vous n'obéissez pas, fit-il, je le dirai à Leverdier qui vous le fera payer cher.

Elle avait donc obéi, mais en vain. Le bedeau de la paroisse lui répondit avec majesté que M. le vicaire de service, seul présent, irait, probablement, voir le mourant quand il aurait fini les confessions qui l'occupaient en cet instant, mais qu'il ne fallait pas songer à le déranger. L'ambassadrice ne poussa pas plus avant et revint avec cette réponse.

Marchenoir jeta un regard de désolation infinie sur l'image de son Christ, et deux larmes — les dernières — sortirent de ses yeux et roulèrent avec lenteur sur ses joues déjà froides, comme si elles eussent craint de s'y glacer.

Que se passa-t-il dans cette âme abandonnée? Entendit-elle, comme il est raconté de tant d'autres, ces Voix cruelles de l'agonie, qui parlent aux mourants du mal qu'ils ont fait et du bien qu'ils auraient pu faire? Dut-elle subir le spectacle, illustré par les vieilles estampes, du combat des mauvais et des bons esprits acharnés à sa déplorable conquête? Les morts, qui l'avaient précédée dans ce passage, lui apparurent-ils plus sensiblement que dans les rêves de sa forte vie, pour la désoler de leurs annonces d'une sentence effroyablement incertaine? Ou bien, de paniques images, lancées, autrefois, par le pamphlétaire, sur un monde détesté, revinrent-elles, pour l'obscurcir, à ce lit de mort où se tarissait leur source?... Enfin, le Christ Jésus, resplendissant de lumière et environné de Sa multitude céleste, voulut-Il descendre à la place d'un de Ses prêtres, vers cet être exceptionnel qui avait tant désiré Sa gloire et qui L'avait cherché Lui-même, toute sa vie, parmi les pauvres et les lamentables?...

— Tiens! il a passé, ce pauvre monsieur, dit la concierge en entrant, un seau de charbon à la main. Ce n'est pas trop tôt, tout de même, quand on souffre tant!...

L'église voisine sonnait l'angelus de la fin du jour.

Leverdier arriva à onze heures du soir.

UN BRELAN D'EXCOMMUNIÉS[1]

Nous assistons en France, et depuis longtemps déjà, à un spectacle si extraordinaire que les malheureux appelés à continuer notre race imbécile n'y croiront pas. Cependant, nous y sommes assez habitués, nous autres, pour avoir perdu la faculté d'en être surpris.

C'est le spectacle d'une Eglise, naguère surélevée au pinacle des constellations et cathédrant sur le front des séraphins, tellement tombée, aplatie, caduque, si prodigieusement déchue, si invraisemblablement aliénée et abandonnée qu'elle n'est plus capable de distinguer ceux qui la vénèrent de ceux qui la contaminent.

Que dis-je ? Elle en est au point de préférer et d'avantager de ses bénédictions les plus rares ceux de ses fils qu'elle devrait cacher dans d'opaques ombres, dans d'occultes et compliqués souterrains, dont la clef serait jetée, au son des harpes et des barbitons, dans l'abîme le plus profond du Pacifique, par des cardinaux austères expédiés à très-grands frais sur une flotte de trois cents vaisseaux !

Quant à ceux-là qui sont sa couronne, ses joyaux, ses éblouissantes gemmes et dont elle devrait adorner sa tête chenue autrefois crénelée d'étoiles, elle décrotte ses pieds sur leur figure et délègue des animaux immondes pour les outrager.

1. Paris, Savine, 1889.

Je l'ai dit autre part, avec force développements. Les catholiques modernes haïssent l'Art d'une haine sauvage, atroce, inexplicable. Sans doute, il n'est pas beaucoup aimé, ce pauvre art, dans la société contemporaine; et je m'extermine à le répéter. Mais les exceptions heureuses devraient, semble-t-il, se rencontrer dans ce lignage de la grande Couveuse des intelligences à qui le monde est redevable de ses plus éclatants chefs-d'œuvre.

Or, c'est exactement le contraire. Partout ailleurs, c'est le simple mépris du Beau ; chez les catholiques seuls, c'est l'exécration. On dirait que ces âmes médiocres, en abandonnant les héroïsmes anciens pour les vertus raisonnables et tempérées que d'accommodants pasteurs leur certifient suffisantes, ont remplacé, du même coup, la détestation surannée du mal par l'unique horreur de ce miroir de leur misère que tout postulateur d'idéal leur présente implacablement.

Ils s'effarouchent du Beau comme d'une tentation de péché, comme du Péché même, et l'audace du génie les épouvante à l'égal d'une gesticulation de Lucifer. Ils font consister leur dévote sagesse à exorciser le sublime.

On parle de critique, mais le flair de leur aversion pour l'Art est la plus sûre de toutes les diagnoses ! S'il pouvait exister quelque incertitude sur un chef-d'œuvre, il suffirait de le leur montrer pour qu'ils le glorifiassent aussitôt de leurs malédictions infaillibles.

En revanche, de quelles amoureuses caresses cette société soi-disant chrétienne ne mange-t-elle pas les cuistres ou les imbéciles que sa discernante médiocrité lui fait épouser ! Elle les prend sur ses genoux, ces Benjamins de son cœur, elle les dorlote, les mignotte, les cajole, les becquète, les bichonne, les chouchoute, les chérit comme ses petits boyaux ! Elle en est assotée, coqueluchée, embéguinée de la tête aux pieds ! C'est une osculation et une lécherie sans fin ni rassasiement !

Qu'on se souvienne seulement du récent prodige, raconté par tous les journaux, d'une audience accordée par le Saint-Père à cette raclure de dépotoir, à ce résidu d'abcès anticlérical — dont il faut se garder à tout prix d'écrire le nom diffamant, — que la plus élémentaire pudeur ecclésiastique aurait dû condamner au silence éternel, si sa prétendue conversion n'était pas une sacrilège matassinade, mais que la bassesse cafarde a dévotement exalté, dans l'espoir que ce vermineux crétin pourrait encore fienter sur les ennemis de l'Église, après avoir si longtemps suppuré sur elle !

Les journaux producteurs de ce document racontaient que Léon XIII avait causé *familièrement* une demi-heure avec ce pacant et l'avait ensuite congédié en le frétant de sa bénédiction papale pour qu'il s'en allât combattre le bon combat. Ils faisaient observer enfin que c'était là une grandissime faveur rarement accordée par le Souverain Pontife.

Il est probable que les trois artistes royaux dont je vais parler n'auraient pas même obtenu de ce Vicaire de Jésus-Christ le quart de seconde qui suffit à un clin d'œil paternel et que les domestiques du Vatican, en leur jetant vingt portes à la figure, auraient déclaré ne pas même savoir le nom de ces présomptueux étrangers.

Il n'y a jamais eu qu'un seul catholique de talent accepté ou subi dans cet incroyable milieu. C'est Louis Veuillot. Mais celui-là, c'était l'amant à coups de bottes par qui les vieilles infantes sont quelquefois subjuguées et qui entretient l'amour à renfort de gifles et d'engueulements. On sait, d'ailleurs, l'usage qu'il fit de son autorité, ce laïque majordome de la pitance des âmes, qui ne voulut jamais partager avec aucun autre et qui, jalousement, écarta, tant qu'il vécut, les rares écrivains qui eussent pu rompre moins parcimonieusement aux intelligences le pain d'enthousiasme dont il les frustrait.

Si Dieu était beau, pourtant! Si tous ces sacrilèges adorateurs qui le supposent à leur image se trompaient, décidément, et qu'au lieu de cet écœurant Adonis des salons, sans Calvaire ni Sueur d'agonie, — qui devient si facilement le Moloch des humbles, — ils eussent à compter, une bonne fois, avec un Jésus d'une splendeur terrible, revenu sur terre, foudroyant de magnificence, ruisselant, pour brûler les yeux et pour fondre les métaux, de cet Idéal *essentiel* dont les poètes et les artistes furent, dans tous les temps, les pauvres fontaines disséminées et mal famées, — dans quelles cavernes pourraient-ils bien cacher leur stupéfaction et s'abriter de ce déluge?...

L'ENFANT TERRIBLE

. . . .

Les *Diaboliques* parurent pour la première fois en 1874, c'est-à-dire en pleine effervescence des pèlerinages propitiatoires, des comités catholiques et royaux pour organiser l'ordre moral et régénérer la patrie. Oiseuse fomentation des enthousiasmes décédés et des paroxysmes éteints, dont le souvenir même est, aujourd'hui, complètement effacé.

Le chef-d'œuvre aussitôt fut dénoncé à toutes les vindictes et ce fut au prix de démarches infinies et en considération de l'imposante notoriété de l'écrivain, qu'une ordonnance de non-lieu fut obtenue et que Barbey d'Aurevilly, déjà frustré de son salaire par la saisie, put échapper à je ne sais quelle infamante condamnation.

L'immoralité des *Diaboliques* fut notifiée surprenante, et des multitudes équitables, à qui toute lecture du livre avait échappé, reconnurent, en bavant de pudeur, que

jamais aucun romancier n'avait aussi dangereusement excité la muqueuse des magistrats les plus austères.

Une vraie conspiration fut ourdie en vue d'étouffer la vente, pourtant si précaire, hélas! des autres ouvrages de l'auteur, et de non cocufiantes épouses trimbalèrent en masse leur vertu dans les boutiques, pour intimer aux négociants éperdus de comminatoires défenses. Tout libraire du faubourg Saint-Germain fut avisé que le débit d'un seul tome de ce pestilent élucubrateur serait inexorablement châtié par la désertion de sa clientèle.

C'est une ressource vraiment admirable que la chasteté! L'éducation catholique moderne, demeurée fidèle à des traditions deux fois séculaires, enseigne imperturbablement que le plus énorme de tous les forfaits est l'impureté des sens. Il ne tient qu'aux âmes novices d'être persuadées que cette faute sans égale est l'attentat mystérieux que l'Évangile a déclaré sans pardon, tant les apophtegmes et les maximes de leurs pédagogues sont épouvantants à cet endroit.

Sans doute, les rigueurs du ciel doivent s'exercer sur les menteurs ou les paresseux, mais elles doivent triplement sévir contre les cœurs lascifs et les reins coupables. Le pardon des mains de Jésus en croix pleut à torrents sur les avares, sur les perfides, sur les bons chrétiens qui ne connurent jamais la pitié, mais il se refuse à brumer seulement du côté des fornicateurs. Enfin, il est tout à fait permis d'être sans amour quand on est sans *libertinage*.

Des êtres ainsi cultivés peuvent grandir et se mêler au convoi du genre humain. Ils peuvent, en secret, camper dans les marais de la luxure, acheter des études de notaires à Sodome, réaliser l'acclimatation de leur crottin dans la Voie lactée, ou bien s'en tenir pleutrement aux pratiques recommandées de la conjugale vertu; ils n'arriveront jamais à vaincre le pli de cet enseignement

initial. Et d'ailleurs, pourquoi chercheraient-ils donc à se débarrasser d'une aussi tutélaire bêtise, où s'abrite — ainsi qu'un monstre précieux entretenu par l'orgueil d'un prince — la terrifiante médiocrité de leur foi ?

Précisément, Barbey d'Aurevilly leur flanque au visage le livre le plus fait pour les atterrer, celui, je crois, de tous les livres modernes qui va le plus loin dans la vallée de la mort dont ils avaient cru boucher les passages ; une complainte horrible du Péché, sans amertume ni solennité, mais grave, mais orthodoxe et d'une inapaisable véracité.

Il est, alors, tout de bon, un enfant terrible, puisqu'il est venu s'asseoir, pour dire ces choses, au milieu des docteurs de la panique et du cœur figé et de l'abominable innocence, qui veulent que l'homme authentique soit cadenassé dans les lieux obscurs, afin que la face désolée de ce transgresseur du Sixième Commandement ne vienne pas détraquer les automates qu'ils ont engendrés...

LE FOU

. . . .

Hello se persuada, dans la démence de son zèle, qu'il pouvait y avoir un *art chrétien*, sans soupçonner, un instant, l'expérimentale zizanie évoquée par cette expression et sans entendre les hurlements simultanés de ces deux vocables incompatibles.

Cet assembleur de nuages ne comprit jamais que l'effort supposé de l'art vers le christianisme est celui d'une courbe vers l'asymptote et que c'est la vieille nourrice de la Foi, la Raison en personne, qui l'a démontré. Il peut se rencontrer d'exceptionnels infortunés qui soient, en même temps, des artistes et des chrétiens —

c'est justement le cas de mes trois excommuniés, — mais il ne saurait y avoir un art chrétien.

L'Art est un parasite aborigène de la peau du premier Serpent. Il tient de cette extraction son immense orgueil et sa suggestive puissance. Il se suffit à lui-même comme un Dieu, et les couronnes fleuronnées des princes, comparées à sa coiffure d'éclairs, ressemblent à des carcans. Il est aussi réfractaire à l'adoration qu'à l'obéissance, et la volonté d'aucun homme ne l'incline vers aucun autel. Il peut consentir à faire l'aumône du superflu de son faste à des temples ou à des palais, quand il y trouve à peu près son compte, mais il ne faut pas lui demander un clin d'œil surérogatoire.

Les paganismes anciens avaient avec lui plus d'affinité et le trouvaient beaucoup plus flexible. Il y avait entre eux et lui comme une solidarité mystérieuse de transgression et de blasphème, en vue d'obnubiler la face de Jéhovah et d'effacer de l'esprit humain les primordiales illuminations. Ce fut un enlacement de monstres divins dans les cryptes redoutées des Sérapéums géants et des sanctuaires crottés de sang de l'épouvantable Asie. L'Art fut prodigue, en ces temps anciens, de ses plus colossales chimères, et son implacable beauté servait à multiplier partout les affres de l'idolâtrie. Quand le Christianisme triompha, ce Benjamin du soleil s'enfuit, en barrissant, dans les solitudes.

Et ce fut fini pour des siècles. Il fallut mille ans pour que des adorateurs de la Croix, chemisés d'acier, treillissés et papelonnés de fer, ramenassent avec eux, de Palestine ou d'Égypte, ce farouche captif destiné par la Providence à l'ultérieure dislocation du catholicisme.

On construisit alors des cathédrales. On exfolia les montagnes pour qu'elles résonnassent, aussi bien que les forêts, du « gémissement de l'Esprit-Saint ». On viola les pierres et les métaux pour des parturitions d'effigies célestes ou infernales comme il ne s'en était

jamais vu. On chanta des hymnes si belles que notre incroyante génération pleure encore en les écoutant. Un peu plus tard, on se mit à peindre, et, pendant trois sublimes siècles environ, les chrétiens purent se persuader qu'ils avaient enfin courbé devant Jésus-Christ l'antique suppôt des Dieux effrayants.

La Renaissance, un beau jour, souffla sur ces illusions. L'Art, quelque temps dompté par l'enfantine ferveur du Moyen Age, se cabra dans un soubresaut tout-puissant, aussitôt qu'il ne sentit plus le caveçon de cette innocence.

Il n'y avait pas à recommencer en Occident les fredaines sanguinaires de Moloch ou d'Astarté, mais les âmes furent jetées, pour n'en plus sortir, dans les soupiraux brûlants de la forme et de la couleur, et, désormais relaps convaincu, l'ancien compétiteur du Très-Haut afficha partout son antagonisme éternel.

Aujourd'hui l'expérience a suffisamment divulgué cette antinomie, et il fallait l'innocence têtue d'Ernest Hello pour espérer la soumission d'un si vieux rebelle. Il me semble, toutefois, que l'extrême incompatibilité de l'art moderne avec les exigences d'un catholicisme pratique aurait dû précisément avertir un pareil métaphysicien de la présence de quelque mystère. Cet expectant du règne de l'Esprit-Saint, ce millénaire impatient de tous les miracles et de toutes les consommations divines, ne se devait-il pas à lui-même de conjecturer un *renouvellement* de toutes choses analogue, par exemple, à la Transsubstantiation?...

Et puisqu'il est démontré que les âmes les plus parfaites et les plus capables de laver les Pieds saignants de Jésus-Christ sont justement les plus quémandeuses de nard profane, ce rêveur ne pouvait-il pas augurer quelque céleste péripétie qui justifierait enfin les antichrétiennes pratiques de l'Art, en *canonisant* sa rébellion? Il est possible qu'une véritable intuition de prophète eût été la récompense de cette audace.

Seulement, il aurait fallu ne pas croupir, comme un Job dénué d'Orient, sur le fumier des librairies catholiques. Il aurait fallu ne pas être le sublime et navrant Jocrisse d'un apostolat du Beau assez comparable à la dissémination d'une caraque de perles ou de diamants sous les sabots profanants des porcs...

LE LÉPREUX

. . . .

Un homme se présente au seuil de l'Eglise éternelle du Christ, je ne dis pas le plus grand, ni le meilleur, mais l'*unique*, absolument, celui qu'on était las d'espérer ou de rêver depuis des siècles, un POÈTE CHRÉTIEN.

Ce minable claquedent, dénué même des tessons de Job, porte son fumier sur son esprit et sa besace autour de son cœur. Il s'agenouille à l'entrée du vieil habitacle de l'Espérance, de l'antique vaisseau des Extases, et, du fond de sa conscience, invoque le Dieu flagellé pour qu'il soit le témoin de son holocauste.

Il arrive des lointains cloaques, apportant l'inégalable trésor des puanteurs, des nudités, des dérélictions, des blasphèmes et des désespoirs du siècle, puisque l'Epouse indéfectible du Rédempteur a reçu le pouvoir de transfigurer tout cela. Il a choisi d'être le bouc propitiatoire, et le sacrifice qu'il offre est cousin germain de l'effroyable désolation qu'il assume.

Sacrifier à Jésus la richesse, la célébrité, l'amour même, c'est le vieux jeu des martyrs et des confesseurs nimbés qu'on vénère dans les basiliques et dont les histoires sont écrites par des professeurs de vertu. Mais sacrifier à cet Agonisant couronné d'épines les joies du Vice et les délicieux esclavages de l'infamie! renoncer

pour cet Agneau d'entre les lys aux exhalaisons de l'excrément! — telle est l'oblation de ce pèlerin qui s'est donné à lui-même l'invraisemblable mission de représenter la poésie contemporaine au pied de la Croix!

Ex-voto sans précédent d'une société rongée de névroses et fiancée aux épilepsies! Largesse inouïe du plus pauvre monde qui fut jamais! Les générations équilibrées de corps et d'âme dont on nous rabâche la grandeur n'en ont pas tant fait et n'étaient pas forcées, pour aller vers Dieu, d'enjamber de pareils abîmes!

Ce rafalé, ce calamiteux, qui n'est rien du tout qu'un Verlaine « sceptique et léger », — comme il le dit lui-même dans la préface de *Sagesse*, — si sa poésie ne subroge pas pour nous devant Dieu la tutelle de nos démons; ce « cœur renaissant, pur et fier », a beau prier, dans ses vers, Jésus et Marie, voici, je crois, ce qu'il faut entendre :

— Seigneur conspué qui résidez, invisible, dans vos tabernacles, au milieu des candélabres et des calotins, je vous prie très-humblement de faire attention à mon ambassade. Je suis un artiste, un poète, et, par conséquent, un ennemi des normes édictées par vos pasteurs. Je suis devant eux complètement nu, purulent et nauséabond. Je n'ai pas même l'honneur d'être accrédité des goîtreux et des malandrins plus ou moins notables dont je me suis ingéré de vous étaler, en ma personne, le croupissement.

J'ai cru, néanmoins, expédient et sage d'obéir à l'impulsion qui m'entraînait à vous recruter, ô Chef des élus, pour l'assainissement de cette canaille.

Il s'agit de savoir si vous acceptez l'oblation de la Poésie ou si vous ne l'acceptez pas. Il se trouve que, par l'effet d'une obscure loi, cette contemplative, qu'on pourrait croire amarrée à la table de vos autels, habite en réalité parmi ceux qui vous ignorent ou qui vous méprisent, et les apôtres congestionnés de vertus qu'on

vous malfaçonne, non seulement ne galopent jamais après elle, mais l'écartent studieusement de vos seuils, en la gratifiant quelquefois d'une sommaire malédiction.

En voulez-vous décidément ? Je vous l'apporte, moi chétif, garrottée comme un succube, car elle n'est pas venue de son plein gré. Elle s'occupait d'affoler ou de pourrir des aveugles-nés. Je l'ai conquise et je l'ai domptée pour vous seul, ayant réussi à m'emparer de son attirail d'ensorcellement, de ses rythmes, de ses images, de ses philtres, de ses grimoires, et la voici, ma parfaite esclave, dans la posture d'adoration que ma volonté lui imposa.

C'est pour cela que j'ose me déclarer le mandataire de tout un monde. Ce que je vous offre, mon Dieu, est un non moindre trophée que la Chimère des esprits superbes qui se sont éloignés de vous. C'est leur refuge, leur Tour d'Ivoire, leur Notre-Dame de Douleurs et de Recouvrance. Quelques-uns, sans doute, la suivront jusque dans la Plaie salutaire de votre Côté. Et moi, ce vainqueur, qui ai renoncé au délice de la posséder crapuleusement hors de votre Présence, je ne demande rien de moins que le Jubilé de votre Grâce pour ce fabuleux sacrifice!...

. . . .

Verlaine est un poète religieux d'une douceur si singulière qu'on la croirait eucharistique. Ce ne sont pas précisément les choses qu'il dit qui nous émeuvent, elles furent dites longtemps avant lui par tous les écrivains religieux, avec d'infinies élucidations. Ce n'est pas même l'autorité papale de son vers ni la nonpareille fantaisie de sa métrique, c'est l'accent, l'indicible accent de son amoureuse foi !

Quand on parcourt son livre en plein trouble des idées mondaines, il est à peu près impossible qu'on en soit frappé. Il peut même arriver qu'on le méprise comme une oiseuse réitération de babils anciens. Mais si l'âme

est dans l'équilibre de son repos, cette poésie se répand en elle comme un électuaire ou un népenthès.

Alors, du fond des ondes de la mémoire, surgissent tout à coup les suavités presque oubliées d'autrefois : les frileux tintements des cloches, à l'aube, pour ces messes matutinales où le cœur, non encore souillé des sales prestiges de la lumière, s'épanchait vers les tabernacles tranquilles, dans le pénombral silence des nefs ; les soudaines envolées de dilection paradisiaque, les désirs brûlants du martyre, les attendrissements ineffables et cette pluie de larmes saintes qui coulèrent en ce lointain jour qu'on ne reverra jamais plus ; enfin, la joie qu'on eut *d'être pauvre* et de se sentir dans la main du Père des pauvres, comme le glaçon dans le centre de la fournaise ; — et l'on est tout enveloppé d'un grand frisson nostalgique !

. . . .

Quand cette « balayure du monde » verra les Yeux de l'Unique Juge, la Sagesse éternelle qu'elle a glorifiée pourra lui dire devant ses accusateurs fumants d'effroi : — *J'ai eu faim et tu M'as donné à manger ; J'ai eu soif et tu M'as donné à boire ; J'étais* ÉTRANGER *et tu M'as donné l'hospitalité...*

Et la Tour d'Ivoire sanglotera de pitié en présence de tous les Cieux !

LE SALUT PAR LES JUIFS[1]

... *ex quibus Christus secundum carnem.*
ROM., IX, 5.

. . . .

Me trouvant à Hambourg, l'an passé, j'eus, à l'instar des voyageurs les plus ordinaires, la curiosité de voir le Marché des Juifs.

La surprenante abjection de cet emporium de détritus emphytéotiques est difficilement exprimable. Il me sembla que tout ce qui peut dégoûter de vivre était l'objet du trafic de ces mercantis impurs dont les hurlements *obséquieux* m'accrochaient, me cramponnaient, se collaient à moi physiquement, m'infligeant comme le malaise fantastique d'une espèce de flabellation gélatineuse.

Et toutes ces faces de lucre et de servitude avaient la même estampille redoutable qui veut dire si clairement le Mépris, le Rassasiement divin, l'irrévocable Séparation d'avec les autres mortels, et qui les fait si profondément identiques en n'importe quel district du globe.

Car c'est une loi singulière que ce peuple d'anathèmes n'ait pu assumer la réprobation collective dont il s'honore qu'au prix fabuleux du *protagonisme* éventuel de l'individu. La Race rejetée n'a jamais pu produire aucune sorte de César.

1. Paris, Joseph Victorion, 1906, nouvelle édition.

C'est pour cela que je me défie de la tradition ingénieuse, mais peu connue, j'imagine, qui donne des Hébreux pour ancêtres au Peuple Romain et remplace les compagnons d'Enée par une colonie de Benjamites, — expliquant la *Louve* des deux Jumeaux fondateurs par l'inscrutable prédiction d'Israël mourant : « *Benjamin* Lupus *rapax, mane comedet prædam et vespere dividet spolia.* Benjamin, loup rapace, au matin mangera la proie et au vêpre divisera les dépouilles [1]. »

Les immondes fripiers de Hambourg étaient bien, vraiment, de cette homogène famille de ménechmes avaricieux en condition chez tous les malpropres démons de l'identité judaïque, telle qu'on la voit grouiller le long du Danube, en Pologne, en Russie, en Allemagne, en Hollande, en France même, déjà, et dans toute l'Afrique septentrionale où les Arabes, quelquefois, en font un odieux mastic bon à frotter les moutons galeux.

Mais où ma nausée, je l'avoue, dépassa toute conjecture et tout espoir, ce fut à l'apparition des Trois Vieillards !...

★

Je les nomme les Trois Vieillards, parce que je ne sais aucune autre manière de les désigner. Ils sont peut-être cinquante en cette ville privilégiée qui ne semble pas en être plus fière. Mais je n'en avais que trois devant les yeux, et c'était assez pour que les dragons les plus insolites m'apparussent.

Tout ce qui portait une empreinte quelconque de modernité s'évanouit aussitôt pour moi, et les youtres subalternes qui me coudoyaient en fourmillant comme des moucherons d'abattoir s'interrompirent d'exister. Ils n'en avaient plus le droit, n'étant absolument rien auprès de ceux-ci.

1. *Genèse*, XLIX, 27.

Leur ignominie, que j'avais estimée complète, irréprochable et savoureuse autant que peut l'être un élixir de malédiction, n'avait plus la moindre sapidité et ressemblait à de la noblesse en comparaison de cet indévoilable cauchemar d'opprobre.

L'aspect de ces trois fantômes dégageait une si nonpareille qualité d'horreur que le blasphème seul pourrait être admis à l'interpréter symboliquement.

Qu'on se représente, s'il est possible, les Trois Patriarches sacrés : Abraham, Isaac et Jacob, dont les Noms, obnubilés d'un impénétrable mystère, forment le Delta, le Triangle équilatéral où sommeille, dans les rideaux de la foudre, l'inaccessible Tétragramme !

Qu'on se les figure, — j'ose à peine l'écrire, — ces trois Personnages beaucoup plus qu'humains, du flanc desquels tout le Peuple de Dieu et le Verbe de Dieu lui-même sont sortis ; qu'on veuille bien les supposer, une minute, *vivants encore*, ayant, par un très-unique miracle, survécu à la plus centenaire progéniture des immolateurs de leur grand Enfant crucifié ; ayant pris sur eux, — Dieu sait en vue de quels irrévélables réméres ! — la destitution parfaite, l'ordure sans nom, la turpitude infinie, l'intarissable trésor des exécrations du monde, les huées de toute la terre, la vilipendaison dans tous les abîmes, — et l'étonnement éternel des Séraphins ou des Trônes à les voir se traîner ainsi dans la boue des siècles...



Ah ! certes, oui, dans l'esprit de cette vision qui paraîtra sans doute insensée, les trois êtres affreux réalisaient bien l'archétype et le phénomène primordial de la Race indélébile qui accomplit, depuis bientôt deux mille ans, le prodige sans égal de survivre, elle aussi, à ses exterminateurs et d'en appeler éternellement à tous les enfers de sa *substantielle* révocation.

Mais, bon Dieu ! quels épouvantables ancêtres !

Ils étaient vraiment trop classiques pour ne pas se manifester aussi détestables que sublimes. Depuis Shakespeare jusqu'à Balzac, on a terriblement ressassé le vieil Hébreu sordide et crochu, dénichant l'or dans les immondices, les tumeurs de l'humanité, l'adorant enfin tel qu'un Soleil de douleurs et un Paraclet d'amour, co-égal et co-éternel à son Jéhovah solitaire.

Ils réalisaient triplement ce monstre en leurs identiques personnes, ajoutant à l'horreur banale de cet ancien mythe littéraire les affres démesurées de leur véridique présence...

Abraham, Isaac, Jacob, descendus jusqu'à ces Limbes néfastes !... Car mon imagination, démâtée par l'épouvante, leur décernait instinctivement les Appellations divines.

Et ma foi ! je renonce à les dépeindre, abandonnant ce labeur d'Alcide aux documentaires de la charogne et aux cosmographes des fermentations vermineuses.

Je me souviendrai longtemps, néanmoins, de ces trois incomparables crapules que je vois encore dans leurs souquenilles putréfiées, penchées fronts contre fronts sur l'orifice d'un sac fétide qui eût épouvanté les étoiles, où s'amoncelaient, pour l'exportation du typhus, les innommables objets de quelque négoce archisémitique.

Je leur dois cet hommage d'un souvenir presque *affectueux*, pour avoir évoqué dans mon esprit les images les plus grandioses qui puissent entrer dans l'habitacle sans magnificence d'un esprit mortel.

Je dirai cela tout à l'heure aussi clairement qu'il me sera donné de le dire.

En attendant, j'affirme, avec toutes les énergies de mon âme, qu'une synthèse de la question juive est l'absurdité même en dehors de l'acceptation préalable du « Préjugé » d'un *retranchement essentiel*, d'une séquestration de Jacob dans la plus abjecte décrépitude, —

sans aucun espoir d'accommodement ou de retour, aussi longtemps que son « Messie » tout brûlant de gloire ne sera pas tombé sur la terre.

. . . .

★

L'histoire des Juifs barre l'histoire du genre humain comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau.....

Cette nuque de désobéissants et de perfides, que Moïse trouvait si dure, a fatigué la fureur des hommes comme une enclume d'un métal puissant qui userait tous les marteaux. L'épée de la Chevalerie s'y est ébréchée et le sabre finement trempé du chef musulman s'y est rompu aussi bien que le bâton de la populace.

Il est donc bien démontré que rien n'est à faire, et, considérant ce que Dieu supporte, il convient, assurément, à des âmes religieuses de se demander une bonne fois, sans présomption ni rage imbécile et face à face avec les Ténèbres, si quelque *Mystère* infiniment adorable ne se cache pas, après tout, sous les espèces de l'ignominie sans rivale du Peuple Orphelin condamné dans toutes les assises de l'Espérance, mais qui peut-être, au jour marqué, ne sera pas trouvé sans pourvoi.

. . . .

★

Je sais trop combien doit paraître absurde, monstrueux et blasphématoire de supposer un antagonisme au sein même de la Trinité, mais il n'est pas possible de *pressentir* autrement l'inexprimable destinée des Juifs, et quand on parle amoureusement de Dieu, tous les mots humains ressemblent à des lions devenus aveugles qui chercheraient une source dans le désert.

Il s'agit bien vraiment d'une rivalité pouvant être conçue par des hommes !

Tous les viols imaginables de ce qu'on est convenu d'appeler la Raison peuvent être acceptés d'un *Dieu qui souffre*, et quand on songe à ce qu'il faut croire pour être seulement un misérable chien de chrétien, ce n'est pas un très-grand effort de conjecturer de surcroît « une sorte d'impuissance divine *provisoirement* concertée entre la Miséricorde et la Justice en vue de quelque ineffable récupération de la Substance dilapidée par l'Amour »[1].

Puisqu'on nous enseigne, dès le commencement de la vie, que nous fûmes créés à la ressemblance de Dieu, est-il donc si difficile de présumer bonnement, comme autrefois, qu'il doit y avoir, dans l'Essence impénétrable, quelque chose de correspondant à nous, *sans péché*, et que le synoptique désolant des troubles humains n'est qu'un reflet ténébreux des inexprimables conflagrations de la Lumière ?

S'il existe au monde un fait notoire vérifié par l'expérience la plus rectiligne, c'est l'impossibilité d'assortir et d'atteler efficacement l'Amour avec la Sagesse. Les deux incompatibles chevaux de ton char funèbre s'entre-dévorent depuis toujours, ô identique Humanité !... Que celui qui peut comprendre, comprenne ; mais, assurément, c'est là que se cache le Secret de Dieu.

Et voici maintenant que, du fond des hypogées de la mémoire, me revient un apologue sublime d'Ernest Hello sur la Gloire et la Justice — réduplicatives appellations de ces deux antagonistes éternels.

Cette *parabole* étonnante qui ne fut peut-être jamais écrite et que l'auteur, vraisemblablement, n'eût pas osé publier, je la livre de bon cœur, telle à peu près qu'il me la conta lui-même quelques années avant de mourir.

1. *Le Désespéré*, page 51, édition Soirat.

Le Juge vient à son heure que nul ne connaît. A son approche, les morts ressuscitent, les montagnes tremblent, les océans se dessèchent, les fleuves s'envolent, les métaux entrent en fusion, les plantes et les animaux disparaissent; les étoiles accourues du fond des cieux montent les unes sur les autres pour assister à la Séparation des bons d'avec les méchants. L'épouvante humaine est au delà de ce qui peut être pensé.

« — J'ai eu faim et vous ne M'avez pas donné à manger; J'ai eu soif, et vous ne M'avez pas donné à boire; J'étais étranger, et vous ne M'avez pas accueilli; J'étais nu, et vous ne M'avez pas vêtu; J'étais malade et captif, et vous ne M'avez pas visité... »

C'est tout le Jugement, — effroyablement infaillible, effroyablement sans appel.

Enfin, un homme se présente, un être horrible, noir de blasphèmes et d'iniquités. C'est le seul qui n'ait pas eu peur.

C'est celui-là et non pas un autre qui fut maudit des malédictions du ciel, maudit des malédictions de la terre, maudit des malédictions de l'abîme d'en bas. C'est pour lui que la malédiction descendit jusqu'au centre du globe pour y allumer la colère qui devait dormir jusqu'au Jour des grandes Assises.

C'est lui qui fut maudit par les cris du Pauvre, plus terribles que les rugissements des volcans, et les corbeaux des torrents ont affirmé aux cailloux roulés dans le lit des fleuves qu'il était vraiment maudit par tous les souffles qui passaient sur les champs en fleurs.

Il fut maudit par l'écume blanche des vagues exaltées dans la tempête, par la sérénité du ciel bleu, par la Douceur et la Splendeur, et maudit enfin par la fumée qui sort des chaumières à l'heure du repas des très-humbles gens.

Et comme tout cela n'était rien encore, il fut maudit dans son infâme cœur, maudit par Celui qui a besoin, *éternellement* besoin et que jamais il ne secourut.

Il se nomme peut-être Judas, mais les Séraphins qui sont les plus grands des Anges ne pourraient pas prononcer son *nom*.

Il a l'air de marcher dans une colonne de bronze.

Rien ne le sauverait. Ni les supplications de Marie, ni les bras en croix de tous les Martyrs, ni les ailes éployées des Chérubins ou des Trônes... Il est donc damné, et de quelle damnation !

— *J'en appelle!* dit-il.

Il en-appelle !... A ce mot inouï les astres s'éteignent, les monts descendent sous les mers, la Face même du Juge s'obscurcit. Les univers sont éclairés par la seule Croix de Feu.

— A qui donc en appelles-tu de Mon Jugement ? demande à ce réprouvé Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est alors que, dans le silence infini, le Maudit profère cette réponse :

— *J'en appelle* DE TA JUSTICE A TA GLOIRE !

. . . .

SUEUR DE SANG[1]

(1870-1871)

... La France est tellement le premier des peuples que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés quand ils sont admis à manger le pain de ses chiens.

Quand Elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment heureux...

Mais quand Elle souffre, c'est Dieu qui souffre ; c'est le Dieu terrible qui agonise pour toute la terre en SUANT LE SANG...

L'OBSTACLE

Cette chose a été vue mille fois dans l'horrible guerre. D'agréables poètes en ont profité pour augmenter leur bagage de quelques alexandrins laxatifs dont les vierges des pharmaciens et les épouses des notaires se sont émues jusqu'à l'effusion des pleurs.

En d'autres termes, elle est devenue aussi banale que l'omnibus, ressassée non moins que la lune, in-

1. Paris, Dentu, 1893.

supportable et désobligeante comme la vérité du Bon Dieu.

Et pourtant je crois bien qu'il me serait impossible désormais de sentir aussi fortement quoi que ce soit ou de rencontrer un objet qui dégageât — pour moi seul, peut être, — une aussi démontante horreur.

Mais il fallait à la scène affreusement simple qu'on va lire le décor surnaturel de la Déroute. Il fallait surtout l'âme hospitalière que les médiocres eux-mêmes ont encore à vingt-cinq ans et la porte ouverte à deux battants d'un très-jeune cœur.

Voilà bientôt le quart d'un siècle que s'est évanouie cette immense fumée des batailles et des incendies, et que le sol de notre France généreuse a cessé de trembler sous les pas d'un million de soldats en marche. Une génération nouvelle est sortie de toutes les nuits amoureuses de cette année qui fut appelée terrible, et cette génération n'a pas entendu l'énorme tocsin des agonies et des désespoirs d'alors.

Les nouvaux hommes savent à peine, *historiquement* que la patrie fut saignante et profondément affligée vers le temps qu'on les enfanta. Comment pourraient-ils deviner ou comprendre l'excessive humiliation d'un grand peuple aussi bêtement vaincu, et l'exorbitance infinie de ce tourment qui faisait écrire à une femme d'un cœur très-simple cette forte et catégorique déclaration que je lus un jour *dans l'intérieur* de la trajectoire des boulets allemands :

« Mon cher enfant, vous êtes *cinq* de mes fils devant l'ennemi. Eh bien, je me consolerais plus facilement de votre mort que de l'abaissement et de la honte de notre patrie... »

Beaucoup, certes, pensèrent ainsi, et il faut avoir en soi-même l'occasion de savourer la Colère ou l'Angoisse fluides que tout le monde respirait en ces effroyables jours, pour ne pas supposer hyperbolique la

témoignage d'un homme de guerre qui en fut l'assistant épouvanté.

Le 10 janvier, tout était fini de la défense du Mans. Une fois de plus, nos lignes étaient enfoncées, les hauteurs prises, il fallait se hâter de franchir la Sarthe, et les troupes exténuées du général Rousseau commençaient à arriver à Montfort.

Ce malheureux chef privé de secours, condamné à la désespérante responsabilité d'être le pivot continuellement déplacé d'une action nulle, était forcé de se replier chaque soir, marchant la nuit, se battant le jour, depuis quatre-vingt-seize heures, et recevant à chaque minute, en plein ventre creux de sa pauvre armée, le ressac des guenilleuses colonnes en désarroi que le Prussien refoulait à coups de canon et qui ruisselaient par tous les chemins dans la direction de... *l'Océan.*

La nuit tombait, la neige aussi, cette neige homicide que je raconterai quelque jour, qui tourmenta si férocement les noctambules et qui paraissait sortir des mufles ou des naseaux de toute cette Allemagne victorieuse.

Les dernières lueurs glacées du crépuscule nous avaient laissé voir, à droite et à gauche de la grande route qui passe à Montfort, les quelques compagnies de marins chargées de soutenir la retraite et qui se battirent, en effet, pour tout le monde, comme des exterminateurs de la plus étroite observance.

Ces moines du gouffre que les catholiques bavarois ou westphaliens nommaient bizarrement, dans leur effroi, les *Visitandines de la Mort*, n'ayant pas reçu d'ordres, n'entendaient pas qu'on les délogeât du poste qu'ils occupaient et, de leurs yeux clairs, tranquillement regardaient couler le fleuve des vaincus.

« Ah ! les braves gens », comme disait Guillaume, et quel chauffe-cœur de les sentir derrière soi, ces bonnes

gueules de caraïbes ou de marsouins, pour qui la guerre en terre ferme était une bordée d'un nouveau genre où ils se soûlaient de bouillon de crapaud, en caressant à leur façon les grosses filles moustachues de la Thuringe ou de la Poméranie !

Ils ne durent pas nous estimer infiniment ce jour-là. Il est indiscutable que nous manquions de prestance et d'altitude. Je ne crois même pas qu'il y ait eu, dans les six mois de cette odieuse campagne, un moment aussi périlleux pour notre prestige.

Cependant j'avais l'honneur d'appartenir à un corps prétendu d'élite où subsista jusqu'à la fin, je ne sais par quel miracle, un semblant de cohésion et de discipline. Ce fut à peine si la Providence nous accorda de flotter à peu près ensemble dans le milieu du torrent qui venait de nous saisir et qui devait nous porter jusqu'en Bretagne.

Hideuse bousculade, panique mélange de toutes les écumes de la guerre ! Nous avions déjà vu cela, en décembre, après Orléans, mais ici c'était autrement complet.

On était comme roulé dans un déluge d'animaux humains tremblants de peur et tremblants de froid, éperonnés par la faim, rendus fous par les insomnies, séparés par l'égoïsme le plus atroce, le plus déchaîné.

Pas de grâce à espérer pour le pauvre être que l'inanition ou le désespoir jetait par terre. On passait dessus sans même le voir. On avait entendu tant de cris depuis tant de jours !

Car les cris des agonisants piétinés s'entendaient fort bien. *Cette cohue était silencieuse* et faisait penser à ces mornes multitudes qui s'en vont bien avant l'aube à l'enfer des grands puits de mine, sans proférer d'inutiles imprécations que n'écouterait aucun vengeur.

Pêle-mêle, on allait à tous les diables, chacun gardant

pour soi ce qui pouvait lui rester de cogitation ou de volonté. Des ambulanciers déserteurs coudoyaient des canonniers éperdus qui ne traînaient plus de « tonnerres », des lignards sans chaussures et de pédestres cavaliers sans crinières ni espadons, se confondaient, s'amalgamaient, avaient l'air d'entrer les uns dans les autres. D'impossibles chars de déménagements villageois, qui ne valaient certes pas la peine d'être pillés, étaient tirés à force de coups, par de minables chevaux qu'on n'avait pas eu le temps de manger. Il y avait, Dieu me pardonne ! jusqu'à des chiens, dans le défilé processionnel de notre agonie.

Et l'horrible cloaque neigeux assourdissait, comme un tapis de quatre-vingt lieues, ce cheminement lugubre.

Brusquement tout s'arrêta. De l'avant de cette masse humaine arrivait un choc soudain qui nous jeta les uns sur les autres et nous contraignit à refouler, à notre tour, au prix de nos énergies dernières, le misérable troupeau qui nous talonnait.

Cette commotion qui dut se transmettre au loin détermina un commencement de sauve-qui-peut. Plusieurs s'élancèrent de l'un et l'autre côté de la route, essayant de fuir à travers champs. Mais la neige ennemie, l'implacable *vierge*, plus à craindre que tous les Allemands pour des hommes à bout de souffrances, les découragea bientôt.

Il y eut donc un de ces arrêts sinistres si fréquents où chacun faisait l'éternelle question : « Sommes-nous tournés ? » qui fut la grande anxiété militaire en ce temps-là et démoralisa si souvent les plus intrépides.

Station mortelle d'une demi-heure environ. Quelques mobiles délaissés de toute espérance essayèrent de se coucher dans la boue.

De l'extrémité de la queue de nos traînards accourut un chef plein de blasphèmes. Commandant, général ou

larve d'empereur, on ne sut qui était ce personnage. Mais il prétendait qu'on marchât et s'efforçait, en effet, de pousser sur nous un amas confus d'escogriffes à cheval et de lourds fourgons.

Tumulte, clameurs, injures atroces, malédictions épouvantables, larges coups donnés dans l'ombre. La pesée à chaque instant se faisait plus écrasante. Etait-il donc écrit sur le livre de tous les destins qu'on allait crever ainsi ?

Enfin la marche en avant put recommencer. Un peu plus tard on arrivait à Montfort où grelottaient déjà huit ou dix mille hommes, et qu'il était urgent de dépasser. Je pus voir alors de mes yeux l'Obstacle inconnu.

Ainsi qu'un rocher qui partage les eaux d'un fleuve, sur la place de l'Eglise et dans l'axe précis de notre colonne, une humble charrette immobile, mais attelée d'un de ces petits ânes presques invisibles que Dieu semble avoir créés pour se consoler Lui-même de l'excessive majesté de son univers. Sur cette voiture, une torche allumée, une femme à genoux et un mort.

Rien, quoi! ou presque rien, c'est-à-dire un peu moins que rien du tout. Mais cela suffisait pour trancher en deux la Déroute et pour faire hésiter un torrent qui aurait enfoncé le mur de la Chine.

La femme déchevelée, folle de son deuil, et qui nous parut être *la France même*, poussait des cris si surnaturels que les chevaux se cabraient hennissant de peur, et que nous filions très-doux, nous autres, les fiers garçons à la débandade, poil debout, entrailles tordues et nos cœurs battant à toute volée pour les funérailles de ce trépassé anonyme que les lamentations de sa mère ou de son amante faisaient aussi grand que Charlemagne !

CELUI QUI NE VOULAIT RIEN SAVOIR

J'ai connu un brave homme qui ne s'est pas une seule fois dessoûlé pendant la guerre, c'est-à-dire du mois d'août au mois de janvier, et qui fut tué dans un des derniers combats, sans avoir pu rattraper son équilibre.

Son nom était quelque chose comme Latour ou Dufour, mais on ne le désignait jamais que par son prénom de Bertrand, meilleur pour la vocifération et que le vieux drôle feignait habituellement de ne pas entendre.

Il était pour la tradition, celui-là ! Rien n'aurait pu lui ôter cette idée que la soif est la compagne du soldat et qu'il n'y a pas de bon troupier dans les sociétés de tempérance.

Depuis trente ans qu'il festonnait dans tous les sentiers de la guerre, — car il avait passé la cinquantaine et fait campagne à peu près partout, — il avait toujours trouvé le moyen de s'abreuver dans les villes ou dans les déserts.

Capable de toutes les audaces aussitôt qu'il s'agissait de « se goupillonner l'ouverture », il avait accompli des choses fameuses, des prouesses de flibustier légendaire, uniquement pour ne pas interrompre son entraînement de pochard.

Il se battait alors *à tâtons*, avec une furie d'autant plus grande qu'il voyait toujours trois ennemis au lieu d'un et qu'il lui fallait se multiplier lui-même en conséquence de cette illusion d'optique. Une division entière ne lui aurait pas fait peur, si elle s'était dressée comme un obstacle entre sa pépie et quelque bouteille, et il eût entrepris de l'enfoncer.

On pouvait même dire qu'en plusieurs circonstances,

les chefs avaient *superstitieusement* abusé de ce merveilleux poivrot qui bronchait depuis un quart de siècle sans pouvoir dégringoler, que les balles ne pouvaient jamais atteindre et qui démolissait tout devant lui.

Il suffisait d'encourager sa mise au point. — Je ne cogne bien, disait-il, que lorsque je suis bu.

Plus d'une fois, en Crimée, en Italie, au Mexique, il avait été désigné pour la croix. Mais comment ajuster l' « Etoile de l'Honneur » à ce lion de salle de police dont les inqualifiables méfaits ne se comptaient plus et qu'il importait de coffrer avec promptitude aussitôt qu'on avait cessé de se battre? Il fallait encore moins parler d'avancement.

Tout cela, d'ailleurs, lui était profondément égal. — Aussi longtemps que j'aurai un trou sous le nez, déclarait-il, je me fous du reste. C'était le type le plus accompli de *celui qui ne veut rien savoir*.

Le lendemain de Solférino, on s'était avisé de présenter à l'Empereur cette brute extraordinaire qui avait rapporté, la veille, une demi-douzaine de flacons d'eau-de-vie, soigneusement enveloppés dans les plis d'un drapeau emprunté à quelque régiment du Danube.

Napoléon III informé qu'il ne pouvait être question de décorer un ivrogne de cette importance, avait tenu cependant à lui demander si quelque chose ne lui manquait pas.

— Une seconde gueule, répondit l'homme couvert de sang, pour mieux boire à ta santé, mon Empereur.

Toutefois, c'eût été une erreur grave de le croire dénué de clairvoyance ou d'astuce. Il avait beau flotter perpétuellement entre deux alcools, il avait beau être quasi mort d'ivresse, un sublime débrouillard sortait de lui aussitôt que se présentait un fagot de difficultés d'apparence inextricable.

On savait malheureusement trop peu l'excellent poème de son évasion de Mayence, le lendemain même du jour

où il y fut amené avec deux ou trois mille de ses compagnons de Metz. Les quelques épisodes qu'il en racontait donnaient soif du reste.

On devinait qu'il avait dû traverser la province rhénane comme un jardin de cabaret, sans plus d'équilibre qu'ailleurs.

Avec quoi avait-il bien pu se maintenir dans ce bienheureux état, cet homme dénué de ressources, qui ne savait pas un mot d'allemand et que ses moindres gestes devaient dénoncer? C'est ce qui sera certainement éclairci le jour où toutes les choses cachées sauteront aux yeux.

Ce qu'il y avait de sûr et certain, c'est qu'il était arrivé un beau jour à Liège, plus ivre et plus lucide que jamais, comblé d'or et de bijoux allemands, ayant dévalisé, disait-il, quelques villas germaniques, étranglé ou brûlé leurs propriétaires, et que, narguant toute l'armée de Frédéric-Charles, il était enfin venu nous rejoindre aux environs d'Orléans, après une série non interrompue de cuites immenses.

Ce Bertrand avait toujours l'air de marcher à côté de lui-même. Il se parlait à demi-voix, s'encourageait à la constance avec une extrême douceur, se traitant de « petit cochon » et de « pauvre vieux », s'inondant des bénédictions les plus amples et se promettant sans cesse des « tournées » prochaines.

On s'en amusait, mais pas trop. Instinctivement, on sentait en lui le *soldat noir*, à l'âme recuite, sur l'endurance ou la bonhomie duquel il ne fallait pas compter. Quand les blagues allaient un peu loin, il vous avait un calme regard de ses yeux toujours pleins d'eau qui vous coupait net.

D'ailleurs, le commandant, une autre basane qui l'avait connu au Mexique, n'entendait pas qu'on le molestât.

— Dans l'intérêt de votre peau, avait-il dit, je vous

conseille de ne pas l'embêter. Si j'avais seulement un millier de soulauds comme celui-là, je me chargerais de ravitailler Paris avec de la carne de Prussien.

On le laissait donc tranquille, et il faisait à peu près ce qu'il voulait. Dispensé de tout service régulier, on était quelquefois plusieurs jours sans le voir. Il paraît même, — et cela nous pénétra d'un respect sans bornes, — qu'il allait se promener chez les Allemands du voisinage et qu'il rapportait de ces visites plus qu'audacieuses des indications précises qui nous sauvèrent plusieurs fois.

Avait-il donc le génie du travestissement et de l'espionnage, ce malandrin si peu souple en apparence et qu'on supposait incapable de voir à quatre pas devant lui?

Nous n'en doutâmes plus, cette mémorable nuit de décembre, où nos éclaireurs à cheval nous ramenèrent dans la forêt d'Orléans un artilleur bavarois complètement ivre, qui s'était laissé capturer de bonne grâce et qui n'était autre que lui-même, venant informer notre chef du mouvement rétrograde de notre armée et de la marche audacieuse de Frédéric-Charles vers Orléans, sur les talons du 15e corps.

Ah! il en savait long, tout de même, le vieux chacal qui ne voulait rien savoir, et les officiers pleurèrent de rage en l'écoutant.

Il avait bien essayé de courir après Martin des Pallières, mais il aurait fallu des ailes pour l'atteindre, ce général de la gaffe, qui se trouvait encore une fois, comme à Beaune-la-Rolande, à vingt ou trente kilomètres du point où sa présence eût pu être funeste à l'ennemi.

Jamais une pareille occasion ne s'était présentée. Quarante-cinq mille hommes engagés sur la seule route qui conduit de Pithiviers à Orléans, au milieu des bois touffus, sans moyen de se développer, soit à droite, soit à gauche. Les troupes françaises, composées en

grande partie de mobiles peu solides en rase campagne, étaient capables néanmoins, soutenues et entraînées par leurs officiers, de tenir et même de prendre très-résolument l'offensive sous bois et derrière les obstacles que présentait la forêt. La longue colonne des Prussiens, vigoureusement attaquée sur son flanc, arrêtée et prise en tête, n'aurait pu se maintenir dans un semblable défilé. Le Prince téméraire était forcé de se retirer en perdant beaucoup de monde, et notre armée toute vive restait entière pour faire face à l'abominable crapule de Mecklembourg, désormais facilement écrasable.

Mais, maintenant, on était cinq ou six cents volontaires complètement abandonnés, inutiles comme des épluchures d'oreilles de cochon. Il n'y avait plus qu'à décamper, sans perdre un quart d'heure, dans la direction de Sully, si on ne voulait pas être coupé par la vermine.

Ce rapport trop lucide ayant été fort distinctement évacué, et la défroque bavaroise quelque peu sanglante jetée aux ordures, l'homme redevint sur-le-champ la brute précieuse que nous connaissions, et nous avalâmes quatre cents kilomètres en huit jours...

Dieu me préserve du récit de cette retraite aussi imbécile qu'atroce où l'armée de la Loire, gelée, affamée, livrée au plus monstrueux désarroi, se ramassait à la pelle dans trois ou quatre départements ; où l'on vit des officiers supérieurs dételer les chevaux des pièces d'artillerie ou des fourgons d'ambulance pour fuir plus vite !...

N'importe, soixante mille hommes avaient beau crever de misère, le vieux Bertrand zigzaguait toujours. Vers la fin de ce mois terrible, il rejoignit avec nous l'armée de Chanzy et les farces déjà dites recommencèrent.

Ayant surtout entrepris le panégyrique de cet animal singulier, voici, pour l'éclairer, deux anecdotes remarquables.

Un certain jour, dans la Sarthe, aux environs de la Ferté-Bernard, il laissa, comme tant d'autres fois, notre colonne filer devant lui et s'arrêta chez un rustre pour vidèr un verre. Il payait, d'ailleurs, disons-le, beaucoup plus souvent qu'on ne le croyait parmi nous. Ce verre, naturellement, se multiplia, et le pichet d'eau-de-vie de cidre étant épuisé, le héros, à l'indicible terreur de son hôte, qui avait l'air de piétiner des escarboucles de feu, manifesta l'intention de dormir une heure ou deux dans la grange voisine dont la paille claire le tentait.

Aux vives remontrances du paysan qui lui représentait l'arrivée probable des uhlans, il répondit simplement :

— Fous-moi la paix ou je te mange les tripes! Et s'alla vautrer.

Cinq minutes plus tard, il ronflait comme un volcan, et deux cavaliers prussiens se présentèrent.

Aventure aussi simple que délicieuse. Pendant qu'un des nouveaux venus parlementait impérieusement avec le maître du logis, l'autre, s'avisant de la grange pour l'installation de leurs chevaux, entendit le ronfleur en y pénétrant.

Bertrand, juché à hauteur d'homme, était complètement invisible dans le creux formé par son poids. Le Prussien naïf avança la tête. A l'instant même, il avait autour du cou les deux mains puissantes du dormeur.

— Viens, ma cocotte, viens faire dodo avec papa! disait celui-ci, en lui broyant amoureusement les vertèbres.

L'affaire du second pèlerin fut réglée aussitôt après d'un superbe coup de baïonnette en plein ventre.

L'autre anecdote est vraiment épique. Dans un engagement, d'ailleurs malheureux, où nous perdîmes un assez bon nombre de nos camarades, notre aventurier qui fut, un quart d'heure, le point de mire des chasseurs

allemands, reçut en cette occasion le plus sanglant de tous les affronts.

Une balle ennemie vint percer son bidon de telle manière que le contenu s'en répandit jusqu'à la dernière goutte sur le sol. Impossible de se venger immédiatement, les Prussiens étaient hors d'atteinte. Mais, le soir, il disparut.

Deux jours après, le commandant nous mettait sur pied à minuit. Quelle promenade ! Pendant une heure, le vent du nord nous entra dans la peau comme des aiguilles. Mais nous savions qu'on allait piquer de l'andouille...

Les ordres étant précis, aucun fusil ne s'abaissa lorsqu'un être qui ressemblait à un paquet d'ombre, *allant de-ci et de-là*, s'avança vers nous, levant la main. C'était Bertrand qui nous attendait.

— Pas de chahut, dit-il à voix basse au commandant, et que tout ton monde serre les fesses. Nous les tenons bien.

Il serait puéril de demander ce qui vint ensuite. La chose notable, c'est que nous tuâmes beaucoup cette nuit-là. Quant aux détails, je n'ai retenu que celui-ci qui ne s'effacera jamais.

Les sentinelles éteintes prestement et silencieusement, nous amenâmes une vingtaine de nos gueules à la porte de la première maison du village transformée en corps de garde. Huit ou dix Allemands, en parfaite sécurité, jouaient aux cartes, et la première action de Bertrand qui nous conduisait et qui vint tomber au milieu d'eux comme un obus, avec sa merveilleuse élasticité de pochard, fut de planter sa baïonnette dans le jeu malpropre que le caporal donnait précisément à couper.

Je ne suis pas assez psychologue pour dire exactement ce qui se passa dans l'âme des spectateurs, mais je certifie qu'ils eurent peu de temps pour *l'analyse*, car la baïonnette, empennée maintenant du roi de carreau,

de la dame de cœur et de toute la ribambelle des puissances qui font mourir, s'enfonçait dans les poitrines avec une rapidité foudroyante, et, bien que notre admiration n'ait été inactive que pendant un instant très-court, j'ose affirmer qu'il ne nous resta que des broutilles.

La mort d'une aussi parfaite arsouille ne devait pas démentir sa vie. Les Normes qui président à l'universelle Harmonie se fussent indignées d'un trépas vulgaire.

On était à la fin de tout, et le vieux Bertrand ne dessoûlait pas. La bataille du Mans où il *s'égara* quinze heures dans les lignes allemandes, cherchant, disait-il, en son argot d'espion féroce, « la clef des lieux », — cette désastreuse martingale de l'honneur français pendant laquelle on fut réduit à compter un instant sur cet ivrogne pour dépister le Grand Duc, ne modifia point son état. Il se vantait d'avoir bu à la gourde de la Mort..

Le 14 janvier, on était en route sur Laval, à l'extrémité ouest de ce pauvre département de la Sarthe dont les six cent mille hectares furent assignés aux dernières convulsions de la Défense nationale.

Trois cents hommes environ prirent machinalement je ne sais quelles positions de combat, à l'entrée de la forêt de Charnie, autrefois nommée la *Thébaïde du Maine*, en avant d'un hameau désert.

Ces hommes étaient si malheureux que la présence de l'invulnérable et sempiternel ivrogne les réconfortait. Quelque chose de surnaturel avait fini par lui être attribué.

Lui aussi, pourtant, avait l'air de baisser la crête. Visiblement, il commençait à en avoir assez et se gênait peu pour blaguer ouvertement les généraux.

L'officier qui commandait ces calamiteux survivants de la défaite venait de leur tenir ce discours :

— En faisant appel à votre patriotisme, je ne dois

pas, mes amis, vous dissimuler le danger... Vous êtes appelés à couvrir la retraite et à sauver les derniers convois de l'armée... Derrière nous, il n'y a plus rien... que l'ennemi.

Il parlait encore qu'une fusée s'éleva dans la direction du levant, une autre au sud-est, une troisième tout à fait au midi et on entendit aboyer furieusement les horribles chiens des Prussiens que ces sauvages s'amusaient, vers la fin de la campagne, à lancer sur les vaincus dans le fond des bois.

Il y eut un frisson de désespoir. Exténué d'un long jeûne, brisé de fatigue et gelé jusqu'aux moelles, on ne pouvait plus marcher ni même tenir son fusil, alors qu'il aurait fallu se jeter avec précipitation dans le département de la Mayenne, car l'ennemi cherchait évidemment à tourner la faible troupe du côté de Loué et de Brulon.

Tout ce qu'on pouvait, c'était de se faire tuer là où on était, le plus proprement possible, et nul de ces agonisants ne parla de se rendre.

Quatre heures plus tard, au coucher du soleil, il n'en restait qu'*un*, l'indestructible Bertrand qui n'avait pas reçu une égratignure et qui, retranché dans une grange à moitié détruite, exterminait les assaillants.

Ce buveur de vin criait la soif en étripant des buveurs de bière. Il avait tellement soif qu'il en vint à *boire de l'eau*, un reste d'eau sale qui croupissait dans une auge.

Alors, soudainement, il ne tint plus du tout à la vie. Plus que jamais, il ne voulut rien savoir, et, s'élançant hors de sa tanière, l'effrayant bâtard des anciens Lions diffamés fut abattu — comme un contrefort de citadelle — par le premier coup d'un canon de puissant calibre que les chefs prussiens avaient envoyé chercher pour en finir, une bonne fois, avec ce dernier titulaire de la transcendante soulographie des Gallo-Romains.

UNE FEMME FRANC-TIREUR

Cette aventure, je le sais bien, est peu vraisemblable. Mais qu'y puis-je ? La guerre franco-allemande est elle-même un chaos d'invraisemblances. On le saura plus tard, quand certaines bouches qu'on croyait de fer ou de bronze auront été complètement desserrées par la mort.

Il y en a, parmi ceux qui ont l'air de vivre encore, dont le témoignage ou la confession la plus faiblement chuchotée mettrait debout les pierres tombales et ferait jaillir les pavés de tous les chemins de France.

L'aveu de Bismarck, dont le monde, il y a six mois, fut épouvanté, n'est que le prodrome de beaucoup d'autres aveux qui n'attendront peut-être pas la fin du siècle. On nommerait facilement une quarantaine d'individus qui doivent lire avec de singuliers yeux les légendes actuelles de cette guerre unique en son genre, *dont tous les ressorts furent cachés*.

J'imagine que quelques-uns de ces personnages, qu'on aurait pu contraindre à parler en les chaussant de brodequins rouges, laisseront au moins une poignée de documents authentiques dont la place est marquée d'avance dans l'histoire des étonnements humains.

La guerre de 1870 est peut-être la seule où *toutes* les fautes furent commises par tout le monde sans exception et *des deux côtés à la fois*.

Il n'est pas permis d'ignorer aujourd'hui que, jusqu'à la fin, les Allemands furent aussi stupéfaits de leurs victoires que les Français consternés de leurs défaites. Même après Sedan, même après Metz, et jusqu'à la décisive bataille du Mans, l'Allemagne trembla, l'Allemagne eut peur de se sentir au milieu d'une nation si supérieure d'où pouvait jaillir tout à coup UN HOMME.

Aussi longtemps qu'une armée d'au delà de la Loire put être prévue, les chefs allemands les plus audacieux ou les plus habiles se crurent en danger, *quand même*, et se tinrent toujours prêts à déchirer précipitamment des deux éperons les flancs agités de leurs chevaux de triomphateurs.

Ah! si ce qu'on nomme bêtement la Fortune avait voulu susciter alors un de ces « petits Gaulois », — comme disait le chancelier — invisibles en plein soleil à force d'insignifiance, mais dont l'âme est affiliée au tonnerre et que la tempête, quelquefois, chaperonne soudainement d'une crinière de feu, quelle sublime chasse à courre de huit cent mille vainqueurs éperdus!

La panique immense, comme un cyclone venu du profond midi, ramassant giratoirement l'Invasion autour de Paris, aurait aussitôt jeté l'Olympe de Versailles sur Manteuffel, Frédéric-Charles sur Werder, Mecklembourg sur Falkenstein et Von der Tann sur le prince royal de Saxe, dans une bousculade infinie.

Revirement inouï de la débâcle française dont l'univers eût éclaté d'admiration! Mais il aurait fallu que les barbares, une minute seulement, aperçussent l'*Ame de la France*, et c'est ce que Dieu ne voulut pas, parce que l'heure n'était pas encore venue, parce que c'est une âme très-précieuse dont il est jaloux, et parce qu'il fut recommandé dans le Livre de sa Parole de ne pas offrir des perles aux pourceaux.

En conséquence, tout le monde fit d'incomparables sottises. Les généraux français laissèrent échapper toutes les occasions, sans cesse renaissantes, de la victoire et les généraux allemands n'en laissèrent échapper aucune de déshonorer immortellement leur patrie.

Mais les uns et les autres parurent toujours dissimuler avec soin le principe de leur démence de victorieux ou de leur vertige de vaincus, à ce point qu'on serait tenté de supposer le plus impossible concert, et que cette his-

toire apparaît tout à fait indéchiffrable quand on cherche à l'examiner dans ses profondeurs.

Il était donc inévitable qu'un désarroi si surnaturel des pratiques *extérieures* de la Providence eût pour corrollaire un déplacement universel des habitudes ou des conventions banales, et nous ne songeâmes point à nous étonner de la présence parmi nous d'une vraie femme en costume de franc-tireur.

. . . .

LEON BLOY DEVANT LES COCHONS[1]

ENCYCLIQUE D'UN EXCOMMUNIÉ

Tenez pour dit, mes petits mignons, que je subsiste pour vous embêter *in æternum*

Vous aurez beau faire, vous ne parviendrez jamais à vous débarrasser de moi. Je continuerai comme devant, comme toujours, à vous conspuer et à vous vomir, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, c'est-à-dire toutes les fois que, me détournant de nobles objets, vos ignobles faces m'apparaîtront.

J'écrirai, tant que je voudrai et comme je voudrai, tout ce qu'il me plaira d'écrire, sans qu'aucune considération d'ordre bâtard m'en puisse empêcher, et vous serez forcés de le subir perpétuellement, et vous n'aurez pas même la fétide consolation qui suffirait à vos âmes, de m'avoir privé d'un seul lecteur.

Persuadez-vous, une bonne fois, qu'étant, quoi que vous fassiez, un Ecrivain, je suis infiniment séparé de votre farine et qu'entre nous est la fosse du grand Chaos qu'on ne peut franchir.

Ah ! sans doute, cela vous arrangerait que je consentisse à vous honorer d'un duel qui me ferait tomber jusqu'à l'opprobre d'être supposé votre égal !

1. Paris, Chamuel, 1894.

Forcés de renoncer à ce doux espoir et décidément inhabiles à faire crever de misère un pauvre qui mange dans la Main de Dieu, il ne vous reste que l'assassinat.

Les amateurs peuvent essayer. Comme le disait souvent Caïn Marchenoir que je cite volontiers, ils verront bien *ce que cela donnera*.

. . . .

LAMENTATION DE L'ÉPÉE

La première fois que l'Esprit du Sabaoth parla de moi, ce fut pour que les hommes n'oubliassent pas qu'on m'avait vue tout en flammes au seuil de l'Eden perdu.

J'étais, en cet ancien jour, une épée de feu dans la main de feu du Chérubin qui gardait par moi le sentier de « l'Arbre de vie ».

La Famille Humaine s'enfuyait sous l'épouvantable Ironie de Dieu, à travers les épines d'un monde inconnu, désormais ensemencé de malédictions, où les gigantesques animaux — hostiles déjà — la regardaient s'enfoncer.

Ah ! on était, alors, de tristes *Dieux*, bien étrangement dénués. On agonisait de jeunesse, et l'inexpérience de la Douleur correspondait, en ces deux Etres qui devaient tout enfanter, aux lassitudes inexprimables des derniers temps à venir de l'Humanité.

Il est probable qu'on ne rêvait pas beaucoup dans les crépuscules de cet exil. Les monts et les fleuves d'avant le Déluge étaient vainement prodigieux et les plateaux étalaient en pure perte leurs végétations emphatiques.

Le soleil avait pâli pour toujours et l'immense tristesse de l'Orgueil était accroupie sur la Création. On

se souvenait trop du Paradis et on se souvenait trop de moi.

Un jour, enfin, longtemps après le premier Meurtre, exécuté, je n'ai su comment, il arriva qu'un terrible garçon sorti de l'Homme à la main sanglante, forgea quelque chose de resplendissant qui me ressemblait.

Le Jardin de Volupté n'ayant existé que dans la mesure de l'humaine convoitise des Cieux et le Chérubin se lassant de préserver un symbole que ne menaçait plus la nostalgie d'aucun exilé, je reçus la permission d'incorporer ma brillante image et d'aller ainsi par toutes les vallées de la Mort, comme l'attestation du Châtiment et le rappel divin des Extases.



Aussitôt je devins la Guerre, et mon redoutable Nom fut partout le signe de la Majesté.

J'apparus l'instrument sublime de la providentielle effusion du Sang et, dans mon inconscience merveilleuse d'élue du Destin, j'épousai, le long des siècles, tous les sentiments humains capables de l'accélérer.

La Colère, l'Amour, l'Enthousiasme, la Cupidité, le Fanatisme et la Démence furent servis par moi d'une façon si parfaite que les histoires ont eu peur de tout raconter.

Pendant six mille ans, je me suis soûlée, sur tous les points du globe, de massacres et d'égorgements.

Il ne m'appartenait pas d'être juste ni d'avoir pitié. Il suffisait que je fusse indiciblement sainte par ma Vocation et que j'aveuglasse de tant de larmes les yeux des mortels que les plus orgueilleux en vinssent à tâtonner humblement du côté du ciel.

J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché les mamelles à des femmes qui étaient comme de la lumière et j'ai percé des petits

enfants qui me regardaient avec les yeux des lions mourants.

Chaque jour, j'ai galopé sur le Cheval pâle dans l'avenue des cyprès qui va « de l'utérus au sépulcre », et j'ai fait une fontaine de sang de tout fils de l'homme qui se trouvait à ma portée.

Si je n'ai pas frappé Jésus, c'est que j'étais trop noble pour Lui. J'étais trop auguste pour qu'Il acceptât la mort que je donne.

C'était bon pour Ses Apôtres et pour Ses Martyrs, pour Ses Vierges et pour leurs bourreaux qui périssaient à leur tour. Je n'étais pas ce qu'il fallait à cet Agneau de l'Ignominie.

*

J'ai sans doute le droit d'être fière, car je fus passionnément adorée. Etant la messagère ou l'acolyte du Seigneur Très-Haut, jusque dans l'apparente iniquité de mes voies, on s'aperçut bien que j'accomplissais une besogne divine, et il vint un jour où l'héroïsme occidental me donna précisément la forme sacrée de l'instrument de supplice qui m'avait été préféré pour la Rédemption.

Le monde alors fut en extase pour ma beauté. Les chrétiens adolescents rêvèrent de moi, je reçus le dernier baiser des monarques agonisants, les conquérants treillissés de fer s'agenouillaient en me regardant et des continents furent ensanglantés de la prière dont j'étais l'inspiratrice.

Lorsque l'enthousiasme de la Croix s'éteignit, je condescendis à l'investiture de ce que les hommes appelaient l'*Honneur*, et, dans cet abaissement, je parus encore assez magnifique pour qu'un jour, l'Europe entière se précipitât aux pieds d'un seul Maître qui m'avait placée dans l'ostensoir de son cœur.

Assurément, il ne priait pas, cet Empereur de la

Mort, mais, quand même, je répandais, à l'entour de lui, l'œcuménique oraison du Sacrifice et du Dévouement, — la terrible oraison rouge qui se vocifère dans les abattoirs de peuples.

Ah ! ce n'était pas aussi grand que le passé ! mais qui dira combien ce fut beau? J'en sais quelque chose, moi l'Epée, dont il est écrit que je dois tout dévorer à la fin des fins !

★

En attendant, je suis humiliée par des pollutions indicibles. Il n'a pas fallu moins de dix-neuf siècles de christianisme, après tant de fois mille ans d'idolâtrie, pour qu'on en vînt à me prostituer; mais aujourd'hui, c'est irrémédiablement accompli, et voilà pourquoi la Tueuse impassible se désespère !

Ah ! sans doute, on m'a vue souvent passer en des mains étranges, mains d'oppresseurs, mains de bourreaux ou mains de bandits. On m'a vue même dans la sacrilège main des lâches d'où je m'enfuyais aussitôt qu'ils entendaient gronder le tonnerre.

On ne sait pas ce que je pèse dans la balance inique des victorieux et on ignore combien je me fais légère au poing crispé des adultères ou des parricides.

Car mon royaume est exclusivement de ce monde, je domine sur le vaste empire de la Chute, et toutes les catégories d'expiations m'appartiennent. Les gens à courte vue peuvent donc, à la rigueur, tout me reprocher, puisque je suis, à la fois, le Crime et le Châtiment.

Mais ce qui se passe en cette rognure de siècle désavouée par la racaille de l'Abîme, est si dégoûtant que je ne sais pas où l'Exterminateur devra me tremper un jour pour me dessouiller des usages inouïs que l'on fait de moi.

Je suis devenue la ressource dernière et la fatidique salope des maquereaux en litige ou des journalistes oblats dont la purulence eût épouvanté Sodome !...

★

On voit des semblants d'hommes, de corpusculaires Judas, paraissant avoir été obtenus par les fétides accouplements de quelques sales et vénéneux vieillards, qui, non contents de s'être versé réciproquement sur la tête leurs âmes de fumier, s'ingèrent encore de vider par moi leurs querelles de lupanar.

Ils osent, de leurs mains pourries, capables d'oxyder les rayons du jour, toucher à l'Epée des Anges et des Chevaliers!

Ils osent m'offrir leurs poitrines, leurs impurifiables poitrines que n'épuiserait aucun vidangeur céleste et du fond desquelles semblent monter les borborygmes effrayants de leur courage militaire!

En d'autres temps, lorsqu'il y avait encore des êtres faits pour commander, ils eussent assurément gardé de très-beaux cochons sur la pisseuse lisière de ces mêmes forêts que déshonorent aujourd'hui leurs malpropres combats.

Ils eussent été trop heureux de pâturer à l'ombre des chênes en rêvant de carotter quelques additionnelles pitances aux nobles chiens du seigneur, sans trop s'exposer à la trique de l'ergastulaire.

Ces drôles immondes vivent aujourd'hui comme s'ils étaient les concubins de la gloire, et le troupeau de groins qu'ils paissent a vraiment l'air d'être les trois quarts de l'humanité contemporaine devenue assez liquide pour se choisir de tels pasteurs.

Abusant effroyablement de la Parole dont ils ont fait une ordure, ces hermaphrodites avortés pérorent dans les journaux ou les assemblées et se badigeonnent entre eux de leurs excréments et de leur sanie.

Les coqs de France n'osent plus chanter, et les trois ou quatre derniers aigles qui se sont obstinés à vivre pour

être les témoins du prochain déluge, ne savent plus où reposer leurs tristes ailes fatiguées de les soutenir au-dessus de ce dépotoir.

C'est ainsi qu'on peut contempler dans l'un ou l'autre crépuscule, sous les frondaisons désolées, de pâles charognes s'aligner pour de dérisoires escrimes où il est parlé d'*honneur !*

★

Et c'est moi, le très-vieux Glaive des Martyrs et des Chefs de Guerre, qui suis employé à cette besogne de dégoûtation !

Mais qu'ils y prennent garde, les nocturnes palefreniers de la jument populaire.

Je dévore qui me touche et j'en appellerai de moi-même à moi-même pour punir mes profanateurs !

Mes lamentations sont mystérieuses et terribles. La première a percé les cieux et noyé la terre ; la seconde a fait couler, deux mille ans, des Orénoques de sang humain ; mais à la troisième que voici, je suis sur le point de reprendre ma forme antique. Je vais redevenir l'Épée de flammes, et les hommes sauront enfin, pour en crever d'épouvante, ce que c'est que ce *tournoiement* dont il est parlé dans les Écritures !...

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES[1]

LES CAPTIFS DE LONGJUMEAU

Le *Postillon de Longjumeau* annonçait hier la mort déplorable des deux Fourmi. Cette feuille, recommandée à juste titre pour l'abondance et la qualité de ses informations, se perdait en conjectures sur les causes mystérieuses du désespoir qui vient de précipiter au suicide ces époux qu'on croyait heureux.

Mariés très-jeunes et toujours au lendemain de leurs noces, depuis vingt ans, ils n'avaient pas quitté la ville un *seul* jour.

Allégés par la prévoyance de leurs auteurs de tous les soucis d'argent qui peuvent empoisonner la vie conjugale, amplement pourvus, au contraire, de ce qui est nécessaire pour agrémenter un genre d'union légitime sans doute, mais si peu conforme à ce besoin de vicissitudes amoureuses qui travaille ordinairement les versatiles humains, ils réalisaient, aux yeux du monde, le miracle de la tendresse à perpétuité.

Un beau soir de mai, le lendemain de la chute de M. Thiers, le train de grande ceinture les avait amenés avec leurs parents, venus pour les installer dans la délicieuse propriété qui devait abriter leur joie.

1. Paris, Dentu, 1894.

Les Longjumelliens au cœur pur avaient vu passer avec attendrissement ce joli couple, que le vétérinaire compara sans hésiter à Paul et à Virginie.

Ils étaient, en effet, ce jour-là, véritablement très-bien et ressemblaient à des enfants pâles de grand seigneur.

Maître Piécu, le notaire le plus important du canton, leur avait acquis, à l'entrée de la ville, un nid de verdure que leur eussent envié les morts. Car il faut en convenir, le jardin faisait penser à un cimetière abandonné. Cet aspect ne leur déplut pas, sans doute, puisqu'ils ne firent, par la suite, aucun changement, et laissèrent croître les végétaux en liberté.

Pour me servir d'une expression profondément originale de maître Piécu, ils vécurent *dans les nuages*, ne voyant à peu près personne, non par malice ou dédain, mais tout simplement parce qu'ils n'y pensèrent jamais.

Puis, il aurait fallu se désenlacer quelques heures ou quelques minutes, interrompre les extases, et, ma foi, considérant la brièveté de la vie, ces époux extraordinaires n'en avaient pas le courage.

Un des plus grands hommes du moyen âge, maître Jean Tauler, raconte l'histoire d'un solitaire à qui un visiteur importun vint demander un objet qui se trouvait dans sa cellule. Le solitaire se mit en devoir d'entrer chez lui pour y prendre l'objet. Mais, en entrant, il oublia de quoi il s'agissait, car l'image des choses extérieures ne pouvait demeurer dans son esprit. Il sortit donc et pria le visiteur de lui dire ce qu'il voulait. Celui-ci renouvela sa demande. Le solitaire rentra, mais, avant de saisir ledit objet, il en avait perdu la mémoire. Après plusieurs expériences, il fut obligé de dire à l'importun : — « Entrez et cherchez vous-même ce qu'il vous faut, car *je ne puis garder votre image en moi* assez longtemps pour faire ce que vous me demandez. »

M. et Mme Fourmi m'ont souvent rappelé ce solitaire. Ils eussent donné volontiers tout ce qu'on leur aurait demandé, s'ils avaient pu s'en souvenir un seul instant.

Leurs distractions étaient fameuses, on en parlait jusqu'à Corbeil. Cependant, ils n'avaient pas l'air d'en souffrir, et la « funeste » résolution qui a terminé leur existence généralement enviée doit paraître inexplicable.

Une lettre ancienne déjà de ce malheureux Fourmi, que je connus avant son mariage, m'a permis de reconstituer, par voie d'induction, toute sa lamentable histoire.

Voici donc cette lettre. On verra, peut-être, que mon ami n'était ni un fou ni un imbécile.

« ... Pour la dixième ou vingtième fois, cher ami, nous te manquons de parole outrageusement. Quelle que soit ta patience, je suppose que tu dois être las de nous inviter. La vérité, c'est que cette dernière fois, aussi bien que les précédentes, nous avons été sans excuses, ma femme et moi. Nous t'avions écrit de compter sur nous et nous n'avions absolument rien à faire. Cependant nous avons manqué le train comme toujours.

« Voilà *quinze ans* que nous manquons tous les trains et toutes les voitures publiques, *quoi que nous fassions*. C'est infiniment idiot, c'est d'un ridicule atroce, mais je commence à croire que le mal est sans remède. C'est une espèce de fatalité cocasse dont nous sommes les victimes. Rien n'y fait. Il nous est arrivé de nous lever à trois heures du matin ou même de passer la nuit sans sommeil pour ne pas manquer le train de huit heures, par exemple. Eh ! bien, mon cher, le feu prenait dans la cheminée au dernier moment, j'attrapais une entorse à moitié chemin, la robe de Juliette était accrochée par quelque broussaille, nous nous endormions sur le canapé de la salle d'attente, sans que ni l'arrivée du train ni les clameurs de l'employé nous réveillassent à temps, etc., etc. La dernière fois j'avais oublié mon porte-monnaie...

« Enfin, je le répète, voilà quinze années que cela dure, et je sens que c'est là notre principe de mort. A cause de cela, tu ne l'ignores pas, j'ai tout raté ; je me suis brouillé avec tout le monde, je passe pour un monstre d'égoïsme, et ma pauvre Juliette est naturellement enveloppée dans la même réprobation. Depuis notre arrivée dans ce lieu maudit, j'ai manqué soixante-quatorze enterrements, douze mariages, trente baptêmes, un millier de visites ou de démarches indispensables. J'ai laissé crever ma belle-mère sans la revoir une seule fois, bien qu'elle ait été malade près d'un an, ce qui nous a valu d'être privés des trois quarts de sa succession, qu'elle nous a rageusement dérobés la veille de sa mort par un codicille.

« Je ne finirais pas si j'entreprenais l'énumération des gaffes et mésaventures occasionnées par cette incroyable circonstance que nous n'avons jamais pu nous éloigner de Longjumeau. Pour tout dire, en un mot, *nous sommes des captifs*, désormais privés d'espérance, et nous voyons venir le moment où cette condition de galériens cessera pour nous d'être supportable... »

Je supprime le reste où mon triste ami me confiait des choses trop intimes pour que je puisse les publier. Mais je donne ma parole d'honneur que ce n'était pas un homme vulgaire, qu'il fut digne de l'adoration de sa femme, et que ces deux êtres méritaient mieux que de finir bêtement et malproprement comme ils ont fini.

Certaines particularités, que je demande la permission de garder pour moi, me donnent à penser que l'infortuné couple était réellement victime d'une machination ténébreuse de l'Ennemi des hommes qui les conduisit, par la main d'un notaire évidemment infernal, dans ce coin maléfique de Longjumeau, d'où rien n'eut la puissance de les arracher.

Je crois vraiment qu'ils ne *pouvaient* pas s'enfuir, qu'il y avait, autour de leur demeure, un cordon de

troupes invisibles triées avec soin pour les investir, et contre lesquelles aucune énergie n'eût été capable de prévaloir.

Le signe pour moi d'une influence diabolique, c'est que les Fourmi étaient dévorés de la passion des voyages. Ces captifs étaient, par nature, essentiellement migrateurs.

Avant de s'unir, ils avaient eu soif de courir le monde. Lorsqu'ils n'étaient encore que fiancés, on les avait vus à Enghien, à Choisy-le-Roi, à Meudon, à Clamart, à Montretout. Un jour même, ils avaient poussé jusqu'à Saint-Germain.

A Longjumeau, qui leur paraissait une île de l'Océanie, cette rage d'explorations audacieuses, d'aventures sur terre et sur mer n'avait fait que s'exaspérer.

Leur maison était encombrée de globes et de planisphères, ils avaient des atlas anglais et des atlas germaniques. Ils possédaient même une carte de la lune publiée à Gotha sous la direction d'un cuistre nommé Justus Perthes.

Quand ils ne faisaient pas l'amour, ils lisaient ensemble les histoires des navigateurs fameux, dont leur bibliothèque était exclusivement remplie, et il n'y avait pas un journal de voyages, un *Tour du Monde* ou un Bulletin de société géographique auquel ils ne fussent abonnés. Indicateurs de chemins de fer et prospectus d'agences maritimes pleuvaient chez eux sans intermittence.

Chose qu'on ne croira pas, leurs malles étaient toujours prêtes. Ils furent toujours sur le point de partir, d'entreprendre un interminable voyage aux pays les plus lointains, les plus dangereux ou les plus inexplorés.

J'ai bien reçu quarante dépêches annonçant leur départ imminent pour Bornéo, la Terre de Feu, la Nouvelle-Zélande ou le Groënland.

Plusieurs fois, même, il s'en est à peine fallu d'un cheveu qu'ils ne partissent en effet. Mais enfin ils ne partaient pas, ils ne partirent jamais, parce qu'ils ne pouvaient pas et ne devaient pas partir. Les atomes et les molécules se coalisaient pour les tirer en arrière.

Un jour, cependant, il y a une dizaine d'années, ils crurent décidément s'évader. Ils avaient réussi, contre toute espérance, à s'élancer dans un vagon de première classe qui allait les emporter à Versailles. Délivrance! Là sans doute le cercle magique serait rompu.

Le train se mit en marche, mais ils ne bougèrent pas. Ils s'étaient fourrés naturellement dans une voiture désignée pour rester en gare. Tout était à recommencer.

L'unique voyage qu'ils ne dussent pas manquer était évidemment celui qu'ils viennent d'entreprendre, hélas! et leur caractère bien connu me porte à croire qu'ils ne s'y préparèrent qu'en tremblant.

LA TAIE D'ARGENT

— Ayez pitié d'un pauvre clairvoyant, s'il vous plaît!

Histoire des plus banales. Il avait eu le malheur d'être atteint de *clairvoyance* à la suite d'une catastrophe épouvantable dans laquelle un grand nombre d'honnêtes gens avaient succombé.

C'était, je crois, une déconfiture de chemin de fer, à moins que ce ne fût un naufrage, un incendie ou un tremblement de terre. On n'a jamais pu savoir. Il n'en parlait pas volontiers et, quelles que fussent les précautions ou les finesses, il se dérobait toujours à l'insultante curiosité des individus charitables.

Je me rappellerai toujours sa décorative prestance de suppliant, sous le porche basilicaire de Saint-Isidore-le-Laboureur, où il demandait l'aumône. Car sa ruine était absolue.

Impossible de résister à l'attendrissement respectueux provoqué par une infortune si rare et si noblement supportée.

On sentait que ce personnage avait autrefois connu, mieux que beaucoup d'autres sans doute, les joies précieuses de la cécité.

Une éducation brillante avait certainement dû affiner en lui cette inestimable faculté de ne rien voir, qui est le privilège de tous les hommes, à peu près sans exception, et le critérium décisif de leur supériorité sur les simples brutes.

Avant son accident, il avait pu être, on le devinait avec émotion, un de ces aveugles remarquables appelés à devenir l'ornement de leur patrie, et il lui restait de cette époque une mélancolie de prince des ténèbres exilé dans la lumière.

Les offrandes, cependant, ne pleuvaient pas dans le vieux chapeau qu'il tendait toujours aux passants. Un mendiant frappé d'une infirmité aussi extraordinaire déconcertait la munificence des dévots et des dévotes qui se hâtaient, en l'apercevant, de pénétrer dans le sanctuaire.

Instinctivement, on se défiait d'un nécessiteux qui voyait le soleil en plein midi. Cela ne pouvait s'expliquer que par quelque crime exceptionnel, quelque sacrilège sans nom qu'il expiait de la sorte, et les parents le montraient de loin à leur géniture comme un témoignage vivant des redoutables jugements de Dieu.

On avait même eu peur, un instant, de la contagion, et le curé de la paroisse avait été sur le point de l'expulser. Par bonheur, un groupe de savants honorables, dont la compétence ne pouvait être mise en doute, avait dé-

claré, non sans aigreur, mais de la façon la plus péremptoire, que « ça ne se prenait pas ».

Il vivait donc chichement de rares aumônes et du maigre fruit des travaux futiles où il excellait.

Il n'avait pas son pareil pour enfiler des aiguilles. Il enfilait même des perles avec une rapidité surprenante.

Personnellement, je me vis forcé, naguère, de recourir à lui, plusieurs fois, pour déchiffrer les œuvres d'un psychologue renommé qui avait adopté l'usage d'écrire avec des poils de chameau fendus en quatre.

C'est ainsi que nous nous connûmes et que se forma l'intimité regrettable qui devait, un jour, me coûter si cher.

Dieu me préserve d'être dur pour un pauvre monstre qui, d'ailleurs, est heureusement enterré depuis longtemps. Mais on juge combien dut être néfaste sur ma jeune imagination l'influence d'un particulier qui m'enseigna le secret magique — oublié depuis tant de siècles — de distinguer un lion d'un porc et l'Himalaya d'un cumul de bran.

Cette science dangereuse a failli me perdre. Peu s'en est fallu que je ne partageasse pas le destin de mon précepteur. J'en étais arrivé à ne presque plus *tâtonner*. Ce mot-là dit tout.

Mon étoile bénigne, grâces au ciel, me sauva du gouffre. Je pus me dégager peu à peu de cet ascendant funeste, rompre définitivement le charme et faire encore une assez bonne figure parmi les taupes et les quinze-vingts qui jouent entre eux le colin-maillard de la vie.

Mais il était temps, rien que temps, et je fus réduit à payer d'une partie considérable de mes revenus la dextérité fameuse d'un oculiste de Chicago qui m'opéra définitivement de la lumière.

Cependant je voulus savoir ce que devenait le mendiant terrible, et voici très-exactement sa fin.

Quelques années encore, il continua sa mendicité de clairvoyant à la porte de la cathédrale. Son mal, dit-on, s'accrut avec l'âge. Plus il vieillissait, plus il voyait clair. Les aumônes diminuaient à proportion.

Les vicaires lui donnaient encore quelques liards pour l'acquit de leur conscience. Des étrangers, qui ne se doutaient de rien ou des êtres appartenant au plus bas peuple et qui, très-probablement, avaient en eux le principe secret, le microbe de la clairvoyance, le secouraient quelquefois.

L'aveugle de l'autre porte, homme juste et pitoyable qui faisait de belles recettes, le gratifiait d'une humble offrande aux jours de grand carillon.

Mais tout cela était vraiment bien peu de chose, et la répulsion qu'il inspirait, devenant chaque jour plus grande, il y avait lieu de conjecturer qu'il ne tarderait pas à crever de faim.

C'était à croire qu'il en avait fait le serment. Avec cynisme, il étalait son infirmité, comme les culs-de-jatte, les goîtreux, les ulcéreux, les manicrots ou les rachitiques étalent les leurs, aux fêtes votives, dans les campagnes. Il vous la mettait sous le nez, vous forçant, pour ainsi dire, à la respirer.

Le dégoût et l'indignation publics étaient à leur comble, et la situation du malandrin ne tenait plus qu'à un seul cheveu, lorsque survint un événement aussi prodigieux qu'inattendu.

Le clairvoyant héritait d'un petit neveu d'Amérique, devenu insolemment riche dans la falsification des guanos et qui avait été dévoré par des cannibales de l'Araucanie.

L'ex-mendiant ne fit pas réclamer ses restes, mais réalisa la succession et se mit à faire la noce.

On aurait pu croire que l'invraisemblable et quasi

monstrueuse lucidité qui l'avait rendu célèbre allait aussitôt devenir *galopante* comme une phtisie que précipite le dévergondage. Ce fut précisément le contraire qui arriva.

Quelques mois plus tard il était radicalement guéri, — sans opération. Il perdit toute clairvoyance et devint même complètement sourd.

Ne vivant plus que pour se rincer les tripes, il était enfin délivré du monde extérieur, par *la Taie d'argent.*

JOCASTE SUR LE TROTTOIR

Monsieur,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai certainement en route pour l'Afrique, où je vais essayer de me faire tuer d'une manière honorable. Si cela peut s'appeler suicide, je pense que le mode en est acceptable, même pour un catholique tel que vous.

Je suis las de vivre, j'en conviens, absolument et irrémédiablement fatigué de ce que les imbéciles ou les pourceaux nomment entre eux la vie.

Mes affaires sont en ordre, faites-moi l'honneur de le croire. Je ne dois d'argent à personne et ne ferai pleurer aucun créancier. Les quelques revenus dont je fis un usage peu noble iront, après moi, dans des mains pures.

Je suis sans famille, et le groupe de mes amis ou connaissances vaut à peine un souvenir. Ma disparition ne sera pas même remarquée, ne fût-ce que d'un humble chien.

Cependant, avant de disparaître, j'ai résolu de vous livrer un secret de tristesse et d'ignominie effroyables,

dont la divulgation, je le crois, pourrait être utile à plusieurs.

Il est entendu que vous êtes parfaitement libre de publier cette confidence *anonyme*, à moins que vous ne jugiez en votre conscience plus expédient de l'anéantir.

Cette confession écrite, jetée à la poste, va me devenir aussi complètement étrangère que le drame inconnu qui dort dans les limbes de l'imagination d'un romancier, et mes mesures sont si bien prises que nul ne pourra me reconnaître.

Agissez donc, monsieur, comme il vous plaira. Voici le poème.

Lorsque je perdis ma mère, à six ans, je me rappelle que mon chagrin fut extrême, beaucoup plus grand, je le suppose, qu'il ne convient à un enfant de cet âge, car ce fut pour moi l'occasion de récolter une somme de gifles peu ordinaire.

Je ne pourrai jamais oublier le percement, le déchirement de mon petit cœur lorsqu'on m'apprit avec brutalité que je ne la verrais plus, que c'était tout à fait fini de la jolie maman et qu'on l'avait fourrée dans la terre au milieu des morts.

Je ne pouvais guère comprendre ce que c'était que mourir, mais je fus pilonné sous l'épouvante, broyé d'horreur, et je n'ai jamais pu en revenir complètement.

On ne me montra pas le cadavre. Il y avait une raison que je ne sus que beaucoup plus tard...

Mes cris furent tels, d'ailleurs, que mon père, homme très-dur, qui me détestait, me fit expédier, le jour même, à la campagne, sur la lisière d'un bois de sapins très-sombre, dans le voisinage d'un étang fétide et non loin de l'établissement d'un équarrisseur, — lieu sinistre que je vois encore.

J'ai vécu là deux ans, entièrement privé de culture,

sous les yeux indifférents d'une paysanne desséchée qui me nourrissait aussi chiennement que possible et me laissait vagabonder tout le jour.

Pauvre petite maman, au milieu des morts !...

J'allais souvent errer à l'entour de la palissade du tueur, attiré là, traîné là comme par des griffes.

Je n'apercevais presque rien à travers les planches, mais je respirais l'odeur abominable du repaire et je voyais souvent filer devant moi des rats énormes, je ne sais quelles créatures affreuses qui paraissaient venir de l'étang.

J'en vins à penser que c'était peut-être là qu'on l'avait mise, la disparue — car j'avais déjà le pressentiment que le monde est fait à l'image infâme de ce chantier d'assommeur des bêtes qui souffrent.

Je dus faire pitié à Dieu lorsqu'il m'arriva — combien de fois ! — de me jeter contre la clôture et d'appeler ma mère en sanglotant.

Ah ! j'étais bien abandonné, je vous assure. Mon père, que je voyais à peine une fois tous les trois mois, pendant une après-midi, me régalait exclusivement de calottes, me traitant de jeune idiot, de petit « crétin exalté », de petit *voleur* (!) et ne se gênant pas pour exhaler, en propres termes, son désir de me voir « crever » bientôt.

Je me souviens qu'un jour, ayant parlé de promenade, il me conduisit le long de l'étang, à un endroit vaseux et plein de roseaux où je m'arrêtais souvent, des heures entières, pour contempler le grouillement des têtards ou des salamandres.

Tout à coup, il m'ordonna durement d'aller lui cueillir un nénuphar qui flottait à quelques pas, et, comme j'essayais d'obéir à cet homme impitoyable, je sentis avec terreur que j'enfonçais dans la boue. Lorsque, blasphémant, il me retira, j'en avais jusqu'aux épaules, et je suis persuadé que, sans la présence d'un témoin attiré

par mes cris de désespoir, j'y serais resté, tant sa face était diabolique.

Tel a été le vestibule de mon existence. Je suppose que vous en avez assez de ce début. Je passe donc les misérables années qui suivirent. Années d'internat dans un collège où mon père me calfeutra pendant l'espace de deux lustres.

Vous me croirez si vous le pouvez. Jusqu'à dix-huit ans, je ne sortis pas un seul jour de cette prison.

A ceux dont l'enfance eut quelques joies, il serait évidemment inutile de chercher à faire comprendre ce que durent être les effets d'une si longue et si féroce incarcération. Il paraît que la loi civile permet cela. C'est la paternité antique, si je ne me trompe.

J'étais assez robuste, heureusement ou malheureusement, pour n'en pas mourir. Seulement, j'ignore ce que devint mon âme dans ce pourrissoir. Dix ans de contact avec des élèves et des professeurs putréfieraient un cheval de bronze, vous le savez. Quelques écrivains l'ont démontré surabondamment, et je pense qu'il est inutile d'insister.

Une seule chose précieuse m'était restée. Une sorte de fleur très-pure dans un coin vierge de mon jardin saccagé. C'était le souvenir infiniment doux de ma mère.

Souvenir de délices, lumineux et pacifiant! L'ayant perdue si tôt, je n'aurais pu reconstituer les lignes de son cher visage, mais je me souvenais de l'avoir vue ravissante, et la douceur merveilleuse de ses caresses était immortelle.

La dernière fois, surtout, elle avait été si triste et si tendre, ma mère bien-aimée, si tendre et si profondément triste, qu'en y songeant, je me sentais fondre de pitié...

Je cours au dénouement de cette histoire qui me tue,

qui me dévore, qui me souille au delà de ce qui peut être pensé.

Quand je sortis du collège, celui qui se disait mon père avait tellement vieilli que j'eus peine à le reconnaître. Mais il était devenu, je crois, plus atroce.

Sa haine pour moi, d'ailleurs inexplicable, me parut s'être exaspérée jusqu'à une espèce de rage chronique, difficile à peindre, qui faisait songer à la possession démoniaque.

Les premières nuits, je me barricadai dans ma chambre, craignant qu'il ne profitât de mon sommeil pour m'égorger. Peur juvénile, sans doute, mais si justifiée par certains regards qu'il me lançait à la dérobée.

Peu ou point de paroles, d'ailleurs. *Les âmes se voyaient.* On avait la sensation d'être face à face aux deux bords d'un gouffre.

Quelques ordres brefs, quelques durs et coupants monosyllabes. C'était absolument tout.

Je n'eus pas besoin de génie pour deviner qu'il ne m'avait fait revenir que pour m'infliger quelque supplice nouveau. Mais j'étais maintenant un homme, j'avais l'expérience acquise dans les tribulations ignobles de l'internat universitaire, et j'eusse défié un jeune lion d'être plus armé que moi.

Comment prévoir la chose qui n'a pas de nom, l'ineffable horreur que le monstre me réservait?

Il était architecte, chargé de travaux assez importants, et je fus immédiatement dévolu aux petits soins d'un premier commis qui devait m'initier à l'art de bâtir.

Cet individu, que j'ai studieusement et très-lentement *saigné*, la semaine dernière, avant de quitter Paris, était l'homme de confiance, l'âme damnée de mon père. Je me souvenais de l'avoir toujours vu dans la maison. Il me faisait travailler sans relâche du matin au soir.

Le premier mois étant achevé, il prit tout à coup un

air bon enfant pour me déclarer que son patron, moins coriace que je ne paraissais le croire, avait résolu de me gratifier chaque mois d'une raisonnable somme, quoique je n'eusse besoin de rien sous son toit.

— Mais, ajouta-t-il, on sait ce que c'est que les jeunes gens. Le plaisir leur est nécessaire après une journée de travail, et monsieur votre père l'a parfaitement compris. Je suis même chargé de vous remettre une clef de la porte extérieure, pour que vous puissiez rentrer à l'heure qu'il vous plaira, quand vous sortirez le soir. On tient à vous faire sentir que vous n'êtes pas un prisonnier.

L'argent que me donna cet intermédiaire — mon premier argent! — m'amollit naturellement le cœur, et je ne songeai plus à me défier de lui.

Il en profita sur-le-champ pour me soutirer toute la confiance possible, ce qui n'était vraiment pas un travail d'Hercule, puisque je n'avais que dix-huit ans et pas un ami sur la terre.

Bon enfant de plus en plus, il devint, peu à peu, mon chaperon de libertinage, daigna se soûler en ma compagnie et me fit connaître les bons endroits....

Bâclons l'épisode final. Un jour, le terrible drôle, qui *savait* ce qu'il faisait, me donna l'adresse — qu'il tenait sans doute en réserve pour le moment opportun — d'une femme « charmante, quoique un peu mûre », qui me comblerait de délices.

Deux heures plus tard, je *couchais avec ma mère*, qui ne me reconnut que le lendemain.

Agréez, etc.

LÁ FEMME PAUVRE[1]

ÉPISODE CONTEMPORAIN

Pro defunctis fratribus,
propinquis et benefactoribus.

CLOTILDE

. . . .

La porte s'ouvrit enfin, et Clotilde parut. Ce fut comme l'entrée d'avril dans la cale d'un ponton.

Clotilde Maréchal, « la fille à Isidore », comme on disait dans Grenelle, appartenait à la catégorie de ces êtres touchants et tristes dont la vue ranime la constance des suppliciés.

Elle était plutôt jolie que belle, mais sa haute taille, légèrement voûtée aux épaules par le poids des mauvais jours, lui donnait un assez grand air. C'était la seule chose qu'elle tînt de sa mère, dont elle était le repoussoir angélique et qui contrastait avec elle en disparates infinies.

Ses magnifiques cheveux du noir le plus éclatant, ses vastes yeux de gitane captive, « d'où semblaient couler des ténèbres », mais où flottait l'escadre vaincue des

1. Paris, Société du Mercure de France, 1897.

Résignations, la pâleur douloureuse de son visage enfantin dont les lignes, modifiées par de très-savantes angoisses, étaient devenues presques sévères, enfin la souplesse voluptueuse de ses attitudes et de sa démarche lui avaient valu la réputation de posséder ce que les bourgeois de Paris appellent entre eux une *tournure espagnole*.

Pauvre Espagnole, singulièrement timide! A cause de son sourire, on ne pouvait la regarder sans avoir envie de pleurer. Toutes les nostalgies de la tendresse — comme des oiselles désolées que le bûcheron décourage — voltigeaient autour de ses lèvres sans malice qu'on aurait pu croire vermillonnées au pinceau, tellement le sang de son cœur s'y précipitait pour le baiser.

Ce navrant et divin sourire, qui demandait grâce et qui bonnement voulait plaire, ne pouvait être oublié, quand on l'avait obtenu par la plus banale prévenance.

En 1879, elle avait environ trente ans, déjà trente ans de misère, de piétinement, de désespoir ! Les roses meurtries de son adolescence de galère avaient été cruellement effeuillées par les ouragans, dans la vasque noire du mélancolique jardin de ses rêves ; mais, quand même, tout un orient de jeunesse était encore déployé sur elle, comme l'irradiation lumineuse de son âme que rien n'avait pu vieillir.

On sentait si bien qu'un peu de bonheur l'aurait rendue ravissante et qu'à défaut de joie terrestre l'humble créature aurait pu s'embraser peut-être, ainsi que la torche amoureuse de l'Evangile, en voyant passer le Christ aux pieds nus !

Mais, le Sauveur, cloué depuis dix-neuf siècles, ne descend guère de sa Croix, tout exprès pour les pauvres filles, et l'expérience personnelle de l'infortunée Clotilde était peu capable de la fortifier dans l'espoir des consolations humaines.....

Le cœur de la malheureuse fillette, comprimé dans

un étau implacable, avait donc résorbé silencieusement ses peines, sans avoir jamais pu se barricader ni s'endurcir.

Quoi qu'on pût lui faire, elle agonisait de la soif d'amour et, n'ayant personne à chérir, elle entrait parfois, au milieu du jour, dans les pénombrales églises, pour y sangloter à l'aise au fond de quelque chapelle tout à fait obscure...

Pauvre être abandonné ! C'était dur de penser qu'elle n'avait pas eu d'autres joies dans son enfance ni dans les plus fraîches années de sa jeunesse ! Sans doute, elle avait bien essayé de se lier avec les apprenties qu'elle avait connues à son atelier de dorure. Mais sa timidité presque maladive leur avait déplu, sa douceur extrême et la noblesse ingénue de son maintien avaient révolté ces petites souillasses qui la traitèrent de « poseuse », en même temps qu'une pudeur instinctive la préservait de leurs putréfiants exemples.

Ah ! certes, elle avait tout appris, et ses oreilles ne lui avaient guère permis d'ignorer les fanges les plus intimes de l'humanité d'en bas ! Mais le ramage vicieux de ces impubères ne pénétrait pas son âme, qui demeurait aussi chaste que le rosaire d'une visitandine.

C'est pour cela qu'elle allait offrir ses larmes au Dieu des églises, sans savoir qu'elle accomplissait ainsi le grand sacrifice, la béatifique et la formidable Offrande qui a beaucoup plus, sans doute, que le pouvoir de déplacer les constellations, puisque le Seigneur Jésus n'a pas obtenu de boisson meilleure pour le réconforter dans la Sueur de Sang et dans l'Agonie.

Elle n'était pourtant pas ce que les Eaques des sacristies appellent une *pieuse enfant*. Elle avait reçu le semblant d'instruction religieuse que confèrent ordinairement, dans les paroisses de Paris, les entrepreneurs de catéchisme.

Sa mère qui ne se livrait à d'autres pratiques dévo-

tieuses que l'invocation postiche d'un ciel décousu et qui pensait, comme toute vraie guenon bourgeoise, que « les simagrées offensent notre Créateur », n'était pas précisément le modèle qu'il aurait fallu pour l'acheminer à la perfection chrétienne.

Elle lui avait « fait faire » sa première communion, à l'exemple de toutes les paillardes femelles de boutiquiers, parce que c'était l'occasion d'un exceptionnel déploiement de sensibilité maternelle. Mais elle aurait improuvé les exagérations superstitieuses de la prière et surtout l'inutile effusion des larmes dans des endroits écartés.

Scrupuleusement, elle observait la profonde liturgie des détaillants orthodoxes, laquelle consiste à *tirer* les Rois, à manger de la merluche le Vendredi Saint, des crêpes à la Saint-Jean, de la cochonnaille à Noël et surtout, oh! surtout, à porter des fleurs aux « chers absents », le Jour des Morts. Le paroxysme du délire eût été de lui demander davantage.

Oui, ces heures d'attendrissement avaient été les meilleures de la vie de Clotilde, et le simulacre de passion qui lui était venu plus tard ne les avait certes pas values.

Au moins, elles ne lui avaient pas laissé d'amertume, ces heures bénies, où les sources de son cœur invoquaient silencieusement les sources du ciel.

Elle se souvenait d'avoir senti la Douceur même, et, quand elle fondait en pleurs, c'était comme une impression très-lointaine, infiniment mystérieuse, un pressentiment *anonyme* d'avoir étanché des soifs inconnues, d'avoir consolé Quelqu'un d'ineffable...

Un certain jour, ah! ce souvenir ne s'effacerait jamais, un Personnage lui avait parlé, un prêtre à longue barbe blanche de patriarche, portant la croix pectorale et l'améthyste et qui paraissait venir de ces solitudes situées aux confins du monde où se promènent, sous des cieux terribles, les lions évangéliques de l'Episcopat.

Voyant pleurer une si jeune fille, il s'était approché, la considérant avec bonté. Il l'avait bénie d'une très-lente bénédiction, en remuant doucement les lèvres, et lui posant ensuite la main sur la tête, à la façon d'un dominateur des âmes :

— Mon enfant, avait-il dit, pourquoi pleurez-vous ?

Elle l'entendait encore, cette voix calme et pénétrante qui lui avait paru la voix d'un être surhumain. Mais qu'aurait-elle pu répondre, en un tel moment, sinon qu'elle se mourait du désir de vivre ? Elle le regarda seulement de ses grands yeux de chevrette perdue, où lisait si bien sa peine.

C'est alors que l'étranger ajouta ces paroles étonnantes qu'elle ne devait jamais oublier :

— On a dû, quelquefois, vous parler d'Eve, qui est la Mère du genre humain. C'est une grande Sainte aux yeux de l'Eglise, quoiqu'on ne l'honore guère dans cet Occident où son nom est souvent mêlé à des réflexions profanes. Mais on l'invoque toujours, dans nos chrétientés du vieil Orient, où les traditions antiques se sont conservées. Son Nom signifie la *Mère des Vivants*... Dieu, qui fait toutes nos pensées, a voulu, sans doute, que je me souvinsse d'Elle en vous voyant. Adressez-vous donc à cette mère qui vous est plus proche que celle qui vous engendra. Elle seule, croyez-moi, peut vous secourir, puisque vous ne ressemblez à personne, pauvre enfant qui avez soif de la Vie !... Peut-être aussi l'Esprit-Saint vous a-t-il marquée de son redoutable Signe, car les voies sont bien inconnues... Adieu, ma douce fille, je repars dans quelques instants pour des contrées éloignées d'où je ne reviendrai probablement jamais, à cause de mon très-grand âge... Cependant, je ne vous oublierai pas... *Quand vous serez dans les flammes*, souvenez-vous du vieux missionnaire qui priera pour vous au fond des déserts.

Et il était parti, en effet, après avoir laissé une pièce

de vingt francs sur l'accoudoir du prie-Dieu, où Clotilde resta clouée par l'étonnement et par le respect le plus indicible...

Un modèle d'atelier! Etait-ce possible? Elle avait pourtant bien promis qu'aucun homme, désormais, ne la *verrait* plus. Mais les pauvres ne possèdent même pas leurs corps, et quand ils gisent dans les hôpitaux, après que leur âme désespérée s'est enfuie, leurs pitoyables et précieux corps promis à l'éternelle Résurrection, — ô douloureux Christ! — on les emporte sans croix ni oraison, loin de votre église et de vos autels, loin de ces beaux vitraux consolants où vos Amis sont représentés, pour servir, comme des carcasses d'animaux immondes, aux profanations inutiles des corbeaux de la science humaine.

La loi des malheureux est par trop dure, en vérité! C'est donc tout à fait impossible qu'une fille indigente échappe, de manière ou d'autre, à la prostitution!

Car enfin, qu'elle vende son corps, la nudité de son corps, pour ceci ou pour cela, c'est bien toujours la prostitution. Les yeux des hommes sont aussi dévorants que leurs mains impures et ce que les peintres font passer sur leurs toiles, c'est la pudeur même qu'il a fallu renier pour leur servir de modèle.

Oui, certainement, la *pudeur* même. On leur donne cela, aux artistes, pour un peu d'argent. On leur vend précisément l'unique chose qui ait le juste poids d'une rançon dans la balance où le Créateur équilibre ses nébuleuses... Ne comprend-on pas que cela, c'est plus bas encore que ce qu'on appelle communément la prostitution?...

Alors, sans autre préambule, sans aucun lyrisme élégiaque et sans nul détour, sans atténuation ni apologie, elle raconta sa vie déflorée qui ressemblait à dix mille vies.

— Mon existence est une campagne triste où il pleut toujours...

Son voisin ne songeait plus à l'observer. Dompté par une simplicité inconnue, il savourait en silence, dans la région de son âme la plus ignorée de lui-même, la magique et paradoxale suavité de cette candeur sans innocence.

Pour la première fois, peut-être, il se demandait à quoi pouvait bien servir d'être si malin et d'avoir bêtement galvaudé sa vie dans les expérimentations ou les sondages les plus ambitieux, pour arriver à découvrir à fleur de trottoir, sous un pavé de la voie banale, cette source de cristal qui chantait si bien sa fraîche complainte.

— ... Les paroles de ce Missionnaire, disait-elle, furent pour moi comme des oiseaux du Paradis qui auraient fait leur nid dans mon cœur...

Sans le vouloir et sans le savoir, elle ruisselait de ces familières images si fréquentes chez les écrivains mystiques. Le tissu léger de son langage, qui laissait voir les formes pures de sa pensée, n'était presque rien de plus qu'un rappel constant des humbles choses de la nature qu'elle avait pu voir.

Cette Primitive se peignait naïvement elle-même avec les couleurs en très-petit nombre qu'elle possédait, sans égard aux lois perspectives et aux différentes valeurs, ne craignant pas de faire avancer monstrueusement un horizon ou d'éclabousser de lumière certains points obscurs. Mais, toujours, elle apparaissait lointaine, minuscule, obombrée, comme exilée de son propre drame, — errante et perdue dans des sillons noirs, une petite lampe à la main.

Parfois, cependant, elle avait des mots étranges qui déchiraient, ainsi que des éclairs, le fond de son âme :
— J'ai cherché l'amour comme les mendiants cherchent les vipères ! — Quand j'ai frappé monsieur Chapuis,

j'ai cru qu'il me poussait un chêne dans le cœur!... Et c'était tout. La transparente rivière continuait à travers les bocages de mancenilliers ou les clairières dangereuses de son récit.

Rien ne fut omis. Sa chute vulgaire fut racontée sans excuse, avec toutes les circonstances qui pouvaient la faire détester. Elle montra sa mère telle qu'elle était, sans amertume ni ressentiment, rappelant même deux ou trois conjonctures anciennes où cette sorcière avait paru l'aimer sans calcul.

Enfin, elle ondoya de la plus insolite poésie son auditeur, à qui elle apparut telle qu'une incroyable virtuose du Renoncement chrétien...

MARCHENOIR A LA SALETTE

— J'ai donc fait un jour le pèlerinage de la Salette. J'ai voulu voir cette montagne glorieuse que les Pieds de la Reine des Prophètes ont touchée et où le Saint-Esprit a proféré, par sa Bouche, le cantique le plus formidable que les hommes aient entendu depuis le *Magnificat*. Je suis monté vers ce gouffre de lumière, un jour d'orage, dans la pluie furieuse, dans l'effort des vents enragés, dans l'ouragan de mon espoir et le tourbillon de mes pensées, l'oreille rompue des cris du torrent... Je compte bien ne pas mourir sans avoir fixé dans quelque livre d'amour le ressouvenir surhumain de cette escalade où j'offrais toute mon âme à Dieu dans les cent mille mains de mon désir...

Vous devinez que je pouvais être dans un joli état d'âme. J'étais venu là sur l'avis ancien d'un sublime prêtre, mort depuis des années, qui m'avait dit : « Quand vous penserez que Dieu vous abandonne, allez

vous plaindre à sa Mère sur cette montagne. » *Turris Davidica!* pensais-je. Il ne me fallait pas moins que les « mille boucliers suspendus et toute l'armature des forts » dont a parlé Salomon. Jamais je ne pourrais être assez cuirassé contre mon épouvantable chagrin. Et voici que, déjà, sur le chemin où je venais de m'élancer, malgré la tempête et les conseils, j'étais indiciblement transporté !

Que vous dirai-je? Quand je fus au sommet et que j'aperçus la Mère assise sur une pierre et pleurant dans ses mains, auprès de cette petite fontaine qui semble lui couler des yeux, je vins tomber aux pieds des barreaux et je m'épuisai de larmes et de sanglots, en demandant grâce à Celle qui fut nommée : *Omnipotentia supplex.* Combien dura cette prostration, cette inondation du Cocyte ? Je n'en sais rien. A mon arrivée, le crépuscule commençait à peine; quand je me relevai, aussi faible qu'un centenaire convalescent, il faisait complètement nuit et je pus croire que toutes mes larmes étincelaient dans le noir des cieux, car il me sembla que mes racines s'étaient retournées en haut.

Ah! mes amis, que cette impression fut divine! Autour de moi, le silence humain. Nul autre bruit que celui de la fontaine miraculeuse à l'unisson de cette musique du Paradis que faisaient tous les ruissellements de la montagne et parfois, aussi, dans un grand lointain, les claires sonnailles de quelques troupeaux. Je ne sais comment vous exprimer cela. J'étais comme un homme sans péché qui vient de mourir, tellement je ne souffrais plus! Je brûlais de la joie des « voleurs du ciel » dont le Sauveur Jésus a parlé. Un ange, sans doute, quelque séraphin très-patient, avait décroché de moi, fil à fil, tout le tramail de mon désespoir, et j'exultais dans l'ivresse de la Folie sainte, en allant frapper à la porte du monastère où les voyageurs sont hébergés...

Marchenoir, ce perpétuel vaincu de la vie, avait reçu le privilège ironique d'une éloquence de victorieux. Il n'était pas seulement un de ces Ravisseurs évangéliques rappelés par lui, à qui ne résistent pas les Légions des Cieux. Il était encore, et beaucoup plus même, un de ces Doux à qui la Terre fut concédée.

Quelle que fût l'occasion de son discours et l'objet dont il s'occupât, on regardait généralement comme une chose difficile de résister à ce nouveau Juge d'Israël qui combattait des deux mains. Du premier coup, il vous bondissait sur le cœur.

L'image continuelle et qui jaillissait sans effort se précisait par la voix ou par l'attitude, avec une vigueur spontanée qui déconcertait la défensive.

De même que la plupart des grands orateurs, il apparaissait aussitôt en plein conflit, se grandissant de sa colère contre des ennemis invisibles, et, tout le temps qu'il parlait, on voyait en lui s'agiter son âme — comme on verrait une grande Infante prisonnière venir coller sa face aux vitraux d'un Escurial incendié...

LES ANGES

— Monsieur, vous êtes beau comme un ange ! — Madame, vous avez de l'esprit comme un démon !

S'il y eut jamais un champ de manœuvres où se soient exercés avec ampleur les instincts de prostitution particuliers à la race humaine, c'est assurément le royaume des Esprits célestes ou le sombre empire des Intelligences réprouvées.

On a tellement compris que l'habitacle cellulaire de la Désobéissance est rempli de compagnons invisibles, qu'on a voulu, dans tous les temps, les associer en

quelque manière aux actes visibles qui s'accomplissaient dans les divers cabanons.

Alors, on s'est appelé : mon Chérubin! ou : mon petit Satan! et toutes les cochonneries sublunaires, aussi bien que les sottises les plus triomphales, ont été pratiquées sous d'arbitraires invocations qui déshonoraient à la fois le ciel et l'enfer. Et, pour assouvir les cœurs en travail de démangeaisons sublimes, la poésie et l'imagerie plastique se sont évertuées aux apothéoses.

Ils sont Sept, — ô mon tendre Amour! — qui vous regardent curieusement des Sept encoignures de l'Eternité. On les croirait sur le point de coller leurs bouches aux épouvantables Olifants du rappel des morts, et leurs indicibles mains, que n'inventerait aucun délire, sont déjà crispées autour des Sept Coupes de la fureur.

Que la petite lampe qui brûle devant le plus humble autel de la Chrétienté leur fasse un signe, et les habitants du globe voudront sauter dans les planètes pour échapper à la plaie de la terre, à la plaie de la mer, à la plaie des fleuves, à l'hostilité du soleil, aux immigrations affreuses de l'Abîme, à l'effarante cavalerie des Incendiaires et surtout à l'universel regard du Juge!

En vérité, ce sont les « Sept qui se tiennent en la présence de Dieu », nous dit l'Apocalypse, et c'est tout ce que l'on en peut savoir. Mais il n'est pas défendu de supposer, — comme pour les étoiles, — qu'il y en a des millions d'autres dont le moindre est capable d'exterminer en une seule nuit les cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens de Sennachérib ; sans parler de ceux-là qu'on nomme précisément les démons et qui sont, au fond des puits du chaos, l'image renversée de tous ces flambeaux crépitants du ciel.

Si la vie est un festin, voilà nos convives ; si elle est une comédie, voilà nos comparses ; et tels sont les formidables Visiteurs de notre sommeil, si elle n'est qu'un rêve.

Lorsqu'un entremetteur d'idéal barytonne les splendeurs *angéliques* de Célimène, sa sottise a pour témoins les Neuf multitudes, les Neuf cataractes spirituelles que Platon ne connaissait pas : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances, Principautés, Archanges et Anges, parmi lesquels il faudrait peut être choisir... Si c'est l'enfer qu'on invoque, c'est — à l'autre pôle — exactement la même aventure.

Et pourtant, ils sont nos très-proches, les Voyageurs perpétuels de la lumineuse Echelle du Patriarche, et nous sommes avertis que chacun de nous est avaricieusement gardé par l'un d'entre eux, comme un inestimable trésor, contre les saccages de l'autre abîme, — ce qui donne la plus confondante idée du genre humain.

Le plus sordide chenapan est si précieux qu'il a, pour veiller exclusivement sur sa personne, quelqu'un de semblable à Celui qui précédait le camp d'Israël dans la colonne de nuées et dans la colonne de feu, et le Séraphin qui brûla les lèvres du plus immense de tous les prophètes est peut-être le convoyeur, aussi grand que tous les mondes, chargé d'escorter la très-ignoble cargaison d'une vieille âme de pédagogue ou de magistrat.

Un ange réconforte Elie dans son épouvante fameuse; un autre accompagne dans leur fournaise les Enfants Hébreux; un troisième ferme la gueule des lions de Daniel; un quatrième enfin, qui se nomme « le grand Prince », disputant avec le Diable, ne se trouve pas encore assez colossal pour le maudire, et l'Esprit-Saint est représenté comme le seul miroir où ces acolytes inimaginables de l'homme puissent avoir le désir de se contempler.

Qui donc sommes-nous, *en réalité*, pour que de tels défenseurs nous soient préposés et surtout, qui sont-ils eux-mêmes, ces enchaînés à notre destin dont *il n'est*

pas dit que Dieu les ait faits, comme nous, à sa Ressemblance et qui n'ont ni corps ni figure ?

C'est à leur sujet qu'il fut écrit de ne jamais « oublier l'hospitalité », de peur qu'il ne s'en cachât quelques-uns parmi les nécessiteux étrangers.

Si tel vagabond criait tout à coup : « Je suis Raphaël ! Je paraissais boire et manger avec vous ; mais ma nourriture est invisible et ce que je bois ne saurait apparaître aux hommes » ; qui sait si la terreur du pauvre bourgeois ne s'étendrait pas aux constellations ?

Fumant de peur, il découvrirait que chacun vit à tâtons dans son alvéole de ténèbres, sans rien savoir de ceux qui sont à sa droite ni de ceux qui sont à sa gauche, sans pouvoir deviner le « nom » véritable de ceux qui pleurent en haut ni de ceux qui souffrent en bas, sans pressentir *ce qu'il est lui-même*, et sans comprendre jamais les murmures ou les clameurs qui se propagent indéfiniment le long des couloirs sonores...

LE PARADIS TERRESTRE

Une parenthèse est ici nécessaire. Les bonnes gens qui n'aiment pas la *digression* ou qui regardent l'Infini comme un hors-d'œuvre, sont dévotement suppliées de ne pas lire ce chapitre qui ne modifiera rien ni personne et qui sera probablement regardé comme la chose la plus vaine qu'on pût écrire.

A tout prendre, ces gracieux lecteurs feraient encore mieux de ne pas ouvrir du tout le présent volume qui n'est lui-même qu'une longue digression sur le mal de vivre, sur l'infernale disgrâce de subsister, sans groin, dans une société sans Dieu.

L'auteur n'a jamais promis d'amuser personne. Il a même quelquefois promis le contraire et a fidèlement tenu sa parole. Aucun juge n'a le devoir de lui demander davantage. La fin de cette *histoire* est, d'ailleurs, si sombre, — quoique illuminée de bien étranges flambeaux — qu'elle viendra toujours assez tôt pour l'attendrissement ou l'horreur des sentimentales punaises qui s'intéressent aux romans d'amour.

Il est incontestable que le fait de recevoir des présents, et surtout ce qu'on est convenu d'appeler des *cadeaux utiles*, est, aux yeux du monde, l'effet évident d'une monstrueuse dépravation, quand la femme qui les reçoit est disponible et que l'homme, célibataire ou non, qui a l'audace de les offrir, n'est ni son proche parent ni son fiancé. Mais la dépravation, de simplement monstrueuse qu'elle était, devient *excessive* si les objets — offerts d'une part et franchement acceptés de l'autre — sont d'usage intime et, conséquemment, significatifs de turpitudes. L'oblation d'une chemise, par exemple, crie vers le ciel...

A ce point de vue, l'indéfendable Clotilde eût été réprouvée par les moralistes économes, avec une énergie presque surhumaine. Du côté des femmes, cependant, les plus hautes bégueules eussent été forcées de reconnaître, au cours de leurs anathèmes, que Gacougnol avait fait à peine son devoir et que ses dons, quels qu'ils fussent, — en supposant même la magnificence de plusieurs califes, — n'auraient jamais pu être qu'une défectueuse et insuffisante offrande.

Les femmes sont universellement persuadées que *tout leur est dû*. Cette croyance est dans leur nature comme le triangle est inscrit dans la circonférence qu'il détermine. Belle ou laide, esclave ou impératrice, chacune ayant le droit de se supposer la Femme, nulle n'échappe à cet instinct merveilleux de conservation du sceptre dont la Titulaire est toujours attendue par le genre humain.

L'affreux cuistre Schopenhauer, qui passa sa vie à observer l'horizon du fond d'un puits, était certes bien incapable de soupçonner l'origine *surnaturelle* du sentiment dominateur qui précipite les hommes les plus forts sous les pieds des femmes, et la chiennerie contemporaine a glorifié sans hésitation ce blasphémateur de l'Amour.

De l'Amour assurément, car la femme ne peut pas être ni se croire autre chose que l'Amour lui-même, et le Paradis terrestre, cherché depuis tant de siècles, par les dons Juans de tous les niveaux, est sa prodigieuse Image.

Il n'y a donc, pour la femme, créature temporairement, *provisoirement* inférieure, que deux aspects, deux modalités essentielles dont il est indispensable que l'Infini s'accommode : la Béatitude ou la Volupté. Entre les deux, il n'y a que l'*Honnête Femme*, c'est-à-dire la femelle du Bourgeois, réprouvé absolu qu'aucun holocauste ne rédime.

Une sainte peut tomber dans la boue et une prostituée monter dans la lumière, mais jamais ni l'une ni l'autre ne pourra devenir une honnête femme, — parce que l'effrayante vache aride qu'on appelle une honnête femme, et qui refusa naguère l'hospitalité de Bethléem à l'Enfant-Dieu, est dans une impuissance éternelle de s'évader de son néant par la chute ou par l'ascension.

Mais toutes ont un point commun, c'est la préconception assurée de leur dignité de dispensatrices de la Joie. *Causa nostræ lætitiæ! Janua cœli!* Dieu seul peut savoir de quelle façon, parfois, ces formes sacrées s'amalgament à la méditation des plus pures et ce que leur mystérieuse physiologie leur suggère !...

Toutes — qu'elles le sachent ou qu'elles l'ignorent — sont persuadées que leur corps est le Paradis. *Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis a principio : in quo posuit hominem quem formaverat.* Par

conséquent, nulle prière, nulle pénitence, nul martyre n'ont une suffisante efficacité d'impétration pour obtenir cet inestimable joyau que le poids en diamants des nébuleuses ne pourrait payer.

Jugez de ce qu'elles donnent quand elles se donnent et mesurez leur sacrilège quand elles se vendent!

Or, voici la conclusion tirée des Prophètes. La femme a RAISON de croire tout cela et de pretendre tout cela. Elle a infiniment raison, puisque son corps, — cette partie de son corps! — fut le tabernacle du Dieu vivant et que nul, pas même un archange, ne peut assigner des bornes à la *solidarité* de ce confondant mystère!

LE MOYEN AGE

— Le Moyen Age, mon enfant, c'était une immense église comme on n'en verra plus jusqu'à ce que Dieu revienne sur terre, — un lieu de prières aussi vaste que tout l'Occident et bâti sur dix siècles d'extase qui font penser aux Dix Commandements du Sabaoth! C'était l'agenouillement universel dans l'adoration ou dans la terreur. Les blasphémateurs eux-mêmes et les sanguinaires étaient à genoux, parce qu'il n'y avait pas d'autre attitude en la présence du Crucifié redoutable qui devait juger tous les hommes... Au dehors, il n'y avait que les ténèbres pleines de dragons et de cérémonies infernales. On était toujours à la Mort du Christ, et le soleil ne se montrait pas. Les pauvres gens des campagnes labouraient le sol en tremblant, comme s'ils avaient craint d'éveiller les trépassés avant l'heure. Les chevaliers et leurs serviteurs de guerre chevauchaient silencieusement au loin, sur les horizons, dans le crépuscule. Tout le monde pleurait en demandant grâce. Quelquefois une

rafale subite ouvrait les portes, poussant les sombres figures de l'extérieur jusqu'au fond du sanctuaire, dont tous les flambeaux s'éteignaient, et on n'entendait plus qu'un très-long cri d'épouvante répercuté dans les deux mondes angéliques, en attendant que le Vicaire du Rédempteur eût élevé ses terribles Mains conjuratrices... Les mille ans du Moyen Age ont été la durée du grand deuil chrétien, de votre patronne sainte Clotilde à Christophe Colomb, qui emporta l'enthousiasme de la Charité dans son cercueil, — car il n'y a que les Saints ou les antagonistes des Saints capables de délimiter l'histoire.

Un jour, il y a beaucoup d'années, je fus le spectateur d'une des grandes inondations de la Loire. J'étais très-jeune, par conséquent imbécile et aussi peu croyant qu'on peut l'être, quand on est mordu par tous les scorpions de la fantaisie. J'avais voyagé vingt-quatre heures dans ces joyeuses campagnes tourangelles, remplies alors des vibrations du tocsin. Aussi loin que mes regards pouvaient aller, sur tous les chemins et tous les sentiers, à travers les vignobles et les bois, j'avais été le contemplateur de la panique d'une population au désespoir fuyant devant la grande folle meurtrière qui avalait les villages, arrachait les ponts, charriait des pans de forêts, des montagnes de débris, des granges pleines de moissons, des troupeaux avec leurs étables, et tordait tous les obstacles en mugissant comme une armée d'hippopotames. Cela sous un ciel jaune et sanguinolent qui avait l'air d'un autre fleuve en colère et paraissait annoncer un supplément d'extermination. J'arrivai enfin à une petite ville éperdue et je suivis une foule pâle qui se ruait dans une église des temps anciens, dont toutes les cloches sautaient à la fois.

Je n'oublierai jamais ce spectacle. Au milieu de la nef obscure, une vieille châsse en ruines, tirée de quelques dessous d'autel, avait été déposée par terre, et huit bra-

siers rouges, allumés dans des grilles ou des réchauds, l'éclairaient en guise de cierges au niveau du sol. Tout autour, des hommes, des femmes, des enfants, un peuple entier prosterné, vautré sur les dalles et les mains jointes au-dessus des têtes, suppliaient le Saint dont les ossements étaient là de les délivrer du fléau. La houle des gémissements était énorme et se renouvelait à chaque instant comme la respiration de la mer. Déjà fort ému par tout ce qui avait précédé, je me mis à pleurer et à prier en union de cœur avec cette pauvre multitude et je connus alors, par les yeux de l'esprit et par les oreilles de l'âme, ce qu'avait dû être le Moyen Age!

Un recul soudain de mon imagination me transporta au milieu de ces temps lointains où on ne s'interrompait de souffrir que pour implorer. La scène que j'avais sous les yeux fut pour moi le type certain de cent mille scènes identiques réparties sur trente générations malheureuses dont l'étonnante misère est à peine mentionnée dans les histoires. Depuis Attila jusqu'aux incursions musulmanes et de la célèbre « fureur des Normands » à la rage anglaise qui dura Cent ans, je calculai que des millions d'infortunes s'étaient ainsi répandues partout devant les reliques sacrées des Martyrs ou des Confesseurs que l'on disait être les seuls amis de l'indigent et du lamentable.

Nous autres, la canaille, nous sommes les fils de cette patience merveilleuse et lorsque, après Luther et sa séquelle de raisonneurs, nous reniâmes les grands Seigneurs du Paradis qui avaient consolé nos pères, il était juste que nous fussions retranchés, comme des chiens, du banquet de poésie où furent conviées si longtemps les simples âmes. Car ces hommes d'oraison, ces ignorants sans murmure que méprise notre suffisance d'idiots, ces opprimés portaient, dans leurs cœurs et dans leurs cerveaux, la Jérusalem céleste. Ils traduisaient, comme ils pouvaient, leurs extases, dans la pierre des cathédrales,

dans les vitraux brûlants des chapelles, sur le vélin des livres d'heures et tout notre effort, quand nous avons un peu de génie, c'est de remonter à cette source lumineuse...

On le voit, l'enseignement de Gacougnol était surtout esthétique. Ayant découvert en son élève une appétence extraordinaire du Beau en toutes choses, il portait là tout son zèle et ne lui présentait jamais un autre objectif, assuré que cet esprit vierge, qui frémissait comme les libellules dans la lumière, comprendrait toujours ce qu'on écrirait pour lui sur le rayon d'or.....

PRIÈRE DE CLOTILDE A ÈVE

... Voici donc sa prière d'*enfant* qui eût certainement effaré les confiseurs de litanies dans tous les laboratoires de la dévotion achalandée :

— Ma Mère bien-aimée, qui avez été trompée par le Serpent dans le beau Jardin, je Vous prie de me faire aimer la ressemblance de Dieu qui est en moi, afin que je ne sois pas trop malheureuse quand je me regarderai souffrir.

S'il y a quelque reptile dangereux dans mon voisinage, avertissez-moi par pitié. Mettez-lui sur la tête une couronne de charbons ardents pour que je le reconnaisse à force d'en avoir peur.

Ne souffrez pas que je sois trompée à mon tour sur la qualité d'une humble joie dont la nouveauté m'enivre et qui ne durera peut-être pas autant de jours qu'il en faudrait pour me désaccoutumer de l'humiliation.

Je sais bien, pauvre Mère, qu'on ne Vous aime pas beaucoup dans ce monde que Votre Curiosité a perdu et je me désole en songeant que Votre Nom magnifique est si rarement invoqué.

On oublie que Vous avez dû porter à l'avance *tous* les repentirs de l'Humanité et que c'est une chose épouvantable d'avoir tant d'enfants ingrats...

Mais, depuis que Vous me fûtes montrée par le bon vieillard, je Vous ai toujours parlé avec affection et j'ai senti Votre compagnie dans les heures les plus douloureuses.

Je me rappelle qu'en mon sommeil, Vous me preniez par la main et qu'on allait ensemble dans un pays adorable où les lions et les rossignols périssaient de mélancolie.

Vous me disiez que c'était le Jardin perdu, et Vos grandes larmes, qui ressemblaient à de la lumière, étaient si pesantes qu'elles m'écrasaient en tombant sur moi.

Cela me consolait, pourtant, et je m'éveillais en me sentant *vivre*. M'abandonnerez-Vous aujourd'hui, parce que d'autres ont eu pitié de Votre enfant ?...

L ENLUMINURE

Léopold se persuada que l'art de Marchenoir correspondait mystérieusement au sien. La violente couleur de l'écrivain, sa barbarie cauteleuse et alambiquée ; l'insistance giratoire, l'enroulement têtu de certaines images cruelles revenant avec obstination sur elles-mêmes comme les convolvulacées; l'audace inouïe de cette forme, nombreuse autant qu'une horde et si rapide, quoique pesamment armée; le tumulte sage de ce vocabulaire panaché de flammes et de cendres ainsi que le Vésuve aux derniers jours de Pompéi, balafré d'or, incrusté, crénelé, denticulé de gemmes antiques, à la façon d'une châsse de martyr; mais surtout l'élar-

gissement prodigieux qu'un pareil style conférait soudain à la moins ambitieuse des thèses, au postulat le plus infime et le plus acclimaté ; — tout cela parut à Léopold un miroir magique où bientôt il se déchiffra lui-même avec le hoquet de l'admiration.

— Vous êtes un enlumineur beaucoup plus fort que moi, avait-il dit simplement à Marchenoir, et je sollicite vos conseils.

— Pourquoi pas? avait répondu celui-ci. Ne suis-je pas le contemporain des derniers hommes du Bas-Empire ?

Et il s'était expliqué :

— On oublie toujours que le Moyen Age a duré mille ans. De Clovis et d'Anastase jusqu'au Christophore, en passant par Jeanne d'Arc et le dernier Constantin, la mesure est pleine. Mille ans! N'est-ce pas inintelligible?

Quand on nous dit que le soleil est quatorze cent mille fois plus gros que la terre et qu'un gouffre de trente-huit millions de lieues nous en sépare, ces chiffres nous paraissent absolument dénués de sens. Même observation pour la durée de telle ou telle période historique. L'homme est si surnaturel que ce qu'il réalise le moins, ce sont les notions de temps et d'espace.

Dix siècles! cent soixante papes, six cents rois ou empereurs, sans compter les princes barbares, trente ou quarante dynasties et à peu près autant de révolutions qu'il y eut de batailles! Allez donc vous y reconnaître, fussiez-vous archange!

Massacres, dévastations, villes en feu, villes en prières, populations suspendues à la frange de la robe des thaumaturges, carillons et tocsins, pestes et famines, interdits et tremblements, cyclones d'enthousiasme et trombes d'épouvante ; pas de halte, même sous les pieds des trônes, nul refuge certain, même dans la Maison de Dieu! Les Saints, il est vrai, poussent dans les ruines et font ce

qu'ils peuvent pour que « ces jours soient abrégés », mais ce sont des jours de vingt-cinq ans, hélas! et il n'en faut pas moins de quarante.

Carême sans exemple dont la durée, plus encore que la rigueur, met en désarroi la faculté de penser. On conçoit que certains désespérés demandent à Dieu si cette pénitence incomparable était simplement pour aboutir aux alléluias dérisoires de la Renaissance et à la vacherie chrétienne de ce dernier siècle!

Moi, Marchenoir, je ne puis former une pareille interpellation, puisque, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, je suis un contemporain des derniers hommes du Bas-Empire et, par conséquent, fort étranger à ce qui a suivi la ruine de Byzance. Il me suffit de croire que tant de souffrances furent endurées pour que vînt un jour la merveilleuse passiflore du Moyen Age qui s'est appelée Jeanne d'Arc, après laquelle, vraiment, le Moyen Age pouvait bien mourir.

Il râla, cependant, jusqu'au Christophore qui devait le porter en terre et, seulement alors, l'abjecte modernité eut la permission d'apparaître. Mais la prise de Constantinople est la grande ligne de démarcation.

Le Moyen Age sans Constantinople parut aussitôt comme un arbre immense dont on aurait tranché les racines. Pensez que c'était le Reliquaire du monde, l'œcuménique Châsse d'or, et que les ossements dispersés de ses vieux Martyrs, où l'Esprit-Saint s'était reposé parmi tant d'ingrates générations, ont pu couvrir toutes les villes de l'Occident d'une lumineuse poussière!

Elle avait beau être schismatique et très-perfide, polluée d'ignominies, ruisselante d'yeux crevés et de sang pourri, elle avait beau faire horreur aux Papes et aux Chevaliers, c'était quand même la porte de Jérusalem où les bons pécheurs avaient tous l'espoir de mourir d'amour. Une porte si belle qu'elle éblouissait les chrétiens jusqu'en Bretagne, jusqu'au fond des golfes scandinaves! Quelque

chose enfin comme un soleil qui ne se serait jamais couché !

Dites-vous, monsieur l'enlumineur, que les somptueuses applications d'or qui font la gloire des missels du très-vieux temps ne sont pas moins que le reflet de l'inimaginable Byzance dans le crépuscule de ces monastères de l'Irlande ou de la Gothie, autour desquels les loups affamés accompagnaient de leurs hurlements le chant des moines implorant Dieu pour les pèlerins du Saint Tombeau. Ainsi parle Orderic Vital, qui fut un conteur d'une ingénuité sublime.

Depuis le jour où l'empereur Anastase avait affublé Clovis des insignes de la dignité consulaire, il est bien certain que tout ce qui pouvait avoir en Europe quelque vibration de poésie s'était tourné vers cette Ville étrange, la *seule* au monde que le déluge barbare n'eût pas engloutie.

Rome, cela va sans dire, demeurait toujours la Mère. C'était là que résidait le Geôlier de Béatitude qui tient les Clefs en sa main, qui lie et qui délie. Oui, sans doute, mais ce Siège de l'incontestable Primauté, à force d'outrages, avait perdu tout son décor, tandis que l'autre, la rivale de l'Eternelle, n'avàit eu qu'à étendre les mains, un peu au-dessus de ses imprenables murs, pour tirer à elle toute la magnificence du globe. Comment des peuples si jeunes auraient-ils pu se défendre contre cette prostituée qui ensorcelait les califes ou les rois persans, et dont le mirage seul a fait sortir la Reine de l'Adriatique du sein des eaux ?

L'art de l'Enluminure, je l'ai déjà dit, fut une diffusion photogénique de Byzance à travers l'âme rêveuse et mélancolique des Occidentaux ; le miroir à contre-jour, et miraculeusement adouci par une enfantine foi, de ses mosaïques, de ses pierreries, de ses palais, de ses dômes peints, de sa Corne d'Or, de sa Propontide et de son ciel. Il fut, par excellence, l'Art du Moyen Age et devait

nécessairement finir avec lui. Lorsque Byzance devint l'auge à cochons des Musulmans, le prestige qui l'avait fait naître s'évanouit, et les rêveurs au désespoir tombèrent dans l'encre indélébile de Gutenberg ou dans l'huile épaisse des Renaissants.

Ce devait être la fin de tout pour un individu tel que moi et pour la demi-douzaine de maniaques dont je suis frère. Vous avez l'avantage d'être un de ceux-là, mon cher Léopold, et, si vous m'avez compris, nous pouvons attendre le Jugement universel en nous serrant affectueusement la main.

LA POPULACE DE BYZANCE

Ce tableau, qui a fait connaître Lazare Druide, est ainsi ordonnancé. L'horrible Andronic Ier, bourreau de l'Empire, inopinément jeté à bas de son trône, est abandonné à la racaille de Constantinople. Et quelle racaille! Toutes les écumes de la Méditerranée : bandits venus de Carthage, de Syracuse, de Thessalonique, d'Alexandrie, d'Ascalon, de Césarée, d'Antioche ; matelots gênois ou pisans; aventuriers cypriotes, crétois, arméniens, ciliciens et turcomans; sans parler de ce grouillement barbare, de cette vase dangereuse du Danube qui empuantit la Grèce depuis le Bulgaroctone.

On a jeté le prince infâme dans ce chaos, dans cette cohue effroyable, comme on jette un ver dans une fourmilière. On a dit au peuple : — Voici ton empereur, mange-le, mais sois équitable. Il faut que chaque chien ait son lambeau. Et ce peuple immonde, exécuteur d'une justice qu'il ignore, désarticule et grignote son empereur pendant trois jours.

Andronic, dit-on, souffrit en paix jusqu'à la fin, se

bornant à soupirer, de temps en temps : — *Seigneur, ayez pitié de moi, pourquoi froissez-vous encore un roseau déjà brisé?...*

La misère de ce creveur d'yeux, parricide et sacrilège, est si profonde et sa *solitude* si parfaite, qu'on croirait vraiment qu'il assume, à la façon d'un Rédempteur, l'abomination de la multitude qui le déchire. Ce monstre est si seul qu'il ressemble à un Dieu qui meurt. Sa face pleine de sang oriente les outrages de tout un monde, et il traîne la douleur universelle comme un manteau.

Puisse la racaille, quand son œuvre sera finie, emporter dans ses yeux féroces l'éblouissement de ce soleil de tortures qui a étonné l'histoire! Il fallait, sans doute, la sublimité piaculaire d'une telle horreur pour que l'écroulement du vieil empire fût retardé trois cents ans.

Que dire d'un peintre capable de suggérer de telles pensées? Et la suggestion est si forte, une fois de plus, si spontanée, si victorieuse, que le cadre, tout démesuré qu'il soit, éclate, et que le drame pantelant s'échappe, se déroule, ainsi qu'un dragon, sur les spectateurs épouvantés.....

LE SAINT SÉPULCRE

— De tout ce que vous nous avez dit, Marchenoir, je ne peux et ne veux retenir qu'un mot qui me précipite, je suis forcé de l'avouer, dans un gouffre de stupéfaction. *Suis-je un artiste?* avez-vous crié tout à l'heure, de l'air d'un corsaire qu'on menacerait d'enchaîner au banc d'une chiourme. Notre ami vous en a exprimé son étonnement qui n'a pas dû être médiocre. Voulez-vous me permettre une question ? Si vous n'êtes pas artiste, qu'êtes-vous donc ?

— Je suis Pèlerin du Saint Tombeau! répondit Mar-

chenoir de sa belle voix grave et claire qui fait ordinairement osciller les crêtes et les caroncules. Je suis cela et rien de plus. La vie n'a pas d'autre objet, et la *folie* des Croisades est ce qui a le plus honoré la raison humaine. Antérieurement au crétinisme scientifique, les enfants savaient que le Sépulcre du Sauveur est le Centre de l'univers, le pivot et le cœur des mondes. La terre peut tourner autant qu'on voudra autour du Soleil. J'y consens, mais à condition que cet astre, qui n'est pas informé de nos lois astronomiques, poursuive tranquillement sa révolution autour de ce point imperceptible et que les milliards de systèmes qui forment la roue de la Voie lactée continuent le mouvement. Les cieux inimaginables n'ont pas d'autre emploi que de marquer la place d'une vieille pierre où Jésus a dormi trois jours.

Né, pour ma désolation indicible, dans un fantôme de siècle où cette notion rudimentaire est totalement oubliée, pouvais-je mieux faire que de ramasser le bâton des vieux voyageurs qui crurent à l'accomplissement infaillible de la Parole de Dieu ?

Il me suffit de croire avec eux que le Lieu Saint doit redevenir, au temps marqué, le Siège épiscopal et royal de cette Parole qui jugera toutes les paroles. Ainsi sera résolue l'Anxiété fameuse que les politiciens nomment si sottement la *Question d'Orient*.

Alors, que voulez-vous que je vous dise ? Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste que l'expédient de mettre au service de la Vérité *ce qui m'a été donné par le* MENSONGE. Ressource précaire et dangereuse, car le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux !

... Nous devrions être horriblement tristes, ajouta l'étrange prophète, comme se parlant à lui-même. *Voici que le jour descend et que vient la nuit où personne ne travaille plus.* Nous sommes très-vieux, et ceux qui nous suivent sont plus vieux encore. Notre décrépitude est si

profonde que nous ne savons même pas que nous sommes des IDOLATRES.

Quand Jésus viendra, ceux d'entre nous qui « veilleront » encore, à la clarté d'une petite lampe, n'auront plus la force de se tourner vers Sa Face, tellement ils seront attentifs à interroger les *Signes* qui ne peuvent pas donner la Vie. Il faudra que la Lumière les frappe dans le dos et qu'ils soient jugés par derrière!...

SONGE DE CLOTILDE

Vêtue avec magnificence et beaucoup plus belle que les reines, elle se voit assise dans un lieu très-bas. Elle a froid et elle a peur, mais, pour le salut du monde, il ne lui serait pas possible de remuer le bout d'un doigt.

Le silence est énorme et l'obscurité, à quelques pas, est si compacte, si coagulée, si poisseuse, que le soleil s'y éteindrait.

Les pensées ou les sentiments qu'elle faisait marcher devant elle, quand elle était vive et forte, sont engloutis dans ces ténèbres.

Son puissant désir de vivre a disparu. Il lui semble que son cœur est vide, que Dieu est infiniment loin, et que son corps inerte est une petite colline triste au fond d'un immense abîme.

Sans doute que tout est détruit sur la terre. Pourtant elle n'a pas vu la Croix de Feu qui doit apparaître quand Jésus viendra dans sa gloire, pour juger vivants et morts. Elle n'a rien vu et rien entendu.

— Ai-je donc été jugée pendant mon sommeil? songe-t-elle.

Le silence, à la fin, s'émeut et se plisse, comme une

eau de plomb où s'éveilleraient des bêtes inconnues. Elle entend un bruit...

Oh! mais si faible, si lointain, qu'on dirait d'un de ces pauvres trépassés qui n'ont presque pas la permission d'appeler à leur secours et que les vivants cruels n'écoutent jamais.

Le cœur de la pitoyable fille bat à gros coups contre les murailles de son sein, cloche sourde et muette dont le branle désespéré ne troublerait pas un atome...

Le bruit extérieur augmente. Un moment, on cogne, on vocifère, puis le silence retombe.

Or, il n'y a plus de ténèbres. Elles ont pris la fuite, comme un troupeau noir qu'une panique aurait dispersé.

Clotilde voit une étendue morne et pâle, « une terre déserte, sans voie et sans eau », selon les paroles du Prophète, et le bon Gacougnol lui apparaît.

Il est mort, il a un couteau planté dans le cœur, et sa poitrine est inondée de sang. Il ne marche pas, il glisse ainsi qu'une masse légère poussée par le vent. Il passe tout près d'elle, la regarde de ses yeux éteints, avec une compassion douloureuse, et lui dit :

— Vous êtes nue, ma pauvre fille! prenez mon manteau.

Elle découvre, alors, qu'elle est entièrement nue. Mais le spectre, déjà, n'a plus de manteau à lui donner, plus de visage, plus de mains, et le geste qu'il voulut faire a suffi pour le dissiper.

Marchenoir surgit à son tour. Celui-là, du moins, paraît vivre. Mais on ne distingue pas sa figure, tant il marche courbé, et quel fardeau! — Dieu de miséricorde! — quel fardeau épouvantable sur ses épaules.

Ensuite, c'est fini. Personne ne passera plus. Une impénétrable forêt a jailli du sol, une de ces forêts du tropique où la foudre allume des incendies. En voilà un précisément qui éclate. Effrayant et magnifique spectacle!

O Jésus en agonie! n'est-ce pas Léopold qu'elle aperçoit au centre de la fournaise, avec sa haute et dédaigneuse face ravagée par d'inconcevables tourments? Il aura été surpris, le malheureux! Le voilà qui lutte contre ces cascades de feu, comme il lutterait contre une armée d'hippopotames en colère. Mais sa chevelure s'est enflammée, il se croise les bras et brûle, impassible, comme un flambeau...

La dormeuse a pu, enfin, jeter un grand cri. Réveillée instantanément, elle s'élance hors de son lit, arrache d'une main ferme ses rideaux en feu, les foule sous un tapis et ouvre la fenêtre pour chasser l'odeur suffocante...

LAMENTATION DU PIRATE

... Ce nom qui *appartient à l'histoire* et qui me fait horreur, je serai forcé, si nous nous marions, de le livrer aux gens de la municipalité. Ils l'inscriront sur leurs registres, entre celui d'un marchand de volailles et celui d'un croque-mort, et ils l'afficheront à la porte de leur mairie. Les curieux apprendront ainsi que vous êtes coiffée par moi d'une des plus anciennes couronnes comtales qu'il y ait en France. J'espère qu'on l'aura oublié au bout de huit jours. Laisons cela.

Voici mon histoire ou mon roman que je vais expédier sans phrases, car ces souvenirs me tuent.

Mon père était un homme brutal et d'un orgueil terrible. Je ne me souviens pas d'avoir reçu de lui une caresse ni une parole affectueuse, et sa mort a été pour moi une délivrance.

Quant à ma mère, dont je ne puis me rappeler les traits, on m'a dit qu'il l'avait assassinée à coups de pied dans le ventre.

J'avais une sœur illégitime un peu plus âgée que moi, élevée, depuis sa naissance, au fond d'une province. Je ne l'ai connue que lorsque j'étais déjà tout à fait un homme. On ne m'en parlait jamais. Notre père, qui aurait pu la reconnaître, avait pris sur lui de me priver de cette affection.

J'ai donc vécu aussi seul qu'un orphelin, livré aux domestiques, d'abord, puis envoyé dans un lycée où on me laissa croupir des années. Naturellement enclin à la mélancolie, une pareille éducation n'était pas pour me dilater le cœur. Je doute qu'il y ait jamais eu un enfant plus sombre.

Parvenu à l'adolescence, je me mis à faire la noce, la plus imbécile et la plus lugubre des noces, je vous prie de le croire, jusqu'au jour, marqué par un effroyable destin, où je fis la connaissance d'une jeune fille que je nommerai... voyons ! Antoinette, si vous voulez.

Ne me demandez pas son portrait. Elle était très-belle, je crois. Mais il y avait en cette créature, d'ailleurs innocente, quoique rencontrée pour ma damnation, une force perverse, une *affinité* mystérieuse et irrésistible qui me soutira le cœur.

Dès le premier regard que nous échangeâmes, je sentis que j'avais les fers aux pieds, les fers aux mains et sur les épaules un carcan de fer. Ce fut un amour noir, dévorant, impétueux comme un bouillon de lave... et presque aussitôt partagé.

... Elle devint ma maîtresse, vous entendez bien ? Clotilde, ma *maîtresse!* reprit le narrateur, après un silence, la face crispée, et de l'air d'un marin qui entendrait rugir le Maelstrom.

Des circonstances très-singulières qu'un démon, sans doute, calcula, ne permirent pas que notre conscience fût sollicitée, une minute, par des pensées ou des considérations étrangères à notre délire, qui était vraiment une chose inouïe, une frénésie de damnés.

Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, nous ne savions à peu près rien l'un de l'autre. Nous nous étions vus, pour la première fois, dans un lieu public où j'avais eu l'occasion de lui rendre un service insignifiant dont je sus me prévaloir pour me présenter chez elle.

Vivant à peu près indépendante auprès d'une vieille dame en enfance qui se disait sa tante maternelle, il nous fut loisible de nous empoisonner l'un de l'autre, et nous ne connûmes pas d'autre souci.

Un jour, néanmoins, la duègne eut l'air de se réveiller et me pria, d'un ton bizarre, de vouloir bien lui faire connaître l'objet de mes visites continuelles.

— Mais, madame, lui dis-je, ne le savez-vous donc pas? C'est mon intention formelle, aussi bien que mon désir le plus vif, d'épouser mademoiselle votre nièce le plus tôt possible. Je crois savoir qu'elle partage mes sentiments et j'ai l'honneur de vous demander officiellement sa main.

La demande était tardive, ridicule et, à tous les points de vue, fort irrégulière. Cependant, je ne mentais pas.

A ces mots, elle poussa un grand cri et prit la fuite en se couvrant de signes de croix, comme si elle avait vu le diable.

Antoinette n'était pas là pour me donner une explication ou s'étonner avec moi, et je dus me retirer...

Je ne l'ai jamais revue, la pauvre Antoinette! Il y a de cela vingt ans, et je ne saurais dire aujourd'hui si elle est vivante ou morte...

Il s'arrêta une seconde fois, n'ayant plus de forces.

Clotilde fit le tour de la table et vint se mettre à côté de lui.

— Mon ami, lui dit-elle, posant la main sur son épaule, mon cher mari, toujours et quand même, n'allez pas plus loin. Je n'ai pas besoin de confidences qui vous font souffrir et je ne suis pas un prêtre pour en-

tendre votre confession. Ne vous ai-je pas dit que nous sommes *deux* malheureux ? Je vous en supplie, ne gâtons pas notre joie.

— Il me reste, continua l'homme avec autorité, à vous faire le récit de la scène terrible du lendemain.

Mon père me fit appeler. Je verrai toute ma vie l'abominable figure dont il m'accueillit. C'était un grand vieillard, couleur de tison, d'une soixantaine d'années, étonnamment vigoureux encore et fameux par des prouesses de divers genres dont quelques-unes, je crois, furent assez peu honorables.

Il avait fait la guerre, pour son plaisir, en divers pays du monde, particulièrement en Asie, et passait pour le plus féroce brigand que nous eût légué le moyen âge.

Le trait le plus saillant de son caractère était une impatience chronique, un mécontentement perpétuel qui devenait de la rage à la plus légère contradiction. Aussi incapable de longanimité que de pardon, héros couvert de sang d'un très-grand nombre de duels où il avait été horriblement et scandaleusement heureux, cette brute méchante, qu'il aurait fallu traquer avec des meutes et assommer dans un lieu maudit, étalait, en outre, des mœurs d'un sadisme épouvantable. Nous sommes, paraît-il, une race bâtarde qui a donné pas mal de monstres.

Je dois reconnaître, pourtant, qu'il est mort, en 1870, d'une manière qui a pu racheter une partie de ses crimes. Il s'est fait tuer dans les Vosges, à la tête d'une compagnie franche qu'il commandait en casse-cou, et on raconte qu'il vendit sa peau très-cher.

— Monsieur, cria-t-il, dès qu'il m'aperçut, j'ai l'honneur de vous dire que vous êtes un parfait drôle.

A cette époque, j'avais déjà une fort belle crête, et cette injure me parut impossible à supporter. Je répliquai donc sur-le-champ :

— Est-ce pour m'adresser des compliments de ce genre que vous m'avez fait venir, mon père?

Je crus qu'il allait me sauter à la gorge. Mais il se ravisa.

— Je devrais vous gifler à tour de bras pour cette insolence, dit-il. Je réglerai ce compte une autre fois. Pour le moment, nous avons à causer. Vous avez déclaré hier à une personne respectable, qui a cru devoir m'avertir, votre intention d'épouser à bref délai, avec ou sans mon consentement, cela va sans dire, une certaine jeune fille. Est-ce vrai ?

— Parfaitement exact.

— Charmant ! Vous auriez eu le toupet d'affirmer aussi que cette jeune fille partage vos sentiments très-purs ?

— Je ne sais jusqu'à quel point mes sentiments peuvent être qualifiés de purs, mais je crois être certain, en effet, qu'on ne les dédaigne pas.

— Ah ! ah ! vous en êtes certain. J'ai été pourtant aussi bête que ça, quand j'avais votre âge. Eh bien ! mon garçon, j'ai le regret de vous l'apprendre, ce morceau n'est pas pour votre bec... Voici une lettre que vous porterez vous-même, s'il vous plaît, à un de mes vieux camarades qui habite Constantinople. Je le prie de compléter votre éducation. Vous allez faire vos malles rapidement et vous partirez dans une heure.

Une montée de colère me suffoqua, d'entendre parler ainsi de ce que j'adorais. Puis, sans pouvoir deviner la véritable pensée de ce monstre, je le connaissais trop bien pour ne pas sentir que le ton de sarcasme qu'il affectait cachait quelque chose d'horrible, mais combien horrible ! grand Dieu ! comment aurais-je pu le prévoir ? Je pris la lettre et la déchirai en plusieurs morceaux.

— Partir dans une heure ! m'écriai-je, hurlant comme un sauvage. Tenez ! voilà le cas que je fais de vos ordres et voilà mon respect pour votre correspondance ! Oh !

vous pouvez m'assassiner comme vous avez assassiné ma mère et comme vous avez assassiné tant d'autres. Ce sera plus facile que de me dompter.

— Fils de chienne! gronda-t-il, courant sur moi.

Je n'avais pas le temps de fuir et je me croyais déjà mort, lorsqu'il s'arrêta. Voici ses paroles exactement, ses paroles impies, exécrables, venues de l'Abîme :

— Cette Antoinette avec qui tu as couché, triste cochon, et que j'ai fait élever moi-même, avec tant de soin, par une vieille cafarde, pour qu'un jour elle devînt mon petit succube le plus excitant, sais-tu qui elle est? Non, n'est-ce pas? tu ne t'en doutes guère, ni elle non plus. J'étais informé, heure par heure, de ce qui se passait entre vous deux. Mais *il ne me déplaisait pas que l'inceste préparât l'inceste*, car JE SUIS SON PÈRE ET TU ES SON FRÈRE!...

Clotilde! éloignez-vous un peu, je vous prie... J'arrachai du mur une arme chargée et je tirai sur ce démon, sans l'atteindre. J'allais recommencer, lorsqu'un domestique, accouru au bruit, me saisit à bras-le-corps. En même temps, je recevais sur la tête un coup formidable et je perdis connaissance.

Cette histoire vous fait peur, Clotilde. Elle est banale, cependant. Le monde ressemble à ces cavernes d'Algérie où s'empilaient, avec leur bétail, des populations rebelles qu'on y enfumait pour que les hommes et les animaux, suffoqués et rendus fous, se massacrassent dans les ténèbres. Les drames tels que celui-ci n'y sont pas rares. On les cache mieux, voilà tout. Le parricide et l'inceste, pour ne rien dire de quelques autres abominations, y prospèrent, Dieu le sait! à la condition d'être discrets et de paraître plus beaux que la vertu.

Nous étions des effrénés, nous autres, et le monde scandalisé nous condamna, car notre querelle avait eu des auditeurs qui la colportèrent. Mais que m'importait

le blâme d'une société de criminels et de criminelles dont je connaissais l'hypocrisie?

Deux jours après, je m'engageai pour servir dans les colonies et on n'entendit plus parler de moi. Plût à Dieu que j'eusse pu m'oublier moi-même !

J'ai appris que la malheureuse dont je me suis interdit de prononcer le vrai nom, s'était sauvée dans un monastère cistercien de la plus rigide observance et qu'on l'avait admise, malgré tout, à prendre le voile. Privé à la fois d'une amante et d'une sœur, *indistinctement* effroyables, il n'y avait plus devant moi qu'une existence de torturé.

Devenu soldat, je sollicitai les postes les plus dangereux, espérant me faire tuer pour en finir vite, et me battis en déchaîné. Je ne réussis qu'à obtenir de l'avancement.

Un jour, mon cancer me faisant souffrir plus que jamais, je courus me cacher au fond d'un bois et, d'une main ferme, le canon du revolver à la tempe, je tirai comme sur une bête enragée. Vous pouvez voir ici la cicatrice qui n'a, certes, rien de glorieux... La mort ne voulut pas de moi et n'en a jamais voulu. Pourtant je vous assure qu'aucun misérable ne l'a plus avidement cherchée.

Vers le commencement de l'odieuse campagne franco-allemande, on me fit officier pour me récompenser de l'acte de démence que voici :

Une batterie très-meurtrière nous écrasait. Avec une promptitude inconcevable, incompréhensible, j'attelai quatre chevaux à une voiture d'ambulance qui attendait son chargement d'estropiés. Aidé de deux hommes que j'éperonnais de ma folie, je fis avaler par force à chacun de ces animaux cabrés de terreur une énorme quantité d'alcool, puis, bondissant sur le siège et sabrant les croupes, j'arrivai en quelques minutes, comme la foudre et la tempête, sur les fourgons bavarois que je réussis à

faire sauter. Il y eut une espèce de cataclysme où plus de soixante Allemands laissèrent leurs carcasses. Et moi, qui aurais dû être foudroyé le premier, réduit en charpie, je fus retrouvé, le soir, à peine contusionné, sous un magma de tripes de chevaux, de cervelles d'hommes, de débris sanglants ou calcinés.

La guerre finie et mon père mort, je réalisai sa damnée fortune et l'employai tout entière, sans en réserver un centime, à l'organisation d'une caravane expéditionnaire au cœur de l'Afrique centrale, dans une région inexplorée jusqu'alors, entreprise des plus audacieuses dont j'avais le projet depuis longtemps.

Le peu que vous en avez appris chez Gacougnol, qui se plaisait à m'interroger, a pu vous faire entrevoir tout le poème. La plupart de mes compagnons y sont restés. Une fois de plus, la mort, prise de force, violée avec rage, bafouée comme une macaque, m'a dit : Non ! et s'est détournée de moi en ricanant.

Revenu sans le sou, j'ai essayé de tromper mon vautour. D'aventurier, je me suis fait artiste. Cette transposition, radicale en apparence, de mes facultés actives semblait avoir, au contraire, exaspéré sa fureur, quand vous apparûtes, enfin, ô Clotilde ! sur ma route affreuse...

J'ignore ce que votre cœur décidera, après ce que vous venez d'entendre, mais si je vous perds *maintenant*, ma situation sera cent fois plus épouvantable. Ne m'abandonnez pas ! Vous seule pouvez me sauver !

Clotilde s'était rapprochée du malheureux jusqu'à le tenir presque dans ses bras. Il se laissa crouler à terre, mit sa tête sur les genoux de la simple fille, et ses yeux, qu'on aurait pu croire plus arides que les citernes consumées dont il est parlé dans le Prophète lamentateur, devinrent des fontaines. Les sanglots suivirent, de rauques et de lourds sanglots, venus des endroits profonds, qui le secouèrent comme un roulis.

La pauvresse, très-doucement et sans parler, lissa du bout de ses doigts la crinière de ce lion affligé, attendit que la véhémence des pleurs se fût amortie, ensuite se pencha tout à fait vers lui, à la manière des fleurs qui n'en peuvent plus d'être sur leur tige, et, brisée elle-même de tendresse, emprisonnant des deux mains cette tête chère, lui dit à l'oreille :

— Pleure, mon bien-aimé, tant que tu pourras et tant que tu voudras. Pleure *chez* moi, pleure au fond de moi, pour ne plus jamais pleurer, sinon d'amour. Nul ne te verra, mon Léopold, je te cache et je te protège...

Tu m'as demandé ma réponse. La voici : Je suis incapable de vivre et même de mourir sans toi. Rentrons ce soir, pleins d'allégresse, dans ce Paris éblouissant. C'est pour nous qu'on l'illumine et qu'on le pavoise. Pour nous seuls, je te le dis, car il n'y a pas de joie comme notre joie et il n'y a pas de fête comme notre fête. C'est ce que je ne comprenais pas, sotte que j'étais! quand nous nous rencontrâmes, il y a quelques heures, dans le bienheureux jardin...

... Ecoute-moi, maintenant, mon amour. Tu iras trouver, demain, un pauvre prêtre que je t'indiquerai. Il a le pouvoir d'arracher de ta poitrine ce vieux cœur qui te fait tant souffrir et de te donner à la place un cœur nouveau... Après cela, si tu es diligent, qui sait? nous recevrons peut-être le sacrement de mariage avant qu'aient disparu les derniers drapeaux et que se soient éteints les derniers lampions.

Ces deux êtres, comme on n'en voit pas, se marièrent, en effet, une semaine plus tard.

ÉPITHALAME

La Belle Heure des Noces ! Ne serait-ce pas ici le lieu de citer cet épithalame sombre que Marchenoir écrivait, plusieurs années avant d'être l'un des témoins de Clotilde à son mariage, et qui dut, alors, lui revenir bien étrangement.

« Vous vous souviendrez, ma belle, quand les convives du festin des noces auront disparu et que vous serez seule avec votre époux, — n'est-ce pas ? vous vous souviendrez, peut-être, de cet invité mystérieux qui n'avait pas la *robe nuptiale* et qui fut jeté dans les Ténèbres extérieures.

« Les pleurs et le grincement des dents du misérable étaient si forts qu'on les entendait à travers le mur et que les portes lamées de bronze tremblaient sur leurs gonds, comme si une rafale puissante les eût assiégées.

« Vous ne savez pas qui était cet individu, et je ne le sais pas plus que vous, en vérité. Cependant, il me sembla que sa plainte remplissait la terre. Une minute, je vous le jure, une certaine minute, j'ai pensé que c'était là le gémissement de tous les captifs, de tous les exclus, de tous ceux qu'on abandonne, car tel est l'accompagnement nécessaire de la joie d'une épousée. L'espèce humaine est si désignée pour souffrir que la permission donnée à un seul couple d'être heureux, une heure, n'est pas trop payée du cri d'agonie d'un monde.

« Mais voici que votre maître, grelottant et pâle de désir, vous prend dans ses bras. Quelque chose d'infiniment délicieux, je le suppose du moins, va s'accomplir.

« Jetez un dernier regard sur la pendule, et si c'est en votre pouvoir, priez Dieu qu'il éloigne de vous le mauvais ange des statistiques... Une minute vient de s'écouler. Cela fait environ cent morts et cent nouveau-nés de plus. Une centaine de vagissements et une centaine de derniers soupirs. Le calcul est fait depuis longtemps. Le compte est exact. C'est la balance du grouillement de l'humanité. Dans une heure, il y aura six mille cadavres sous votre lit et six mille petits enfants, tout autour de vous, pleureront par terre ou dans des berceaux.

« Or, cela n'est rien. Il y a la multitude infinie de ceux qui ne sont plus à naître et qui n'ont pas encore assez souffert pour mourir. Il y a ceux qu'on écorche vivants, qu'on coupe en morceaux, qu'on brûle à petit feu, qu'on crucifie, qu'on flagelle, qu'on écartelle, qu'on tenaille, qu'on empale, qu'on assomme ou qu'on étrangle ; en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie, sans parler de notre Europe délectable ; dans les forêts et dans les cavernes, dans les bagnes ou les hôpitaux du monde entier.

« Au moment même où vous bêlerez de volupté, des grabataires ou des suppliciés, dont il serait puéril d'entreprendre le dénombrement, hurleront, comme en enfer, *sous la dent de vos péchés*. Vous m'entendez bien ? De vos péchés ! Car voici ce que vous ne savez certainement pas, aimable fantôme.

« Chaque être formé à la ressemblance du Dieu vivant a une clientèle inconnue dont il est, à la fois, le créancier et le débiteur. Quand cet être souffre, il paie la joie d'un grand nombre, mais quand il jouit dans sa chair coupable, il faut indispensablement que les autres assument sa peine.

« Fussiez-vous idiote, ce que je refuse de croire, vous êtes, néanmoins, une créature si précieuse que c'est tout juste, peut-être, si le saignement de dix mille cœurs

suffira pour vous assurer cette heure d'ivresse. Cœurs de pères, cœurs de mères, cœurs d'orphelins, cœurs d'opprimés et de pourchassés ; cœurs déchirés, percés, broyés ; cœurs qui tombent au désespoir comme des meules dans un gouffre ; tout cela, c'est pour vous seule. Votre jubilation est à ce prix.

« Sans que vous le sachiez, une armée d'esclaves travaille pour vous dans les ténèbres, à la façon de ces damnés qui fouillent le sol, au fond des puits noirs de la Belgique ou de l'Angleterre.

« Tenez ! en voilà un précisément qui était sur le dos, — comme vous-même en cet instant, — non pas dans des draps de dentelles, mais dans la boue. Monsieur votre père a tant fait la noce que ce vermisseau est peut-être un de vos frères, qui sait ? Il piquait au-dessus de sa tête pour détacher une de ces gemmes sombres et profitables qui font si tiède votre alcôve. Un bloc de houille est tombé sur lui, et voilà que son âme est devant Dieu ! Sa pauvre âme aveugle !... Le moment serait mal choisi, j'en conviens, pour réciter un *De profundis*.

« J'aurais sans doute, peu de chances d'être écouté, si je vous parlais du monde invisible, du vaste monde silencieux et impalpable qui est sans caresses et sans baisers.

« Celui-là intéresse, peut-être, quelques chartreux en prière ou quelques agonisants, mais il est au moins superflu de le rappeler à deux chrétiens dont la digestion est heureuse et qui se pétrissent avec ardeur.

« *Miseremini mei ! miseremini mei ! saltem vos, amici mei !*... Ah ! ils peuvent crier, les Défunts qui souffrent, les Trépassés pour qui nul ne prie. Leur clameur immense qui secoue les Tabernacles du ciel vibre moins dans notre atmosphère que les pennules d'un moucheron ou la quenouille d'une araignée filandière...

« — Encore une étreinte ! mon bien-aimé, s'il te reste

quelque vigueur. » O la belle heure! la belle nuit des noces! et comme elle fait penser à ces Epousailles de la fin des fins, lorsque après le congédiement des mondes et des jours, l'Agneau de Dieu, vêtu de sa Pourpre, viendra au devant de l'Epouse inimaginable!...

« Je sais bien, vous allez me dire que la vie serait impossible si on pensait continuellement à toutes ces choses, et qu'il n'y aurait plus une minute pour le bonheur. Je ne dis pas non. Cela dépend de ce que vous appelez Bonheur.

« Le Sacrement, je ne l'ignore pas, vous concède la permission de jouir de votre mari, et il serait téméraire de prétendre que l'acte par lequel vous allez peut-être concevoir un fils n'importe pas à la translation des globes.

« Je ne prétends rien, ô héritière de l'Eternité, sinon de vous suggérer une aperception telle quelle de l'Heure qui passe. L'Heure qui passe! Voyez-vous ce défilé de soixante Minutes frêles aux talons d'airain dont chacune écrase la terre...

« Le recueillement de votre chambre nuptiale, savez-vous de quoi il est fait? Je vais vous le dire. Il est fait de plusieurs milliards de cris lamentables si prodigieusement simultanés et à l'unisson, par chaque seconde, qu'ils se neutralisent d'une manière absolue et que cela équivaut à l'inscrutable Silence.

« En d'autres termes, c'est l'occasion, sans cesse renouvelée, pour votre Sauveur perpétuellement en croix, de proférer ce *Lamma Sabacthani* qui ramasse et concentre en lui tout gémissement, tout abandon, toute angoisse humaine et que, seul, peut ouïr, du fond de l'Impassibilité sans commencement ni fin, Notre Père qui est dans les cieux! »

LE GRAND INTERDIT DE FRANCE

... Marchenoir venait les voir quelquefois, sillonné de coups de foudre, pâle et conspué, la tête blanchie par l'écume des cataractes de la Turpitude contemporaine, mais plus impavide, plus indompté, plus invaincu, et remplissant la demeure tranquille des mugissements de sa colère.

— Pierre a de nouveau renié son Maître! criait le prophète, au lendemain de l'expulsion des communautés religieuses. Pierre, qui se « chauffe dans le vestibule » de Dieu et qui est « assis en pleine lumière », ne veut rien savoir de Jésus, quand la « servante » l'interroge. Il a trop peur qu'on le soufflète, lui aussi, et qu'on lui crache au visage!

Combien en faudra-t-il encore de ces reniements, pour que se décide enfin à chanter le « Coq » de France? Car *c'est la France qui est désignée par le Texte Saint.* La France dont le Paraclet a besoin ; la France où il se promène comme dans son jardin, et qui est la *Figure* la plus expressive du Royaume des cieux ; la France réservée, quand même, et toujours aimée par-dessus les autres nations, précisément parce qu'elle paraît être la plus déchue, et que l'Esprit vagabond ne résiste pas aux prostituées!

Ah ! si ce Pape, qui ne sait pas mieux que les vils accommodements de la politique, avait l'âme des Grégoire ou des Innocent! que ce serait beau!

Voyez-vous Léon XIII jetant l'Interdit sur les quatre-vingts diocèses de France, un Interdit absolu, *omni appellatione remota*, jusqu'à l'heure où tout ce grand peuple sanglotant demanderait grâce.

... Entendez-vous, à minuit, le glas de ces cloches

qui ne tinteront plus désormais. Le Cardinal-Archevêque, accompagné de son clergé, pénètre silencieusement dans la Cathédrale. D'une voix lugubre, les chanoines psalmodient, pour la dernière fois, le *Miserere*. Un voile noir cache le Christ. Les Reliques des Saints ont été transportées dans les souterrains. Les flammes ont consumé les derniers restes du Pain sacré. Alors, le légat couvert de l'étole violette, comme au jour de la Passion du Rédempteur, prononce à voix haute, au Nom de Jésus-Christ, l'Interdit sur la République Française...

A partir de ce moment, plus de messes, plus de Corps ni de Sang du Fils de Dieu, plus de chants solennels, plus de bénédictions. Les images des Martyrs et des Confesseurs ont été couchées par terre. On cessera d'instruire le peuple, de proclamer les vérités du Salut. Des pierres jetées du haut de la chaire, un peu avant qu'on ferme les portes, avertissent la multitude qu'ainsi le Tout-Puissant la repousse de sa présence. Plus de baptême, sinon à la hâte et dans les ténèbres, sans cierges ni fleurs ; plus de mariages, à moins que l'union ne soit consacrée sur des tombeaux ; plus d'absolution, plus d'extrême-onction, plus de sépulture !...

Je vous dis que la France ne pousserait qu'un cri ! Mourante de peur, elle comprendrait qu'on lui arrache les entrailles, elle se réveillerait de ses abominations comme d'un cauchemar, et le cantique de pénitence du vieux Coq des Gaules ressusciterait l'univers !...

LA MAISON AFFREUSE

ET LA MORT DE L'ENFANT

Le malheur est une larve accroupie dans les lieux humides. Les deux bannis de la Joie crurent flotter

dans des limbes de viscosité et de crépuscule. Le feu le plus ardent ne parvenait pas à sécher les murs, plus froids à l'intérieur qu'au dehors, comme dans les cachots ou les sépulcres, et sur lesquels pourrissait un papier horrible.

D'une petite cave haineuse, que n'avait certainement jamais élue la générosité d'aucun vin, parurent monter, au commencement de la nuit, des choses noires, des fourmis de ténèbres qui se répandaient dans les fentes et le long des joints d'un géographique parquet.

L'évidence d'une saleté monstrueuse éclata. Cette maison, illusoirement lessivée de quelques seaux d'eau, qnand elle attendait des visiteurs, était, en réalité, gluante, à peu près partout, d'on ne savait quels sédiments redoutables qu'il aurait fallu racler avec un labeur sans fin. La Gorgone du vomissement était accroupie dans la cuisine que l'incendie seul eût été capable de purifier. Dès la première heure, il fallut installer un fourneau dans une autre pièce. Au fond du jardin, de quel jardin ! persévérait un amas de détritus effrayants que le propriétaire avait promis de faire enlever et qui ne devait jamais disparaître.

Enfin, tout à coup, l'abomination. Une odeur indéfinissable, tenant le milieu entre le remugle d'un souterrain approvisionné de charognes et la touffeur alcaline d'une fosse d'aisances, vint sournoisement attaquer la muqueuse des locataires au désespoir.

Cette odeur ne sortait pas précisément des latrines, à peu près impraticables, d'ailleurs, ni d'aucun autre point déterminé. Elle rampait dans l'étroit espace et s'y déroulait à la manière d'un ruban de fumée, décrivant des cercles, des oves, des spirales, des lacets. Elle ondulait autour des meubles, montait au plafond, redescendait le long des portes, s'évadait dans l'escalier, rôdait d'une chambre à l'autre, laissant partout comme une buée de putréfaction et d'ordure.

Quelquefois elle semblait disparaître. Alors on la retrouvait au jardin, dans ce jardin des bords du Cocyte clos d'un mur de bagne capable d'inspirer la monomanie de l'évasion à un derviche bancal devenu équarrisseur de chameaux atteints de la peste.

Ce que fut pour les naufragés l'existence des premiers jours, il n'y a que l'ange préposé à la flagellation des Ames qui pourrait le dire.

La puanteur est un fourrier qui court en avant des Larves cruelles, quand il leur est permis de remonter du fond de l'abîme, et la peur froide l'accompagne. Certaines circonstances trop affreuses pour n'être pas réelles et, d'ailleurs, promptement suivies de quelle rafale d'horreur! ne permirent pas à Clotilde d'abord, et à son mari ensuite, de douter qu'ils ne fussent tombés, pour la trempe surnaturelle de leur courage, dans un de ces lieux maudits, que ne désigne comme tel aucun cadastre fiscal, où l'Ennemi des hommes prend son délice et se met à califourchon.

Le petit Lazare, paraissant indisposé depuis le désarroi funèbre de l'emménagement, sa mère dormait seule, près de lui, dans une chambre du rez-de-chaussée qu'on avait trouvée un peu moins sinistre que les autres. Léopoid fermait avec soin toutes les issues et gagnait une cellule fétide à l'étage supérieur.

Dès la seconde nuit, Clotilde fut arrachée au sommeil par des coups d'une violence extrême frappés à la porte extérieure, comme si quelque malfaiteur essayait de l'enfoncer. L'enfant dormait et le père, dont elle crut entendre de loin la respiration égale et sonore, ne semblait pas avoir été troublé. Le vacarme avait donc été *pour elle seule*. Glacée de terreur et n'osant bouger, elle invoqua les âmes pieuses des morts qu'on dit puissantes pour écarter les sombres esprits. Le lendemain, elle n'en parla pas, mais il lui resta, de cette première visitation de l'Epouvante, une anxiété lourde,

une transe de catacombes dont elle eut le cœur crispé.

D'analogues *avertissements* lui furent donnés, les nuits suivantes. Elle entendit une voix panique hurlant à la mort. Des heurts mystérieux d'impatience et de colère firent sonner les cloisons et jusqu'au bois de son lit. Affolée, hagarde, ayant la sensation d'une griffe dans ses cheveux, mais craignant de partager ce hors-d'œuvre d'agonie avec son malheureux homme, elle fit venir un prêtre de la paroisse pour bénir la maison.

« *Pax huic domui et omnibus habitantibus in ea...* Seigneur, tu m'arroseras avec l'hysope et je serai net; tu me laveras et je serai blanchi plus que la neige... Exauce-nous, Seigneur saint, Père tout-puissant, éternel Dieu, et de tes cieux daigne envoyer ton saint ange pour qu'il garde, réchauffe dans son sein, protège, visite et défende ceux qui résident en cet habitacle. Par le Christ Notre-Seigneur. »

La nuit qui vint sur cette bénédiction fut paisible, mais celle d'après, ah! Jésus très-obéissant qui sortîtes de la mort et du tombeau, quelle épouvantable nuit!

Un cri inhumain, un croassement de supplicié par les démons mit la pauvre femme sur son séant, yeux dilatés, dents claquantes, membres disloqués par le tremblement et cœur poussé, comme le battant d'une cloche d'alarme, contre les parois de ce flanc qui avait porté un enfant de Dieu. Elle se jeta au berceau de son fils. L'innocent n'avait pas cessé de dormir et la clarté pâle de la veilleuse le montrait si pâle qu'elle chercha son souffle.

Elle fut alors frappée de cette circonstance qu'il dormait trop depuis une semaine, qu'il dormait presque continuellement et qu'il avait toujours froid aux pieds. Comprimant une crise de sanglots, elle le prit très-doucement dans ses bras et le porta près du feu.

Quelle heure pouvait-il être? Elle ne le sut jamais. Il pleuvait un silence énorme, un de ces silences qui

font perceptible la rumeur des petites cataractes artérielles...

L'enfant exhale une plainte faible. La mère ayant essayé vainement de le faire boire, il s'agite, paraît soudain tout égaré, jette ses bras mignons contre l'Invisible, à la manière des puissants qui meurent, et commence le râle de son agonie.

Clotilde, comblée d'effroi, mais ne comprenant pas encore que c'est la fin, met la tête du cher souffrant sur son épaule, dans une position qui l'a plus d'une fois calmé, et se promène longtemps en larmes, le suppliant de ne pas la quitter, appelant à son secours les Vierges Martyres à qui les lions ou les crocodiles mangeaient les entrailles pour l'amusement de la populace.

Elle voudrait bien la présence de son mari, mais elle n'ose élever la voix et l'escalier est si difficile dans les ténèbres, surtout avec un pareil fardeau ! A la fin, le petit être tombe de son cou sur son sein, et elle comprend.

— Léopold ! notre enfant meurt ! crie-t-elle d'une voix terrible.

Celui-ci a dit plus tard que cette clameur l'avait atteint dans son sommeil, comme un bloc de marbre atteint le plongeur au fond d'un gouffre. Accouru tel qu'un projectile, il n'eut que le temps de recueillir le dernier frisson de cette commençante vie, le dernier regard sans lumière de ces yeux charmants dont l'azur clair se faïença, s'émailla d'une *vitre* laiteuse qui les éteignit...

En présence de la mort d'un petit enfant, l'Art et la Poésie ressemblent vraiment à de très-grandes misères. Quelques rêveurs, qui paraissaient eux-mêmes aussi grands que toute la Misère du monde, firent ce qu'ils purent. Mais les gémissements des mères et, plus encore la houle silencieuse de la poitrine des pères ont une bien autre puissance que les mots ou les couleurs, tel-

lement la peine de l'homme appartient au monde invisible...

« Les renards ont leurs tanières », dit la Parole. Le plus bas degré de la misère est, assurément, de n'avoir pas ce qui peut s'appeler un domicile. Quand le poids du jour a été écrasant, quand l'esprit et les membres n'en peuvent plus, et qu'à force de souffrir on a entrevu l'abomination *réelle* de ce monde qui est le spectacle des Séraphins épouvantés, — quel rafraîchissement de se retirer en un lieu quelconque où on est vraiment chez soi, vraiment seul, vraiment séparé, où on peut décoller le masque exigé par l'indifférence universelle, et fermer sa porte, et prendre sa douleur par la main, et la presser longuement sur sa poitrine, à l'abri des douces murailles qui cachent les pleurs ! Cette consolation des plus pauvres était refusée aux deux misérables...

Souvent seule à la maison, Clotilde songeait à son enfant sous la terre. De tout son courage, elle tâchait habituellement d'écarter l'image précise, l'image terrible, mais l'obsession était la plus forte.

C'était d'abord un point, rien qu'un point au bord du cœur, qui lui coupait brusquement la respiration. Un peu après, son aiguille s'échappait de ses doigts, sa jolie tête se renversait en arrière dans un mouvement d'agonie, ses mains se crispaient, se contracturaient au-dessus de son visage. — *Fiat voluntas tua !* gémissait-elle, et sa détresse était infinie.

Si elle faisait assez de pitié à Celui qui regarde tourner les mondes pour qu'un flot de larmes vînt la secourir et que le supplice diminuât, elle en demeurait étourdie, somnolente, hallucinée.

— Ne va pas dans ce coin noir, mon enfant mignon ! — *Ne touche pas à ce grand couteau qui pourrait percer ton petit cœur !* — Prends garde aux méchants hommes

qui t'emporteraient ! — Viens dormir sur mes genoux, mon amour malade !

Prononçait-elle vraiment ces mots, où reparaissait la trace des anciens tourments ? Elle n'eût pu le dire, mais ils frappaient son oreille comme des sons que sa bouche aurait proférés, et le souvenir de cet être mort à onze mois se confondait tellement dans son esprit, avec l'idée *lustrale* de la Pauvreté, qu'elle le revoyait auprès d'elle, âgé de *cinq* ans... On ne sait pas ce que les âmes peuvent souffrir.

Aux très-vieux temps, il était recommandé, dans les affres de la torture, d'invoquer le Bon Larron, et de rester immobile, de ne pas bouger, de ne pas remuer les lèvres, quelle que fût l'angoisse. Mais cela, ô Dieu ! c'est le secret de vos Martyrs, c'est la méthode sainte qui n'est pas facile aux chrétiens privés de miracles. Le partage de la multitude n'est-il pas d'expirer de soif au bord de vos fleuves !...

Enfin, on put quitter l'endroit effroyable...

LA PAUVRETÉ SE PROMÈNE

« Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » Depuis le gouffre de cette Parole, aucun homme n'a jamais pu dire ce que c'est que la Pauvreté.

Les Saints qui l'ont épousée d'amour et qui lui ont fait beaucoup d'enfants assurent qu'elle est infiniment aimable. Ceux qui ne veulent pas de cette compagne meurent quelquefois d'épouvante ou de désespoir sous son baiser, et la multitude passe « de l'utérus au sépulcre » sans savoir ce qu'il faut penser de ce monstre

Quand on interroge Dieu, il répond que c'est Lui qui

est le Pauvre : *Ego sum pauper.* Quand on ne l'interroge pas, Il étale sa magnificence.

La Création paraît être une fleur de la Pauvreté infinie; et le chef-d'œuvre suprême de Celui qu'on nomme le Tout-Puissant a été de se faire crucifier comme un voleur dans l'Ignominie absolue.

Les Anges se taisent et les Démons tremblants s'arrachent la langue pour ne pas parler. Les seuls idiots de ce dernier siècle ont entrepris d'élucider le mystère.

En attendant que l'abîme les engloutisse, la Pauvreté se promène tranquillement avec son masque et son *crible*.....

Clotilde se lève, jette son livre sur une table, regarde autour d'elle avec détresse. Elle aperçoit le grand vieux Christ en bois peint, relique du XIVe siècle que lui a donnée son mari. C'est là seulement qu'elle sera bien. Elle met son front sur les pieds durs de cette image et dit en pleurant :

— Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ! Il est écrit dans votre Livre que vous avez eu *peur* en votre Agonie, lorsque votre âme était triste jusqu'à la mort, et que vous avez eu peur jusqu'à suer le sang. Vous ne pouviez pas descendre plus bas. Il fallait que les lâches eux-mêmes fussent rachetés, et vous vous êtes laissé tomber jusque-là. O Fils de Dieu, qui avez eu peur dans les ténèbres, je vous supplie de me pardonner ! Je ne suis pas une rebelle. Vous m'avez pris mon enfant, mon doux petit garçon aux yeux bleus, et je vous ai offert ma désolation, et j'ai dit, comme au sacrifice de la messe, que cela était « juste et raisonnable, équitable et salutaire »... Vous savez que je n'ai point d'estime pour moi-même, que je me regarde vraiment comme une petite chose faible et triste. Guérissez-moi, fortifiez-moi, éloignez de moi, si c'est votre volonté, le calice de cette

amertume... Cette eau, mon Sauveur, cette eau vive que vous promîtes à la Samaritaine prostituée, donnez-la-moi, pour que je sois du nombre de ceux qui vivront toujours, pour que je la boive, pour que je m'y baigne, pour que je m'y lave, pour que je sois un peu moins indigne du noble époux que vous m'avez choisi et que ma tristesse décourage !...

FUNÉRAILLES DE MARCHENOIR

Ce fut une catastrophe énorme, une désolation qui les écrasa. Et quelle pitié sur cette mort ! Quelle pitié!

Seul, dénué de tout, n'ayant pas même obtenu un prêtre, ce chrétien des catacombes n'avait pu compter que sur un miracle pour être fortifié au dernier instant.

On n'avait pas été averti du danger et tout le monde arriva trop tard. Il n'y eut personne pour recueillir les dernières paroles de celui qui avait si grandement parlé toute sa vie, et que les hommes refusèrent si obstinément d'écouter!

Assassiné par la plus féroce misère, il eut son repos dans le même lieu que l'enfant de Léopold qui ne l'avait précédé que de quelques mois, et les deux sépultures très-humbles furent peu éloignées l'une de l'autre. Le rude sommeil des gisants ne fut pas troublé par le bruit des pas de ceux qui convoyèrent le nouveau dormeur. Oh! non, une mouche les eût comptés, mais ils pleurèrent véritablement.

La pitié haute et surnaturelle, qui assume le remords des implacables, paraît être la transfixion la plus douloureuse. Une demi-douzaine de navrés, qui ne parlaient pas, sentit en ce jour, à une profondeur extraordinaire, que la seule excuse de vivre, c'est d'attendre la « Résur-

rection des morts », comme il est chanté au Symbole, et que c'est une vanité terrible de s'agiter « sous le soleil ».

Où trouver une intellectualité plus dévorante, plus formidablement pondérée, plus capable de broyer et d'arrondir tous les angles de la table de Pythagore, mieux faite pour vaincre ce qui paraît invincible, que le lamentable qu'on portait en terre?

La force qu'on pouvait croire plus que suffisante pour dompter les monstres de la Sottise ou les cétacés pervers s'était épuisée contre des sacs d'excréments, contre des gabions de tripes humaines!

Réduit à vivre hors du monde, il y avait vécu comme les Turcs hors de Byzance, menace permanente et effroyable pour une société en putréfaction.

Mais voilà qu'on en était enfin délivré! Quelle joie pour les vendus, pour les vendeurs, pour les capitulards de toutes les forteresses de la conscience, pour « les chiens qui remangent ce qu'ils ont vomi et les truies lavées qui se replongent aussitôt dans les immondices », pour les hongres ou les chameaux employés au déménagement d'un peuple qui fait descendre, avec précaution, ses lois et ses mœurs par l'escalier en colimaçon de l'Abîme!...

Druide, qui gémissait dans les mêmes griffes que Léopold, se rappela tout à coup — on ne sait comment viennent ces choses! — un poème de Victor Hugo qui l'avait émerveillé.

Un astronome annonce une comète colossale qui ne pourra être vue, avec d'excessives angoisses, que par une lointaine postérité. Le prophète, montré au doigt tel qu'un maniaque dangereux, meurt bientôt après dans l'ignominie. Pluie d'années sur sa tombe. Le pauvre homme n'est plus qu'un petit tas d'ossements émiettés dont personne ne se souvient. Son nom, gravé dans la pierre, a été rongé alternativement par les deux solstices. Les honnêtes gens qu'il terrifia, et qui l'abattirent

comme une rosse, jouissent maintenant d'une paix profonde, car ils sont eux-mêmes, pour la plupart, couchés dans le voisinage.

Mais l'heure est venue, la minute, la seconde calculée, il y a si longtemps, par cette poussière, et voici que l'immensité s'illumine et qu'apparaît le monstre de feu, traînant dans le ciel une chevelure de plusieurs milliards de lieues!...

Si l'homme est plus noble que l'univers, « parce qu'il sait qu'il meurt », l'analogie sidérale évoquée par le cerveau du peintre grandiose de la populace de Byzance n'avait ici rien d'extravagant.

Certaines œuvres de Marchenoir, lancées naguère dans les froids espaces et que la scélératesse imbécile avait cru fourrer en même temps que lui sous la terre, éclateraient certainement un jour, et pour plus d'un jour, sur les fronts épouvantés d'un siècle nouveau, à la manière d'une vaticination redoutable qui annoncerait la fin des fins.

Seulement, alors, il ne serait plus en la puissance d'aucun mortel de consoler la victime, de serrer amicalement cette main mangée, de verser l'électuaire de la bonté dans cette famélique bouche d'or désormais absente, de donner le spectacle de la compassion fraternelle à ces tristes yeux dont l'orbite même aurait disparu...

LES VOISINS

Le Poulot avait un « cabinet d'affaires » et avouait, non sans faste, une antérieure étude d'huissier, dans une ville peu éloignée de Marseille, sans expliquer, toutefois, l'abdication prématurée qui l'avait ravi à ce mi-

nistère, car il n'avait pas vieilli dans l'exploit et ne portait pas plus de cinquante ans.

Le digne homme, flegmatique et empesé, avait, à peu près, la jovialité d'un ténia dans un bocal de pharmacie. Cependant, lorsqu'il avait bu quelques verres d'absinthe en tête-à-tête avec sa femme, ainsi qu'on l'apprit bientôt, ses pommettes flamboyaient en haut du visage, comme deux falaises par une nuit de méchante mer. Alors, du milieu de la face, dont la couleur faisait penser bizarrement au cuir d'un chameau de Tartarie, à l'époque de la mue du poil, jaillissait une trompe judaïque dont l'extrémité, ordinairement filigranée de stries violâtres, devenait soudain rubiconde et ressemblait à une lampe d'autel.

Au-dessous fuyait une bouche niaise et impraticable, encapuchonnée de ces broussailleuses moustaches que certains recors arborent, pour donner une apparence de férocité militaire à la couardise professionnelle de leur institut.

Rien à dire des yeux qu'on aurait pu comparer tout au plus, pour leur expression, à ceux d'un phoque assouvi, quand il vient de se remplir et que l'extase de la digestion commence.

L'ensemble était d'un modeste pleutre accoutumé à trembler devant sa femme, et tellement acclimaté dans le clair-obscur qu'il avait toujours l'air de projeter sur lui-même l'ombre de lui-même.

Sa présence eût été inaperçue et indiscernable sans une voix de toutes les Bouches-du-Rhône, qui sonnait comme l'olifant sur les premières syllabes de chaque mot et se prolongeait sur les dernières, en une espèce de mugissement nasal à faire grincer les guitares. Quand le ci-devant requéreur de la force publique vociférait dans sa maison tel ou tel axiome indiscutable sur les caprices de l'atmosphère, les passants auraient pu croire qu'on parlait dans une chambre *vide*... ou du

fond d'une cave, tant la vacuité du personnage était contagieuse !

Or, M. Poulot n'était rien, absolument rien, auprès de Mme Poulot.

En celle-ci paraissait renaître le mastic des plus estimables trumeaux du dernier siècle. Non qu'elle fût charmante ou spirituelle, ou qu'elle gardât, avec une grâce polissonne, des moutons fleuris au bord d'un fleuve. Elle était plutôt crapaude et d'une stupidité en cul-de-poule qui donnait à supposer des ouailles moins bucoliques. Mais il y avait, dans sa figure ou dans ses postures, quelque chose qui *retroussait* incroyablement l'imagination.

La renommée lui attribuait, comme dans la métempsycose, une existence antérieure très-employée, une carrière très-parcourue, et il se disait, au lavoir ou chez le marchand de vin, qu'elle n'était pas mal conservée, tout de même, en dépit de ses quarante ans, pour une femme qui avait tant fait la noce.

Il n'avait fallu rien moins que la rencontre de l'huissier pour fomenter la péripétie dont s'affligèrent tant de garnos et qui fit répandre tant de pleurs amers dans les saladiers de la rue Cambronne.

Terrée, quelques semaines, avec son vainqueur, dans un antre de la rue des Canettes, non loin du poussier de l'illustre Nicolardot, ils avaient fini par se marier à Saint-Sulpice pour mettre fin à un collage ravissant, mais prohibé, dont les principes religieux de l'un et de l'autre condamnaient l'ivresse.

Ainsi purifiés de leurs scories et traînant un hypothétique sac d'écus, on les créditait d'une provisoire et impersonnelle considération à Parc-la-Vallière, où ils étaient venus, peu de temps après, sucer le miel de leur lune.

Cette considération, cependant, n'allait pas jusqu'à leur faire prendre pied dans une famille estimable.

Mme Poulot, qui ne parvenait pas à se remettre d'avoir épousé quelqu'un, avait beau crier à tout instant : *Mon mari*, à propos de n'importe quoi, comme si ces trois syllabes avaient été un *sésame*, tout le monde la voyait toujours sur l'ancien trottoir, et on se souvenait d'autant mieux du sale métier de son compagnon que celui-ci tripotait actuellement, çà et là, d'obscures chicanes.

Peu favorisée de la vocation érémitique, il fallait donc, à toute force, que l'audiencière ulcérée se contentât de la société des bonnes, des cuisinières ou des concubines de croque-morts plus ou moins souillasses des alentours, qu'elle invitait généreusement à boire chez elle pour leur faire admirer son « alliance » et les éblouir des vingt-cinq mille francs que son mari lui avait « reconnus ».

Souvent l'ex-mandarine du plumart condescendait, ainsi qu'une châtelaine propice, à des confabulations dans la rue, avec les crieurs de poisson ou les vendeurs de légumes, dont le mercantilisme s'exaltait jusqu'à lui passer la main sur la croupe. C'était sa manière de notifier à tous les superbes son indépendance et sa largeur d'âme.

Cheveux au vent, dépoitraillée, paquetée d'un jupon rouge fendu par derrière en éventail, nonchalamment appuyée sur la roulotte, parfois même à califourchon sur le brancard, et les bas en spirale tombant sur des pantoufles éculées, elle s'abandonnait alors, crasseuse et fière, aux regards explorants du populo.

Ses propos, d'ailleurs, étaient sans mystère, car elle gueulait, s'il est permis de le dire, autant qu'une vache oubliée dans un train de marchandises.

Le mari, beaucoup moins altier, faisait les chambres, la cuisine, lavait la vaisselle, cirait les chaussures, repassait le linge, le reprisait même au besoin, sans préjudice de ses affaires contentieuses, qui lui laissaient heureusement assez de loisir...

La première chose qu'on remarquait en Mme Poulot, c'était les moustaches. Non la brosse virile, foisonnante et victorieuse de son époux, mais un tout petit blaireau sur la commissure, un soupçon de peluche d'oursonne qui vient de naître. Il paraît qu'on s'était battu pour ça. Le pigment énergique de ce poil convenait si bien à la sauce aux câpres de sa figure, lavée seulement de la pluie des cieux et que coiffait en nid de bécasse une sombre toison ennemie du peigne !

Les yeux, de nuance imprécise et d'une mobilité inconcevable, dont le regard défiait la pudeur des hommes, avaient toujours l'air de vendre des moules dans un pavillon des halles.

La forme exacte de la bouche échappait aussi à l'observation, tellement cette embrasure de l'obscénité et de l'engueulement se travaillait, se contorsionnait et se démenait pour obtenir ces moues précieuses qui caractérisent la plus succulente moitié d'un officier ministériel.

Mal bâtie, au demeurant, carrée des épaules, privée de gorge et de taille, son buste, autrefois pétri par des mains sans art, devait avoir, sous une chemise très-rarement savonnée, la plastique d'un quartier de veau roulé par terre, que des chiens, pressés de fuir, auraient abandonné en le compissant.

Par là s'expliquait sans doute l'usage fréquent des peignoirs, reliques des anciens trousseaux dont l'austérité conjugale avait mitigé la transparence. La même cause, très-probablement, justifiait la vélocité habituelle de sa translation d'un lieu à un autre, quand elle allait par les rues, le front tourné résolument vers les astres, comme si elle avait espéré de cette allure une heureuse modification de sa colonne vertébrale que courbait, peut-être un peu plus qu'il n'aurait fallu, le joug pesant des nouveaux devoirs.

A cela près, elle était, à ses propres yeux, du moins,

la plus excitante princesse du monde, et il fallait r
noncer de bonne grâce à trouver une femme qui s'e
timât plus exquise. Quand elle s'accoudait à sa fenêt
et regardait dans l'espace, en se massant avec do
ceur le gras des bras, cependant que le mari rinç
les vases, elle semblait dire à toute la nature :

— Eh ! bien, qu'est-ce que vous en pensez, vo
autres ? Où est-elle, la fleur mignonne, la pomi
d'amour, le petit caca de Vénus ? Ah ! ah ! vous n'
savez rien, espèces de mufles, tas de marsupiaux, grai
de cornichons ! Mais regardez-moi donc un peu, pc
voir. C'est moi-même, que je vous dis ! c'est bibicl
c'est la louloutte à son loulou, c'est la poulotte à s
gros poulot ! Oui, je vous écoute, mes petits cochoı
Je le crois bien, qu'il vous en faudrait de ce nanan-l
Vous ne vous embêteriez pas. Mais voilà, il n'y a p
mèche. On est des femmes honnêtes, des petites saint
vierges du bon Dieu, quoi ! Ça vous la coupe, je ne c
pas non. On s'en bat l'œil gauche avec une petite pa
de merlan. Regardez, mais ne touchez pas, c'est
consigne.

L'heureux Poulot était-il cocu ou ne l'était-il pas ?
point ne fut jamais éclairci. Quelque invraisemblal
que cela puisse paraître, on croyait généralement qu'e
gardait pour lui seul tous ses trésors. Telle était
moins l'opinion de la tripière et du vidangeur, co
pétentes autorités qu'il eût été assez téméraire de c
mentir.

Ce qu'il y avait de sûr, c'est que les absences
l'huissier, forcé quelquefois de mobiliser son entrege
ne déterminaient en sa femme qu'une bénigne et ré
rable désolation. Elle chantait alors, sûre d'elle-mên
quelques-unes de ces sentimentales romances dc
raffolent ordinairement les cœurs effeuillés, dans l
maisons closes, et que gazouillent, aux heures lourd
et inoccupées de l'après-midi, les Arianes du volet pe

eau, pour le rafraîchissement du promeneur valétudinaire.

Virtuose pleine de bonté, elle ouvrait sa fenêtre toute grande et faisait au pays entier l'aumône de son nostalgique ramage. « L'amour sans retour » graillonnait un peu, sans doute, et « le pâle voyageur » sentait vaguement le torchon. Par instants, il faut l'avouer, des oisins rebelles à la poésie se calfeutraient. Etait-ce là ne raison pour sevrer les autres ? On ne musèle pas es nobles cœurs, le rogomme connaît son prix et l'oieau bleu ne se laisse pas couper les ailes.

Mais, seule ou non, on était toujours sûr d'entendre on rire. Tout le monde l'avait entendu, tout le monde connaissait, et ce rire passait avec raison pour une es curiosités de l'endroit.

L'accès en était si fréquent, si continuel, qu'il fallait ans doute moins que rien pour l'exciter, et on n'arivait pas à concevoir qu'une pareille cascade sonore ût sortir d'un gosier seulement humain.

Un jour, entre autres, le vétérinaire constata, l'œil raqué sur son chronomètre, que le déroulement de la oulie durait, en moyenne, cent trente secondes, phéomène qu'un physiologiste aura peine à croire.

Pour ce qui est de l'effet sur le tympan, qui pourrait dire ? Les images, ici, font défaut. Néanmoins, ce ruit extraordinaire aurait pu être comparé aux bonissements d'une toupie d'Allemagne dans un chauron, mais avec une puissance de vibration infiniment ipérieure et qu'il eût été difficile d'évaluer. On l'enndait par-dessus les toits, de plusieurs centaines de iètres, et c'était, pour quelques penseurs suburbains, occasion sans cesse renouvelée de se demander si ce is exceptionnel d'hystérie relevait de la trique ou de exorcisme...

Cette raclure de Vestale ne représentait-elle pas, à sa ianière, le *Suffrage universel*, le juste et souverain Gou-

jatisme, l'Omnibus sur le passage à niveau, le privilèg sacré du Bas-Ventre, l'indiscutable prépondérance d Borborygme?...

La moitié de la maison des Poulot était occupée pa une squalide et ribotante vieillarde que menaçait la pa ralysie générale et qui régalait, dans sa Tour de Nesle des mitrons cupides ou des jardiniers libidineux.

C'était une veuve assez à l'aise, croyait-on, pour s passer ainsi par le bec les morceaux à sa convenance e qui affichait habituellement un suprême deuil. Elle ava à l'église un prie-Dieu marqué à son nom et, bie qu'elle réprouvât les excès pieux incompatibles avec le douceurs dont elle consolait ses ossements, on était sû d'y apercevoir cette paroissienne à toutes les soler nités.

Mme Grand, tel était son nom, boitait à jeun, depuis l jour où, se laissant tomber de sa fenêtre, au cours d'un altercation de vomitoire, elle s'était cassé la jambe Mais elle boitait mieux, lorsqu'elle venait de chopiner e compagnie d'un de ses élus, ou seule à seule avec l Poulot. On la voyait alors déambuler comme un ponto entre des récifs, ayant l'air de remorquer des tronçon d'elle-même et mâchonnant dans ses fanons des ana thèmes confus. On cherchait vainement à se figurer un duègne plus horrible, une impotente plus capable d'étran gler la compassion.

Mme Poulot et Mme Grand! Certes, l'amitié de ces deu cochonnes n'avait pas été annoncée par les Sibylles Elles s'étaient giflées déjà, et il y avait lieu de présume que leur commerce de fioles et de simagrées au mi n'était qu'un armistice. Provisoirement, le besoin d nuire à des souffrants dont la supériorité sentie les exas pérait, fut entre elles du ciment romain. La jonction d ces deux puissances donna sur-le-champ à l'ignobl guerre une intensité diabolique...

Mlle Planude était une pucelle confite qui portait avec une facilité singulière ses soixante-cinq ans de vertu. Pétulante comme un jeune dindon et pointue comme un ergot, elle avait une voix de gendarme et précipitait ses paroles avec la rapidité d'un expéditeur de fruits aigres menacé de rater le train. Un peu naine, un peu bossue, on ne voyait qu'elle à l'église, où elle avait l'air de s'engouffrer pour échapper à quelque monstre furieux et d'où elle s'élançait, d'heure en heure, pour accélérer une mercenaire qu'elle idiotifiait. Elle était de toutes les confréries ou archiconfréries, trempait dans toutes les œuvres, participait à toutes les propagandes, fourrait des petits papiers dans toutes les mains. Mais on ne se souvenait pas de lui avoir vu lâcher un centime.

Son avarice éblouissait Parc-la-Vallière. On citait avec admiration la fermeté d'âme de cette vierge sage qui ne donnait certes pas l'huile de sa lampe aux détraquées et qui s'éclairait toute seule, en attendant le Fiancé.

Volontiers, on rappelait la haute et touchante histoire de cette famille de locataires — les prédécesseurs des Léopold — jetée par elle dans la rue, avec une énergie, une sérénité, une constance, une inflexibilité digne des martyrs. Un mari malade et sans emploi, une femme enceinte et quatre petits, dont deux en moururent. Balayée toute cette vermine. Elle-même, en cette occasion, s'était comparée à la « Femme forte » du Livre saint. Sans doute il lui eût été facile de s'attendrir lâchement, à l'exemple de quelques autres qu'on doit, pour l'honneur des propriétaires, supposer très-rares. Elle n'en serait pas devenue plus pauvre. Mais le principe eût été fricassé du coup, et il y a des moments où c'est un devoir d'imposer silence à son cœur.

Mlle Planude s'agenouillait à la Table sainte, avec un

petit sac de titres ou d'obligations ficelé sur sa chaste peau, en compagnie des médailles et scapulaires...

INSTRUCTION AUX PROPRIÉTAIRES

C'est demain le terme d'octobre. On le paiera, sans doute, comme on a payé les autres. Avec quel argent? C'est Dieu qui le sait. Tout ce que les créatures peuvent savoir, c'est que, depuis la fondation de Rome dont les Douze Tables féroces livraient le mauvais payeur à son créancier pour le vendre ou le mettre en pièces, il ne s'est assurément jamais rencontré une chienne plus implacable que la propriétaire des Léopold.

La voici, justement, assise devant son prie-Dieu, un peu en avant de Clotilde et de Léopold, venus pour entendre la grand'messe. Elle a déjà, certainement, répandu des actions de grâces très-abondantes et remercié le Seigneur de n'être pas une publicaine.

Enfin, ce qu'il y a de sûr et de consolant, c'est qu'elle ne peut pas mordre tout de suite. « A chaque jour suffit son tintouin », est-il dit dans le *Discours sur la montagne*.

Un prêtre vient de monter en chaire. Ce n'est pas le curé, personnage vertueux, sans indiscrétion ni fureur, qui, interrogé un jour par Léopold sur les sentiments religieux de sa paroisse, lui fit cette réponse : — Oh! monsieur, il n'y a ici que de très-petites fortunes!!! et qui ne vint pas une seule fois consoler ses brebis nouvelles, quand elles étaient dans les affres de leur supplice.

Non, ce n'est pas lui. C'est un vicaire humble et timide par qui fut administrée Clotilde. Celle-ci le

regarde avec une grande douceur et se prépare à l'écouter. Qui sait si ce « serviteur inutile » ne va pas lui donner précisément le secours dont elle a besoin?

Quelle occasion, d'ailleurs, de parler à des pauvres, à des gens qui souffrent! Ce dimanche est le XXI[e] après la Pentecôte. On vient de lire l'Evangile des deux Débiteurs...

Quel texte à paraphraser, la veille du jour où on étrangle les pauvres diables! Tous les amnistés, tous les libérés, tous les propriétaires du pays sont là, et il ne serait peut-être pas absolument impossible d'atteindre la conscience de quelques-uns. Mais le vicaire, qui est lui-même un pauvre diable et qui a la consigne générale de ménager les ventres pleins, tourne court sur « l'étranglement » et interprète la Parabole, si nette pourtant, si peu évasive, par le précepte infiniment élastique de pardonner les injures, noyant ainsi, dans la confiture sacerdotale de Saint-Sulpice, l'indiscrète et désobligeante leçon du Fils de Dieu.

Alors un nuage tombe sur Clotilde, qui s'endort. Maintenant, c'est un autre prêtre qui parle :

— Voilà l'Evangile, mes frères, et voici vos cœurs. Du moins j'ose présumer que vous les avez apportés. Je veux être persuadé que vous ne les avez pas oubliés au fond de vos caisses ou de vos comptoirs, et que je ne parle pas seulement à des corps. Qu'il me soit donc permis de leur demander, à vos cœurs, s'ils ont compris quelque chose à la parabole qui vient d'être lue.

Absolument rien, n'est-ce pas? Je m'en doutais. Il est probable que la plupart d'entre vous avaient assez à faire de compter l'argent qu'ils recevront ou qu'ils pourront recevoir demain de leurs locataires, et qui leur sera très-probablement versé avec d'intérieures malédictions.

Au moment où il est dit que le serviteur exonéré par son maître prend à la gorge le malheureux qui lui doit

à lui-même une faible somme, les mains de quelques-uns ou de quelques-unes ont dû *se crisper* instinctivement, à leur insu, ici même, devant le tabernacle du Père des pauvres. Et quand il l'envoie en prison, sans vouloir entendre sa prière, oh! alors, sans doute, vous avez été unanimes à vous écrier dans vos entrailles que c'était bien fait et qu'il est vraiment fâcheux qu'une pareille prison n'existe plus.

Voilà, je pense, tout le fruit de cet enseignement dominical que vos anges seuls ont écouté, avec tremblement. Vos Anges, hélas! vos Anges graves et invisibles, qui sont avec vous dans cette maison et qui, demain, seront encore avec vous, quand vos débiteurs vous apporteront le pain de leurs enfants ou vous supplieront en vain de prendre patience. Les pauvres gens, eux aussi, seront escortés de leurs Gardiens, et d'ineffables colloques auront lieu, tandis que vous accablerez de votre mécontentement, ou de votre satisfaction plus cruelle, ces infortunés.

Le reste de la parabole n'est pas fait pour vous, n'est-ce pas? L'éventualité d'un Seigneur qui vous jugulerait à son tour est une invention des prêtres. Vous ne devez rien à personne, votre comptabilité est en règle, votre fortune, petite ou grande, a été gagnée le plus honorablement du monde, c'est bien entendu, et toutes les lois sont armées pour vous, même la Loi divine.

Vous n'avez pas d'idoles chez vous, c'est-à-dire vous ne brûlez pas d'encens devant des images de bois ou de pierre, en les adorant. Vous ne blasphémez pas. Le Nom du Seigneur est si loin de vos pensées qu'il ne vous viendrait même pas à l'esprit de le « prendre en vain ». Le dimanche, vous comblez Dieu de votre présence dans son église. C'est plus convenable qu'autre chose, c'est d'un bon exemple pour les domestiques et cela ne fait, au demeurant, ni chaud ni froid. Vous

honorez vos pères et mères, en ce sens que vous ne leur lancez pas, du matin au soir, des paquets d'ordure au visage. Vous ne tuez ni par le fer ni par le poison. Cela déplairait aux hommes et pourrait effaroucher votre clientèle. Enfin, vous ne vous livrez pas à de trop scandaleuses débauches, vous ne faites pas des mensonges gros comme des montagnes, vous ne volez pas sur les grandes routes où on peut si facilement attraper un mauvais coup, et vous ne pillez pas non plus les caisses publiques toujours admirablement gardées. Voilà pour les commandements de Dieu.

Il est à peu près inutile de rappeler ceux de l'Eglise. Quand on est « dans le commerce », comme vous dites, on a autre chose à faire que de consulter le calendrier ecclésiastique, et il est universellement reconnu que « Dieu n'en demande pas tant ». C'est une de vos maximes les plus chères. Donc, vous êtes irréprochables, vos âmes sont nettes et vous n'avez rien à craindre...

— Quelle heure est-il? Père, disent à Dieu ses pauvres enfants, tout le long des siècles, car nous veillons « sans savoir le jour ni l'heure ». Quand finira-t-on de souffrir? Quelle heure est-il à l'horloge de votre interminable Passion ? Quelle heure est-il ?...

— C'est l'heure de payer ton terme, ou d'aller crever dans la rue, parmi les enfants des chiens! répond le Propriétaire...

Ah! Seigneur! je suis un très-mauvais prêtre. Vous m'avez confié ce troupeau dormant, et je ne sais pas le réveiller. Il est si abominable, si puant, si totalement affreux pendant son sommeil!

Et voici que je m'endors à mon tour, à force de le voir dormir! Je m'endors en lui parlant, je m'endors en priant pour lui, je m'endors au lit des agonisants et sur le cercueil des morts! Je m'endors, Seigneur, en consacrant le Pain et le Vin du Sacrifice redoutable! Je

m'endors au Baptême, je m'endors à la Pénitence, je m'endors à l'Extrême-Onction, je m'endors au sacrement de Mariage! Quand j'unis, pour votre éternité, deux de vos images engourdies par le sommeil, je suis moi-même si appesanti que je les bénis comme du fond d'un songe et que c'est à peine si je ne roule pas au pied de votre autel!...

Clotilde *se réveilla* au moment où l'humble prêtre descendait de la chaire. Leurs regards se rencontrèrent, et parce qu'elle avait le visage baigné de larmes, il dut croire que c'était son prône qui les avait fait couler. Il avait raison, sans doute, car cette voyante était tombée à un si profond sommeil qu'elle pouvait bien avoir entendu les *vraies* paroles qu'il n'avait osé prononcer que dans son cœur.

LE PÈLERIN

Il s'agit d'un pèlerin, comme il y en eut quelques-uns au Moyen Age, qui cherche par toute la terre « le Jardin de Volupté ». Écoute :

« On n'avait jamais vu et on ne reverra jamais un Pèlerin aussi formidable.

« Depuis son enfance, il cherchait le Paradis terrestre, l'Eden perdu, ce Jardin de Volupté, — par qui la Femme est symbolisée si profondément, — où le Seigneur Dieu colloqua Son Type, quand Il l'eut formé de la boue.

« Ce Pèlerin avait été rencontré, sur toutes les routes connues et sur toutes les routes inconnues, par les hommes ou par les serpents, qui s'étaient écartés de lui,

car les psaumes lui sortaient par tous les pores et il était fait comme un prodige.

« Toute sa personne ressemblait à un vieux cantique d'impatience et avait dû être conçue, naguère, en d'irrévélables soupirs.

« Le soleil le mécontentait. Intérieurement ébloui de son espoir, les cataractes lumineuses du Cancer ou du Capricorne lui paraissaient venir d'une triste lampe en agonie oubliée dans des catacombes pleines de captifs.

« Seul d'entre tous les hommes, il se souvenait de la fournaise de magnificences d'où leur espèce fut exilée, pour que commençassent les Douleurs et que commençassent les Temps.

« Ne fallait-il pas qu'il se trouvât quelque part, ce brasier de Béatitude que le Déluge ne put éteindre, puisque le Chérubin était toujours là pour débrider la cavalerie des Torrents ?

« Il suffisait assurément de bien chercher, car le temps n'a pas la permission de détruire ce qui ne lui appartient pas.

« Et le Pèlerin cheminait dans les extases, en songeant que ce Jardin avait été le domaine de ceux qui ne devaient pas mourir, et que les neuf cent trente ans du Père des pères *n'ayant pu raisonnablement commencer qu'à l'instant même où il devenait un mortel*, la durée de son séjour dans le Paradis était absolument inexprimable en chiffres humains, — osât-on supposer des millions d'années de ravissement, selon les manières de compter qui sont en usage parmi les enfants des morts !... »

Ici, ma mémoire se brouille, du moins pour ce qui est des mots et des images. Mais j'ai retenu le plan.

Ce Pèlerin cherche ainsi toute sa vie, continuellement déçu et continuellement ravi d'espoir, brûlant de foi et brûlant d'amour.

Sa Foi est si grande que les montagnes se dérangent pour le laisser passer, et son Amour est si fort que, pendant la nuit, on le prendrait pour cette colonne de feu qui marchait en avant du Peuple Hébreu.

Il ne connaît pas la fatigue et ne craint aucune sorte de dénûment. Depuis plus de cent ans qu'il cherche, il n'a pas eu une heure de tristesse. Au contraire, plus il devient vieux et plus il se réjouit, car il sait qu'il ne peut mourir sans avoir trouvé ce qu'il cherche.

Mais voici que le moment approche, sans doute. Il a tellement fouillé le globe qu'il n'y a plus un seul coin, fût-ce le plus infâme ou le plus horrible, que son Espérance n'ait visité. Il a parcouru le fond des fleuves et cheminé dans le lit des mers.

Jugeant alors qu'il est arrivé, il s'arrête pour la première fois, et meurt d'amour dans un cimetière de lépreux, au milieu duquel est l'Arbre de Vie et où se promène, comme nous, au milieu des tombes, l'Esprit du Seigneur.

LA BIENHEUREUSE

. . . .

Clotilde a aujourd'hui quarante-huit ans, et ne paraît pas avoir moins d'un siècle. Mais elle est plus belle qu'autrefois, et ressemble à une colonne de prières, la dernière colonne d'un temple ruiné par les cataclysmes.

Ses cheveux sont devenus entièrement blancs. Ses yeux, brûlés par les larmes qui ont raviné son visage, sont presque éteints. Cependant elle n'a rien perdu de sa force.

On ne la voit presque jamais assise. Toujours en chemin d'une église à l'autre, ou d'un cimetière à un cimetière, elle ne s'arrête que pour se mettre à genoux, et on dirait qu'elle ne connaît pas d'autre posture.

Coiffée seulement de la capuce d'un grand manteau noir qui va jusqu'à terre, et ses invisibles pieds nus dans des sandales, soutenue depuis dix ans par une énergie beaucoup plus qu'humaine, il n'y a ni froid ni tempête qui soit capable de lui faire peur. Son domicile est celui de la pluie qui tombe.

Elle ne demande pas l'aumône. Elle se borne à prendre avec un sourire très-doux ce qu'on lui offre et le donne en secret à des malheureux.

Quand elle rencontre un enfant, elle s'agenouille devant lui, comme faisait le grand cardinal de Bérulle, et trace avec la petite main pure un signe de croix sur son front.

Les chrétiens confortables et bien vêtus qu'incommode le Surnaturel et qui ont dit à la Sagesse : « Tu es ma sœur », la jugent dérangée d'esprit, mais on est respectueux pour elle dans le menu peuple et quelques pauvresses d'église la croient une sainte.

Silencieuse comme les espaces du ciel, elle a l'air, quand elle parle, de revenir d'un monde bienheureux situé dans un univers inconnu. Cela se sent à sa voix lointaine que l'âge a rendue plus grave sans en altérer la suavité, et cela se sent mieux encore à ses paroles mêmes.

— *Tout ce qui arrive est adorable*, dit-elle ordinairement, de l'air extatique d'une créature mille fois comblée qui ne trouverait que cette formule pour tous les mouvements de son cœur ou de sa pensée, fût-ce à l'occasion d'une peste universelle, fût-ce au moment d'être dévorée par des animaux féroces.

Bien qu'on sache qu'elle est une vagabonde, les gens de police, étonnés eux-mêmes de son ascendant, n'ont jamais cherché à l'inquiéter.

Après la mort de Léopold dont le corps ne put être retrouvé parmi les anonymes et épouvantables décombres, Clotilde avait tenu à se conformer à celui des Préceptes évangéliques dont l'observation rigoureuse

est jugée plus intolérable que le supplice même du feu. Elle avait vendu tout ce qu'elle possédait, en avait donné le prix aux plus pauvres et, du jour au lendemain, était devenue une mendiante.

Ce que durent être les premières années de cette existence nouvelle, Dieu le sait! On a raconté d'elle des merveilles qui ressemblent à celles des Saints, mais ce qui paraît tout à fait probable, c'est que la grâce lui fut accordée de n'avoir jamais besoin de *repos*.

— Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le Saint Sacrement exposé, et qui, par chance, était un vrai prêtre.

— Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le Paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre *aujourd'hui*, quand on est pauvre et crucifié.

— Hodie *mecum eris in paradiso*, murmura le prêtre, qui s'en alla bouleversé d'amour.

A force de souffrir, cette chrétienne vivante et forte a deviné qu'il n'y a, surtout pour la femme, qu'un moyen d'être en contact avec Dieu, et que ce moyen, tout à fait unique, c'est la Pauvreté. Non pas cette pauvreté facile, intéressante et *complice*, qui fait l'aumône à l'hypocrisie du monde, mais la pauvreté difficile, révoltante et scandaleuse, qu'il faut secourir sans aucun espoir de gloire et qui n'a rien à donner en échange.

Elle a même compris, et cela n'est pas très-loin du sublime, que la Femme n'*existe* vraiment qu'à la condition d'être sans pain, sans gîte, sans amis, sans époux et sans enfants, et que c'est comme cela seulement qu'elle peut forcer à descendre son Sauveur.

Depuis la mort de son mari, la pauvresse de bonne volonté est devenue encore plus la femme de cet homme extraordinaire qui donna sa vie pour la Justice. Parfaitement douce et parfaitement implacable.

Affiliée à toutes les misères, elle a pu voir en plein l'homicide horreur de la prétendue charité publique, et sa continuelle prière est une torche secouée contre les puissants...

Lazare Druide est le seul témoin de son passé qui la voie encore quelquefois. C'est l'unique lien qu'elle n'ait pas rompu. Le peintre d'*Andronic* est trop haut pour avoir pu être visité de la fortune dont la pratique séculaire est de faire tourner sa roue dans les ordures. C'est ce qui permet à Clotilde d'aller chez lui, sans exposer à la boue d'un luxe mondain ses guenilles de vagabonde et de « pèlerine du Saint Tombeau ».

De loin en loin, elle vient jeter dans l'âme du profond artiste un peu de sa paix, de sa grandeur mystérieuse, puis elle retourne à sa solitude immense, au milieu des rues pleines de peuple.

— *Il n'y a qu'une tristesse*, lui a-t-elle dit, la dernière fois, *c'est de* N'ÊTRE PAS DES SAINTS...

LE MENDIANT INGRAT

(JOURNAL DE L'AUTEUR. — 1892-1895)

> Les plus beaux noms portés par les hommes furent les noms donnés par leurs ennemis.
>
> JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Malheur à celui qui n'a pas mendié!

Il n'y a rien de plus grand que de mendier.

Dieu mendie. Les Anges mendient. Les Rois, les Prophètes et les Saints mendient.

Les Morts mendient.

Tout ce qui est dans la Gloire et dans la Lumière mendie.

Pourquoi voudrait-on que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant, et, surtout, un mendiant ingrat?...

La première et la plus terrible partie de ma vie a été racontée dans le Désespéré.

Voici les quatre dernières années qui pourront paraître assez noires.

J'ai cru bien faire de publier quelques-unes des réflexions que me suggéra quotidiennement mon supplice.

1. Bruxelles, Edmond Deman, 1898.

Au seul point de vue de l'histoire des Lettres françaises, il n'est pas inutile qu'on sache de quelle manière la génération des vaincus de 1870 a pu traiter un Ecrivain fier qui ne voulait pas se prostituer.

Léon Bloy.

1892

Février

26. — *Les Vendanges!* Quel titre pour la nouvelle œuvre d'Henry de Groux, le peintre effrayant du *Christ aux outrages* — rafale immense de déchaînés contre un pauvre Dieu qui tremble!

Henry de Groux paraît être, aujourd'hui, le seul peintre assez tourmenté par l'insomnie de son propre cœur pour exprimer, en son art, les réalités profondes.

Ah! les bourgeois, les phénix d'entre les bourgeois, ceux qui peuvent encore tressaillir en voyant onduler une poitrine de désespéré, sentiront, cette fois, l'inexprimable danger d'avoir toujours été des pourceaux dans une société qui sanglote en voyant approcher sa fin.

L'artiste visionnaire, simplifiant tout à la façon du génie, creuse un lit unique au torrent des catastrophes. Il choisit, pour les crétins volontaires et les satisfaits, pour les semeurs d'amertume et les jardiniers d'ignominie, la très-plausible extermination par les supplices.

Dès lors, plus de pitié pour le spectateur gifié d'effroi. Ce tableau panique et molestateur ne s'interrompt pas d'étaler l'angoisse affreuse d'une multitude qui, pour la première fois, confabule humblement avec les montagnes dans l'ignoble espoir d'en être écrasé.

C'est le grand carillon Pascal des mugissements de la

douleur, la Pentecôte effroyable des langues arrachées et des calcinantes effusions de la justice, la Toussaint lugubre des cabestans et des scorpions. Cela dans un incendie de couleurs écrasées sur la palette la plus lumineuse et la plus taillée dans du cœur de chêne qu'on ait vue depuis Delacroix.

Telle est, en aussi peu de mots que possible, la pantelante impression d'un homme admis à contempler l'ébauche terrible du tableau qu'Henry de Groux se propose d'exposer au printemps prochain, sous la frondaison redoutable du mancenillier de la critique.

Mai

24. — Les amertumes les plus douloureuses de mon épouvantable passé renaissent. Lâché par tant d'amis anciens ou nouveaux, déçu par tant de gens pour qui je n'eusse point hésité à me sacrifier, abandonné, semble-t-il, par Dieu lui-même, et de quelle effrayante manière! emprisonné, cadenassé dans les lieux obscurs et ne recevant jamais de salaire, enfin, tourmenté, chaque jour, par la misère la plus invincible, quel destin!

29. — J'ai la sensation nette que tout le monde se trompe, que tout le monde est trompé, que l'esprit humain est tombé dans les plus épaisses ténèbres. Exemple. Il m'arrive de penser que le célèbre *Microbe*, explicatif de tous les maux, dont la médecine contemporaine fait si grand état, doit être et ne peut pas être autre chose que le plus subtil mensonge du vieil Ennemi. De quoi s'agit-il, en effet, sinon de *prouver* (!) que toutes les causes morbides sont *naturelles*, au lieu d'être SPIRITUELLES, comme l'avaient toujours cru les hommes en qui habitait le Dieu vivant? Les physiologistes l'ont vu, ce microbe. Ils l'ont *vu* de leurs gros yeux. Ah! les braves gens qui se sont donné tant de peine pour arriver à ne pas comprendre que telle est la *forme* que prend *pour eux* le principe même

du Mal, l'antique Démon qui fut un Esprit céleste, et que leur microbe est le dernier travestissement de la Désobéissance!

30. — Je chemine en avant de mes pensées en exil, dans une grande colonne de Silence.

JUIN

12. — Entrepris le *Salut par les Juifs*, à propos de la question juive si bassement agitée par Drumont. Dire mon mépris pour les horribles trafiquants d'argent, pour les youtres sordides et vénéneux dont l'univers est empoisonné, mais dire, en même temps, ma vénération profonde pour la *Race* d'où la Rédemption est sortie (*Salus ex Judæis*), qui porte visiblement, comme Jésus lui-même, les péchés du monde, *qui a raison d'attendre* SON *Messie*, et qui ne fut conservée dans la plus parfaite ignominie, que parce qu'elle est invinciblement la race d'Israël, c'est-à-dire du Saint-Esprit dont l'exode sera le prodige de l'Abjection. Quel sujet!

13. — Crise prochaine, vraisemblablement. Depuis quelques jours j'ai le cœur dans un étau, dans ces diaboliques ongles de fer qui me torturèrent dès l'enfance. Rappelez-vous, Seigneur, que j'ai eu pitié de Vous... Pourquoi ces abominables peines sans issue? Pourquoi, surtout, ces déceptions infernales et le dérisoire privilège de la Parole à un homme de bonne volonté qui n'a pas le moyen de se faire entendre? C'est la même lamentation depuis dix ans et la même surdité divine. Mais mon courage s'épuise...

Dieu n'est pas absurde, pourtant, et je suis bien forcé de me supposer l'objet d'un passe-droit du malheur, en vue d'une exceptionnelle dilatation de ma patience, pour me préparer à quelque mission inconnue. Mais alors, jusqu'où faudra-t-il descendre?

Août

15. — Combien de fois ai-je été frappé de cette idée que les premières messes dites à l'aube ou au lever du soleil, qui prennent le cœur si suavement, sont dites surtout *pour les domestiques !* Les maîtres ne se lèvent pas si tôt. Il y aurait quelque chose à écrire sur cette monstrueuse déréliction de la Sainte Enfance du Jour : La Messe des Domestiques !

26. — A Georges d'Esparbès :

Je ne suis pas content de moi, mon cher d'Esparbès. Vous m'avez conté, hier, une chose admirable, et je n'ai pas su vous dire mon émotion qui fut très-puissante. Elle dure encore. Elle s'est tenue au milieu de moi dans le grand calme de la nuit, et j'ai senti sa présence dans tous les plis des ténèbres.

Cette fosse du Chaos qui engloutit un front de bataille, cette gueule de la terre qui ingurgite, en une seule fois, les cavaliers et les fantassins, les canons et les clairons et les tambours enfants du tonnerre, et tout le vacarme de la mêlée autour des drapeaux ; cet avalement soudain par la Mort d'une multitude en conflit avec la Gloire ; et ce creux du globe d'où remonte péniblement — comme une lente araignée du gouffre sur le fil pâle de l'effroi — l'aphone clameur de majesté, le frisson d'insecte mourant, presque inaudible déjà, qui fut l'Oraison Dominicale de la liturgie du Potentat, sanglotée maintenant, tout au fond, par un peuple en agonie, dans les intestins de l'abîme !...

C'est prodigieux, cela, mon ami, et je me croirais criminel si je ne vous le disais pas.

C'est un devoir strict et la plus noble charité du monde que de remplir un homme évidemment supérieur du sentiment de sa propre force. Je le sais, moi qui n'obtins presque jamais cette aumône.

En conscience et en toute vérité, mon cher d'Esparbès, je ne connais pas un contemporain capable d'inventer un tel poème. J'en suis obsédé.

29. — Fin du *Salut par les Juifs*, œuvre horriblement difficile qu'il m'a fallu élaborer dans des circonstances où la rédaction d'un mémoire de fumisterie eût été décourageante pour un héros.

Octobre

22. — On me conseille de tomber sur Maurice Barrès. Pourquoi pas? *La Fille Renan!* Lisons ce chameau puisque notre profession l'exige. Impossible de dénicher autre chose que la petite mécanique du *Moi*. Putasserie narcisséenne pour fomenter le muflisme des potaches. Imagination curieuse, si on y tient absolument ; âme ignoble, certes, mais combien ignoble! Qui pourrait le dire ?

Novembre

1er. — Cloches de la nuit des morts. Cloches qui sonnent si longtemps, à cause de leur parenté avec l'Esprit qui doit ressusciter tous les morts. Ne pourrait-on pas définir ainsi le Paradis : Un lieu où les cloches sonnent toujours ?

11. — Le *Gil Blas*. Une écurie où on aurait des repas réguliers. Paradis d'une rosse dédaignée par l'équarrisseur. Tel est mon partage.

Décembre

5. — La Dynamite... Les jouisseurs à peu près sans nombre qui ne se croyaient pas des canailles avaient rêvé de s'accommoder avec l'Absolu divin et d'instituer, pour toute la durée des siècles, une mitoyenne morale. Mais l'Absolu a refusé de souscrire et l'échéance des blagues étant venue, c'est la Panique tout en sueur qu'on entend cogner à la porte...

J'ai promis quelques conseils et je les crois si excel-

lents... et si parfaitement inutiles que je les ai gardés pour la fin. Les voici donc : 1° Solennelle translation de la pourriture de Renan, par une équipe de vidangeurs, dans un dépotoir lointain ; 2° Érection, au sommet de la Tour Eiffel, d'une colossale Croix en or massif du poids de plusieurs dizaines de millions de francs, aux frais de la Ville de Paris ; 3° Obligation pour tous les Français d'entendre la messe tous les dimanches et de communier au moins quatre fois par an, sous peine de mort ; 4° Abolition du suffrage universel, etc. Je m'arrête, car je sens combien tout cela est à prendre ou à laisser et combien, aussi, sont prématurés de tels avis qui ne manqueront pas de paraître d'autant plus cocasses que la minute est infiniment prochaine où les enfants même du peuple écriront sur les murs croulants de Sodome ces simples mots : Le Catholicisme ou le Pétard !

Choisissez donc, une bonne fois, si vous n'êtes pas des morts.

1893

Avril

8. — Le manque d'argent est tellement le mystère de ma vie que, même lorsque je n'en ai pas du tout, il a l'air de *diminuer*. Le manque d'argent est la forme de ma *captivité*.

25. — ... Le cœur de Coppée ! Ah ! je n'en connaîtrai jamais de plus lâche, de plus indigent ! — Qui vive ? crie l'envoyé de Jupiter. — *Ami de tout le monde !* répond, en tremblant, le valet d'Amphitryon.

Affable et terreux Coppée ! Tu n'ignores pas, mon garçon, que nous avons un petit compte à régler, qu'on attend *toujours* la réponse à certaine lettre goujatement méprisée par toi en mai 1890, qu'un poète plus haut que

toi l'attend *sous la terre*, et que je suis, en une façon, le plus solvable des contemporains.

Août

8. — Vague projet d'une galerie des écriveurs de faible calibre. Titre : *Le Plutarque des Avortons :* Bourget, Loti, Barrès, etc.

Septembre

3. — A Paul Adam :

... Vous savez que peu d'écrivains furent, autant que moi, privés de caresses. On a même tout fait pour me tuer. Cependant on m'accorde des dons supérieurs. On a cette bonté. Quelques-uns vont même jusqu'à me donner du génie. Mais tous se feraient arracher la peau du derrière avant d'en informer un public quelconque.

Quelques gifles retentissantes sur les faces de quelques gourmets d'étrons n'expliquent pas assez l'unanime détestation de la truandaille. Il y a des causes plus profondes que j'ai dites et que je dirai sans cesse. On ne veut pas d'un personnage qui profère l'Absolu, fût-ce dans un clairon d'or...

Je n'ai pas votre tempérament. La pitié ne peut pas éteindre en moi la colère, parce que *ma* colère est fille d'un pressentiment infini. Je suis mangé par le besoin de la Justice comme par un dragon affamé depuis le Déluge.

Ma colère est l'effervescence de ma pitié...

27. — Qu'est-ce qu'un « scatologue » ? C'est un auteur qui *ne se vend pas*. Un romancier qui tire à cent mille n'est jamais un scatologue.

Novembre

26. — Le plus terrible châtiment, pour des époux criminels, ne serait-ce pas d'engendrer un monstre? C est

précisément l'histoire d'Adam et d'Eve qui ont engendré le Fils de Dieu. *Ego sum vermis et non homo : opprobrium hominum et abjectio plebis.*

Nous déplorons, une fois de plus, l'impossibilité d'être compris, fût-ce de nos amis les plus intimes. Elevée dans les ténèbres palpables du monde luthérien, ma femme, longtemps avant de me connaître, fut tourmentée du désir, du besoin violent de ne plus *protester*, d'entrer enfin dans l'Absolu, et demanda, avec une simple foi, d'être entièrement séparée du monde. N'a-t-elle pas été exaucée, d'une manière tout à fait parfaite en m'épousant ?

1894

Février

7. — Ernest Hello. Il n'y aura peut-être jamais une réalité plus troublante que la ressemblance physique d'Ernest Hello et d'Henry de Groux. Il fut nécessaire à l'équilibre d'on ne sait quels globes rampant sur le sein des gouffres, que le peintre des *Tourments* configurât extérieurement ce Provocateur de la Foudre.

Pour les très-rares qui connurent Hello, c'est effrayant de le contempler ainsi, après sa mort, dans la plus brûlante cave de l'Enfer. Car la peinture d'Henry de Groux paraît être ce *Lieu* terrible.

Vu dans l'espace, Ernest Hello faisait penser au paralytique de la piscine de Beth-Saïda, guéri par une parole de Notre-Seigneur, et *il avait toujours l'air de porter son lit*[1].

Ce grabat est devenu, par un miracle plus grand, l'héritage de son ménechme qui le démonta pour en

1. Mot inintelligible pour les gens qui ne savent pas qu'Hello était légèrement bossu.

faire un chevalet colossal. Tel est le mystère que je propose aux rêveurs.

Tous les hommes sont des déterrés, et la tombe d'Hello — *sa vraïe tombe* — doit être VIDE.

Mars

7. — Il n'y a pas de hasard, parce que le hasard est la Providence des imbéciles, et la Justice veut que les imbéciles soient sans Providence.

8. — Premier fascicule des *Vendanges*. Horrible dessin d'Henry de Groux. Voici mon premier chant :

La Vigne abandonnée

Eloï, Eloi, lamma sabacthani?

Le peuple, autrefois, croulait sur les dalles, quand ces mots hébreux étaient lus dans l'évangéliaire plein d'enluminures, à l'office du deuxième jour de la Semaine douloureuse.

On avait autant de chagrin qu'on en pût avoir, parce que tous les hommes, alors, étaient des enfants, et que plus les hommes étaient forts, plus ils se faisaient semblables à de tout petits enfants.

On mourait, véritablement, de savoir que Jésus était abandonné par son adorable Père, sur sa Croix et dans ses Langueurs.

Les Langueurs de Dieu! La Déréliction de Dieu! C'était cela, surtout, qui crevait le cœur!...

★

Mais que nous voici loin de ces temps abécédaires et combien raisonnables et savants ne sommes-nous pas devenus, depuis qu'on cessa de pleurer d'amour, sous un firmament *expliqué!*

Le pinceau pâle des projections électriques, précise, désormais, l'Ignominie du Sauveur des Ames.

Ce rayon livide éclaire ce Soleil éteint qui ne donnait plus

de lumière et dont la place même était si profondément oubliée que ceux qui pleurent avaient renoncé à le chercher.

Le voilà bien, le pauvre Dieu qui n'en peut plus d'être abandonné, qui n'en peut plus de toujours mourir et qui meurt, décidément, de l'Opprobre scientifique sans avoir été secouru !

Les bêtes immondes peuvent s'approcher. Elles seront moins outrageantes que cette blafarde phosphorescence de pourrissoir qui les encourage.

★

Ego sum Resurrectio et Vita. Est-ce bien là votre Parole, Seigneur?

Voilà que vos derniers amis, et les pauvres même, sont en fuite. Votre Calvaire, à la fin, devient trop affreux et, si les gens qui sont en poussière pouvaient revivre, ne pensez-vous pas qu'ils s'éloigneraient, eux aussi, de votre Personne, en jetant des cris?

Autrefois, Rédempteur souffrant, vous étiez le Père des pauvres. Vous vous appeliez leur Tête et ils s'appelaient vos Membres, parce qu'ils espéraient votre Gloire.

Mais cela, vraiment, c'est trop et si vous continuez à languir seulement un siècle de plus, il faudra bien qu'on vous nomme le Père des Morts.



Quelqu'un paraît cependant, Quelqu'un qui est tout en pleurs.

Ce n'est pas la Mère. Ce n'est pas l'Evangéliste. Ce n'est pas non plus l'Amoureuse d'or, la Fiancée magnifique, cette Madeleine des incendies, dont les larmes sont aussi « dures » que les cristaux de l'Enfer.

Ce n'est pas un Martyr, ni une Vierge, ni un Confesseur. Et c'est encore moins, à coup sûr, un de ces Innocents trucidés qui jouent, depuis deux mille ans, avec leurs palmes et leurs couronnes, sous l'Autel des Cieux.

Celui-là, c'est un Etranger, parmi tous les étrangers. C'est un Inconnu solitaire qui n'attend personne et que personne n'attend.

Serait-ce Lui que Jésus a tant appelé dans sa Langueur, le Libérateur mystérieux qui doit le décrucifier ?

Mais alors, bon Dieu ! qu'il a mis de temps à venir !

★

Ah! sans doute, quand le Christianisme était tout à fait sublime, et que le Sang brûlant de Jésus-Christ coulait dans les veines de ses premiers Saints, comme un impétueux métal en fusion qui galoperait dans des aqueducs de bronze; — quand les petits enfants et les filles impubères empruntaient « la voix des cataractes » pour chanter; — quand une armée de lions affables et tout un empire de bourreaux étaient en présence; — quand les chrétiens se promenaient parmi les tortures, ainsi qu'en un jardin délicieux, et que le bruit de leurs tourments faisait suer d'horreur les murailles des villes d'Asie; — oui, sans doute, en ce temps-là, il ne pouvait être question de déclouer le Sauveur du monde.

★

Les siècles donc vinrent se coucher timidement au pied de la Croix. Et lorsque l'Eglise eut enfin posé les piliers de son trône sur les quatre coins de la terre, le Moyen Age, crénelé de basiliques, n'espéra pas mieux que de souffrir.

Il fallait l'échéance actuelle et le cyclone de turpitudes qui souffla du Protestantisme.

Mais, encore une fois, qu'il est tard! et qu'il paraît misérable ce Libérateur supposé, cet Elie des éclaboussures et de la racaille qui se manifeste en pleurs à l'instant lugubre de la Fin des fins.

Si c'est là le Consolateur, on le voit tellement au-dessous du malheur même, que la Misère épouvantable du Christ ressemble aussitôt, par comparaison, de la magnificence.

★

Après tout, il a sa Croix, le Seigneur qui meurt. Il a son Eglise, — maintenant accoutrée d'injures, il est vrai.

Il a eu des adorateurs qui se firent écorcher vivants pour l'amour de lui. Un grand nombre d'autres, à force de le regarder, ont obtenu, pour eux-mêmes, la stigmatisation de ses Plaies...

C'est le Salomon des ignominies, et l'univers a beau ne plus en vouloir, l'univers triste et galeux est plein de sa Face.

L'autre n'a rien, absolument *rien*. Pas même le regard d'un désespéré, pas même l'attention des bêtes venimeuses qui grouillent, désormais, sur le Golgotha.

Eh bien! tant mieux! *Surge, illuminare, Jerusalem!* Pour délivrer le Roi des pauvres, il fallait peut-être Quelqu'un qui fût plus pauvre que lui et qui arrivât... *trop tard*.

★

C'est l'Ouvrier de la dernière seconde de la dernière heure.

C'est celui qui crut que le jour ne pouvait jamais finir et qui vient même après cette abominable vermine qui craignait d'arriver trop tôt.

Si le Maître de la Vigne rémunère autant les ouvriers de la « onzième heure » que les travailleurs qui ont porté le poids du jour, que sera-ce de cet impossible compagnon qui se présente lorsqu'on a cessé de payer les mercenaires, lorsque tout le monde est parti et que les puits de la Nuit se sont ouverts?...

Il faudra bien lui donner la Vigne elle-même, la Vigne pâle et abandonnée, la pauvre VIGNE du Seigneur qui meurt.

Mai

30. — Vous n'avez pas la notion de la durée, ai-je dit à un homme inexact, et c'est extrêmement grave. Les heures ne se ressemblent pas, les jours non plus. Il existe, entre chaque heure du jour et chaque jour de la semaine, une différence absolue, essentielle, divine.

Exemple. D'après la Genèse, le Lundi appartient à la Lumière; le Mardi au Ciel; le Mercredi à la Terre, à la Mer et aux Végétaux; le Jeudi aux Astres; le Vendredi aux Poissons, Reptiles et Volatiles; le Samedi aux Bêtes et à l'Homme; le Dimanche au Repos du Seigneur.

Je suis persuadé qu'un tableau analogue pourrait être établi pour chacune des heures du jour ou de la

nuit, pour chacun des mois de l'année et pour chacune des années d'un siècle.

Lorsque vous avez décidé — avec plus ou moins de sagesse — que telle chose devra être faite par vous, tel jour et telle heure, ce jour et cette heure reçoivent, de la puissance mystérieuse de votre vouloir, un certain caractère d'opportunité qui destitue, aussitôt, les autres jours et les autres heures de ce qui pourrait les rendre favorables au succès de votre dessein.

On est donc à peu près sûr d'échouer, si on manque d'*exactitude*, c'est-à-dire si on intervertit le rôle des heures ou des jours, puisqu'il faut alors que Dieu agisse miraculeusement pour que le succès soit obtenu quand même.

Juin

6. — Le mot de saint Paul : *Videmus nunc per speculum in ænigmate* serait la lucarne pour plonger dans le vrai Gouffre qui est l'âme humaine. L'épouvantable immensité des abîmes du ciel est une illusion, un reflet extérieur de nos propres abîmes aperçus « dans un miroir ». Il s'agit de *retourner notre œil en dedans* et de pratiquer une astronomie sublime dans l'infini de nos cœurs pour lesquels Dieu a voulu mourir.

Aucun homme ne peut *voir* que ce qui est en lui. Si nous voyons la Voie lactée, c'est qu'elle existe *véritablement* dans notre âme.

8. — Essayé de relire l'*Eve future* de Villiers. Trop de science humaine et trop peu de science divine. C'est la même impression que pour Edgar Poe. Ces poètes ne priaient pas et leur mépris, éloquent parfois, n'est que l'amertume de leur impatience terrestre. Ils sont pleins de terre comme les idoles.

30. — Second poème des *Vendanges* :

Le Cortège de la Fiancée

La Femme qui trouble malicieusement l'âme d'un vidangeur et qui ne se livre pas, aussitôt après, à ce vidangeur, sera jugée par un tribunal de prostituées et d'homicides. Telle est la loi, vérifiée par dix-neuf siècles de christianisme.

— Tu nous fais crever de désir et de désespoir, ô Jardin suspendu de la Volupté que soutiennent toutes les colonnes sociales.

Tu es haute et folle comme la mer et tu cribles de tourments les malheureux qui « reçurent leur âme en vain ».

Horrible Vierge aux entrailles inaccessibles, Verseuse de poison, Echansonne de la mort, Brute sublime !... les petites étoiles qui roulent dans le fond du ciel nous sont plus proches que toi, beaucoup plus proches, et c'est effrayant de penser à la multitude morose des cochons noirs qui te font cortège et qui auraient pu demeurer des hommes, si tu avais eu le cœur assez grand pour devenir, tout de bon, une gourgandine !

Or, tu es une *vierge sage* qui ne laisse pas éteindre sa lampe et tu es toujours prête aux délectations et transports de l'Epoux qui vient sans être attendu. Tu n'as souillé ni ta robe, — à peu près absente, il est vrai — ni ta chair très-pure, et cela t'est bien égal, n'est-ce pas? si tous ces morts qui sont derrière toi, si ces pauvres morts sans *de profundis* tendent leurs ombres de mains pour te supplier.

Tu crois si bien, Gueuse atroce, que le firmament t'adore, que la mécanique des cieux fonctionne pour toi et que tu ne dois rien à la Vermine.

Mais, prends garde, ils sont patients, les petits convives de la pourriture des jolies femmes ; ils sont tout à fait patients et tout à fait immortels — et ils ont rongé la tête des Dieux !

★

Puis, encore une fois, nous sommes troublés, nous autres, les humains fragiles, nous sommes troublés d'une manière épouvantable, et ce trouble est parmi les choses que Jésus porta dans son Agonie.

Cette amertume sans nom de concupiscence déçue est la lie

même du Calice qu'il lui fallut boire. Car c'est la plus hideuse des tortures. C'est le supplice qu'il est impossible de magnifier, celui de tous qui efface le mieux la Forme de l'Homme, parce que c'est le seul qu'il *ne peut* choisir.

Des êtres faits à l'Image du Dieu qui souffre, et dont les âmes eussent pu être comme des torrents vers un Pacifique de lumière, ont perdu, à cause de toi, Idole imbécile, cette Ressemblance d'origine qui les configurait à la Raison éternelle.

Roulant dix mille marches, ils sont devenus plus bêtes que toi, pour t'accompagner sur leurs quatre pieds jusqu'à cette eau noire, — là-bas, sous cette guenille de la lune.

Ceux-là sont les vivants, les prétendus vivants de la terre.

Mais tu es toute pleine de morts.

Qui les comptera, depuis tant de siècles? N'es-tu pas, dès toujours, le lieu commun de la plus banale misère des enfants des hommes?

Tondeuse du faible Samson, Exterminatrice des innocents, Prophétesse des tourmenteurs ;

Vierge putride, Vierge inclémente, Vierge infidèle;

Miroir d'injustice et Trône de folie;

Vase de matière, Vase de honte, Vase de blasphème ;

Tubéreuse des asphyxies, Tour de la faim, Donjon des pleurs et des grincements ;

Porte des lieux souterrains ;

Etoile funèbre ;

Agonie des agonisants et Consolatrice de ceux qui ne sont pas affligés ;

O Notre-Dame de Recouvrance pour tous ceux qui ne seront jamais chrétiens;

Regina Tenebrarum et locorum Tristitiæ ;

C'est toi qui promènes invisiblement, par toute la terre, la Tête coupée du Précurseur dont te paya l'érotomanie du vieux tétrarque !

★

On te nomme, exactement, *la Jeune fille du monde*, de ce « monde » pour qui le Sauveur a déclaré qu'il « ne priait pas » (Non pro mundo rogo).

Tu es, en effet, la Pucelle cochonne et saturée de parfums, dont nos prêtres sont édifiés, qui communie régulièrement à

sa paroisse, qu'aucun homme n'a contaminée et qui s'agenouille avec élégance pour recevoir le Corps de son Dieu dans les latrines de son cœur !..

Songes-tu, mignonne, que tous ces morts, tous ces lamentables morts sans yeux et privés d'entrailles, sont incorrigibles de ta beauté, qu'ils ne cessent de hennir vers toi, du fond de la terre, et que les promesses d'une fille coquette sont, pour elle, d'authentiques et indissolubles fiançailles à la Pourriture ?

Ils te réclament, ces putréfiés. Implacablement ils détiennent la cédule de tes sourires, de tes regards, de tes postures amoureuses, et les noirs pourceaux qui te courtisent, dans le Salon de la Nuit, sont inhabiles à les supplanter. Que tu veuilles ou ne veuilles pas, il faudra qu'ils te possèdent, ces inoccufiables époux, car il n'est pas de promesse qui ne se doive infailliblement accomplir, à la fin des fins !

Et regarde ! — ô Dieu tout-puissant ! — regarde ! La fosse nuptiale est tout près de toi !

Juillet

1er. — Apothéose funèbre de Carnot. Camionnage au Panthéon. Foule immense. Le morose figurant du Guignol des potentats, ayant été assassiné de même façon qu'Henri IV, attrape la grandeur, comme il attraperait une mouche, — dans son agonie, — et se profile tout à coup en Roi-martyr.

Août

19. — J'allume facilement un pauvre homme en lui disant qu'une pensée parfaitement vraie, exprimée en fort bons termes peut satisfaire la raison, sans donner l'impression du Beau ; mais qu'alors, certainement, il y a quelque chose de faux dans l'exposé. *Il est indispensable que la Vérité soit dans la Gloire.* La splendeur du style n'est pas un luxe, c'est une nécessité.

23. — Les prêtres ne font presque jamais usage de

leur pouvoir d'exorcistes, parce qu'ils manquent de foi et qu'au fond ils ont peur de désobliger le Diable.

30. — Exécution à Laval de l'abbé Bruneau, prêtre voleur et libertin, condamné pour meurtre après un scandale énorme. Jusqu'au dernier moment, il s'est dit innocent de l'assassinat pour lequel on l'a guillotiné — ce qui est possible, après tout. Je songe à ce que je pourrais écrire, si j'avais un journal. Abomination d'une loi athée frappant un prêtre que l'Eglise seule a droit de juger et de punir!

Septembre

13. — Mot d'un inventeur. — Vous ne pouvez vous figurer la *simplicité* DIABOLIQUE de mon appareil.

24. — Je compare le Livre de David à une vaste plaine qu'on peut croire d'une désespérante uniformité. On a marché longtemps sans voir autre chose que le sol plat et les bruyères, comme aux environs du sublime château de Crozant dans le Berry. Cette forteresse fameuse ne se montre pas et, cependant, le guide affirme qu'on est arrivé, qu'on touche presque les ruines. Toujours la plaine. Un pas de plus et voici un gouffre. Le formidable donjon, perché lui-même, est à moitié chemin de l'abîme. Vision brusque d'une magnificence inoubliable.

Ainsi des psaumes. On touche à la contemplation, il ne faut plus qu'une goutte de lumière, une seule goutte et on sera dans les splendeurs et les éblouissements.

Sans doute on peut dire cela de chacun des Livres saints. Mais le psautier est tellement l'ombilic des Ecritures et Jésus est tant appelé Fils de David!

25. — Lu, dans le *Figaro*, un interminable récit de la mort du comte de Paris, par Mgr d'Hulst. Ce domestique étonné de la grandeur d'âme de son prince, n'hésite pas à le comparer aux plus grands saints et affirme sacrilègement que la Comtesse, au lit de mort

de son admirable époux, ressemblait à *la Vierge au pied de la Croix !*

La platitude inexprimable de ce récit a donné, à mon mépris général pour les catholiques modernes, les ailes du condor.

Octobre

21. — Je prie, comme un voleur demande l'aumône à la porte d'une ferme qu'il veut incendier.

27. — Il faut être des mendiants à la porte des cimetières ! Des mendiants habillés de feu !

Novembre

16. — Horrible situation des propriétaires, condamnés, par leur état, à persécuter les pauvres dont ils reçoivent l'argent, sans vouloir connaître les privations, les souffrances, très-souvent atroces, ou même les *deuils*, que cet argent représente... — J'exige, dit Moloch, que les enfants meurent.

Néant de tout ce qui n'est pas divin. Je pense à la musique, à la plus belle musique du monde qui ne serait pas pour Dieu. Cette musique, dans les palais de la Justice et de la Lumière, n'équivaudrait-elle pas au silence ? Et tous les autres bruits du monde, toutes les paroles vaines proférées par des portiers ou des orateurs fameux, ne paraîtraient-ils pas au-dessous du silence, infiniment au-dessous du parfait Silence ?

17. — Visite aux Catacombes. Descente au milieu d'une cohue odieuse. Quelques pourceaux, nés malins, essayent de chanter des cantiques ou de psalmodier en dérision quelques phrases du plain-chant des Morts, aux éclats de rire bruyants de plusieurs drôlesses qui les accompagnent. Ces bestiaux sont excités, sans doute, par la lumière des bougies allumées que le règlement exige des visiteurs.

L'ossuaire immense où sont entassés avec ordre les ossements de huit millions de morts, nous pénètre de joie, nous comble de paix et de douceur. Certainement il y a là des reliques de saints inconnus, sur lesquelles repose le silencieux Esprit... Nous pensons à une église dont les murs seraient intérieurement revêtus de ces débris, ex-voto sublimes d'une maison de prière qu'on dédierait à Notre-Dame de la Mort. Cette église devrait être souterraine et les jours de fête, ceux qu'on nomme les vivants entendraient les carillons monter du fond de la terre...

19. — Le récit très-rapide de Moïse nous cache la *durée*, dans les premiers chapitres de la Genèse. On est habitué à l'idée que la chute a suivi immédiatement la création de la Femme. Pourtant nos premiers parents, avant leur désobéissance, étaient exempts de la mort. Il faudrait donc compter les neuf cent trente ans du Premier Homme, à partir de l'Expulsion, *le Temps n'ayant pu commencer qu'avec le Péché*. Le séjour d'Adam au Paradis terrestre appartiendrait, par conséquent, à l'Eternité et serait inexprimable en chiffres humains. Cela pourrait faire des milliers de siècles, d'après notre manière de concevoir.

Decembre

3. — A Henry de Groux :

... Savez-vous que, pour être un vrai chrétien, c'est-à-dire un Saint, il faut avoir un cœur tendre dans une carapace de bronze? L'Evangile raconte qu'au centre de la plus inexprimable douleur, le Christ eut pitié des brutes qui le crucifiaient et qu'il supplia son Père de leur pardonner. « Ils ne savent ce qu'ils font », lui cria-t-il. Songez maintenant que le boucher ou le charcutier immonde qui, non contents de massacrer de pauvres êtres, les défigurent ignoblement, ridiculement, après leur mort, continuent, — en une manière, —

dans les plus insondables ténèbres, l'immolation du Sauveur et qu'ils sont enveloppés dans Sa Prière. Ils en ont d'autant plus besoin qu'ils sont plus abjects, plus inconscients, plus calfeutrés dans une ignorance effroyable de ce qu'ils font.

Jésus est au centre de tout, il assume tout, il porte tout, il souffre tout. Il est impossible de frapper un être sans le frapper, d'humilier quelqu'un sans l'humilier, de maudire ou de tuer qui que ce soit sans le maudire ou le tuer lui-même. Le plus vil de tous les goujats est forcé d'emprunter le Visage du Christ pour recevoir un soufflet, de n'importe quelle main. Autrement, la claque ne pourrait jamais l'atteindre et resterait suspendue, dans l'intervalle des planètes, pendant les siècles des siècles, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré la Face qui pardonne.....

Avant d'être père, je comprenais mal l'Oraison dominicale. *Pater noster*... Quand ma petite fille me parle, il me semble que *mon règne arrive*...

9. — La Nécessité et la Liberté sont identiques — en Dieu. La Nécessité de Dieu, c'est sa Gloire.

15. — Jésus guérissait toutes les maladies. De quelle manière? *En les prenant sur Lui*, mystérieusement et invisiblement; de façon à devenir, en vérité, le *lépreux* annoncé par Isaïe, l'infirme absolu, *in quo omnia constant*. Le mal physique n'étant qu'une suite du Péché, Jésus commence toujours par remettre ses péchés au malade qu'on lui présente et il prend ce fardeau sur lui. Le malade alors est subitement guéri. Mais son mal n'est que déplacé. Il est maintenant sur la Personne du Christ, avec les péchés que Celui-ci vient d'assumer. C'est effrayant de se dire qu'il en est toujours ainsi et que l'Evangile continue...

18. — Le Paradis terrestre était nécessairement toute la terre. Autrement la terre n'aurait pu être maudite, puisqu'en supposant le Jardin de Volupté un lieu déterminé, *tout*, au delà des limites de ce lieu, eût été ce que nous voyons et, par conséquent, n'aurait pas eu besoin de malédiction.

Adam, avant sa chute, était dans un état inimaginable, analogue, semble-t-il, à celui de Notre Seigneur dans son Humanité glorieuse, après la Résurrection : Luminosité, Agilité, Subtilité, Ubiquité, etc., la matière ne pouvant lui faire obstacle.

Adam, avant sa chute, était comme un charbon à l'état d'incandescence. Brusquement éteint, il a perdu sa lumière et sa chaleur ; il est devenu froid et noir.

1895

Janvier

16. — ... Genève n'est pas une ville où on m'a personnellement offensé. Ce n'est pas non plus une ville où foisonnent exclusivement les hypocrites, qui pullulent non moins ailleurs, en Angleterre, par exemple, ou en Allemagne, pour ne rien dire de la France.

Pour moi, Genève est la ville basse du monde, la Cité infâme parmi les infâmes. *Dico vobis, quia Sodomis in die illa remissius erit, quam illi civitati.* C'est le foyer de la cafardise et de l'égoïsme fangeux du monde, depuis trois cents ans, et c'est là ce que je veux montrer...

26. — Réveillé par les cris terribles de Jeanne, je me précipite pour assister au dernier soupir de notre fils André. Moment effroyable. Nouvel épisode à notre effroyable vie !...

28. — Tout ce que j'avais de plus précieux... Voici, mon Dieu, ce petit corps déplorable... Je vous l'offre d'un cœur brisé, et je ne peux rien de plus, en vérité !

Février

23. — La plus ruineuse des folies, décidément, c'est de n'être pas un maquereau ou un imbécile.

Mars

23. — Commencé la lecture d'*En Route*, le récent livre de Huysmans, dont l'art pénible me harasse et dont l'ignorance documentée me lève le cœur.

24. — Continué *En Route*. Le vrai titre serait *En Panne*. Huysmans ressasse des niaiseries et des saletés, sans jamais avancer d'un pas. Cependant il découvre le Catholicisme et s'étonne profondément de la trouvaille. Ennui énorme.

L'indigence d'imagination de ce découvreur et le creux de sa cervelle donnent le vertige. Il n'a que des yeux et des oreilles, — dans le sens le plus charnel, bien entendu — et encore... Simple trait, profondément caractéristique. Dans *En Route*, les enfants haïs et méprisés, comme dans tous les livres antérieurs, sont invariablement appelés *gosses*. Que penser de ceci : l'apologie du Catholicisme entreprise par un écrivain dont l'instinct a toujours été d'avilir ?

25. — Achevé *En Route*. Que ne suis-je encore l'ami de Huysmans ! Je lui donnerais un précieux conseil. Après *Là-Bas* et *En Route*, pourquoi n'intitulerait-il pas ainsi son prochain tome : En Haut ! Tout le monde DESCEND ?

Mai

12. — Je repense au triste livre de Huysmans qui fait quelque bruit depuis deux mois. Je me rappelle qu'en un endroit, cet imprévu docteur juge médiocre le rituel du mariage, ignorant, sans doute, que le mariage est un Sacrement, et même « un grand Sacrement », selon saint Paul. Ailleurs, il a l'équité de condamner le roi David, et dans quel langage ! sans soupçonner, une minute, la majesté colossale d'un personnage que

l'Esprit-Saint nomme sans cesse le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Il est vrai qu'il ne faut pas demander à l'auteur des *Sœurs Vatard* une intelligence quelconque ou même une approximative notion du Livre sacré. En général, cet apôtre semble croire que la Religion est une esthétique. Quel cerveau!

Les pages d'*En Route* qui veulent être lyriques font penser à des fleurs *artificielles* qu'on offrirait à Marie dans un pot de chambre.

24. — A la sortie de l'église, un vieillard m'a proposé de m'affilier à la confrérie du Saint Sacrement, me conseillant, déjà, d'aller voir le président qu'il cherchait à faire valoir en le déclarant *propriétaire*... Réponse : — Ah! il est propriétaire, votre président? En ce cas, il n'y a rien de fait. Vous me reparlerez de votre confrérie, lorsqu'elle sera présidée par un *mendiant.*

31. — Misère horrible... Il n'y a pas longtemps, Véronique, me voyant fort triste, vient à moi, me prend par le cou et, avec une tendresse extrême, me dit : — Mon cher petit papa, ne pleure pas, *je te donnerai quelque chose*. Et la pauvre enfant cherche, parmi ses jouets, ce qu'elle pourra m'offrir. Aujourd'hui, à la messe, ce souvenir me remue le cœur avec trop de force pour ne pas correspondre à quelque chose de divin. Y a-t-il rien de plus déchirant que la compassion de celui qui n'a rien et qui veut, pourtant, donner quelque chose? Et Dieu n'est-il pas le Pauvre des pauvres?

JUIN

2. — Dimanche de Pentecôte. Abstinence et jeûne... On a vécu, toute la journée, d'une salade. Cela dans les ténèbres « extérieures ». Car voici une circonstance des plus étranges : Ce soir de Pentecôte, nous sommes *sans lumière!...*

14. — Discours de réception à l'Académie, du sémil-

lant eunuque Paul Bourget. Sécrétion mucilagineuse dont les dames sont forcées de se contenter.

Aujourd'hui, je n'ai pas seulement touché le fond du gouffre, mais l'Ennemi a essayé de m'écraser le cœur, de me broyer le crâne sur les dalles. — Seigneur Jésus, vous priez pour ceux qui vous crucifient et vous crucifiez ceux qui vous aiment !

28. — Ma souffrance de vivre est comme un vieux mur de faubourg insulté depuis trente ans, au pied duquel deux générations auraient... passé. Des hommes célèbres qui m'ont vu souffrir sont morts depuis longtemps et en poussière. Ma souffrance de vivre n'a pas changé. Combien de temps encore, ô Seigneur ?

Juillet

4. — Nous parlons de l'Invisible. Je dis que tout ce que nous voyons, tout ce qui s'accomplit, extérieurement, n'est qu'une apparence, — un reflet énigmatique, *per speculum*, — de ce qui s'accomplit, substantiellement, dans l'Invisible. Qu'y a-t-il de plus apparent, de plus *extérieur* dans ma vie ? C'est qu'ayant déclaré la guerre au monde, le monde est déchaîné contre moi. La réalité substantielle de cette *espèce* est, peut-être, à faire peur aux plus grands Anges. Il n'y a que Dieu qui sache ce que j'ai déchaîné en 1878. A cette époque se déclara mon destin, mon hétéroclite destin, demeuré si indéchiffrable pour les fantômes qui font semblant d'apparaître autour de moi. J'ignorais alors les gémonies littéraires. Je ne savais pas même encore que mes contemporains existassent et je marchais, en pleurant d'amour, sur les tapis d'or du Paradis.

28. — Dans l'Absolu : *L'Idolâtrie, c'est de préférer les choses visibles aux choses invisibles.* Cas des protestants qui accusent précisément les catholiques d'être des idolâtres.

Août

23. — Seigneur, je n'ai pas confiance en Vous. J'ai beau savoir que Vous m'aimez, que Vous me chérissez infiniment, que Vous avez créé les mondes pour moi, et que cela n'est rien en comparaison de ce que Vous voulez faire encore ;

J'ai beau savoir que « Vous êtes avec moi dans la tribulation », que Vous êtes souffleté, conspué, flagellé, couronné d'épines, crucifié pour moi depuis deux mille ans et depuis toujours ;

N'importe, je suis un mauvais Juif et je n'ai pas confiance en Vous...

Cette prière qui dit si bien toute mon âme, est venue d'elle-même, et je l'ai écrite *comme si on me la dictait*.

Septembre

6. — Lisant l'évangile de la messe *pro abbatibus*, cette pensée me traverse que je suis de ceux qui devront parcourir le monde en criant aux hommes :

— Quittez tout, vendez tout, et suivez-nous ! En récompense, vous serez comblés d'ignominie et vous finirez dans des supplices effroyables.

9. — On fait ce qu'on peut. Les gens de génie offrent à Dieu leur génie, les imbéciles offrent leur imbécillité. Tout est pour le mieux.

Octobre

28. — Introduction aux *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy* (1872-78) devant être publiées à une époque très-incertaine :

« Les Dieux ont soif! disait Montezuma. — Les morts ont soif! dit l'Esprit dolent chargé de paître les générations tré-

passées dans les vallons noirs. Mais qui pense à *la soif des morts?*

Dans la Parabole fameuse du Mendiant, le Riche qui implore en vain, du milieu des flammes, une goutte d'eau pour le rafraîchissement de sa langue, voudrait, du moins, que ses frères encore vivants fussent informés de son effroyable soif...

— Aie pitié de moi! Lazare, me crie le grand Mort, du fond de son gouffre, aie pitié de moi! Je brûle dans la fournaise du Désir de la Vérité. Une goutte, rien qu'une goutte, je t'en conjure, par les entrailles de Dieu!

Je n'ai pas été pour toi sans miséricorde, tu dois t'en souvenir. Bien que je ne fusse pas l'homme riche, vêtu de pourpre et de lin fin, dont il est parlé dans l'Evangile, et que mes repas de chaque jour manquassent de magnificence, je t'ai donné, souvent, beaucoup mieux que les miettes qui auraient pu tomber de ma table. Je ne t'ai pas toujours laissé gisant à ma porte et tu ne peux pas dire que les chiens seuls ont eu compassion de tes plaies.

Désaltère-moi. Nous autres, les morts, nous avons besoin que la Vérité pleuve sur nous, et ce besoin que ne connaissent pas les vivants, est absolument terrible, absolument inexprimable...

Si tu m'as aimé, Lazare, toi qui m'as si bien connu, délivre-moi de l'admiration crucifiante et de la louange barbare. La sainte Vérité, la VÉRITÉ seule, je t'en supplie!

Puisque la vanité homicide de quelques-uns ou de quelques-unes, qui *ne prieraient pas pour moi*, veut, à toute force, que mon pauvre nom brille de *leur* gloire, n'hésite pas à divulguer ma misère profonde, ma misère certaine, ma misère trop inconnue.

C'est de cela seulement que j'ai soif, — mais d'une soif à en mourir éternellement.

Jamais tu ne pourras assez dire ma frivolité, mon inconstance, mon enfantillage et l'infernale déraison de quelques-unes de mes attitudes littéraires.

Il faudrait l'intelligence dilatée des Anges pour savoir combien les morts se jugent eux-mêmes rigoureusement, et combien leur paraît céleste et rafraîchissant un juste blâme quand ils se démènent dans l'insomnie des tombeaux!

Novembre

12. — ... Je suis ivre-mort de chagrin, de lassitude et d'épouvante! Voilà plus de soixante heures que je suis à peu près seul à soigner deux petits enfants et leur mère, ne mangeant pas, ne dormant pas, criblé de douleurs et sans argent! Je suis l'enclume dans le gouffre, l'enclume de Dieu au fond du gouffre!...

. . . .

C'est assez. Je n'en peux plus. Allons! mangez, chiens. Voilà les entrailles d'un homme.

Certes, il fallait qu'elle fût singulièrement et terriblement élue pour me rencontrer, la noble fille scandinave, l'aînée et la bien-aimée du poète Christian Molbech!...

Pouvait-elle descendre plus bas, cette âme ambitieuse de s'immoler? Choisir d'être la compagne d'un pauvre universellement détesté! Partager l'ignominie et le pain rare d'un faiseur de livres que les plus vils chenapans de lettres croient avoir le droit de couvrir de leurs ordures! Accepter pour elle-même le délaissement parfait, l'outrage infâme, le ridicule, le mépris, la calomnie!... La magnanime voulut faire ce qu'*aucun* homme n'avait le courage ni la pensée d'entreprendre, et voici maintenant qu'elle meurt... et de quelle mort!...

. . . .

La roue de plusieurs semaines, aussi pesantes que les chariots des Prophètes, m'a broyé le cœur. Ma femme bien-aimée ne mourra pas, il est vrai. La coupe des tourments est trop pleine encore, et qui m'aiderait à la boire?

Mais il y a, quelque part, deux petites tombes, et il nous faut entendre, parfois, au milieu des cris inhumains de la populace qui nous environne, cette plaintive et déchirante mélopée de notre innocente Véronique, le dernier enfant qui nous reste :

Mon petit frère André est mort.
Mon petit frère Pierre est mort.
Ma petite maman est morte.
Mon petit papa est mort.
Il n'y a plus de jardin.
Il n'y a plus de maison.
La petite fille est toute seule dans la rue.

Je la vois, je l'entends encore, la chère enfant, assise sur l'une des marches de notre humble seuil, perdue dans son rêve et chantant — pour qui, ô Seigneur? — ces mots douloureux qu'elle-même avait arrangés, — d'une voix, inexprimablement douce et grave, de tourterelle qui meurt !...



Il faut qu'il tombe le misérable ! Rien ne le sauverait, car Dieu lui-même veut qu'il tombe.

Vainement, il a essayé de se cramponner aux cieux. Les frissonnantes étoiles se sont reculées.

Vainement, il a appelé les Anges et les Saints, et les Chefs des Anges et les Chefs des Saints.

Vainement il a supplié la Vierge douloureuse.

Les Quatre Fleuves du Paradis sont remontés vers leurs Sources pour ne pas entendre sa clameur...

Ah ! tu as voulu dire quelque chose, toi ! Tu as pris au sérieux les Paroles et les Promesses, et tu as bafoué les hommes, oubliant qu'ils sont eux-mêmes devenus des Dieux ! Tu as cherché la Force, la Justice la Splendeur ! Tu as cherché l'Amour ! Eh ! bien, voici le gouffre, voici *ton* gouffre. Il se nomme le SILENCE...

Ce n'est pas une fosse ordinaire, celle-là. Il ne faut pas lui demander cette miséricorde d'avoir un lit de pierre dure où se puisse briser le malheureux qu'on y précipite. Les parois vont toujours s'élargissant, au con-

traire, sa gueule devient de plus en plus vaste, et la chute est infinie. Il n'y a pas d'adieu comparable à cet engloutissement.

Il est tombé, le blasphémateur de la Racaille, à jamais, sans doute. On ose le croire.

Qui sait, pourtant? Les profondeurs ont, quelquefois, d'étranges surprises.

Qui sait, vraiment, parmi la Racaille, la satisfaite et ribotante Racaille, si ce Pauvre ne reparaîtra pas, quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse, — la fleur du Silence, la fleur du Gouffre?

LE FILS DE LOUIS XVI[1]

—

LE ROI FANTOME

> ... turbati sunt, dicentes : Quia phantasma est. Et præ timore clamaverunt.
>
> *Saint Matthieu*, XIV, 26.

On a beaucoup écrit sur Louis XVII. Voici la *seule* page que Dieu puisse lire, parce que c'est la seule que Dieu ait écrite. Page de pierre, comme les Tables de Moïse, sur laquelle il se pourrait bien que le XIX[e] siècle fût condamné :

Ici Repose

LOUIS XVII

Charles-Louis, duc de Normandie

Roi de France et de Navarre

né a Versailles, le 27 mars 1785

mort a Delft, le 10 aout 1845

Telle est l'épitaphe offerte à l'étonnement du voyageur sur la dalle d'une humble tombe, dans le cimetière de la petite ville de Delft, en Hollande, l'unique pays de ce

1. Paris, Société du Mercure de France, 1900.

monde où le fils de Louis XVI ait été reconnu pour ce qu'il était.

Et voilà tout. *Il n'y a pas de Croix*. L'Orphelin des Majestés Très-Chrétiennes n'a pas obtenu cette aumône. Il dort comme il peut, depuis cinquante-cinq ans, privé de ce Signe de Propitiation et de Royauté que ses amis, témoins pourtant de sa religieuse mort, ont inexplicablement refusé à sa sépulture.

Maintenant le siècle va finir. Tout présage qu'il finira dans une apothéose de massacres et d'incendies. C'est à peine s'il aura le temps de pousser un cri et de tomber mort. Lorsqu'il ne sera plus et que les Nouveaux Temps auront commencé, — quels Temps ? ô Seigneur ! — à qui pourrait-on parler encore de cet effrayant malheureux ?

Il appartient tellement au XIXe siècle qu'on ne peut l'en arracher et qu'il est forcé de partager son destin. Quand ce siècle bronchera, le dernier porteur des grands Lys pâles de la France bronchera de même dans l'oubli profond, c'est infiniment probable, — à moins que le Dieu de tous les miracles ne ramasse la goutte de sang que le Prince lugubre laissa sur la terre, pour en faire un Globe dans Sa Main... Mais cela, c'est le secret du Maître et du Père, et les plus grands Anges l'ignorent.

Est-ce bien exact, cependant, de dire que Louis XVII appartient au XIXe siècle ? Je pense plutôt que le XIXe siècle appartient à Louis XVII. Il ne lui appartient pas seulement comme le juge inique appartient à l'Innocent qui doit le juger à son tour ; il lui appartient comme le désert à une ruine grandiose et redoutée. Mieux encore, le XIXe siècle est vraiment sorti de Louis XVII, en ce sens que le torrent des iniquités ou des hontes inexprimables dont la France meurt depuis cent ans, n'est autre chose qu'une luxuriance de la primordiale iniquité que traduit le nom du Prince lamentable.

Je ne sais si je pourrai faire entrevoir seulement l'énormité inouïe et tout à fait sans exemple de cette injustice, mais, à coup sûr, il ne s'en est jamais vu d'aussi féconde. On peut dire que tout ce qui s'est accompli en Europe, à partir du 8 juin 1795, est une suite rigoureuse, nécessaire, de l'épouvantable comédie des funérailles de l'Enfant-Roi. Toutes les combinaisons élaborées par les galériens de la politique, pendant quatre générations, ne sont rien de plus que l'effort identique et sans cesse renouvelé des cuisiniers de nos catastrophes, en vue de continuer le mensonge qui les engendra, et les Cent Années d'imposture se sont assises, l'une après l'autre, dans l'amphithéâtre, pour contempler l'agonie d'UN homme.

Si la Sottise est le Péché irrémissible, comme on est tenté parfois de le craindre, comment Dieu s'y prendra-t-il pour ouvrir son ciel au premier sot qui osa parler du *Roi-Martyr*?

Certes, il faudrait avoir l'âme d'un goujat pour ne pas sentir une grande pitié au souvenir de la fin cruelle de Louis XVI. Tant de choses bêtes et noires s'accumulèrent sur lui, et le pauvre homme qu'il était fut tellement désigné pour l'expiation de tant de crimes anciens dont il était innocent, qu'il est difficile, même après cent ans, d'échapper entièrement à la tristesse morne et glaciale de ce jour d'hiver où tomba la tête sans pensée de celui qui représentait en France la Paternité divine.

On chercherait en vain par toute l'histoire une chose plus navrante, c'est incontestable. Mais la pitié des hommes, quelque déchirante qu'on la suppose, ne fut jamais une suffisante recommandation pour être inscrit sur les Diptyques et pour être mis sur les Autels. Le nom de Martyr est ce qu'il y a de plus grand, et c'est une stupeur de songer à l'abus vraiment sacrilège que la sentimentalité de quelques bavards a osé faire de cette expression liturgique!

Comment des prêtres pourraient-ils ignorer que le Martyre est le point culminant du christianisme, la plus haute et la plus éclatante fleur de l'Arbre surnaturel, et comment quelques-uns ont-ils pu assez oublier la Tradition de l'Eglise et les décrets du Saint-Siège pour imaginer, un instant, la palme terrible dans les mains inertes du prince qui signa, d'une plume tremblante, l'épée de saint Louis pendue à son flanc, la *Constitution civile du clergé*?

Il s'en est repenti, assure-t-on. C'est Dieu qui le sait. Mais les victimes sans nombre qu'il n'essaya même pas de défendre; mais les têtes coupées qui roulèrent en avalanche du pied de son trône dans les abîmes; mais les bouches mortes des prêtres, des petits enfants, des femmes, de tous ceux qui pouvaient crier utilement vers Dieu; mais le déchaînement tumultueux des trahisons, des apostasies et des opprobres qu'une seule heure d'énergie royale pouvait conjurer; enfin la destruction à jamais d'une société chrétienne bâtie sur les Ossements des Saints, bâtie sur lui-même, et qu'il avait la fonction d'étayer jusqu'à son dernier soupir; — qui oserait dire qu'il s'en est repenti?

On a raconté qu'il défendit qu'on l'arrachât de vive force des mains des bourreaux. « Je ne veux pas, aurait-il dit, qu'une seule goutte de sang soit versée pour moi. » Quelle parole a été plus admirée que cette parole imbécile et lâche d'un roi qui ne comprenait pas qu'en acceptant pour lui l'abattoir, il ouvrait les veines d'un monde!

Le *Roi-Martyr*! Il faudrait un ange pour dire ce que ce lieu commun a coûté. Après la guillotine, il n'y avait plus d'autre expédient pour renouveler indéfiniment le régicide. Les têtes de roi peuvent repousser sous le couperet, elles ne repoussent pas sous le ridicule, et cette appellation blasphématoire était sans doute la guillotine

la plus sûre pour décapiter la descendance de Louis XVI. Le monstre d'infortune que fut son fils eût pu être le survivant acceptable d'un monarque sans auréole, mais comment aurait-il pu l'être d'un roi-martyr ? C'était trop demander au XIXe siècle.

Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, dernier rejeton de trente-deux rois de France et de vingt-trois rois de Navarre, porta toute sa vie, à travers l'Europe homicide, la tête coupée de son père, comme l'Apôtre des Gaules avait porté son propre chef jusqu'au lieu marqué pour la sépulture à venir de ces mêmes Rois Très-Chrétiens qui n'existaient pas encore. Lorsqu'il fut trop las de cette relique pesante, il se coucha pour mourir, la léguant aux héritiers de sa prodigieuse misère, afin qu'ils la traînassent à leur tour. Et c'est toujours la pauvre tête coiffée du nimbe dérisoire et sempiternel qui déconcerte jusqu'à la pitié.

En supposant même le désarmement universel de cette Raison d'Etat implacable qui réduisit Louis XVII à la condition d'un fantôme, comment faire accepter l'orphelin d'une misérable enluminure de dévotion à des peuples épuisés de patience et recrus de tous les symboles qui ne demandent pas moins, désormais, que le Règne tangible du Dieu vivant!...

Il a régné, cependant, Louis XVII. On peut même dire que jamais il n'y eut un règne si effrayant. Tant qu'il dura, les plus puissants hommes eurent peur. Napoléon qui en tremblait fit la guerre aux rois tremblants pour cacher son épouvante. Quand tomba ce colosse qui résorbait en lui l'anxiété du monde, comme un puits du ciel résorbe la foudre, la terreur parut augmenter. On fut en peine de savoir où était une France devenue, elle aussi, un fantôme de nation sur qui régnait un roi invisible, un roi sans trône et sans couronne, un roi sans figure, sans langue et sans mains...

« Tu ne seras pas roi », avait dit à l'enfant des rois la Sorcière de 92, penchée sur son effroyable bouillon de sang. « Tu ne seras pas roi », avait dit à son tour l'incrément terrible de cette Circé, le Napoléon du tonnerre que le Souverain Pontife était venu sacrer à Notre-Dame, ainsi qu'un vrai roi, et qui fut alors la plus prophétique image de Celui qui doit tout dompter à la fin des fins. « Tu ne seras pas roi », répétèrent les bouches de tous les esclaves qui grelottaient sur les trônes de l'Occident.

Ah ! on ne savait guère ce qu'on voulait, mais on savait très-certainement ce qu'on ne voulait pas. A quelque prix que ce fût, on ne voulait pas de ce prince, *parce qu'il était le* PRINCE DES LYS, et toutes les canailles furent bonnes pour le supplanter. N'importe quoi lui fut préféré. Il y eut une rage universelle, un démoniaque besoin de faire avorter la Providence, d'effacer par tous les moyens le mystérieux et profond espoir des hommes, accoutumés, depuis tant de générations, à chercher l'Image de Notre Seigneur Jésus-Christ dans les yeux bleus de la Monarchie française.

Le trône de Saint Louis et de Charlemagne, dans la foi simple du peuple, avait juste autant pesé que l'escabeau du Saint des Saints sur les trappes closes de l'enfer et, quel que fût le mal de ce monde, on était bien sûr que rien ne serait tout à fait perdu, aussi longtemps que la Fleur qui « ne travaille ni ne file » serait vêtue à peu près comme Salomon. *Considerate lilia agri.* La nudité laborieuse et le vagabondage perpétuel de Louis XVII furent, après dix-huit cents ans, la réponse du Diable au Sermon sur la montagne. Et le monde qui se croyait encore chrétien vit tomber sur lui le filet immense d'une incomparable servitude.

« Tu ne seras pas roi », avait-on crié de partout. Or, voici le prodige qui ne s'était jamais vu et dont l'ana-

logue est introuvable. Louis XVII, universellement rejeté, régna néanmoins cinquante ans, de 1795, année de sa prétendue mort, à 1845. Il régna « démonétisé », invisible et tout-puissant, *par l'impossibilité même de prouver qu'il n'existait pas.* Avec le despotisme sans contrepoids des forces occultes, il régna dans la volonté perverse de tous ceux qui, ayant pris sa place et craignant toujours de le voir surgir, essayèrent, par l'égorgement ou le prestige, de raturer jusqu'à sa mémoire. Et il arriva, pour confondre la pensée, que le plus innocent des princes n'eut d'autres fanfares que les rugissements ou les sanglots.

De même qu'on lui avait substitué un enfant mort pour qu'il s'évadât du Temple, de même on tenta de lui substituer *toute la France morte* pour l'exclure à jamais de son Héritage et de son Nom, pour qu'il fût oublié dans les ténèbres extérieures où on pleure en grinçant des dents, pour qu'on pût dire une bonne fois : Le fils des Rois Très-Chrétiens est si défunt que voilà son cadavre sans sépulture, son cadavre trop grand pour être caché sous la terre et qu'il faut abandonner aux enfants des chiens. Or Dieu sait si les dévorants accoururent, gueules béantes, gueules pourries, gueules de carnage et de pestilence !

Tout porte, en réalité, sur ce faux fantôme : 13 vendémiaire, 18 fructidor, 18 brumaire, Marengo, Vincennes, Austerlitz, Friedland, Wagram, Moscou et les deux culbutes de Napoléon ; puis la criée des consciences, la surenchère des mains sanglantes qui s'est appelée la Restauration ; enfin l'ignominie décourageante et insurpassable de la Monarchie de juillet ; quatre ou cinq millions de morts, huit ou dix royaumes dévastés, deux ou trois cents villes à sac, le Corps mystique de Notre Seigneur Jésus-Christ percé de la lance et l'avènement définitif du Bourgeois infâme !... Toutes

ces choses pour étouffer la voix d'un pauvre, la voix imperceptible d'un obscur, d'un malheureux qui demandait seulement qu'on l'appelât par son nom.

Et, comme si tout, dans cette histoire, devait nécessairement aller au delà des confins extrêmes de l'extravagance et de l'horreur, il y eut une créature sortie du même flanc que ce misérable, la première d'entre les princesses du monde, implacablement armée contre lui de toutes les griffes des oiseaux de proie qui avaient déchiré leur père et leur mère. La duchesse d'Angoulême, qui n'avait qu'un mot à dire pour changer la face de l'Europe, aima mieux assassiner son frère pendant trente ans, et mourut elle-même six ans plus tard, toujours fidèle à son démoniaque silence, comblée de gloire et de richesses, canonisée par un peuple de domestiques, vomie par sa victime agonisante, reniée par toutes les Intercessions des cieux, hagarde et désespérée...

Il est donc rigoureusement vrai d'affirmer le règne effectif de Louis XVII. Les monarques, même les plus certifiés, règnent comme ils peuvent, et ne règnent que comme ils peuvent. Celui-ci, ayant été décrété fantôme, ne put régner que comme un fantôme, pour l'hallucination et le désarroi de son peuple atteint de démence qui ne put jamais le connaître et qui, pourtant, dut épouser son destin, car telle est la loi.

C'est à faire chavirer l'imagination de se dire qu'il y eut un homme sans pain, sans toit, sans parenté, sans nom, sans patrie, un individu quelconque perdu dans le fond des foules, que le dernier des goujats pouvait insulter et qui était, cependant, le Roi de France !... Le Roi de France reconnu tel, en secret, par tous les gouvernements dont les titulaires suaient d'angoisse à la seule pensée qu'il vivait toujours, qu'on pouvait le rencontrer à chaque pas, et qu'il tenait peut-être à presque rien que la pauvre France, toute frappée à mort qu'elle

fût, voyant passer cette figure de sa douleur, ne reconnût soudain le Sang de ses anciens Maîtres et ne se précipitât vers lui avec un grand cri, dans un élan sublime de résurrection.

On fit ce qu'on put pour le tuer. Les emprisonnements les plus barbares, le couteau, le feu, le poison, la calomnie, le ridicule féroce, la misère noire et le chagrin noir, tout fut employé. On réussit à la fin, lorsque Dieu l'eût assez gardé et lorsqu'il avait déjà soixante ans, c'est-à-dire lorsqu'il avait achevé de porter la pénitence de soixante rois.

Ne fallait-il pas aussi qu'il y eût, en l'étrange dix-neuvième siècle, cette *préfiguration* mystérieuse de Quelqu'un qui doit, aux temps révolus, se cacher sous l'affreuse guenille des hommes, au ras de leur fange, en plein cloaque de leur purulence ou de leur malice, pour en être mieux outragé, et que les plus viles canailles regarderont avec horreur, en lui disant : « Il ne reste plus en toi un atome de la ressemblance de Dieu » — jusqu'à l'heure irrévélable où cet étranger fera palpiter les cœurs des morts en criant son Nom?

« Je vais à mon Père céleste... il me couronnera », exhala, en mourant, Louis XVII.

Ce jour-là, Dieu dit à Noé : — Construis une arche, le déluge de *feu* va commencer.

. . . .

JE M'ACCUSE[1]...

PAGES IRRESPECTUEUSES POUR ÉMILE ZOLA ET QUELQUES AUTRES

DÉCLARATION PRÉLIMINAIRE

Cloacam maximam, receptaculum omnium purgamentorum urbis (id est Zola)... *dicebat Patavinus.*

Ce livre aurait dû paraître avant la fin de l'année dernière. Aucun éditeur, jusqu'à ce jour, n'a osé le publier. Ce simple fait dit éloquemment notre misère.

Donc, il y eut une *seule* voix en France pour protester contre l'avilissement universel, et cette voix n'eut pas le moyen de se faire entendre. Soit, il valait mieux, sans doute, ne gueuler qu'aujourd'hui.

L'Affaire est loin, rudement loin, elle est devenue télescopique. Elle a, par conséquent, cessé d'obstruer le peu de raison que la vacherie démocratique nous a laissé.

Quelques furieux de l'été dernier ont vu s'éteindre leur fureur dans le mépris équitable où se noyèrent indistinctement tous les mimes de la farce atroce.

1. Paris, « La Maison d'Art », 1900.

Les imbéciles eux-mêmes commencent aujourd'hui à entrevoir la magnificence avec laquelle on s'est payé leurs figures, et combien Zola s'est foutu de la Vérité et de la Justice, dont il osa polluer les vocables de sa main merdeuse.

Le drôle, cependant, toujours caroncule au vent et toutes les plumes de sa queue en l'air, ne paraît pas avoir perdu un atome de son importance.

Y eût-il jamais rien d'aussi inouï, d'aussi inconcevable, d'aussi accablant ?

La nation de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, de Balzac, prosternée devant Emile Zola !!! Et personne pour vociférer, pour remplir de cris douloureux la terre et le ciel, au spectacle de cette effroyable ignominie !...

J'ai connu un artiste, un vrai, un être exceptionnellement haut et noble, que le seul nom de Zola offensait, révoltait, mettait en fuite, comme aurait pu faire un excrément.

Eh bien ! depuis l'Affaire, il est devenu l'admirateur, vous avez bien lu, l'AD-MI-RA-TEUR de Zola, le serviteur très-respectueux du titulaire de ce nom de vomissement et d'opprobre !

Dégringolé au niveau des bourgeois immondes, il a cru fermement, comme l'aurait cru le plus bas chien du dernier ressemeleur de Bruxelles ou du Grand-Montrouge, que le scribe des *Rougon-Macquart* pouvait avoir eu un éclair de désintéressement ou de générosité !...

Après cela, comment ne pas songer à l'idiotifiant pouvoir attribué à certains démons ?

Pour ce qui est de moi, je déclare qu'on me fera expirer dans les plus horribles tourments avant d'obtenir que je sacrifie à une aussi fécale idole ou même que je consente à la regarder, ne fût-ce qu'une fois et de très-

loin, sans exprimer, de manière ou d'autre, mon dégoût immense.

Dussé-je rester seul, je vilipenderai et je conspuerai, jusqu'à l'extinction de mes forces, le répugnant crétin et l'abominable voyou gâteux, adoré *pour sa vilenie* par les lâches fils de la Reine des nations vaincue.

Si la France est maudite, rejetée de Dieu, gisante sous les pieds des peuples, si c'est bien cela qu'il faut entendre, alors qu'elle crève une bonne fois et que tout finisse, et que la planète, *privée de son* AME, roule, comme une chose morte, dans l'immensité !...

N'importe quoi vaudra mieux que ce vautrement dans les déjections d'un tel salaud !

Kolding, Danemark, Vendredi Saint, TREIZE avril 1900.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS[1]

. . . .

De quoi s'agit-il, sinon d'arracher la langue aux imbéciles, aux redoutables et définitifs idiots de ce siècle, comme saint Jérôme réduisit au silence les Pélagiens ou Lucifériens de son temps?

Obtenir enfin le mutisme du Bourgeois, quel rêve!

L'entreprise, je le sais bien, doit paraître fort insensée. Cependant je ne désespère pas de la démontrer d'une exécution facile et même agréable.

Le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par le besoin de comprendre quoi que ce soit; l'authentique et indiscutable Bourgeois est nécessairement borné dans son langage à un très-petit nombre de formules.

Le répertoire des locutions patrimoniales qui lui suffisent est extrêmement exigu et ne va guère au delà de quelques centaines. Ah! si on était assez béni pour lui ravir cet humble trésor, un paradisiaque silence tomberait aussitôt sur notre globe consolé!

Quand un employé d'administration ou un fabricant de tissus fait observer, par exemple: « qu'on ne se refait

1. Paris, Société du Mercure de France, 1902 (30 *articles sur* 183).

pas; qu'on ne peut pas tout avoir; que les affaires sont les affaires; que la médecine est un sacerdoce; que Paris ne s'est pas bâti en un jour; que les enfants ne demandent pas à venir au monde; etc., etc., etc. », qu'arriverait-il si on lui prouvait instantanément que l'un ou l'autre de ces clichés centenaires correspond à quelque Réalité divine, a le pouvoir de faire osciller les mondes et de déchaîner des catastrophes sans merci?

Quelle ne serait pas la terreur du patron de brasserie ou du quincaillier, de quelles affres le pharmacien et le conducteur des ponts et chaussées ne deviendraient-ils pas la proie, si, tout à coup, il leur était évident qu'ils expriment, sans le savoir, des choses absolument excessives; que telle parole qu'ils viennent de proférer, après des centaines de millions d'autres acéphales, est réellement dérobée à la Toute-Puissance créatrice et que, si une certaine heure était arrivée, cette parole pourrait très-bien faire jaillir un monde?

Il semble, d'ailleurs, qu'un instinct profond les en avertisse. Qui n'a remarqué la prudence cauteleuse, la discrétion solennelle, le *morituri sumus* de ces braves gens, lorsqu'ils énoncent les sentences moisies qui leur furent léguées par les siècles et qu'ils transmettront à leurs enfants?

Quand la sage-femme prononce que « l'argent ne fait pas le bonheur » et que le marchand de tripes lui répond avec astuce que, « néanmoins, il y contribue »; ces deux augures ont le pressentiment infaillible d'échanger ainsi des *secrets* précieux, de se dévoiler l'un à l'autre des arcanes de vie éternelle, et leurs attitudes correspondent à l'importance inexprimable de ce négoce.

Il est trop facile de dire ce que paraît être un lieu commun. Mais ce qu'il est, en réalité, qui pourra le dire?

Pourquoi, autrement, me serais-je recommandé à saint Jérôme? Ce grand personnage ne fut pas seule-

ment le consignataire pour toujours de la Parole qui ne change pas, des Lieux Communs pleins de foudres de la Très-Sainte Trinité. Il en fut surtout l'interprète, le commentateur inspiré.

Avec une autorité beaucoup plus qu'humaine, il enseigna que Dieu a toujours parlé de *Lui-même* exclusivement, sous les formes symboliques, paraboliques ou similitudinaires de la Révélation par l'Ecriture, et qu'il a toujours dit *la même chose* de mille manières.

J'espère que ce docteur sublime daignera favoriser de son assistance un pamphlétaire de bonne volonté qui serait si heureux de mécontenter, une fois de plus, la populace de Ninive, éternellement « incapable de distinguer sa droite de sa gauche », — et de la mécontenter à un tel point que des colères inconnues se déchaînassent.

Ce résultat serait obtenu, sans doute, si la céleste douceur ne m'était pas refusée d'établir, en l'irréfutable argumentation d'une dialectique de bronze, que les plus inanes bourgeois sont, à leur insu, d'effrayants prophètes, qu'ils ne peuvent pas ouvrir la bouche sans secouer les étoiles, et que les abîmes de la Lumière sont immédiatement invoqués par les gouffres de leur Sottise.

RIEN N'EST ABSOLU

La plupart des hommes de ma génération ont entendu cela toute leur enfance. Chaque fois qu'ivres de dégoût, nous cherchâmes un tremplin pour nous évader en bondissant et en vomissant, le Bourgeois nous apparut, armé de ce foudre.

Nécessairement, alors, il nous fallait réintégrer le profitable *Relatif* et la sage Ordure.

Presque tous, il est vrai, s'y acclimatèrent, par bonheur, devenant, à leur tour, des Olympiens.

Savent-ils, pourtant, ces buveurs d'un sale nectar,

qu'il n'y a rien de si audacieux que de contremander l'Irrévocable, et que cela implique l'obligation d'être soi-même quelque chose comme le Créateur d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux ?

Evidemment, si on donne sa parole d'honneur que « rien n'est absolu », l'arithmétique, du même coup, devient exorable et l'incertitude plane sur les axiomes les plus incontestés de la géométrie rectiligne. Aussitôt, c'est une question de savoir s'il est meilleur d'égorger ou de ne pas égorger son père, de posséder vingt-cinq centimes ou soixante-quatorze millions, de recevoir des coups de pied dans le derrière ou de fonder une dynastie.

Enfin, toutes les identités succombent. Il n'est pas « absolu » que cet horloger qui est né en 1859, pour l'orgueil de sa famille, n'ait aujourd'hui que quarante-six ans et qu'il ne soit pas le grand-père de ce doyen de nos emballeurs qui fut enfanté pendant les Cent Jours, — de même qu'il serait téméraire de soutenir qu'une punaise est exclusivement une punaise et ne doit pas prétendre aux panonceaux.

En de telles circonstances, on en conviendra, le devoir de créer le monde s'impose.

LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN

Ici, je l'avoue, mon titre m'accable et je suis furieusement tenté de descendre de ma chaire. *Exégèse* signifie, hélas ! *explication*, et voici un monstre de Lieu Commun qui vient au-devant de moi sur la route de Thèbes. Jamais, sans doute, une énigme plus difficile ne fut proposée à un Œdipe.

Voyons cependant.

Si le Mieux est l'ennemi du Bien, il faut nécessairement que le Bien soit l'ennemi du Mieux, car les abstraits philosophiques ne connaissent pas plus le pardon

que l'humilité. Un homme peut répondre à la haine par l'amour, une idée jamais, et plus cette idée est excellente, plus elle récalcitre.

On affirme donc, implicitement, que le Bien a horreur du Mieux et qu'une haine farouche les divise. C'est à qui mangera l'autre, *éternellement*. Mais alors, qui est le Bien et qui est le Mieux et quelle fut l'origine de leur conflit? Que nous veut ce manichéisme grammatical?

Est-il *bien*, par exemple, d'être un sot et *mieux* d'avoir du génie? Quand on dit que Dieu a tout fait pour le Mieux, dois-je entendre qu'il n'a rien fait pour le Bien? Dans quelle caverne métaphysique ce comparatif et ce positif se sont-ils déclaré la guerre? C'est à en devenir fou.

Je prends ma tête à deux mains et je me donne à moi-même des noms très-doux : — Voyons! encore une fois, mon cher ami, mon trésor, mon petit lapin bleu! un peu de calme, nous retrouverons peut-être le fil. Nous avons dit ou entendu dire que le Mieux est l'ennemi du Bien, n'est-ce pas? Or, qu'est-ce que l'ennemi du Bien, sinon le Mal? Donc le Mieux et le Mal sont identiques. Voilà déjà un peu de lumière, semble-t-il...

Oui, mais si le Mieux est vraiment le Mal, nous allons être forcés de reconnaître que le Bien, à son tour, est aussi le Mal, d'une façon très-incontestable, puisque tous les hommes avouent qu'il est lui-même *mieux* que le Mal qui est le Mieux et que par conséquent, il est mieux que le Mieux qui serait alors le Pire!!!???

Zut! Ariane me lâche et j'entends mugir le vieux Minotaure.

PAUVRETÉ N'EST PAS VICE

Antiphrase. Voudriez-vous m'apprendre, ô mon aimable propriétaire, ce qui peut être *vice* ou crime, si la pauvreté ne l'est pas?

Je crois l'avoir beaucoup dit ailleurs, la pauvreté est

l'unique vice, le seul péché, l'exclusive noirceur, l'irrémissible et très-singulière prévarication. C'est bien ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas, précieuses crapules qui jugez le monde ?

Qu'on le proclame donc une bonne fois, la pauvreté est si infâme que c'est le dernier excès du cynisme ou le cri suprême d'une conscience au désespoir d'en faire l'aveu, et qu'il n'y a pas de châtiment qui l'expie.

Le *devoir* de l'homme est tellement d'être riche que la présence d'un seul pauvre clame vers le ciel, comme l'abomination de Sodome, et dépouille Dieu lui-même, le forçant à s'incarner et à se promener scandaleusement sur la terre, vêtu seulement de la guenille de ses Prophéties.

L'indigence est une impiété, un blasphème atroce dont il n'est pas possible d'exprimer l'horreur et qui fait reculer du même coup les étoiles et le dictionnaire.

Ah ! que l'Evangile est mal compris ! Quand on lit qu' « il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux », faut-il être aveugle pour ne pas voir que cette parole n'exclut, en réalité, que le chameau, puisque tous les riches, sans exception, sont certainement assis sur des chaises d'or dans le Paradis et que, par conséquent, il leur est tout à fait impossible en effet, d'entrer dans un endroit où ils sont installés déjà, depuis toujours ! C'est affaire aux chameaux d'enfiler des aiguilles devant la porte et de se débrouiller comme ils pourront. Il n'y a pas lieu de s'en préoccuper autrement.

Ce Lieu Commun atteste, plus qu'un autre, la pudeur sublime du Bourgeois. C'est un voile qu'il jette bonnement, avec le divin sourire des garçons d'amphithéâtre, sur le chancre le plus horrible de l'humanité.

LES MALHONNÊTES GENS REDOUTENT LA LUMIÈRE

Et les honnêtes gens, donc! Quelqu'un pense-t-il que la lumière les rassure ? Ah ! si elle était encore à créer, je ne sais pas ce que feraient les coquins, mais je sais bien ce que ne feraient pas les honnêtes gens.

On ne voit pas déjà très-clair sur notre planète où les plus clairvoyants vont à tâtons. Il paraît cependant que c'est encore trop, puisque tout le monde se cache. Qu'arriverait-il si la Science, tant admirée par Zola et si digne de l'admiration d'un tel cerveau, venait à lancer un *rayon* neuf qui éclairât les antres des cœurs ?

N'est-il pas évident que toute affaire, à l'instant, deviendrait impraticable, impossible? Plus de commerce, plus d'industrie, plus d'alliances politiques, plus de médecine, plus de pharmacie, plus de cuisine, plus de procès, plus de mariages, ni d'enterrements, ni de testaments, ni de « bonnes œuvres » d'aucune sorte. Enfin plus d'amour. *Les honnêtes gens cesseraient de naître*... Il ne resterait pour vaquer au grouillement humain que ceux qui « redoutent la lumière » et qu'on nomme les malhonnêtes gens. Quel désordre étrange !

Il est vrai que ceux-là succomberaient bientôt à leur tour, étant devenus eux-mêmes, par la force des choses, des honnêtes gens pour succéder aux disparus, et les deux espèces qui font la totalité du genre disparaîtraient, successivement exterminées par la lumière, — comme ces couleurs fraîches et brillantes que le soleil mange, dit-on, à son déjeuner.

Espérons que ces malheurs n'arriveront pas et que les malhonnêtes gens aussi bien que les honnêtes, ceux qui « redoutent » la lumière non moins que ceux qui se bornent à la trouver indiscrète, continueront à se *repousser* sous le bleu du ciel, à se faire valoir les uns par les autres dans le cadre poétique des huissiers, des

gendarmes et des verdures. L'universelle harmonie l'exige.

IL FAUT MANGER POUR VIVRE

— Je ne demande pas mieux que de manger, dit un pauvre homme, bien que la vie ne me soit pas douce, mais encore faut-il que j'aie quelque chose à me mettre sous la dent. Tous les chiens mangent et vivent. Ceux qui n'ont pas la chance d'être servis par un maître se nourrissent tout de même d'excellentes ordures qui suffisent à leur vie de chiens. Moi, je ne peux pas. J'ai le malheur d'appartenir à la race humaine et d'être avantagé d'un front sublime qui doit continuellement fixer les astres. Je manque de flair et la charogne me reste sur l'estomac...

J'ai entendu dire qu'autrefois il y avait une Viande pour les pauvres et que les mourants de faim avaient la ressource de manger Dieu pour vivre éternellement. Dans les très-vieux temps, on se traînait, en pleurant les larmes du Paradis, d'une chapelle de confesseur à une crypte de martyr et d'un sanctuaire miraculeux à une basilique pleine de gloire, sur des routes encombrées de pèlerins qui mendiaient le Corps du Sauveur. Cet aliment unique *suffisait* à quelques-uns qui étaient des Bienheureux dont la langueur avait le pouvoir de guérir toutes les langueurs et, quelquefois, de ressusciter les morts. Tout cela est loin, terriblement loin...

Aujourd'hui, c'est le Bourgeois qui a remplacé Jésus, et les truies même reculeraient devant son corps!

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

De tous les Lieux Communs, ordinairement si respectables et si sévères, je pense que voici le plus grave, le plus auguste. C'est l'ombilic des Lieux Communs,

c'est la culminante parole du siècle. Mais il faut l'entendre et cela n'est pas donné indistinctement à tous les hommes. Les poètes, par exemple, ou les artistes le comprennent mal. Ceux qu'on nomme archaïquement des héros ou même des saints n'y comprennent rien.

L'affaire du salut, les affaires spirituelles, les affaires d'honneur, les affaires d'Etat, les affaires civiles même, sont des affaires qui pourraient être autre chose, mais ce ne sont pas *les* Affaires qui ne peuvent être que les Affaires, sans attribution ni épithète.

Etre dans les Affaires, c'est être dans l'Absolu. Un homme tout à fait d'affaires est un stylite qui ne descend jamais de sa colonne. Il ne doit avoir de pensées, de sentiments, d'yeux, d'oreilles, de nez, de goût, de tact et d'estomac que pour les Affaires. L'homme d'affaires ne connaît ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni femme, ni enfants, ni beau, ni laid, ni propre, ni sale, ni chaud, ni froid, ni Dieu, ni démon. Il ignore éperdument les lettres, les arts, les sciences, les histoires, les lois. Il ne doit connaître et savoir que les Affaires.

— Vous avez à Paris la Sainte Chapelle et le Musée du Louvre, c'est possible, mais nous autres, à Chicago, nous tuons quatre-vingt mille cochons par jour !... Celui qui dit cela est vraiment un homme d'affaires. Cependant, il y a plus homme d'affaires encore, c'est celui qui vend cette chair de porc, et ce vendeur, à son tour, est surpassé par un acheteur profond qui en empoisonne tous les marchés européens.

Il serait impossible de dire précisément ce que c'est que les Affaires. C'est la divinité mystérieuse, quelque chose comme l'Isis des mufles par qui toutes les autres divinités sont supplantées. Ce ne serait pas déchirer le Voile que de parler, ici ou ailleurs, d'argent, de jeu, d'ambition, etc. Les Affaires sont les Affaires, comme Dieu est Dieu, c'est-à-dire en dehors de tout. Les affaires sont l'Inexplicable, l'Indémontrable, l'Incirconscrit, au

point qu'il suffit d'énoncer ce Lieu Commun pour tout trancher, pour museler à l'instant les blâmes, les colères, les plaintes, les supplications, les indignations et les récriminations. Quand on a dit ces Neuf Syllabes, on a tout dit, on a répondu à tout, et il n'y a plus de Révélation à espérer.

Enfin, ceux qui cherchent à pénétrer cet arcane sont conviés à une sorte de désintéressement mystique, et l'époque est sans doute peu éloignée où les hommes fuiront toutes les vanités du monde et tous ses plaisirs et se cacheront dans les solitudes pour se consacrer entièrement, exclusivement aux Affaires.

QUAND ON EST DANS LE COMMERCE

Il me tardait d'y arriver. Cette parole d'usage fréquent est surtout recommandable par son extrême noblesse. Etre dans la commerce, cela veut dire, chez les bourgeois, être assis dans de larges trônes d'or pour juger le monde. Aristocratie auprès de laquelle toutes les aristocraties sont un peu moins que de la crotte. Les pairies et les grandesses devraient s'honorer de la servir très-humblement, si les choses étaient à leur place. Pour ce qui est des artistes et des derniers misérables qui font encore usage de la faculté de penser, qui dira les bas emplois où il les faudrait colloquer? Mais patience.

Etre dans le commerce! Voilà ce qui répond à tout, voilà ce qui englobe tous les privilèges, toutes les faveurs disponibles, toutes les dispenses imaginables, toutes les amnisties. Ce qui n'est permis à personne et dans aucun cas devient licite et même professionnel, quand on est dans le commerce. La parole du grand Roi d'Esther : « La loi qui est faite pour tous n'est pas pour toi », paraît avoir été dite à l'intention des personnes qui sont dans le commerce, indistinctement.

Peu importe ce qui est vendu. Que ce soit du fromage, du vin, des chevaux, de la bijouterie, de la quincaillerie, des couronnes de mariées, de la charogne ou de la raclure de n'importe quoi, il suffit que cela se vende ou même que cela soit à vendre sans aucune chance d'être vendu et qu'il y ait des livres de commerce derrière, avec un comptoir ajouré d'une petite galerie faite au tour.

Le mensonge, le vol, l'empoisonnement, le maquerellage et le putanat, la trahison, le sacrilège et l'apostasie sont honorables, quand on est dans le commerce. « A plat ventre devant le client », disait un jour devant moi une patronne de café à un de ses garçons, « toujours à plat ventre, quand on est dans le commerce ». Cette recommandation, que dis-je? ce précepte qui, dans d'autres circonstances, eût été le plus bas étage de l'ignominie, avait là quelque chose d'augural et ressemblait à une vaticination. J'ai vu peu de gestes aussi majestueux que celui de cette caissière gonflée d'enthousiasme et la trompe en l'air, montrant impérieusement le sol, de son index tendu, dans l'attitude picturale d'une Elisabeth Tudor désignant le billot de Marie Stuart. Ce jour-là, j'entrevis, comme en un éclair, la beauté mystérieuse et irrévélable du commerce.

Suivez-moi bien. Une chose se vend ou peut se vendre, selon qu'il y a preneur ou qu'il n'y a pas immédiatement preneur. Cette chose est une salade, un médicament, un couteau à virole, une fille à soldats, peu importe. Le vendeur est toujours un homme prodigieux, un thaumaturge ayant le pouvoir de donner à Dieu le Père ce qui appartient au Saint-Esprit, c'est-à-dire de faire passer l'Amour dans la Foi et le Feu dans l'Eau, ce qui peut à peine être compris.

C'est pourtant bien simple. L'Argent, par quoi s'opère cette translation, est le Rédempteur ou, si on veut, l'image du Rédempteur. Mais voilà! Les commerçants,

hermétiques de leur nature, se foutent également du Rédempteur, de la Rédemption, des Trois Vertus théologales et des Trois Personnes divines, et, en général, de tout ce qui peut être conçu par l'entendement humain.

Combien de fois n'ai-je pas reçu le conseil de « faire du commerce », c'est-à-dire d'écrire comme un cochon pour devenir riche — hélas!

ÊTRE A CHEVAL SUR LES PRINCIPES

Genre d'équitation exclusivement à l'usage du Bourgeois. C'est le plus sûr qu'on connaisse. Il est même inouï que le cavalier ait été désarçonné. Mais aussi, quels principes admirablement dressés! Monture d'autant plus aimable qu'elle ne coûte rien, et qu'elle vient d'elle-même trouver le cosaque!

La bicyclette et l'automobile sont surpassés, car ces principes-là vont encore plus vite, et ils écrasent mieux, d'une manière plus satisfaisante, plus irrémédiable. Ils ne broient pas seulement les corps des faibles et des innocents privés de défenseurs. Ils broient aussi et surtout leurs âmes.

Les principes que monte le Bourgeois sont d'inégalables, d'indépassables coursiers de la mort et il les loge dans l'écurie de son cœur.

TOUTES LES VÉRITÉS NE SONT PAS BONNES A DIRE

Il y en a d'autres, en plus grand nombre, qui ne sont pas meilleures à entendre. Donc, il faut faire un choix des unes et des autres, ce qui suppose le discernement des anges, et de quels anges!

Une vérité qui exposerait son divulgateur ou son témoin à quelque disgrâce, évidemment, ne serait pas bonne à dire. La peau avant tout, chacun son métier, le

Bourgeois n'est pas un martyr. Mais il n'est pas non plus un confesseur, un pénitent affamé d'humiliations, et les vérités qui le désobligent, il juge préférable de les ignorer.

C'est fort bien, mais alors voici une chose étrange. Si on supprime du même coup les vérités dangereuses à proclamer et les vérités désagréables à entendre, que restera-t-il ? Car enfin, j'ai beau chercher, je n'aperçois pas un troisième groupe.

Déclarons-le sans barguigner. *Aucune vérité n'est bonne à dire*, tel est le vrai sens du texte. Peut-être même n'y a-t-il pas de Vérité. Pilate, qui LA voyait face à face, n'en était pas sûr.

CHERCHER MIDI A QUATORZE HEURES

C'est ce qu'on ne manquera pas de me reprocher. On dira que je cherche le Bourgeois où il n'est pas, que je lui suppose des intentions, des sentiments, des idées qu'il n'a pas. Eh ! bien, on se trompera. Je ne cherche ni ne suppose. Le Bourgeois est rencontrable à n'importe quelle heure, les horlogers le savent très-bien, et il est capable de tout, les pauvres l'ont appris à leurs dépens. J'ai dit seulement, et ce travail n'a pas d'autre objet, que le Bourgeois est un écho stupide, mais fidèle, qui répercute la Parole de Dieu, quand elle retentit dans les lieux bas ; un sombre miroir plein du reflet de la Face *renversée* de ce même Dieu, quand Il se penche sur les eaux où gît la mort. J'ai ajouté que cela me semblait terrible. Et voilà tout.

Pour ce qui est de ce misérable topique, de cette fétide rengaine qui a comblé de sa banalité morne mon enfance vouée aux tourments et qui n'a même pas l'excuse démoniaque de grimacer la contrefaçon d'un Texte sacré, je sais ce qu'il en faut penser.

C'est comme le *Rien n'est absolu* des premières pages

de ce livre. Quand un pauvre écolier a trouvé ou cru trouver quelque chose et qu'il en pantèle de joie, le coup de trique de Midi à Quatorze heures lui est invariablement asséné.

Je l'ai déjà dit et je serai bien forcé de le dire encore : Préférer ce qui est noble à ce qui est ignoble et ce qui est beau à ce qui est hideux ; chercher à comprendre, tenter la conquête de n'importe quoi, en sautant par-dessus bornes et clôtures ; vouloir vivre enfin ; voilà ce qui tombe sous l'anathème.

J'essaie de me représenter cet avoué au tribunal de première instance, crevant à midi juste, à l'échéance d'une vie très-basse, et sa très-sale âme légère entraînée par les pleurs des pauvres qu'il écrasa, jusqu'à la station de Quatorze heures qui est la dernière du Chemin de la Croix et le Tribunal sanglant de Jésus-Christ.

IL N'Y A QUE LA VÉRITÉ QUI OFFENSE

N'avais-je pas raison ? Non seulement il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre, mais le profond Bourgeois nous affirme qu'il n'y a que la Vérité qui l'offense.

Le mensonge ne l'offense pas, ne l'offensera jamais. C'est une espèce d'oncle dont il espère toujours hériter et pour lequel il n'a pas assez de caresses. Quand le Mensonge s'incarnera, ce qui doit arriver un jour, il n'aura qu'à dire : « Quittez tout et suivez-moi », pour traîner aussitôt derrière lui, non pas une douzaine de pauvres, mais des millions de bourgeois et de bourgeoises qui le suivront partout où il lui plaira d'aller.

Jusqu'à présent, la Vérité seule s'est incarnée, *Ego Veritas qui loquor tecum*, et vous savez comment elle a été accueillie ! Ah ! on ne s'y est pas trompé une minute : *Crucifigatur!* IL N'Y A QUE LA VÉRITÉ QUI OFFENSE.

C'est tout de même troublant d'entendre le Bourgeois dire ces choses-là, tranquillement, du matin au soir.

LA CRÈME DES HONNÊTES GENS

Edouard avait soixante-quinze ans et Rosalie soixante-cinq. Mais leurs consciences étaient si pures qu'on les croyait jeunes. « Ils ne devaient rien à personne » ; ils « n'avaient jamais fait de tort à personne », et, par conséquent, « n'avaient rien à se reprocher ». On disait d'eux : *la crème des honnêtes gens*, pas moins, ce qui épuise tout simplement la louange humaine.

Edouard cachait sa source, comme le Nil. Il avouait seulement avoir été domestique, puis tenancier d'un hôtel garni à des époques et dans des quartiers inconnus. Il lui restait de ce passé une bonhomie essoufflée, une cordialité asthmatique et cette espèce de doléance marmiteuse de l'homme de bien qui se tâte l'échine en gémissant, comme n'en pouvant plus de rendre service et de s'immoler pour tout le monde.

Le clignement habituel dont il soulignait certains propos égrillards dont il voulait qu'on appréciât la finesse était accompagné d'un inexplicable remuement de grenouille, de bas en haut, sous la partie latérale de l'épiderme de sa vieille face, et le chantonnement catarrheux qui était avec tout cela complétait la physionomie de cet honnête homme qui aimait à s'entendre appeler *Monsieur* Edouard.

Rosalie ou Madame Edouard avait été, l'espace d'une génération, femme de chambre chez une marquise, oui, ma chère, une vraie marquise qui était morte, hélas! comme tout ce qui est bon, lui laissant des toilettes à la dernière mode du second empire et, je crois, aussi quelques écus, ce qui, ajouté à la *gratte* consciencieuse d'un quart de siècle, l'avait rendue un parti sortable dès

quarante-cinq ans. Car ce fut à cet âge que l'heureux Edouard l'épousa, ayant su toucher son cœur avec sa figure de ruminant astucieux.

Extrêmement oraculaire et pleine à éclater de la sagesse des nations, elle ressemblait à une ancienne poule d'Henri IV ayant survécu à la monarchie. Elle tenait aussi de la marquise d'étonnants airs de haut en bas qui ne permettaient pas de la confondre avec le vulgaire, et le perron de quatre marches par lequel on entrait chez les époux avait été visiblement concerté pour l'ostentation de ses magnifiques manières.

Je n'ai pu savoir si l'ex-garno de Monsieur Edouard avait été tenu par cette grande dame ou si ce fut un épisode antérieur à leur mariage. Mais dans le cas de l'affirmative, il est sûr que sa présence dut mettre un fameux ragoût dans les affaires et agrémenter d'un lyrisme d'aristocratie le monotone va-et-vient des cuvettes et des saladiers.

Amants tous deux de la nature, ils s'étaient enfin retirés un peu au delà des fortifications, sur la voie rôtie et médiocrement appienne d'un de nos cimetières suburbains. Ayant fendu en quatre une maison déjà minuscule et se serrant eux-mêmes, s'aplatissant comme des punaises, ils avaient pu arborer des locataires et réaliser ainsi leur plus beau rêve.

Mais, hélas! il n'est donné à personne de monter plus haut que la pointe de la pyramide. Arrivé là, on ne peut plus que redescendre. Edouard et Rosalie étaient tombés sur un mauvais locataire...

Tout le monde sait qu'un mauvais locataire est celui qui ne paie pas exactement un de ses termes, en eût-il payé auparavant plusieurs centaines, eût-il sauvé la patrie trente ou quarante fois. La grammaire latine elle-même n'enseigne-t-elle pas qu'Aristide fut un mauvais locataire, puisqu'il mourut pauvre ?

Bref, Monsieur Edouard avait loué, depuis déjà plu

sieurs années, la plus importante partie de sa maison à un poète. Vous avez bien lu, un *poète.* Seulement il avait été trompé de façon odieuse. Ce poète s'était dit *écrivain* et, naturellement, le père Edouard pénétré, mouillé de respect, s'était cru en présence d'un monsieur faisant des écritures, d'un expéditionnaire dans quelque bureau. Il avait tellement cru cela que, même la vue de plusieurs livres marqués du nom de ce prétendu calligraphe et la lecture de plusieurs articles de journaux où on le traitait d'obscure canaille et de fangeux imbécile — ce qui est pourtant l'estampille du génie — n'avait pu lui ouvrir les yeux !

Il ne fallut pas moins que la misère brusquement visible et l'impossibilité probable de payer un prochain terme pour l'opérer de ses écailles. Ce lui fut un rude coup. Le digne homme se mit à gueuler avec d'autant plus de véhémence que la femme de son locataire était dangereusement malade et avait besoin d'une immense paix. Sans doute, on ne lui devait rien encore, il n'aurait plus manqué que ça. Mais il avait beau être le plus *serviable* des hommes, il n'était pas de ceux qu'on foutait dedans, etc. On ne put se dispenser de jeter dehors cette crème de bourgeois que la seule peur de n'être pas payé faisait semblable à un possédé et qui hurlait comme un pourceau qu'on égorge.

Or, voici ce qui arriva sous mes yeux, exactement. La malade, assommée de cette scène, tomba dans un délire effrayant d'où on ne pensait pas qu'elle pût revenir. Plusieurs jours et plusieurs nuits, elle vit ce vieux et sa vieille massacrant des êtres humains et vendant leur chair à des restaurateurs ou des charcutiers. Ce fut une obsession continuelle, acharnée, d'une précision, d'une intensité, d'une insistance inouïes. On fut éclaboussé, jusqu'à la nausée et jusqu'à la corporelle horreur, du sang que versaient *spirituellement* ces propriétaires.

J'ai compris plus tard que cette malade, plus lucide que les clairvoyants, avait vu réellement le passé de ces serviteurs du Démon dans l'incommensurable cliché photographique dont l'univers est enveloppé. Seulement, par l'effet d'une transposition que je suis incapable d'expliquer ou de qualifier, mais dont la certitude est foudroyante, elle avait vu se réaliser objectivement, *dans leur forme vraie*, des pensées et des sentiments épouvantables.

ELLE AVAIT VU L'EAU DES LARMES CHANGÉE EN SANG !

Edouard et Rosalie ont été heureusement débarrassés de leur poète. Ils n'ont pas perdu un centime, et même ils ont eu l'habileté de rafler, au déménagement, quelques objets. Comment le ciel ne les aimerait-il pas ? Ils sont bien avec leur curé qui les propose en exemple et ils ne doivent rien à personne, pas même aux Trois Personnes qui sont en Dieu !

L'HONNEUR DES FAMILLES

Autrefois, lorsque l'abolition du sens des mots n'avait pas encore été promulguée, l'honneur d'une famille consistait à donner des Saints ou des Héros, tout au moins d'utiles serviteurs de la chose publique. Cela, qu'on fût riche ou pauvre, qu'on eût des ancêtres illustres ou qu'on n'en eût pas. Dans ce dernier cas, on montait simplement et naturellement dans l'aristocratie par la seule nature des choses.

Aujourd'hui, l'honneur des familles consiste uniquement, exclusivement, à échapper aux gendarmes.

Les bourgeois éclairés accordent quelquefois, après avoir demandé à réfléchir, que la pauvreté peut, dans un très-petit nombre de cas qu'ils se gardent bien de spécifier, n'être pas déshonorante, mais rien n'effacerait la honte d'une condamnation judiciaire, surtout en province.

Les Martyrs ont beau avoir leurs ossements sur les autels depuis des siècles, l'Église a beau carillonner leurs fètes et les inonder de gloire, le Bourgeois plein de défiance voit en eux des maladroits qui se sont laissés pincer et qui ont un casier judiciaire. Une nièce de saint Laurent ne trouverait pas à se marier et un arrière-petit-cousin du Bon Larron n'obtiendrait jamais une place de douze cents francs dans une administration.

La répugnance du Bourgeois pour le Christianisme tient en grande partie à ses sentiments d'honneur, — on ne l'a pas assez dit. Il n'arrive pas à s'arranger d'une religion dont le « fondateur », après avoir subi une peine infamante, est ressuscité pour aggraver éternellement le déshonneur de sa famille.

LES DEVOIRS DU MONDE

Ego non sum de hoc mundo. Je ne suis pas de ce monde. *Jésus-Christ n'était pas* HOMME DU MONDE. C'est lui-même qui l'a déclaré. Donc il y a des devoirs en dehors de lui et, par conséquent, opposés à lui, qui se nomment les Devoirs du monde.

Il faut le savoir pour comprendre ce qu'il y a de longanimité miséricordieuse dans le sourire du Bourgeois écoutant, par exemple, un sermon sur le mépris des richesses ou la pureté chrétienne.

— J'aime mieux entendre ça que d'être sourd, semble-t-il dire avec bonhomie, en songeant à ses vrais devoirs qui sont de cracher à la Face du Sauveur et de le crucifier, chaque jour, après une Flagellation indicible.

CHACUN POUR SOI ET LE BON DIEU POUR TOUS

Mme Plutarque, patronne de l'ancienne maison Plutarque et oncle, papeterie et objets de piété, fait sa méditation

quotidienne à son église paroissiale, en la présence du Saint Sacrement. C'est une femme très-pieuse.

— Fils aimable du Tout-Puissant, dit-elle, s'aidant d'un de ces livres de la maison Mame ou de la maison Poussielgue, dont l'éloge n'est plus à faire, ô mon très-doux Maître venu en ce monde pour en chasser le péché, ayez pitié de ceux qui vivent dans cette souillure et gémissent à l'ombre de la mort... Je vous demanderai aussi de nous envoyer un peu plus de monde à l'occasion du Jubilé. Ce serait le cas ou jamais d'écouler nos vieux scapulaires en coton qui commencent à se manger aux vers, et vous savez qu'il nous en reste beaucoup...

Agneau sans tache qui vous offrez pour les pécheurs avec tant d'amour, ayez pitié de leur état et délivrez-les de l'esclavage du démon par le mérite de votre offrande... Je crains bien d'avoir fait une trop forte commande de bénitiers en biscuit. Il y a de nos clients qui se plaignent que c'est trop cher. Mais c'est un article avantageux que je ne peux pourtant pas laisser à meilleur marché. Il n'y aurait plus qu'à mettre la clef sous la porte. Heureusement que ça se casse vite et qu'il en faut toujours. On se rattrape sur la quantité...

Nos péchés, ô divin Sauveur, ont armé vos bourreaux des instruments de votre supplice... Il est vrai que les affaires sont les affaires et qu'il n'y aurait pas moyen de joindre les deux bouts si on donnait la marchandise. Puis il y a la morte-saison où on n'arrive pas à vendre un catéchisme, ni une bouteille d'encre, ni une rame de papier. Si on place de temps en temps, par-ci par-là, un petit roman un peu léger, une petite polissonnerie, un tout petit jeu de cartes plus ou moins transparentes, mon Dieu ! ça regarde ceux qui les achètent, n'est-ce pas? D'ailleurs, je ne fais ces affaires-là, vous le savez, qu'avec des messieurs bien mis et d'un certain âge. Où est le mal? Ah! doux Jésus, ne vous mettez jamais dans le commerce !...

Ce mystère nous enseigne la mortification corporelle. C'est pour imiter le Sauveur flagellé que les saints ont pris de sanglantes disciplines... Oh! ça neva pas fort non plus, le commerce des disciplines! Si nous vendons quelques méchants cordons de saint François, c'est tout le bout du monde. Pour ce qui est du crin, il n'en faut plus, je comprends ça. Il nous restait quelques vieux cilices que nous disions avoir appartenu au curé d'Ars, comme cela se fait couramment dans nôtre partie. Nous avons eu tant de peine à nous en défaire que nous avons renoncé à en avoir d'autres...

Je le reconnais, ô Jésus, c'est votre mort, qui a détruit en moi le péché. C'est votre résurrectien qui m'a délivrée du tombeau des vices où j'ai dormi si longtemps dans le sommeil de la mort... En effet, notre maison va prendre de l'extension, malgré tout. Le fabricant de suppositoires ne fait plus rien. Ce sera bien le diable s'il ne nous cède pas son bail à moitié prix. D'ailleurs, c'est un Dreyfusard et nous l'aidons tant que nous pouvons à faire faillite. Ce sera pain bénit. Quant à sa fille, qui s'en va de la poitrine, vous faites bien de la prendre. Nous avons essayé de lui faire du bien et nous en avons été drôlement récompensés. Le père ne nous a-t-il pas reproché de la tuer, en la laissant debout toute la journée dans la boutique, comme si nous étions responsables des maladies du prochain. Chacun pour soi et le Bon Dieu pour tous. Quand elle n'a plus été capable de travailler, nous l'avons flanquée à la porte, comme de juste. Vous en auriez fait autant, n'est-il pas vrai, mon Rédempteur? Maintenant qu'on me calomnie tant qu'on voudra, je saurai porter ma croix jusqu'au bout, avec le secours de votre grâce. L'amour de mon Dieu doit me suffire dans cette vallée de larmes et dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

PERDRE SES ILLUSIONS

C'est le premier article du programme. Il devrait être l'unique, tellement il enveloppe les autres. Un bourgeois qui n'aurait pas perdu ses illusions ressemblerait à un hippopotame qui aurait des ailes. Au fond, les illusions, c'est tout ce qui ne peut pas être digéré. Les éleveurs ne s'y trompent pas. Jamais une illusion ne vaudra un sac de pommes de terre pour engraisser des cochons. Sans doute, mais là encore, il y a une difficulté.

Que faut-il entendre par le mot illusion? Y a t-il des illusions particulières aux bourgeois et d'autres qui ne peuvent affecter que des héros ou des poètes? Un grand artiste qui croirait, par exemple, qu'il faut « *choisir* une carrière », comme dit l'indépassable Hanotaux, ou que le sucre de betterave, à poids égal, ne vaut pas moins que le Moïse de Michel-Ange, serait-il, oui ou non, dans des illusions trop généreuses qu'il lui faudrait perdre?

Un commis du mont-de-piété à qui je posais cette question, m'a demandé si je me payais « sa fiole ». Il avait raison. La réponse n'est pas sans danger.

SOUFFRIR LE MARTYRE

Il souffre le martyre, il souffre comme un martyr. Toutes les fois qu'un bourgeois expie, avant de crever, les saletés de son existence, il est martyr, ça ne rate pas. On déshonore ainsi un mot et une idée admirables, c'est toujours ça. Autrefois martyr signifiait *témoin* et les martyrs enduraient, par choix et de leur plein gré, d'horribles tourments pour rendre témoignage à la Vérité crucifiée. Tout cela est considérablement changé.

Le martyre de l'Entrepreneur, très-différent de celui des Vierges, consiste à souffrir, bien malgré lui, en gueulant et en blasphémant, jusqu'à sa puante mort qui

sera un fier débarras pour sa famille et après laquelle il ne manquera pas d'être « bienheureux ». Il me paraît difficile de lui appliquer le *Semen christianorum* du terrible Père Africain. Les sérosités et les sanies de cet égrotant seraient plutôt capables d'engendrer la peste.

Cependant il y a des mots qui ne connaissent pas plus le repos que le pardon, des mots plus qu'humains qui rôdent comme des loups autour de ceux qui en abusèrent. Ils sont, ces mots, dans la nécessité invincible d'exprimer, n'importe comment et à quelque prix que ce soit, une réalité indiscutable. Si cet homme n'est pas le témoin volontaire de *Celui qui est*, il faut inévitablement qu'il soit l'involontaire et fantasmatique assistant de *Celui qui n'est pas* et qui veut aussi ses martyrs.

ENCOURAGER LES BEAUX-ARTS

Quand le Bourgeois, retiré des affaires, a marié sa dernière fille, il encourage les beaux-arts. Ça et les timbres-poste, ça va toujours. Ce précieux encouragement consiste à payer fort cher la camelote ou le gratin des artistes décorés. Entre Memling encore inconnu et un peinturier du Luxembourg, il n'hésitera pas une seconde. Si vous lui proposez une toile d'un garçon de génie non inscrit dans les diptyques de la Commande, il vous répondra qu'il n'encourage pas la « soulographie ».

Son flair est inconcevable pour discerner les ouvriers de néant, les crétins du tube, les avilisseurs. Ces derniers, surtout, lui sont chers. Ils lui donnent tellement ce qu'il lui faut ! Sa soif intime, son désir profond, sa croisade à lui, c'est de mettre le Beau par terre, au-dessous de la pire ordure, et rien ne vaut les cochons d'artistes pour cette besogne.

Si l'Enthousiasme ne poussait pas des cris de rhinocéros écorché, quand on veut le faire entrer au bordel,

il faudrait ce mot pour exprimer l'espèce d'agitation surnaturelle dont il est ici parlé.

QUI VEUT TROP PROUVER NE PROUVE RIEN

Attention. Je veux prouver, par des moyens honnêtes, un théorème de géométrie, un fait historique, une assertion de théologie morale, tout ce que vous voudrez. A quel moment, à quel point précis devra s'arrêter ma preuve ?

J'avais cru jusqu'ici qu'on prouvait ou qu'on ne prouvait pas. J'apprends tout à coup qu'on peut trouver *trop*. Voilà qui renverse toutes mes idées. On peut manger trop, boire trop, cela se comprend. On peut être trop bête ou trop cochon, cela s'est vu. Il paraît même qu'on peut être trop honnête, ce qui est rarement le cas du Bourgeois, homme d'équilibre et de juste tempérament. Mais prouver trop et par là même ne prouver rien, c'est un prodige qui me dépasse.

Tournons le dos au tableau noir et passons la tête entre nos jambes, pour voir le problème à l'envers. Voilà qui est fait. Je vais essayer, cette fois, de ne pas prouver tout à fait assez, de m'arrêter à un petit cheveu de l'endroit où la preuve serait complète. Victoire! Ne prouvant pas trop, j'ai enfin prouvé quelque chose. Hélas ! à l'instant même, cette preuve me condamne. Par cela seul qu'elle existe, elle existe intégralement. Donc le cheveu est dépassé. Malgré mes précautions, j'ai trop prouvé et par, conséquent, je n'ai rien prouvé du tout. Impossible de s'échapper de ce cercle où périront les mathématiques, les philosophies et toutes les sciences.

SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT

Qu'arriverait-il ? Le prudent Bourgeois se garde bien de le dire. Qu'on le sache donc une bonne fois. Si jeunesse

savait, elle accomplirait des cochonneries dont la vieillesse elle-même n'a aucune idée, et si vieillesse pouvait, — la vieillesse du Bourgeois, bien entendu — encore une fois, qu'arriverait-il ? Je vous le donne en cent.

Elle pratiquerait la vertu ! et la face du monde serait changée. Tel est le secret redoutable que j'ai longtemps hésité à divulguer.

ON NE SAURAIT PENSER A TOUT

Soyons raisonnables, n'est-ce pas ? Je suis forcé de penser à mes affaires, d'abord ; ensuite aux affaires des autres, pour les fourrer dedans, s'il est possible ; enfin à mes plaisirs. Où diable voulez-vous que je prenne le temps de penser à autre chose ?

Vous me parlez de Dieu, c'est bien gentil de votre part ; mais, sérieusement, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de votre bon Dieu ? Jamais je n'y pense, jamais je n'y ai pensé, et quand je serai sur le point de crever, je vous prie de croire que je n'y penserai pas davantage. Les prêtres le disent eux-mêmes, on est poussière et on retourne en poussière. Alors pourquoi s'embarrasser de toutes ces blagues ?

Vous êtes vraiment bien rigolo de vous intéresser à mon âme, comme si je m'intéressais à la vôtre, moi ! Oh ! là ! là ! on voit bien que vous n'êtes pas dans le commerce. Si vous y étiez, vous sauriez que, loin de pouvoir penser à tout, on a bien assez et même trop, quelquefois, de penser à son livre de caisse. Tenez, mon cher monsieur, voulez-vous que je vous dise ? Je demande un bon Dieu qui soit dans les affaires. Alors on pourrait s'entendre. Il n'aurait pas le temps, lui non plus, de penser à tout. *Il ouvrirait le dimanche*, pour sûr, et il nous ficherait la paix, je vous en réponds...

Telles sont les paroles de celui qui a remplacé le

Génie farouche qui apostrophait autrefois les navigateurs téméraires, au Cap de Bonne Espérance.

LA SCIENCE

Et voici le *labarum* des imbéciles. La Science ! Avant le xxe siècle, la médecine, pour ne parler que de cette gueuse, n'avait aucun besoin de la science et daignait à peine s'en recommander. Depuis fort longtemps, elle croupissait dans les déjections de ses malades. Maintenant, elle piaffe dans sa propre ordure.

La putréfaction se plaignait de n'avoir pas son prophète. Alors Pasteur est venu, Pasteur au nom doux et mélibéen, et le Microbe, en retard de soixante siècles sur la création, est enfin sorti du néant. Quelle révolution ! A partir de lui, tout change. La recherche de la petite bête remplace l'ancien esprit des Croisades. On ne connaît plus que la science. On ne veut plus rien savoir, sinon la science, et chaque matassin revendique son animalcule. Tous les sérums, toutes les pestes liquides, tous les écoulements des morts, tout ce qui se passait naguère au fond des sépulcres, est aujourd'hui restitué à la lumière, préconisé, mobilisé, injecté, avalé. La rage, la tuberculose et le choléra sont devenus des apéritifs ou des pousse-café. Le moujick de la bande vient de découvrir même un jus contre la vieillesse. Il ne tient qu'aux parents d'avantager leurs enfants de quarante ferments d'infection, dès le berceau, et de faire de leurs corps des vases de purulence. Ils sont à l'Institut Pasteur tout un lot de citoyens utiles exclusivement voués à la recherche des moyens de pourrir.

— Oui, monsieur, on les loge pour ça ! me disait, il y a quinze jours à peine, l'interne de la place de la Concorde, et l'illustre empoisonneur Jenner, à qui l'Europe contemporaine est redevable de sa vacherie, ne trouverait plus de litière pour lui-même dans cette maison !...

Ce qui fut, autrefois, la cinquième d'entre les Sept pointes de flammes de la coiffure impériale du Vagabond, la divine SCIENCE, est devenue quelque chose de si bas que le Bourgeois y pense atteindre. Faut-il que cette Valeur soit dépréciée pour qu'un imbécile tel que Zola, par exemple, ait l'audace de la tripoter sous les yeux d'un peuple si déchu que nul ne songe à cracher au visage de l'affronteur !

Ah ! que celui-là représente bien cette relavure de l'espèce humaine, cette gringuenaude des siècles qui se nomme le Bourgeois contemporain ; et qu'il doit lui aller au cœur, lorsqu'à tout propos, il invoque ce qu'il ose appeler la Science, dans les pages souillées et indéchiffrables de ses romans vomitifs ! La science pour aller vite, la science pour jouir, la science pour tuer ! La science avilie jusqu'à paître les propriétaires, jusqu'à nettoyer le chenil des brutes féroces dont le Pauvre est épouvanté !

AVOIR DE L'AMOUR-PROPRE

La femme du chef de bureau a de l'amour-propre et la concierge a *son* amour-propre. Mais c'est toujours le même bijou.

« Je sors de moi pour n'y plus rentrer », a dit, un jour, sainte Catherine de Gênes, et c'est un des plus grands mots qu'on ait entendus.

L'amour-propre consiste à être toujours *chez soi*. On a remarqué que les honnêtes gens sortent plus rarement que les assassins. C'est la seule différence considérable entre les deux genres.

ENTRETENIR DES DANSEUSES

Comment ai-je pu l'oublier jusqu'à cet instant ? Je l'ai tellement entendu, celui-là, qu'il a fini par ne plus exis-

ter pour moi. C'est comme l'éternel « Bonjour monsieur » du premier venu, qu'à la longue il est impossible d'entendre. Songez que, depuis cent ans, au moins, il n'y a pas eu un poète, un artiste remarquable qui n'ait entretenu des danseuses pendant son adolescence et aussi longtemps que durèrent ses trop faciles études.

Tout le monde sait derrière les comptoirs, surtout en province, que les études d'un peintre, par exemple, ne sont qu'une vaste rigolade. Pour ce qui est des commencements littéraires d'un poète, c'est bien autre chose, et on doit se garder d'y faire allusion devant les jeunes filles.

O les farces de ma jeunesse! O les danseuses que j'entretins dans la rutilance de mes vingt ans! Mais qu'est-ce que cela? Chacun ne sait-il pas, dans les boutiques du détail et sur les ronds de cuirs méthodiquement soufflés des administrations de l'Etat, que je *continue*? Comme toujours, le Bourgeois voit clair.

Cependant, il y a un point obscur. Où diable ces noceurs d'artistes vont-ils chercher leurs danseuses? Une si constante et si nonpareille orgie en suppose un nombre infini. L'explication trop simple, hélas! ne peut qu'aggraver le triste cas des pervers.

Ces danseuses ne sont qu'*une* danseuse, toujours la même depuis des générations. Elle a des yeux qui ressemblent à des lampes suspendues dans des cavernes, elle a le teint plombé, la face en tête de mort, les doigts crispés sur sa gorge flétrie et, si vous voulez le savoir, elle danse la danse du *ventre* devant les buffets des cimetières...

JE NE VEUX PAS MOURIR COMME UN CHIEN

Il est permis de se demander, et même de demander aux autres, pourquoi un homme qui a vécu comme un cochon a le désir de ne pas mourir comme un chien.

D'abord, qu'est-ce que mourir comme un chien? D'après les autorités, cela consiste à quitter ce monde agréable, sans sacrements, et à s'en aller droit au cimetière, sans aucune cérémonie religieuse. Le Bourgeois qui ne veut pas mourir comme un chien doit donc faire venir un prêtre, le curé de la paroisse autant que possible, et lui parler de l'impôt sur le revenu, des avantages de la culture intensive du topinambour, des inconvénients du mastic dans les mâchelières de l'hippopotame ou de l'urgence d'une réforme carabinée dans l'enseignement obligatoire du Kamtchadale; manifestation de foi chrétienne qui donne, après la mort, le droit de faire porter sa carcasse à l'église et d'être accompagné par un surplis jusqu'au cimetière, si la famille ne recule pas devant la dépense.

Tout cela, ai-je besoin de le dire? est pour la galerie. On crève pour la galerie de façon à ne pas mourir comme un chien. Vous comprendrez ou vous ne comprendrez pas, mais tout est là.

— Je me fous de la religion, dit le grainetier, mais je ne veux pas mourir comme un chien.

La clientèle de la maison en dépend, si cette clientèle est bien pensante. Si elle ne l'est pas, l'intérêt de la maison exige, au contraire, que le patron crève comme un chien, mais le cas est rare dans les banlieues où on fait la noce.

LES AMIS DE NOS AMIS SONT NOS AMIS

Le chevalier du Bran d'Enhaut avait sauvé la vie à un petit avocat au parlement de Normandie. Quand vint la Terreur, cet avocat plein de gratitude recommanda son bienfaiteur à un menuisier, qui le recommanda à un savetier, qui le recommanda à un vidangeur, qui le recommanda à un benédictin défroqué, qui le recommanda à Catherine Théot la prophétesse, qui le recommanda à

Robespierre qui lui fit couper la tête. Un bienfait n'est jamais perdu.

L'HONNÊTE FEMME

Balzac a voulu, un jour, élever le mur d'Adrien entre la femme honnête et l'honnête femme. Démarcation romantique, aujourd'hui sans exactitude. Les deux sont devenues la même. C'est l'éternelle Bourgeoise de Béthléem qui refuse l'hospitalité à l'Enfant Sauveur et qui jette la Rose mystique au vent du nord.

L'honnête femme est celle qui a eu le premier prix d'arithmétique à quatorze ans et qui fait peur aux dix mille anges que la Visionnaire d'Agréda voyait autour de l'Immaculée Conception.

L'honnête femme est la morose et brûlante épouse du grand Cocu déchaîné...

O Prostituées sans mensonge pour qui Jésus a souffert ; pitoyables et saintes Putains qui n'avez pas honte des pauvres et qui témoignerez au Dernier Jour, que pensez-vous de cette gueuse ?

L'OCCASION FAIT LE LARRON

Sol cognovit occasum suum. — Est-ce vous, Seigneur ? Est-ce vous enfin ? demande le Voleur en croix. — Je te le dis, en vérité, tu seras, aujourd'hui, avec moi, dans le Paradis, répond la Lumière du monde crucifiée.

Cela se passe dans les Ténèbres de la Sixième Heure et le Bourgeois s'est *pendu* lorsqu'il faisait jour encore.

Post-scriptum. — J'aurais voulu trouver *l'occasion* d'une engueulade infinie où il eût été dit que le Bourgeois n'a de l'argent que pour le rendre et que, s'il ne le rend pas, il est un larron sans croix et sans paradis. Judas, moins canaille, a RENDU le sien, avant de crever. Mais essayez de faire comprendre ces choses !

ON FAIT CE QU'ON PEUT

Quand on a fait des enfants et qu'on est arrivé à se faire un nom, on a fait ce qu'on pouvait et je ne vois pas ce que Dieu même aurait à demander de surcroît. Les fameux Commandements du Sinaï ne sont qu'un décor facultatif. Le solide et le certain, c'est ce qui vient d'être précisé.

« Une fois, dit la Bienheureuse Angèle de Foligno, j'étais plongée dans une méditation sur la mort du Fils de Dieu... Alors cette parole me fut dite dans l'âme : « *Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée !* » Je crus recevoir un coup mortel et je ne sais comment je ne mourus pas... D'autres paroles vinrent qui augmentèrent ma souffrance : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée, ce n'est pas par grimace que je me suis fait ton serviteur, ce n'est pas de loin que je t'ai touchée! »

A ce dernier mot, le Bourgeois, le vrai, l'éternel Bourgeois, celui qui fut homicide dès le commencement, bondit en criant :

— Tu m'as touché, toi! tu oses dire que tu m'as touché, avec tes Mains et tes Pieds percés, et ta Face en sang, et ta Sueur de sang, et les hurlements de ta multitude juive, et le ruissellement surnaturel de ta longue Flagellation! Tu m'as touché! ah! vraiment, pauvre Homme-Dieu, pauvre Bon Dieu des anciens temps! Es-tu seulement une pièce de cent sous pour agir sur moi? Tu ne voulais pas rire avec ta bienheureuse et ta bienheureuse non plus ne voulait pas rire. Eh bien! moi, c'est tout le contraire. Je suis un homme gai, un joyeux bougre, et je n'ai pas plus besoin de tes Larmes que de ton Sang. Je suis né pour les affaires et la rigolade et je n'entends rien à la pénitence ni aux extases. On fait ce qu'on peut, on n'est pas des bœufs.

Post-scriptum. — « J'ai eu faim, dira le Juge, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire... » — Tout ça, c'est très-joli, répondront mille charcutiers, mais le carême nous fait rudement du tort.

LES

DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE[1]

FRANÇOIS COPPÉE

de l'Académie Française

> Je me déplais moins qu'autrefois.
> *La Bonne Souffrance*, p. 17.

La conversion de Coppée a été le chemin de Damas de tout le monde... A dater de ce jour, on a su que la vie chrétienne était une chose facile... Après *la Bonne Souffrance*, il n'est plus permis d'ignorer qu'on est un très-présentable chrétien quand on peut dire « avec ce tour humoristique dévolu au seul Huysmans : Il faut que Dieu ne soit pas difficile pour se contenter de gens comme moi ! » ou qu'on peut ajouter immédiatement : « Et comme moi, donc ! » avec cette bonhomie de vieil oncle à sous-ventrière qui est la marque spéciale de l'auteur des *Humbles*. Un autre signe, c'est de reconnaître de bonne foi qu'on a fait « un peu de bien au cours de sa vie et qu'en somme on ne fut pas un méchant » ; qu'on

1. Paris, Société du Mercure de France, 1903.

n'a pas, il est vrai, « la tête théologique », mais que, tout de même, on a « écouté le Verbe divin avec *autant de simplicité* que les pêcheurs du lac de Tibériade », peut-être même avec plus de simplicité. Alors, en y pensant bien, il paraît hors de doute que « cette conversion doit être attribuée à la grâce divine[1] ».

La joie que cet événement détermina chez nos catholiques a dépassé toutes les joies prévues. On lit dans l'Evangile selon saint Luc qu'il y aura autant de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. C'est exactement ce qu'on voit dans notre société religieuse qui est une manière de ciel, comme chacun sait.

A supposer que Coppée ait été vraiment un pécheur, ce dont lui-même paraît incertain, on peut dire qu'il y a peu d'exemples d'un retour à la vertu qui ait édifié un aussi grand nombre de contemporains. Songez que j'ai lu *la Bonne Souffrance* en Danemark, il y a cinq ans, chez un professeur qui avait conçu l'ambition bien jutlandaise de surprendre ainsi le secret de notre plus beau langage.

Même succès dans tous les pays du monde. *La Bonne Souffrance* est lue sous la tente mongole, dans le gourbi vermineux des Touaregs, dans les bateaux-fleurs du Céleste Empire, au fond de la yourte souterraine des Kamtchadales. Quel livre eut jamais un succès plus étourdissant? Je l'ai vu, moi qui vous parle, à l'étalage des merceries ou lampisteries, dans les quartiers pieux, et sous la vitrine des vendeurs d'ornements d'église, entre des chasubles et des candélabres. Enfin, je l'ai trouvé, ô miracle! chez des prêtres et jusque parmi ceux-là qui ont fait vœu de ne rien lire avant la consommation des siècles...

1. Il est bien entendu que les guillemets signifient, sauf indication d'une autre source, *la Bonne Souffrance*. Avertissement inutile, d'ailleurs. Le bon vin est assez trahi par son bouquet.

Triomphe étonnant, mais si explicable! Le monde catholique avait besoin d'un poète gâteux. L'idiotie humaine longtemps méprisée, criait vers le ciel. L'imagerie pieuse affamée de lyrisme rugissait dans toutes les boutiques sulpiciennes. Coppée converti, ce monde affligé crut entendre la musique des sphères. Lui-même l'a si bien compris que, dès l'épigraphe, il se compare nettement à Lazare, l'ami du Seigneur. Empruntant un texte fameux de saint Jean : « Cette maladie, déclare-t-il, n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu. » Quelle maladie? La sienne propre, évidemment, cet aimable et joyeux gâtisme envoyé pour encourager nos déliquescences. Ce *bon souffrant* parle de « la résignation avec laquelle il a toujours accepté les disgrâces de la vie. » *Beati mites*, ajoute-t-il dans la candeur de son vieux cœur. Et, par là, tout est expliqué. Dieu est son ami parce qu'il est un doux et, selon la suite du texte, *il possèdera la terre :* « Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. »

L'étonnement cesse, d'ailleurs, aussitôt qu'on apprend qu'ayant eu « le cœur vraiment filial » il a eu pour mère « une immaculée ». « Il faudrait une plume exquise et légère que je n'ai pas, il faudrait choisir des *mots aériens* pour exprimer ce sentiment pieux... Je n'en puis donner une idée qu'en rappelant le mystère de la foi chrétienne, si touchant et si profond, qui entoure la Mère de Jésus d'une idéale(?) pureté. » Le chapitre *Souvenir filial* est extraordinaire, même dans le gâtisme coppéen. « Je ne relis jamais mes anciens vers. » Je te crois, répondrait Jehan Rictus, mais alors qui, diantre, les relira? N'importe, il nous sert une chose qu'il nomme « un très-vieux dizain «dont voici le début :

> J'écris près de la lampe. Il fait bon...

et les deux rimes finales :

> Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
> Ma mère, *sois bénie entre toutes les femmes.*

On sait qu'au temps de la Commune, l'église de Notre-Dame-des-Victoires fut envahie par une marée de crapules et profanée autant que Dieu le permit. Il est raconté qu'une citoyenne grimpa sur l'autel de la Vierge Immaculée et montra généreusement son derrière à la multitude.

Les admirateurs de *la Bonne Souffrance* iraient d'un bond aux extrêmes confins de la stupéfaction si on leur disait que ce geste historique diffère très-peu, *dans l'Absolu*, du dernier vers qui vient d'être cité et qu'un tel usage littéraire ou sentimental d'une forme aussi sainte que la Salutation Angélique est une profanation inexprimable. Mais la paralysie générale des catholiques modernes étant elle-même confluente à la liquidité de cet élégiaque, leur admiration en devient plus grande. Les curés atteints de littérature peuvent débiter ça devant le Saint Sacrement lorsqu'ils veulent émotionner leur pâturage.

Villiers de l'Isle-Adam a dû contribuer plus qu'on ne pense à la gloire de François Coppée, lorsqu'il l'a si génialement ramassé tout entier dans ce vers unique et fameux :

> Donnez-lui de l'argent puisqu'il aime sa mère.

Coppée nomme Jésus « l'humble artisan de Galilée ». Comment voulez-vous que les âmes sensibles résistent à ça? « Lui, l'amoureux et le poète..., lui de qui, jadis, toute fleur avait le baiser [1]... il a appris dans l'Evangile l'art de souffrir et de mourir. » Celui de raser, il l'avait appris auparavant. « Les démons impurs qui troublaient et possédaient son âme en sont à jamais chassés... Sa conscience est devenue plus exigeante... Pourtant il n'a rien d'essentiel à se reprocher, sinon d'avoir fait pleurer sa mère, sa sainte mère!... Et si, parfois encore, il chan-

1. *La Bonne Souffrance*, p. 30.

celle et s'il a peur, *comme saint Pierre en marchant sur les flots*[1] », dites-vous qu'il est bientôt rassuré par « les ailes d'ange, qui lui poussent aussitôt après une absolution[2] ». *La Bonne Souffrance* fourmille de ces expressions rafraîchissantes. Il faudrait tout citer, tout copier. Songez qu'il nomme l'*Ave Maria* un « délicieux appel » !

Ah ! il a raison de ne pas se mépriser ! — Si l'on n'allait que chez les gens qu'on estime, dit un personnage de comédie, on n'irait presque chez personne et même il y aurait des jours où on ne pourrait pas rentrer chez soi. Qui donc oserait se flatter d'un domicile si Coppée couchait dans la rue ?

Aujourd'hui, Coppée est devenu une espèce d'homme politique. En même temps qu'il soutient l'Eglise, il a mis son âme allégée de turpitudes au service de la patrie. Il préside des réunions et fait même, je crois, des discours. Cela m'afflige, et je regrette l'époque, déjà si lointaine, où *le Journal* publiait, chaque semaine, une chronique de ce renaissant chrétien. La plupart du temps, cette chronique pouvait être considérée comme le bulletin hebdomadaire de son impotence. Rien de plus, rien de moins. Mais qui dira combien cela remuait les reins et les cœurs ?

Généreux et cher vieillard ! Je crois le voir encore écrivant dans son lit mécanique entouré d'« êtres chéris », continuellement réparé par l'infatigable chirurgien qui lui « sauve la vie » tous les quinze jours et « rêvant d'innocence immortelle » entre les fioles et les vases. Aussi longtemps que dura son mal, nous priva-t-il, une seule fois, du récit de ses douleurs ? Quelqu'un eut-il le droit d'ignorer les vicissitudes cruelles de sa

1. *La Bonne Souffrance*, p. 200.

2. Un jour, en 1900, à Copenhague, on me demanda ce que je pensais de *la Bonne Souffrance*. — C'EST UN LAVEMENT RENDU, répondis-je. Concise appréciation qui fut goûtée. On était à table. De telles paroles ont le pouvoir de réconcilier beaucoup avec la vie.

digestion ou les poignantes péripéties de son uretère? Eh bien! ce moribond sans cesse ajourné trouvait la force de nous consoler et de nous instruire. Et quelle surprenante, junévile et délicieuse fantaisie! Quelle liquidité de style, quelle transparence, quelle fluidité de pensée! Quelle lecture pour les familles!

Un jour il s'attendrissait sur une vieille malle; un autre, il se comparait lui-même à une source pure souillée bientôt par les blanchisseuses et devenue plus loin un vaste fleuve qui recevait dans ses ondes les désesperés et les charognes; un autre jour encore, il protégeait la religion — déjà! — et, avec cette acuité de regard et ce merveilleux discernement prophétique insoupçonné de lui-même, il nous proposait comme un des derniers boulevards de la Foi le si digne prêtre qui a nom Victor Charbonnel. Le lendemain de l'incendie du Bazar de la Charité, ce juste gaga transporté d'indignation, écumant, fumant de rage et ne pardonnant pas à Dieu d'avoir consenti à l'immolation d'un aussi grand nombre de personnes riches, sut parler comme il convenait, lui reprochant, je crois, d'être un Dieu « rouge de sang » ou quelque chose de semblable[1].

Plus tard, lorsqu'il avait dû vendre *la Fraisière* où « un peu de son âme resté dans les fleurs qu'il avait aimées[2] » allait être acquis — à vil prix, sans doute — par quelque inconnu; avec quel art ne sut-il pas, en nous donnant l'adresse du notaire, étaler aux *petites bougies* son cœur désolé. Ces pages sont dans toutes les mémoires.

1. « On chercherait en vain un blasphème dans mes écrits. » *La Bonne Souffrance*, p. 7. Il a raison. Quand les pauvres souffrent, on ne doit parler que de résignation. Dieu reste un Père infiniment adorable. Mais lorsque les riches écopent, Dieu est un bourreau, et il faut lui dire son fait. Il n'y a pas là le moindre blasphème.

2. « L'acheteur aura peut-être cette illusion que les fleurs qui embaumèrent les promenades d'un poète exhalent une odeur plus exquise et que les oiseaux qui chantèrent pour le charmer trouvent des chants plus mélodieux. » *La bonne Souffrance*, p. 82.

Oui je l'aimais mieux à cette époque, décidément. Ce qui l'a perdu, c'est de ressembler à Napoléon. Du moins on le fit croire autrefois à cette ressemblance, et cela est resté sur toute sa vie.

J'ai connu, dans mon enfance, un horloger de Périgueux qui passait pour ressembler, lui aussi, à Napoléon et qui se promenait, comme sur la colonne, la main dans son gilet, en consultant l'horizon.

De là le goût constant de notre François pour le bonnet à poil et la passementerie héroïque. De là aussi, je l'imagine, la mélancolie de ce poète sans batailles forcé de descendre du cheval de Bonaparte avant Rivoli ou les Pyramides et de se mettre à la tisane sans espoir d'attraper jamais le ventre de l'Empereur. Il a fallu que l'occasion du *nationalisme* le déchaînât, et c'est un joli spectacle pour la pensée que celui de ce général en chef, lieutenancé de stratèges tels que Jules Lemaître ou le Vénérable Edmond Lepelletier, galopant, son parapluie à la main, sur le front de bandière de cette grande armée de chie-en-lit.

O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands.....

Faut-il que l'Eglise soit malheureuse et que les catholiques aient tout mérité pour que ce ridicule vieillard soit cru quelque chose et pour que des prêtres et des évêques soient avec lui *contre* leurs propres troupeaux !

LE RÉVÉREND PÈRE JUDAS

(LE PÈRE DIDON)

(Conclusion)

. . . .

La *Genèse* raconte qu'aux temps anciens « la terre

étant encore mouillée et molle du déluge », Abraham vit venir à lui, comme trois fleuves de lumière, trois jeunes hommes formidables et mystérieux dont les visages devaient singulièrement resplendir, car la Tradition suppose que ces étrangers arrivaient du ciel et n'étaient pas moins que les Trois Personnes de Dieu.

Et c'était, dit le Texte, au moment de la grande « ferveur du jour ».

Le Patriarche était jeune aussi, quoiqu'il eût cent ans. Il était jeune comme l'Hospitalité et l'Adoration, et tout ce récit biblique a l'air de se dérouler ainsi qu'une trame de rayons vivants.

Sur le point de partir, ces visiteurs pleins de prophéties déclarèrent à leur hôte qu'ils reviendraient un certain jour, *accompagnés de la Vie*, et les siècles ont coulé sous l'arche de cette promesse colossale.

Aujourd'hui le Père de la multitude est devenu infiniment vieux. Il n'est plus assis, comme autrefois, sous les ombrages de Mambré et il ne se met point en peine d'accueillir honorablement les voyageurs. Il vend des lorgnettes et tarife la semence humaine.

L'universelle Eglise l'a supplanté depuis longtemps, quant au sens divin, et c'est Elle seule désormais qui pourrait héberger les trois Co-Egaux de la Substance.

Mais, hélas! qu'ils sont devenus eux-mêmes décrépits et lamentables, à force de courir le monde !

Les adolescents glorieux d'il y a quarante siècles sont maintenant les Trois Pauvres, les trois indigents effroyables et saboulés du mépris universel, qui implorent la charité des chrétiens aux seuils des chapelles.

Il y a le Père dont la douleur silencieuse intimide les constellations, et il y a le Fils toujours couvert de blessures, que ses plaies saignantes empêchent de cheminer ; mais qui va, quand même, les bras étendus sur son porteur, lequel est l'ineffable Troisième, dont la face est si

invisible et dont les gémissements perpétuels ont l'air de sortir du fond des abîmes.

Faut-il voir, en ces malheureux, le Dieu très-puissant qui confabulait avec les Prophètes et les Patriarches en leur faisant épeler sa gloire?

Assurément, la moderne Eglise ne le pense pas. Ce qu'elle possède encore d'attendrissement ou d'entrailles appartient à des calamiteux d'un aspect plus divertissant, et lorsque ces terrifiques Agonisants de l'Eternité, dont les tremblotantes mains ont pesé les nébuleuses, passent dans les vents et les déluges au niveau de ses pieds d'argile, — tout ce qu'elle peut faire, c'est de leur jeter, comme à des chiens, un os *littéraire* pris à la carcasse d'un Dominicain sans sépulture que les nobles fauves et les vautours même ont dédaigné.

J.-K. HUYSMANS

. . . .

Il y a, dans *La Cathédrale*, de la page 283 à la page 300, le plan d'une basilique *en fleurs* par le moyen de l'horticulture symbolique, plan qui est bien certainement le tour de force le plus compliqué d'un lyrisme bondieusard à tout casser, à tout démolir. La rue Saint-Sulpice est par terre, d'une extrémité à l'autre. En cet endroit se lit une phrase étrangement perverse où Huysmans tâche de jeter un peu d'infamie sur la Rose et même sur le Lys. Il m'a rappelé l'affreux paysan de Zola, lançant à pleines mains ses excréments à travers une noce. Il déteste ces fleurs de Marie comme il déteste le Soleil, le Midi, le Bleu du ciel. Ah ! c'est un vrai Hollandais, c'est-à-dire un mufle derrière une digue, avec des élans de garçon coiffeur très-avisé.

On se demande où peut bien être la place de la pensée dans des livres dont l'unique objet paraît être de nous tenir au courant des lectures de leur auteur. L'inintelligence des choses dont il parle à coups de citations serait incroyable si on ne se souvenait pas que Huysmans a débuté dans la maison et sous l'aile du Crétin des Pyrénées...

Dans un article intitulé *L'Incarnation de l'Adverbe*, publié au lendemain de l'apparition de *Là-bas*, j'écrivais ceci :

« Arrivons maintenant à l'Adverbe. Le goût passionné de Huysmans pour cette *partie du discours* est étrangement et profondément caractéristique.

« Pour qui cherche, dans les œuvres des écrivains, autre chose qu'un délassement ou une trépidation nerveuse, le titre d'un livre a l'importance d'un ostensoir de grandeur ou de vanité.

« Qu'il le veuille ou non, l'auteur est forcé d'étaler là son *espèce* que ne consacre pas toujours le ravissement du lecteur.

« A ce point de vue, les titres de Huysmans sont peut-être les plus étonnants qui soient : *En Ménage*, *A Rebours*, *En Rade*, *A Vau-l'eau*, *Là-bas*. Remarquez que ce n'est pas même l'adverbe, c'est la locution adverbiale.

« Le dynamomètre de son esprit, c'est la locution adverbiale. Le simple adverbe serait encore trop précis, trop mâle, trop dogmatique, et trop tranchant pour un appareil cérébral incapable de fonctionner autrement que dans un mode subjonctif et satellitaire. La pensée de cet homme a l'évolution triste et lointaine de la planète des calamités.

« L'adverbe, selon la grammaire, est un mot invariable qui *modifie* le verbe, l'adjectif ou un autre adverbe par une idée de lieu, de temps, de circonstance, etc. Ce

dangereux subalterne est le chien du troupeau des phrases. Quand il commande, c'est pour dévorer.

« Le même adverbe, selon la littérature saturnienne, est un vocable de crépuscule qui se charge d'inféconder l'Affirmation, d'estomper à la plombagine les contours de la Parole et de favoriser d'un brouillard les monstrueux accouplements de l'Antinomie. C'est le bienfaiteur du Néant.

« C'est pourquoi Huysmans idolâtre si jalousement *jusqu'au simulacre* de l'Adverbe, qu'il lui a bâti des chapelles où ne peuvent entrer qu'en tremblant les génitives Prépositions ou les Conjonctions obscènes, mais d'où sont bannies avec rigueur les patibulaires Interjections. »

Rien à changer aujourd'hui à ces vieilles lignes, sinon la dernière, qu'il faudrait remplacer par je ne sais quoi. En se convertissant au catholicisme, Huymans s'est converti surtout à l'Interjection. Comment ce découvreur pantelant et toujours stupéfait du plain-chant, de l'architecture, de la mystique, du symbolisme, de la liturgie et de tant d'autres arcanes aurait-il pu s'en passer? Que sera-ce le jour où il découvrira enfin le catéchisme? L'Interjection ne sera plus assez, il lui faudra la Prosopopée!

Tout de même, 488 pages, rien que pour *La Cathédrale*, sans rencontrer une idée, c'est atterrant! . . . . L'infortuné Huysmans peut écrire tout ce qu'il voudra, aux applaudissements de tous ceux qui sont faits pour l'admirer. Sa nature triste le condamne à détester la Force, la Grandeur, la Santé, la Beauté, la Noblesse, la Magnificence... la Béatitude.

Il parle quelque part de l'impuissance, de l'inefficacité de sa prière. Je crois bien. La Prière est un don de Dieu, gratuit, sans doute, comme tous ses dons, mais qu'on ne peut pourtant pas supposer départi à un cœur si bas.

Ce serait trop inouï d'avoir cruellement poussé son frère dans les ténèbres après l'avoir dépouillé, de triompher de ce crime depuis quinze ans et de recevoir, quand même, le baiser de la Bouche de Jésus-Christ! C'est assez terrible déjà d'être devenu, en cette manière, la plus cannelée d'entre les dernières colonnes de son Eglise.

A propos de « SAINTE LYDWINE »

... Je voudrais bien savoir s'il y a un seul homme au monde capable d'entrevoir encore ce que c'est que d'écrire l'histoire des Saints. Cela exige des notions si oubliées, des sentiments si défunts, si enterrés! Parmi les êtres les moins étrangers, en apparence, aux choses divines, chez les catholiques les plus pieux, l'ignorance maintenant est si complète et les cœurs sont situés si bas que la Sainteté leur paraît un superlatif de la Vertu.

Cette Essence exclusive et incompatible est devenue un *élixir* pour ces intelligences de parfumeurs.

Personne n'a plus l'air de savoir que la Sainteté est l'Octroi surnaturel qui sépare autant un homme des autres hommes que si sa nature était changée. Et cela ne se fait pas tout à coup ni peu à peu. C'est une chose qui se passe au fond de Dieu, dans les avenues silencieuses de sa Volonté. On est un saint comme on est un homme de génie, c'est-à-dire une créature aussi à part, aussi séquestrée, aussi prodigieusement solitaire que pourrait l'être une espèce végétale du Paradis perdu. Il n'y a pas de route pour aller du talent au génie et tous les torrents mugiraient à l'aise entre la vertu la plus gigantesque et une sainteté rudimentaire.

Mais comment parler de l'âme d'un Saint? Si on peut dire, pour la confusion de l'esprit, que l'âme d'un boutiquier ou d'un employé de chemin de fer est un univers dont l'immensité morne a déterminé l'Agonie du Ré-

dempteur, que sera-ce de ce tourbillon d'abîmes de lumière qui constitue l'âme d'un Saint? Edgar Poe, dans *Eureka*, parlant de la planète Jupiter qui est trois ou quatre cents fois plus grosse que la terre et supposant la puissance de vision d'un Ange, se demande ce que pourraient être ses pensées en voyant pirouetter au-dessous de lui cet effrayant globe!...

Les paroles et les images manquent totalement ici. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'histoire d'un saint, c'est-à-dire d'une créature humaine inconcevablement identifiée au Créateur, est, par force, exégétique bien plus qu'apologétique. Pour l'écrire, cette histoire, à notre époque où la simplicité d'enfant des vieux narrateurs n'existe plus, il semble que le génie même ne suffirait pas, à moins que ce ne fût précisément le génie de l'exégèse. Or l'impuissance, à cet égard, de notre auteur, est une espèce de spectacle...

Il y a, dans *La Légende des siècles*, un volcan de l'Amérique du Sud scandalisé par l'Inquisition espagnole et qui refuse carrément le baptême accepté par tous les autres volcans. Interrogé par le poète, il rappelle, en de rudes vers, les antérieures abominations de l'idolâtrie indienne et déclare pour finir que « ce n'était pas la peine de changer ». Cette pièce, d'ailleurs médiocre, a pour titre : *Les Raisons du Momotombo*. L'aventure presque inouïe de Huysmans et de la rue Saint-Sulpice m'y fait penser. Bondieuserie pour bondieuserie, assurément ce n'était pas la peine de changer.

... Déplorerai-je, une fois de plus, les ravages de la bondieuserie chez cet écrivain qui fut naguère, en littérature, une si hautaine et si véridique arsouille? Dirai-je enfin l'inconvénient lamentable de n'avoir que du talent, un certain talent, juste ce qu'il en faut et celui qu'il faut pour ne pas déplaire à une multitude engendrée

dans les pacages paroissiaux — alors que serait indispensable, je ne dis pas du génie, mais quelque chose comme le Souffle de Dieu ?

... *L'Oblat*, c'est M. Folantin à la recherche d'un restaurant spirituel...

Finissons-en. « LES CATHOLIQUES ONT TOUT MÉRITÉ. » On l'a beaucoup dit et il faudrait une autre voix que celle-ci, une voix beaucoup plus qu'humaine pour le redire. Lorsque parlera ce clairon de l'abîme, « toutes les surdités voleront en éclats », selon l'étonnante expression de Victor Hugo. En attendant, la misère de ces eunuques de l'orthodoxie est si effrayante qu'il faut encore leur savoir gré d'accueillir un pareil homme. Ils ont repoussé Hello, ils ont eu horreur de Barbey d'Aurevilly, ils n'ont pas même voulu connaître Verlaine, mais ils se jettent à Huysmans, et il faut tout de même leur dire merci. C'est à sangloter.

. . . .

LE MENDIANT PRIE AU SEUIL DE L'ÉGLISE

Seigneur Jésus ! J'aimerais mieux que vous n'eussiez pas de maison. Regardez ces colonnes qui ne permettent même pas qu'on vous aperçoive de loin sur votre autel.

C'est vrai que je suis fameusement audacieux de vous parler de la sorte, puisque je suis un pécheur et que c'est à peine si j'ai le droit de lever les yeux.

C'est vrai aussi que je suis pieds nus et que je n'ai ni bourse ni besace. Mais n'est-ce pas ainsi que vous envoyâtes vos disciples, en leur recommandant avec mys tère de « ne saluer personne en chemin » ?

Vous me ferez cette justice que j'ai salué peu de gens depuis si longtemps que je suis errant parmi les hommes, à la façon d'un désespéré, ayant choisi d'être compagnon du Vagabond éternel.

Je crie donc vers vous, Seigneur. Est-il croyable que vous habitiez encore une demeure que ces misérables disent la vôtre et qu'ils prétendent soutenir comme des piliers inébranlables ?

Donnez-moi la force d'un Samson pour jeter une bonne fois par terre cette caverne de voleurs et d'imbéciles plus impitoyables que des assassins.

Alors, ô Saint Sacrement, vous irez par les chemins et par les champs, porté dans les cœurs brûlants et pantelants de quelques lapidés qui seront vos pauvres et *à qui vous déléguerez votre pouvoir*. Et, comme l'heure est proche où le Paraclet doit enfin venir, jamais on n'aura rien vu d'aussi beau !

En ces jours espérés depuis tant de siècles par tous ceux qui souffrent, ce sera si épouvantable d'être riche qu'il y en aura qui voudront avaler leur or liquéfié pour le cacher dans leurs intestins !

Ah ! si les chrétiens avaient le respect de votre Parole, rien que le respect, il y a plus de mille ans que ce serait leur coutume de jeter à la voirie les carcasses des millionnaires et de pratiquer les funérailles de leurs épouses au milieu des excréments et des charognes d'animaux immondes...

Votre Maison sur ces colonnes, derrière ces colonnes, ô douloureux Maître !

Hier, dans une paroisse de Paris, on refusait le baptême à un enfant pauvre qui allait mourir, parce que « ce n'était pas le jour » (!!!). Aujourd'hui, j'entends, ici, le glas des morts pour une canaille millionnaire.

Et voilà que cela dure depuis des éternités et que même, en ce moment où l'on veut abolir le christianisme, votre indigne peuple se cramponne éperdument

à une demi-douzaine de Coppée ou de Brunetière, avocats ou très-humbles serviteurs du Riche!

Ne pensez-vous pas qu'il faut en finir? Encore une fois, je vous prie, mon Dieu, et plus humblement, de me compter parmi les pauvres en petit nombre que vous utiliserez effroyablement pour votre Gloire, quand votre Face de tonnerre sera lasse d'être souffletée.

MON JOURNAL

Pour faire suite au *Mendiant Ingrat*

1896-1900

—

Le temps est un chien qui ne mord que les pauvres.

PRÉFACE

Le Mendiant ingrat finissait en novembre 1895. Huit ans se sont écoulés, et *c'est toujours la même chose !*

Dans l'intervalle, ce Mendiant a écrit, Dieu sait à quel prix ! une demi-douzaine de livres que ses ennemis eux-mêmes ne peuvent pas mépriser. Son existence entière a donc été un tel prodige de douleur, un pèlerinage si infernal que les juges les plus atroces conviennent de l'exagération du châtiment.

Sans doute il est difficile de trop punir un réfractaire qui a choisi de crever de faim pour Jésus-Christ, mais, tout de même[1] cela va bien loin. D'autres pauvres qui le connaissent ne peuvent s'empêcher de voir là une contrefaçon de l'interminable enfer, et les quelques riches chrétiens, admirateurs ou soi-disant tels de l'œuvre de Léon Bloy, leur paraissent les démons de

1. Paris, Société du Mercure de France, 1904.

cet enfer. Essayez, en effet, de vous représenter l'absurdité monstrueuse, l'aberration satanique délimitée comme il suit.

Une armée qui fut, autrefois, victorieuse du monde et qu'on croyait grande autant qu'invincible, il y a si peu de temps encore, est absolument vaincue. La trahison ou l'imbécillité des chefs et la reculade continuelle de soldats sans testicules ont amené ce résultat. Le désastre paraît immense, irréparable.

Un seul résiste qu'on ne peut pas démolir, un aventurier, si on veut, un casse-cou, un gendarme du Vagabond, une espèce de désespéré magnanime. Il n'y a que lui pour dire qu'il ne faut jamais se rendre, jamais accepter de conditions, même *honorables*, eût-on sur la gorge mille couteaux, et qu'aussi longtemps qu'un homme résolu peut se tenir sur ses deux pieds, Dieu est dans cet homme pour tout réparer, pour tout sauver.

Eh bien, cet unique est abhorré, maudit, renié, conspué... *inaperçu*. Ceux qui devraient combattre avec lui, *sous* lui et pour lesquels il meurt chaque jour, non contents de l'abandonner à l'ennemi, dressent contre lui des chiens féroces. Et si, par un miracle de Dieu, quelques-uns, voyant de loin la générosité de ce combattant solitaire, s'arrêtent, une minute, fixés par l'étonnement, c'est pour déclarer bientôt qu'une telle indiscrétion de courage les met en danger...

Pour parler sans métaphore et à la première personne, ainsi qu'il convient à un chrétien qui est absolument seul, je dis que les catholiques riches sont des bourreaux inexcusables. J'ai trouvé parfois du secours chez des gens sans Dieu qui voyaient au moins un artiste en moi. Les catholiques n'ont pas vu cela ni autre chose, et ceux, en grand nombre, qui auraient pu si aisément faire ma voie moins douloureuse, ont été souvent mes plus implacables ennemis.

On m'assure que je peux compter sur mille acheteurs pour chacun de mes livres, ce qui permet de les éditer, sans autre gain, il est vrai, que le vague honneur de publier des ouvrages d'où la fange ne ruisselle pas. Or on peut calculer humblement que tout exemplaire acheté est lu, en moyenne, par trois personnes. Me voilà donc, malgré l'insuccès brillant et inamovible procuré par l'hostilité silencieuse du journalisme, escorté de trois mille lecteurs qui ne peuvent être ni des illettrés ni des concierges, car je vise rarement au-dessous de la tête et jamais au-dessous du cœur.

Est-il croyable que, du milieu de cette foule, il ne me vienne jamais un homme? Quelques pauvres m'ont dit en pleurant leur impuissance. Jamais un riche ne s'est montré. Il y en avait pourtant et mes livres leur criaient assez ce qu'il fallait faire. — Regarde, misérable, ce qu'on souffre pour Dieu et pour toi. Vois cette famille sans pain et ce père forcé de se détourner de la gloire du Fils de Dieu pour aller, dans des tourments indicibles, vers la gloire de l'Esprit-Saint qui est de mendier avec une abondante ignominie. Entends aussi le faible râle de ces innocents qui meurent...

« Qu'avez-vous fait pour moi? écrivais-je dernièrement à un de ces maudits qui m'avait affirmé de la façon la plus énergique son *admiration* et son *amour*. Que feriez-vous si je vous appelais à mon aide, si je criais vers vous au Nom de Notre Sauveur crucifié ? » Rien de plus désespérant que ces interrogations jetées tant de fois et tellement en vain.

Je n'imagine pas d'iniquité plus complètement abominable que celle des Pères Augustins de l'Assomption faisant servir à l'abrutissement définitif de la société catholique une influence colossale. En ce sens, *La Croix* et *Le Pèlerin*, dont le succès fut inouï, ont été des meules de bêtise incomparables. Pendant vingt ans, les âmes chrétiennes en furent systématiquement et *obsc-*

quieusement aplaties. Jamais le Démon n'avait rencontre d'aussi aimables serviteurs.

Ils savaient qui j'étais, ceux-là, m'ayant reçu chez eux, autrefois, lorsque ma vie littéraire n'avait pas encore commencé, avant même qu'existassent *La Croix* et *Le Pèlerin*. Ils savaient, avant tout le monde et mieux que personne, quelle machine de guerre je pouvais être. Ils disposèrent bientôt de ressources immenses. Leur devoir strict eût été de m'armer avec honneur, de m'utiliser formidablement.

Ils ont trouvé plus expédient de m'abandonner, de me dévouer à la mort, de me laisser, le tiers d'une vie, dans l'occasion prochaine du désespoir, préférant à la moelle généreuse dont j'aurais pu ranimer ce pauvre monde catholique en agonie, les débilitantes et sentimentales sucreries de leur officine. Et il y avait des âmes qui attendaient de moi leur pain !...

« *La règle de notre Ordre nous* DÉFEND *de faire* L'AUMÔNE », m'a dit, un jour, l'un d'entre eux. Cette parole, monstrueuse déjà dans l'acception littérale, entendue au spirituel, est strictement diabolique.

On les a balayés comme de la vermine et on a bien fait. Les affreux catholiques de ce temps ont ce qu'ils méritent, et ils l'auront de plus en plus. Après les réguliers, les séculiers, la fermeture ou la profanation des églises, les enfants livrés aux démons, l'abolition du christianisme. Il y a bien trente ans que je vois cela, et j'étais garçon à le crier si fort que les murs en auraient tremblé. Aujourd'hui, que faire ? Il n'y a plus de prêtres, il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus de femmes, il n'y a plus d'enfants,... peut-être. Toute ressource terrestre semble dissipée.

N'importe, je suis forcé de vociférer jusqu'à la fin, étant missionné pour le Témoignage. Nul moyen d'échapper. Dès que je regimbe, on m'applique à la question, et, si vous voulez le savoir, tel est le secret de mon

existence littéraire. *Chacun de mes livres est un* AVEU *arraché par la torture.* C'est ainsi que mes bourreaux ont obtenu *Le Désespéré*, *Sueur de sang* et tous les autres sans exception. *La Femme pauvre*, à elle seule, a nécessité l'enfoncement à coups de maillet d'un nombre de coins tout à fait invraisemblable. Aujourd'hui, je me sens vieux et broyé et la mort me sera douce après une telle vie.

J'ai cru bien longtemps qu'à force de souffrir, je verrais venir un libérateur quelconque, un homme de Dieu ou un homme sans Dieu qui, me voyant seul contre tous, près de périr et m'estimant une force perdue, me donnerait simplement ce qu'il faut pour achever mon œuvre en paix, comme les grandes gens d'autrefois fondaient des monastères ou construisaient des basiliques pour le salut de leurs âmes. De quels élans désespérés n'ai-je pas appelé cet Inconnu dans les heures d'excessive déréliction!

Je ne l'appelle plus, mais je veux espérer que la justice posthume, accordée, même par les catholiques opulents, aux artistes enterrés, sera profitable à mes enfants et que mes trente ans de supplice leur vaudront, un jour, un morceau de pain.

1896

Octobre

5. — Ignoble folie des fêtes franco-russes. Toute la France est sous la botte du jeune Tsar. Ça nous met loin de la Moskova et même de Sébastopol.

7. — Forcé de courir à l'autre extrémité de Paris, je suis puni durement de n'avoir pas suivi le conseil qui m'était donné de prendre le chemin de fer de Ceinture. Je trouve un mur de cinq cent mille hommes qui barre Paris dans son milieu, comme à l'enterrement de Victor

Hugo. Me voilà noyé deux heures dans la foule, souffrant d'un pied malade, au comble de l'indignation. Le Tsar a passé tout près de moi avec toute la chie-en-lit, sans que je pusse l'apercevoir, tant la haie de viande patriote était compacte entre moi et cet avorton.

On revenait de l'Académie française où le Moscovite perspicace, persuadé, comme tous les étrangers instruits, que les Académiciens font quelque chose, avait commandé *une séance de dictionnaire*. Le vieux Coppée, investi du premier rôle dans cette farce, a été admis à baiser la main de la Tsarine!... C'est effrayant de songer à ce qu'il y a de liquide *sous* une France républicaine.

Entendu le cri : *Vive Hanotaux!* qui est bien certainement le cri le plus étonnant du siècle.

Alliance franco-russe. *Ab aquilone pandetur malum super omnes habitatores terræ* (Jérém., I, 14).

1897

Mars

22. — Appris la mort de Rodolphe Salis, l'avaleur de sabres littéraires et artistiques, le triste rodomont qu'il plut à Dieu de mettre au commencement de mes écritures, comme un avis paternel du néant de ce terrible labeur. Le « Cabaretier gentilhomme » de mon invention, enrichi aux dépens de quarante artistes pauvres exploités par lui, est allé crever misérablement au bord d'un crachat, sans avoir pu jouir, une heure, de son opulence. J'ai la sensation de quelque chose de maudit qui croule au loin derrière moi.

Mai

3. — Excessive difficulté de se comporter avec un pauvre imbécile qui est malheureusement trop près de

nous. On ne sait pas ce que c'est que les imbéciles. Comment expliquer leur besoin, après des années d'humilité, de devenir tout à coup des téméraires, de tirer le glaive, d'accompagner Spartacus dans le Picenum ?

5. — Incendie du *Bazar de Charité*. Un petit nombre de belles dames ont été carbonisées, hier soir, en moins d'une demi-heure. *Non pro mundo rogo*, dit le Seigneur. Admirable sottise de Coppée. « Elles s'étaient réunies pour faire le bien », écrit-il. Tout le monde, bien entendu, accuse Dieu.

8. — L'agitation au sujet de l'incendie continue. Songez donc ! Des personnes si riches, en toilettes de gala et qui avaient leurs voitures à la porte ! Leurs voitures éternellement inutiles ! Tout ça pour l'amour des pauvres. Oui, tout ça. Quand on est riche, c'est qu'on aime les pauvres. Les belles toilettes sont la récompense de l'amour qu'on a pour la pauvreté. Et voilà qui condamne l'Evangile. Le Nonce du pape était venu bénir la *Truie qui file*, un instant avant le feu. Il était à peine sorti que cela commençait... *Judex tremebundus ante januam*.

9. — A mon ami André R. :

Pour exaspérer les imbéciles

Vous me demandez « quelques mots » sur la récente catastrophe. J'y consens d'autant plus volontiers que je souffre de ne pouvoir crier ce que je pense.

J'espère, mon cher André, ne pas vous scandaliser en vous disant qu'à la lecture des premières nouvelles de cet événement épouvantable, j'ai eu la sensation nette et *délicieuse* d'un poids immense dont on aurait délivré mon cœur. Le petit nombre des victimes, il est vrai, limitait ma joie.

Enfin, me disais-je tout de même, *enfin !* Enfin ! voilà donc un commencement de justice.

Ce mot de *Bazar* accolé à celui de Charité ! Le Nom terrible et brûlant de Dieu réduit à la condition de génitif de cet immonde vocable ! ! !

Dans ce bazar donc, des enseignes empruntées à des caboulots, à des bordels, *A la Truie qui file*, par exemple ; des prêtres, des religieuses, circulant dans ce pince-cul aristocratique et y traînant de pauvres êtres innocents !

Et le Nonce du Pape venant bénir tout ça !

Ah ! mon ami, quelle brochure à écrire ! *L'Incendiaire du Bazar de Charité.*

Tant que le Nonce du Pape n'avait pas donné sa bénédiction aux belles toilettes, les délicates et voluptueuses carcasses que couvraient ces belles toilettes ne *pouvaient* pas prendre la forme noire et horrible de leurs âmes. Jusqu'à ce moment, il n'y avait aucun danger.

Mais la bénédiction, la *Bénédiction*, indiciblement sacrilège de celui qui représentait le Vicaire de Jésus-Christ et par conséquent Jésus-Christ lui-même, a été où elle va toujours c'est-à-dire au FEU, qui est l'habitacle rugissant et vagabond de l'Esprit-Saint.

Alors, immédiatement, le Feu a été déchaîné, et TOUT EST RENTRÉ DANS L'ORDRE.

Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua : Ut sit eleemosyna tua IN ABSCONDITO (Matth., VI, 3 et 4).

— Vous vous êtes joliment fichue de cette Parole, n'est-ce pas ? belle Madame, et vous avez voulu exactement le contraire. Eh ! bien, voilà. Il y avait justement un pauvre qui avait très-faim, à qui nul ne donnait et qui était le plus affamé des pauvres. Ce pauvre, c'était le Feu. Mais Notre Seigneur Jésus-Christ en a eu pitié, il lui a envoyé sa bénédiction par le domestique de son Vicaire et, alors, vous lui avez fait l'aumône somptueuse et tout à fait *manifeste* de vos savoureuses entrailles. Pour ce qui est de votre « droite » et de votre « gauche », soyez tranquille. La Parole s'accomplira au point que même vos larbins superbes et damasquinés ne parviendront pas à les distinguer l'une de l'autre et qu'il faudra attendre pour cela jusqu'à la Résurrection des Morts.

Cum facis eleemosynam, noli tuba canere ante te, sicut hypocritæ faciunt in synagogis, et in vicis, ut honorificentur ab hominibus. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam (Matth., VI, 2).

— Elle n'est pas non plus pour toi, cette Parole, n'est-ce pas,

marquise? Tout le monde sait que l'Evangile fut écrit pour la canaille, et tu aurais joliment reçu Celui qui aurait osé te conseiller de vendre *in abscondito* tes « trompettes » et tes falbalas pour le soulagement des malheureux ! Mais, tout de même, tu recevras « ta récompense », et, demain matin, ô vicomtesse, on vous ramassera à la pelle, avec vos bijoux et votre or fondus, dans les immondices...

Ce qu'il y a d'affolant, de détraquant, de désespérant, ce n'est pas la catastrophe elle-même, qui est en réalité peu de chose auprès de la catastrophe arménienne, par exemple, dont nul parmi ce beau monde, ne songeait à s'affliger.

Non, c'est le spectacle véritablement monstrueux de l'hypocrisie universelle. C'est de voir tout ce qui tient une plume mentir effrontément aux autres et à soi-même. Enfin, et surtout, c'est le mépris immense et tranquille de tous, à peu près sans exception, pour ce que Dieu dit et ce que Dieu fait.

Le caractère spécial et les circonstances de cet événement, sa *promptitude* foudroyante, presque inconcevable, qui a rendu impossible tout secours et dont il y a peu d'exemples depuis le Feu du Ciel, l'aspect *uniforme* des cadavres sur qui le Symbole de la Charité s'est acharné avec une sorte de rage divine, comme s'il s'agissait de venger une prévarication sans nom, tout cela pourtant était assez clair.

Tout cela avait la marque bien indéniable d'un châtiment et d'autant plus que des innocents étaient frappés avec des coupables, ce qui est l'empreinte biblique des Cinq Doigts de la Main Divine.

Cette pensée si naturelle : Dieu frappe, donc il frappe avec justice, ne s'est présentée à l'esprit de personne, ou, si elle s'est présentée, elle a été écartée immédiatement avec horreur.

Ah ! s'il s'était agi d'une population de mineurs, gens aux mains sales, on aurait peut-être vu plus clair, les yeux étant beaucoup moins remplis de larmes. Mais, des duchesses ou des banquières qui « s'étaient réunies pour faire le bien », comme l'a positivement dit le généreux gaga François Coppée, songez donc, chère Madame !

De son autorité plénière, le journal *La Croix* a canonisé les victimes. Rappelant Jeanne d'Arc (!!!) dont c'était à peu près l'anniversaire, l'excellent eunuque des antichambres

désirables, le P. Bailly, a parlé de ce « bûcher où les lys de la pureté ont été mêlés aux roses de la charité ».

J'imagine que les chastes lys et les tendres roses auraient bien voulu pouvoir ficher le camp, fût-ce au prix de n'importe quel genre de prostitution ou de cruauté, et je me suis laissé dire que les plus vigoureuses d'entre ces fleurs ne dédaignèrent pas d'assommer les plus faibles qui faisaient obstacle à leur fuite.

« Chacun pour soi, Madame!... » Ce mot a été entendu. C'était peut-être *la Truie qui filait*.

Pour revenir à *La Croix*, ne vous semble-t-il pas, André, que ce genre de blasphème, cette sentimentalité démoniaque appelle une nouvelle catastrophe, comme certaines substances attirent la foudre? On ne fait pas *joujou* avec les formes saintes, et c'est à faire peur de galvauder ainsi le nom de Charité, qui est le Nom même de la Troisième Personne Divine.

Voilà, cher ami, tout ce que je peux vous dire de cet incendie. Je vous remercie de m'avoir donné ainsi l'occasion de me dégonfler un peu. J'en avais besoin.

Attendez-vous, d'ailleurs, et préparez-vous à de bien autres catastrophes auprès desquelles celle du Bazar infâme semblera bénigne. La fin du siècle est proche, et je *sais* que le monde est menacé comme jamais il ne le fut. Je dois vous l'avoir déjà dit, puisque je le dis à qui veut l'entendre ; mais, en ce moment, je vous le dis avec plus de force et vous prie de vous en souvenir.

Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet... Orate (Matth., XXIV, 21).

Je vous embrasse... en attendant.

19. — Encore une enquête. On ne me rate jamais. Une revue veut savoir ce que je pense du cléricalisme :

« Cléricalisme » est un mot vague et lâche, une pourriture de mot que je rejette avec dégoût.

Si on veut entendre par là le Catholicisme romain, c'est-à-dire l'*unique* forme religieuse, voici ma réponse bien nette aux trois questions :

I. Je suis pour la Théocratie absolue, telle qu'elle est affirmée dans la Bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII.

II. Je pense que l'Eglise doit tenir en main les Deux Glaives, le Spirituel et le Temporel, que *tout* lui appartient, les âmes et les corps, et qu'en dehors d'Elle, il ne peut y avoir de salut ni pour les individus, ni pour les sociétés.

III. Enfin, j'estime qu'il est outrageant pour la raison humaine de mettre en question des principes aussi élémentaires.

Ce soir, comme Jeanne mettait la petite Madeleine dans mes bras, je lui ai fait remarquer combien il est profitable de porter près de son cœur un de ces innocents. C'est comme si on portait des reliques de martyr.

1898

Janvier

20. — Lettre m'apprenant que le curé Olmer me recevra aujourd'hui. Il m'est dit, en même temps, que ce curé me fera, sans doute, travailler (!!!). On me parle de je ne sais quel abject journalisme de sacristie qui pourrait m'être demandé. Plein d'inquiétude et déjà vomissant, je fais la longue et ennuyeuse course. Trouvé le personnage, un interminable vieillard à tête de cheval de bois. O le pharisien! l'affreux prêtre! Il me déclare tout d'abord, du haut d'un glacier, qu'il ne sait absolument pas ce qui m'amène, l'intermédiaire ne lui ayant rien expliqué. Comprenant alors qu'il n'y a pas un centime à espérer et le cœur tordu à la pensée d'une explication à ce Judas au ventre cousu de fil blanc, je réponds avec simplicité : « C'est trop difficile! » Immédiatement congédié, je pars, navré de dégoût et d'horreur. Voir un prêtre contemporain, un curé de Paris, et avoir quelque chose à lui demander, quelle agonie!

21. — C'est drôle, Dieu ne se lasse pas de nous voir souffrir. A sa place, il me semble que j'en aurais soupé, depuis longtemps, de la torture de ceux qui m'aiment!

22. — Tristesse énorme. Tristesse de condamnés à mort, sans murmure.

Hodie mecum eris in Paradiso. Voilà le mot qui console et qui désespère. HODIE. *Aujourd'hui.* Pour connaître le sens de cette clameur de crucifié, il faut avoir connu la misère.

23. — Abjuration de notre jeune Danoise. A force de démarches, la cérémonie a pu se faire *en secret* dans la chapelle d'un hôpital qui n'appartient pas encore à la municipalité. Mais en secret, je vous en réponds. Un tel événement qui devrait être célébré par les carillons de toutes les églises paroissiales qu'accompagnerait le gros bourdon de la métropole, par les pavois et les illuminations et je ne sais quel immense cantique de la multitude — un tel événement, dis-je, ne sera connu de personne. C'est tout juste si le clergé ne se scandalise pas de voir un pauvre être humain, dont l'âme vaut plus que les mondes, se réfugier dans les bras sanglants de Jésus-Christ.

JUIN

9. — Le *Balzac* de Rodin au Champ de Mars. L'an dernier, le comble de la finesse, pour obtenir une immolation immédiate, eût été la publication, vers le milieu ou la fin de mai, de ma lettre sur l'incendie du Bazar de Charité (*Pour exaspérer les imbéciles*). Voir plus haut, 9 mai 1897. Cette année, le même résultat s'obtiendrait par l'aveu d'une admiration médiocre pour la statue de Rodin. La conscience unanime de nos esthètes me condamnerait aux tourments les plus compliqués, si je déclarais mon sentiment à l'égard de ce prodige de hideur et de déraison.

Le coup de folie absolument inconcevable de Rodin, hypnotisé, dit-on, par certains pontifes, est d'avoir oublié que la statuaire est un art plastique et d'avoir exécuté

son effigie *comme une sonate*. La matière, si monstrueusement violentée, n'a pu retenir de la tentative que des traces d'horreur...

Puis, le Poète de la *Comédie Humaine* n'est pas un personnage mythique, une allégorie. Il a été un homme vivant au milieu des autres hommes, en plein XIXe siècle. Ses traits, reproduits par tous les procédés iconographiques, sont universellement connus. Les supposer inexistants, hypothétiques, remplaçables par on ne sait quoi, est une démence inouïe que rien n'explique ni n'excuse.

La personnalité, l'individualité humaine écrite et signée de Dieu sur chaque face, et si formidablement, quelquefois, sur celle d'un grand homme, est une chose tout à fait sacrée, une chose pour la Résurrection, pour la Vie éternelle, pour l'Union béatifique. Chaque physionomie d'homme est une porte du Paradis très-particulière, impossible à confondre avec les autres et par laquelle n'entrera jamais qu'une seule âme...

Juillet

20. — Nous avions une fleur unique dans notre petit jardin. Comme c'était aujourd'hui la fête d'une amie de mon enfance, malade et probablement près de sa fin, nous avons coupé cette pauvre fleur et, après un voyage pénible dans Paris, c'est notre innocente Madeleine que nous avons chargée de l'offrir à cette personne qui est sa marraine. La maison était pleine d'autres fleurs magnifiques et rares apportées par des gens riches. Notre malade, ayant fort appartenu au monde et sur le point de mourir, j'en ai peur, dans les ténèbres du monde, n'a même pas regardé celle que lui tendait la petite main sans péché, et nous sommes partis l'âme glacée, ayant eu comme l'impression d'un cœur *se retournant contre la muraille*.

. . . .

Ici mon journal est interrompu, et je le constate avec la plus vive satisfaction. Le *Mendiant Ingrat* et la plupart de mes autres livres font assez voir que ma carcasse n'a pas vieilli sur des lits de roses. Peut-être même trouvera-t-on qu'il est difficile d'aller plus loin dans ce golfe de misère et d'épouvante qui me fait penser au terrible canton de mer du pôle antarctique si tragiquement nommé par les explorateurs Erebus et Terror. Pourtant ce fut ici un passage de ma vie que je n'ose pas trop regarder.

La fuite en Danemark décidée et nos meubles emballés et expédiés, il nous fallut vivre plus de deux mois, misérables et suant d'angoisse, dans une chambre d'hôtel, par la volonté d'un escroc qui me dépouilla du précieux argent recueilli pour ce voyage. Ma stupidité, je l'avoue, dépassa les bornes, mais j'avais été si bien englué par cette canaille! Enfin, le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, ayant obtenu difficilement un nouveau subside, on put partir. J'avais un moyen de me venger de l'atroce ordure si validement élue contre moi par les démons. Lorsque j'eus la preuve de l'étonnante vilenie d'un individu qui m'avait choisi, moi, le mendiant célèbre, parmi tous les gens à dépouiller, il m'eût été possible encore, du fond du Danemark, de le frapper d'une façon très-rude. J'y renonçai, considérant que j'étais en exil, abandonné, dénué, menacé chaque jour, enveloppé d'un bourdonnement de désespoir et que j'avais moi-même un besoin extraordinaire de miséricorde...

Le séjour de dix semaines en cet hôtel sinistre de l'avenue d'Orléans, où tout nous semblait perdu, est pour moi un formidable souvenir accompagné, même après cinq ans, d'une crispation de cœur si douloureuse que je voudrais pouvoir en effacer complètement les images, s'il n'y avait pas un point, un unique point suave... Ah! que Dieu fut bon pour ses pauvres, ce jour-là!

C'était le 13 novembre. On venait de voir disparaître

les derniers centimes, on pouvait être jeté dans la rue, le lendemain; nos meubles, en compagnie de ma bibliothèque et de mes papiers, flottaient sur la mer du Nord.

Notre petite Madeleine, ravissante fillette de vingt mois, se mit à ramper sur le lit de sa mère, en appelant Jésus comme elle aurait appelé un frère. La tendresse pure de ce mouvement fut inexprimable. Je me souviendrai toujours de ces grands yeux bleus limpides où se peignait l'adorable Image, fixés sur un point de l'ignoble chambre garnie, pratiquée seulement, jusqu'à ce jour, par les blasphèmes et les luxures. Même après la mort, surtout après la mort, j'entendrai le nom du Sauveur proféré par cette bouche sans péché, par cette bouche d'innocence et de cantique. L'aimable enfant se traînait sur les genoux, tirée par la Vision et se retournant plusieurs fois, comme si nous avions été des tarasques aveugles domptées par elle, qui eussent eu besoin qu'on les instruisît, qu'on leur apprît à *voir* Dieu, qu'on leur enseignât le latin de l'Invisible! Et cette chose merveilleuse dura longtemps, puis il nous sembla que toutes les étoiles se couchaient.

Alors nous comprîmes que le Sauveur, qui avait voulu ce témoignage, était infiniment éloigné de nous redemander nos âmes, qu'il nous sollicitait seulement de les lui prêter un peu en vue d'accomplir quelque chose qui avait « manqué à sa Passion ». Ce quelque chose qu'il est seul à savoir jusqu'à la consommation des siècles allait, en effet, s'accomplir, à une distance énorme des autels de Jésus-Christ, par deux souffrantes unités de la Communion des Saints.

DIX-SEPT MOIS EN DANEMARK

1899

Janvier

9. — Installation provisoire au célèbre village d'Askov, foyer du bavardage grundtvigien et *frigidarium* des âmes. J'aurai l'occasion de reparler de cette fente à punaises. Dès ce premier jour, une promenade affreuse dans la boue et la neige m'a donné le pressentiment de ce que j'allais avoir à souffrir. Je n'imagine pas une déréliction du cœur qui dépasserait la mélancolie d'un paysage protestant au mois de janvier.

11. — Voyage à Kolding, petite ville du voisinage où nous vivrons comme nous pourrons. Il s'y trouve une minuscule église catholique trop vaste pour les paroissiens. Emotion de voir une humble crèche d'Epiphanie avec des mages et des chameaux allemands qui nous attendaient. Nous nous sommes tellement éloignés de la France que c'est là seulement, dans ces quelques mètres carrés, sur cet îlot catholique perdu au milieu des glaces de Luther, que Dieu pourra nous parler et que nous pourrons parler à Dieu.

Visite au curé. C'est un Prussien rhénan, très-fier de l'être et la tête de veau ecclésiastique la plus exacte que j'aie jamais vue. Il faudra m'habituer à cela et à plusieurs autres choses.

12. — Loué un appartement avec jardin au bord d'une rivière de livre d'heures. Le décor ne me déplaît pas. Certains aspects de cette vieille ville jutlandaise donnent une sensation de recul vers le temps ancien. Mais il y a

trop de Jutlandais, trop de propriétaires surtout. Comment prévoir que j'allais retrouver, à une telle distance de Montrouge, les mêmes animaux puants? Comment prévoir surtout l'homicide cherté des loyers dans un trou boréal aussi lointain? Mon propriétaire est un maître maçon, un *murmester*, une sorte d'entrepreneur qui bâtit des maisons à vil prix pour y fourrer ses concitoyens et se faire ainsi du vingt pour cent, comme dans la banlieue de Paris. Ce malfaiteur passe la vie à sourire, uniquement pour montrer une gueule qu'il croit de putain et qui me paraît de crocodile.

15. — Tristesse et ennui terribles — déjà ! Sentiment d'horreur pour ce monde protestant où il me faudra vivre. Et si l'homme sur qui je veux compter encore nous a trompés, si nous sommes sans ressources, que devenir? J'ai froid et peur. Dimanche luthérien à la campagne, sans messe ni prière, *sans un acte religieux quelconque*.

FÉVRIER

5. — Conversation pénible avec notre curé, Allemand peu doué dont je suis forcé d'achever toutes les phrases et dont les idées ressemblent à ces vaches dolentes et vautrées qu'il faut faire lever à coups de bâton quand on veut les traire. On parle des protestants et je l'étonne facilement de ma violence. Le pauvre bonhomme est habitué depuis longtemps aux ménagements et aux contacts. Il me raconte des *moitiés* de conversion, des pasteurs qu'il a connus adhérant à quelques points essentiels et rejetant le reste, sans cesser d'être, dit-il, *in bona fide*. J'y consens, mais quelle indigence de la raison ! Quelle inaptitude à recevoir les idées absolues ! Dépression intellectuelle d'un peuple qui a trois siècles et demi de protestantisme. Voyagé avec des paysans qui chantent des hymnes en fumant des pipes.

Fragment d'une étude consciencieuse et documentée publiée par le Mercure de France en juin 1901 *sous ce titre* :

JOHANNES JOERGENSEN ET LE MOUVEMENT CATHOLIQUE EN DANEMARK

S'il est une chose évidente pour un Français ayant habité le Danemark, c'est l'impossibilité absolue de surmonter la médiocrité d'esprit et la médiocrité d'âme du monde scandinave. Un catholique latin n'arrive pas à concevoir ces protestants incurables qu'aucune lumière n'a visités, depuis une quinzaine de générations que leurs ancêtres se sont levés pour l'apostasie à l'appel d'un moine en chaleur.

L'affaiblissement de la raison, chez ces êtres, est un prodige accablant. Pour ce qui est de leur ignorance, elle passe tout ce qu'on pourrait imaginer. Ils en sont à ne pouvoir former une idée générale et à vivre exclusivement sur des lieux communs de l'âge de pierre qu'ils lèguent à leurs petits comme des nouveautés.

En Danemark, pour ne rien dire des autres grouillements luthériens, Dieu est immémorialement supplanté par ce qu'on est convenu d'appeler la *science*, — depuis l'abolition déjà séculaire du sens des mots, — laquelle science n'est qu'une pédagogie intensive, calculée, semble-t-il, pour former des sots.

D'étonnants crétins sont, en ce royaume, les produits très-admirés de la plus furieuse culture. Il n'y a presque pas d'exemples d'un Danois capable de s'assimiler une substance métaphysique, et l'oubli des lois profondes est inexprimable. En fait d'art, ils en sont à Raphaël et à Thorvaldsen. Il est difficile de dire à quoi ressembleraient leurs grands hommes dans un milieu véritablement intellectuel.

J'ai vu un professeur Moltesen, lumière du parti grundtvigien, me servir comme des efforts de pensée des rengaines déjà vomies du temps de Luther et que même les cochons de Poméranie ont cessé de réavaler.

L'ignorance altière et la culminante imbécillité de ces hérétiques paraissent insondables et tout à fait sans remède. Ce ne serait pas trop de la Puissance divine sur le pied de guerre

pour dompter un si bête orgueil. — Jouir devant la face du Seigneur ! disent-ils, en vue de signifier leur dédain pour toutes les pratiques onéreuses du Christianisme. Je ne verrais guère pour les assouplir qu'une bonne prédication afflictive, et j'imagine que le luthérien le plus constant menacé, je ne dis pas du gril, mais seulement d'une bastonnade apostolique un peu sérieuse, regrimperait vivement à l'arbre des siècles et se retrouverait *romain* subito.

Le matin, un peu avant huit heures, piétinement immense de tout un peuple se rendant aux écoles, petits garçons et petites filles, hommes et femmes, chargés de livres et de cartons, les uns pour apprendre, les autres pour enseigner, tous pour se mettre en contact avec la mort. Cela fait penser à la multitude flagellée des pauvres mineurs, se hâtant, chaque aurore, vers les gouffres noirs, à l'heure où se lève la flamboyante image de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Car telle est la vie danoise. On va, « de l'utérus au sépulcre », uniquement pour donner des leçons ou pour en recevoir, à moins qu'on n'appartienne à la plus basse classe ouvrière. Et toute l'existence de ces fantômes luthériens condamnés à une science de fosse commune se passe ainsi dans une école morne où ils crèvent, à la fin, dans les ténèbres, sans avoir jamais pu excogiter ou comprendre quoi que ce soit.

Les niais de France, peut-être aussi ceux d'Algérie, de Cochinchine ou de Madagascar, ne manqueront pas de m'objecter Ibsen, Bjoernson ou Strindberg. Une jocrisserie — très estimable, d'ailleurs, puisqu'elle est latine — a voulu qu'une foule d'excellents éphèbes, inhabilement émasculés par Zola et sur le point de rendre leurs âmes, crussent trouver la vie du côté où on paraissait gueuler davantage et s'emballassent pour ces insupportables bonshommes, d'autant plus grands, n'est-ce pas ? qu'ils parlaient une langue inconnue, à jamais inconnue et intraduisible.

Faut-il être à une époque de famine pour qu'une soi-disant jeunesse française aille quémander sa pitance chez de tels pauvres !

Remarquez que je nomme les plus importants, ceux dont on a beaucoup parlé. C'est une occasion d'étonnement pouvant aller un peu au delà des limites ordinaires de l'effroi, de se dire qu'à Paris même des trésors ont pu être supposés dans

la littérature la plus mendiante, la plus contrefaite ou la plus niaisement servile qu'on ait pu voir dans le siècle de Léopold II.

Sans parler de l'athéisme poncif et de l'impiété de camelote qu'on y arbore sans lassitude, que dire, par exemple, du bas romantisme *récupéré* par Ibsen, et de son « mourir en beauté », par quoi la moiteur des femmes est généralement obtenue? Que dire des brutalités salopes de Bjoernson ou de la démence cafarde, enchevêtrée et ligamenteuse du dernier livre de Strindberg?

Ce sera une honte bizarre, dans quelques années, d'avoir été si dévot pour ces râclures d'un art médiocre dont la France a cessé de s'enorgueillir depuis environ cinquante-cinq ans, mais qui suffit tel quel à l'éblouissement des Scandinaves.

. . . .

Juillet

17. — Excursion à Skamlingsbanke et à Christiansfeld. Quelques sous étant venus, on décida hier de s'amuser. Aujourd'hui donc, avec beaucoup de fatigue et par une chaleur excessive, on fait le voyage de Skamlingsbanke dans un char à bancs dénué de faste. Ce lieu, qui attire un grand nombre de visiteurs, passe pour le point le plus élevé du Danemark et d'où l'on découvre des étendues immenses. Assertion un peu trop lyrique. La carte spéciale que j'ai sous les yeux, indiquant le périmètre, c'est-à-dire ce qui peut être vu, *Udsigten*, de Skamlingsbanke, est absolument illusoire. Les bois cachent plus de la moitié des pays à voir et, même quand le temps est clair, le reste, à l'exception de quelques écuries ou water-closets du voisinage, est à peu près indistinct. Il est vrai qu'on peut se soûler sous l'œil de Christian IX dont le buste ne chôme pas. Donc station au restaurant et mangeaille triste.

Visité la fameuse colonne commémorative des héros

danois, victimes de l'Allemagne en 64 ou à une autre époque. Cette colonne a été, paraît-il, canonnée par les Allemands, et ainsi s'expliquent les brèches ou dentelures qui donnent de loin à ce monument l'aspect d'un inconcevable tire-bouchon dressé vers le ciel.

Paysage comme il s'en trouve quatre-vingt-dix mille en Danemark. Devant nous la mer (*Lille Belt*) et la Fionie, à une portée de canon; des champs, des arbres et surtout l'absence de Dieu. Une seule joie, l'orage. Tonnerre, foudre, carreaux luisants d'un déluge tombant sur Kolding à l'horizon. A quelque distance, une ferme incendiée du ciel. Accident banal dans ces campagnes aux toits de chaume. Je renais à l'espérance. Vers quatre heures, il faut s'arracher de ce paradis médiocre et courir vers Christiansfeld en Prusse, car nous sommes à la frontière du Slesvig. Oh! la sensation de se trouver en Allemagne, ne fût-ce qu'une heure! Et qu'est-ce que cela auprès de la sensation d'être chez les Hernhutes ou disciples de Jean Hus, à Christiansfeld même!

Ces Hernhutes ont, en cet endroit, une sorte de couvent de femmes, *Schwesternhaus*, et il y vient des curieux en assez grand nombre.

Nous savions que, pour être bienvenu dans cette maison, il faut acheter quelque chose à la boutique annexée, espèce de bazar sulpicien du protestantisme le plus acariâtre, le plus répugnant, le plus morose. Ayant donc acquis deux ou trois bibelots peu précieux, une gueuse nous introduit. J'ai senti rarement une oppression aussi forte, une aussi pesante présence de l'Abhorré. Je demande naturellement un abrégé de la doctrine religieuse de ce garno, un catéchisme de ce diocèse du Puant. Mais je ne l'obtiens pas tout de suite. Il faut que Jeanne dise que je suis un journaliste parisien, affirmation mensongère productrice d'éblouissement. Alors tout change. Plusieurs vieilles à physio-

nomies obsolètes, cafardes et ligamenteuses, se précipitent pour me procurer une brochure allemande rare, paraît-il, autant que fétide.

Presque rien à mentionner, sinon que la renardière de ces parpaillotes, grouillant là au nombre de quatre-vingts, est extérieurement semblable à toutes les maisons de même sorte, imitations basses et hideuses des communautés catholiques. A peine remarqué-je la cuisine aux cafetières innombrables où des filles épluchent des carrelets ou des limandes, et les deux chapelles, c'est-à-dire deux vastes pièces garnies de bancs peints à la céruse dont la blancheur ajoutée à celle des rideaux et des murs produit un effet de brouillard étrange, obsédant et contraire autant qu'il se peut à tout recueillement humain ou divin.

La première de ces deux salles, ou plutôt celle qui nous fut montrée d'abord, est avantagée d'une copie de la *Transfiguration* qui est bien ce que j'ai jamais vu de plus atroce. L'espèce de table de nuit située au-dessous de cette croûte et derrière laquelle pérore, j'imagine, le prédicateur, est couverte d'une nappe où se lisent, — brodés par des doigts ignorants, on veut le croire, de toute pratique libidineuse — en l'abject patois allemand, les premiers mots du psaume XCIV, par lequel commence traditionnellement l'Office divin. Cette prostitution nous est révélée avec respect et tremblement, un tapis impénétrable cachant d'ordinaire la nappe aux yeux des profanes. L'autre prétendue chapelle n'a pas davantage sollicité notre enthousiasme. Je subodorais, d'ailleurs, une hypocrisie si insalubre, si malpropre, si gluante à l'âme que le cœur me manquait et que j'avais honte de me voir là avec Jeanne et notre pauvre Véronique.

Les habitantes horribles ignorent le français, mais le *ton* de quelques-unes de mes remarques inquiète visiblement notre conductrice, et c'est à la fois comique et

bizarre de se demander ce qui adviendrait de nous chez ces vieilles si elles comprenaient.

La visite s'est terminée, bien entendu, par une escale devant un tronc, au-dessus duquel semble flotter, comme la fumée agréable d'un holocauste, une de ces émollientes gravures de propagande évangélique dont s'étonne assurément le royaume des cieux. Un contemporain de *René* ou du *Dernier des Abencerages* en redingote, annonçant on ne sait quoi, les deux bras au ciel, à des guerriers iroquois assis devant le feu du conseil et l'écoutant avec l'étonnement le plus légitime.

Inutile de dire que, bravant tous les opprobres, nous nous abstenons de verser la moindre obole, l'horreur d'une offrande au diable, entre les mains d'un petit nègre agenouillé sur le tronc, étant, d'ailleurs, trop maladroitement rappelée par une réduction en plâtre ou graisse de brebis de la Jeanne d'Arc de Chapu, réduction et œuvre dont je n'entreprendrai pas d'estimer l'ignominie. Nous sortons enfin de ce mauvais lieu, vraisemblablement chargés de mépris.

Mais nous avons encore à visiter le cimetière Hernhute — hommes et femmes, cette fois — et cela, vraiment, dépasse tout.

Quelques cents pas. Une grille et je ne sais quelle banale inscription allemande, tirée naturellement de la Bible. En pareil cas, il est mieux de ne rien citer. Quand les hérétiques prennent dans ce qu'ils croient leurs mains ou qu'ils touchent de l'extrémité de ce qu'ils croient leur langue la Parole vivante, cette Parole tombe morte instantanément.

La grille franchie, voici le damier de l'enfer. De longues et multiples rangées de dalles sur un sol noir qui semble nivelé à la broyeuse automobile, *sans herbes ni fleurs*, avec le visible souci de tuer tout ce qui pourrait être vivant autour des charognes. Dortoir piacu-

laire, platitude épouvantable de l'abîme, sous des arbres sombres. Quelles nuits doivent avoir lieu en ce cimetière ! Quels fantômes sur ces sépulcres !

Au fond de l'allée principale, une baraque en planches, que des voyageurs, plusieurs fois, ont dû prendre pour un pissoir, si j'en crois l'odeur et où se lisent de salopes exclamations germaniques. C'est là que viennent se recueillir les âmes hernhutes.

27. — Mon passé, tout mon douloureux passé ! Combien je voudrais pouvoir en effacer le souvenir ! Si on savait de quel Orient je suis tombé et par quelle catastrophe !... Epoque mystérieuse, peines qui parurent au-dessus des forces d'un homme. Et ces années de déréliction, d'infidélité, d'ignominie, venues après l'Eblouissement ! ! ! Il m'est arrivé — je vois encore le lieu, tout près de Paris, dans un pavillon solitaire — de veiller pendant les nuits d'un hiver très-rude et d'interrompre les premiers chapitres du *Désespéré* par des gémissements si lugubres, que des voisins en étaient troublés... Dieu qui avait voulu cette épreuve, savait qu'elle serait pour moi l'occasion de tomber, de rouler au fond d'un gouffre. Mais je tombais devant sa Face couverte de sang et je n'ai pas, un jour, cessé de la voir. C'est ainsi que le *Désespéré* a pu être écrit. On dit que c'est un livre terrible. Si on savait !... J'ai été abandonné, lâché par une multitude d'amis plus ou moins ignobles, plus ou moins clairvoyants. On voulait bien être avec moi, à condition que cela ne coûtât pas trop, ne dérangeât pas... Puis, *abierunt tristes*...

Il y a le Cœur de Jésus, fuyons par cette porte adorable. Le boulanger, le boucher, le charbonnier, le propriétaire ne nous y suivront pas. Tout s'arrangera, les fantômes s'évanouiront. Depuis dix ans, nous ne vivons pas autrement, ma femme et moi. Ne sommes-nous pas les bohèmes du Saint-Esprit, les vagabonds du Consolateur ?...

Le contact protestant me devient chaque jour plus odieux, me fait un peu plus sentir mon exil, ma captivité. Je serais cent fois mieux au milieu des Juifs, des mahométans ou des idolâtres. Ceux-là, du moins, représentent, chacun à sa manière, une pétition quelconque de l'Absolu. Mais la médiocrité protestante, la laideur, la fadeur, l'insipidité, la moisissure, l'ignorance pédantesque et la sottise empanachée du protestantisme, quelle horrible dégoûtation ! Partout ailleurs la haine du Beau, du Grand, du Vrai, de l'Absolu ne peuvent être que des pentes. Ici, c'est le gouffre même.

Août

3. — Suggestion triste et combien profonde ! Ne suffirait-il pas de rassembler, de réunir en faisceau, en gerbe, toutes les misères, toutes les afflictions des pauvres et toutes leurs souffrances ? On aurait l'Histoire de Dieu.....

4. — Pas de lettres, silence universel. Peine très-spéciale. Le Silence règne sur moi dans un magnifique trône de misère.....

6. — « L'Amour de Dieu. » Parole qui ne fait rien vibrer ici. *L'Amour de Dieu !...* Me voici en larmes. Le ciel me préserve de sermonner, mais ne puis-je pas dire, sans ridicule ou sans importunité, qu'il y a une fontaine sur le seuil de tous ceux qui meurent de soif? Pourquoi ces malheureux ne boivent-il pas?

Allant à la grand'messe, croisé un luthérien à figure basse et sale qui va au temple tenant d'une main un gros livre à tranches d'or et de l'autre une pipe infecte qu'il fume « devant la Face de Dieu », sans doute, comme le disait, parlant à moi-même, le professeur grundtvigien Laurent Moltesen. Il y a des temples où on fume la pipe. Pourquoi n'y mangerait-on pas aussi? Pourquoi ne s'y

soûlerait-on pas ? Etc. Toutes les fonctions s'accompliraient devant la Face de Dieu. Ce serait très-beau.

8. — A un mathématicien :

Vous espérez de moi des conseils, des indications de bonnes lectures au point de vue religieux. C'est un peu difficile, puisque je ne sais rien de votre culture intellectuelle. Votre désir d'une Bible en français me donne à penser que vous ignorez le latin, comme de Groux.

C'est un malheur. Le latin est la *Langue de Dieu*, la langue du commandement et de la prière. C'est avec le fumier de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de Cicéron que l'Eglise obtint la fleur merveilleuse, aujourd'hui flétrie, qui s'est nommée la Raison chrétienne. Il est indiscutable que les peuples, aussi bien que les particuliers, valent à proportion de leur culture latine. Cependant il y a eu des Saints, des Grands de l'Amour qui n'eurent besoin d'aucun engrais. Vous êtes peut-être de ceux-là.

Mais je suis peu capable de vous indiquer une traduction française de la Bible, n'en ayant jamais fait usage. Les quais sont encombrés de traductions protestantes signées Osterwald qu'il faut écarter comme des ordures. Celle du janséniste Lemaistre de Sacy vaut-elle mieux ? Je n'en sais rien, mais il y a des chances pour qu'elle soit meilleure. Tout est meilleur que les protestants.

Les *Confessions* de saint Augustin sont assurément un très-bon livre, mais vous vous trompez quand vous dites que le monde profane d'alors n'avait rien pour retenir un tel génie. Vous oubliez les lois de la perspective, ô mathématicien, et vous regardez ce grand personnage comme s'il était immédiatement sous vos yeux, sans tenir compte du recul énorme de quinze siècles. Vous ne prenez pas garde aux transformations ou translations indicibles que ce millénaire et demi a dû produire nécessairement. Pour ce qui est de la séduction du Paganisme, je ne peux rien vous dire, sinon que, n'étant pas humaniste, vous ignorez la Coupe d'or où le Démon fit boire les hommes quatre mille ans.

Nous cherchez d'autres lectures ? Eh ! bien, jetez-vous sur les Vies de Saints. Soûlez-vous-en, gavez-vous-en. Avalez surtout ce qui vous paraîtra imbécile. Et vous verrez ! Je ne pour-

rais pas donner un plus sage conseil à mon propre enfant...

Vous me parlez de points obscurs pour vous, « le dogme de l'enfer, l'irrévocabilité de la damnation, la prédestination et la réprobation à concilier avec le libre arbitre ». Tous ces points de foi, aussi *tridentins* les uns que les autres, puisqu'ils ont tous été fixés par le Concile de Trente, ne sont pas moins obscurs pour moi que pour vous, et j'ose dire qu'ils le sont pour tout le monde. Mais ils ne le sont pas plus que n'importe quel axiome de géométrie élémentaire ou de telle autre science qu'il vous plaira. Quand on dit, par exemple, que « le tout est plus grand que la partie », si, dans la même minute, je pense à l'Eucharistie, je me trouve en face de la plus contestable des *évidences*. Ainsi de tout. Nous sommes dans les ténèbres, et voilà ce que l'orgueil n'accorde pas. La Foi seule est claire, et c'est pour cela que l'Orgueil, prince des Ténèbres, la repousse, ayant l'horrible prétention d'être cru lui-même la Lumière. La Foi seule est certaine, qu'avons-nous besoin d'autre chose ?

Vous voudriez comprendre comment la prescience de Dieu peut se concilier avec la liberté humaine. Ah ! pour moi, c'est bien simple. C'est comme si vous me disiez que vous ne comprenez pas comment l'idée du nombre trente peut se *concilier* avec l'idée du nombre cinq multiplié par le nombre six, ce que je ne comprends pas davantage. Je sais, *sans pouvoir le comprendre*, que la prescience divine et la liberté humaine n'ont aucun besoin d'être conciliées parce qu'elles sont exactement, absolument, essentiellement et substantiellement LA MÊME CHOSE...

Vous voudriez comprendre et vous vous croyez ambitieux !

Vous ne voyez pas qu'il vaut mieux *savoir* que comprendre, Vous avez étudié je ne sais quelles sciences naturelles pour en arriver à l'ignorance totale de ce rudiment de l'unique Science ! Autrefois, du temps des Saints, au sublime Treizième Siècle surtout qui fut l'apogée de l'esprit humain, les enfants même n'avaient pas la permission d'ignorer que le rôle *unique*, infiniment glorieux de la Raison, c'est de *croire*, et que croire c'est savoir, *savoir* EN HAUT. Le reste découlait de là, le plus simplement du monde. Aussi les plus ordinaires paroles des gens d'alors produisent-elles en nous l'éblouissement, quand nous les lisons dans les chroniques.

Aujourd'hui, on s'imagine que la raison consiste à expliquer des théorèmes ou à conditionner des catalogues. On dit d'un homme qu'il est *raisonnable*, comme les putains disent d'un client qu'il est *sérieux*. Nous ne pourrions même plus faire de bons esclaves, tant nous sommes devenus imbéciles. *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis!* Au sujet du conflit apparent des deux libertés, lisez les dernières lignes de la page 248 du *Mendiant*. Je m'ennuie de toujours écrire les mêmes choses.

Un homme intelligent, un ingénieur, expliquera très-bien que deux parallèles ne peuvent pas se couper à angle droit. Un pauvre homme incapable de comprendre quoi que ce soit et ne faisant usage que de sa *raison*, SAURA, sans pouvoir l'expliquer, que c'est le contraire et qu'il a fallu, absolument, que les deux parallèles se rencontrassent pour que le monde fût *sauvé*. On ne démontre que le contingent, et cette démonstration est la besogne des esclaves. Le Nécessaire, c'est-à-dire l'Absolu, c'est-à-dire l'Eblouissement, est indémontrable et les Amis de Dieu sont assis dans des demeures impossibles à concevoir dont ils n'auront jamais le souci d'étudier l'architecture.

Le voici, le seuil de la Prière. De même que le Miracle est une restitution de l'Ordre, de même l'harmonie béatifique a pour départ l'*humble* acceptation des antinomies. « Par ce Verbe éternel qui est le lieu des esprits et qui rend raisonnables les intelligences, j'ose vous prier, Messieurs... », disait Ernest Hello.

... Quel secours, pour moi, si vous vouliez faire ce que je vous demande! Songez qu'ayant, jusqu'à ce jour, et depuis environ trente ans, donné à tout le monde ainsi qu'il convient aux mendiants, je me trouve, au plus beau milieu du onzième lustre de ma vie, dans cette situation de n'avoir à peu près jamais rien reçu en retour. Ah! pardon, j'ai reçu quelques pièces de 20 francs et même, pour tout dire, un certain nombre de billets de banque dont je fis tel ou tel usage. Mais, à l'exception de quelques très-rares malheureux, qui donc m'a fait l'aumône dont j'avais besoin, l'aumône de *lui-même?* En d'autres termes, qui a voulu prier pour moi? confesser ses péchés, faire pénitence, communier pour moi? pleurer d'amour devant un autel sans art, en se souvenant de moi? comme j'ai fait pour tant d'autres qui m'ont payé d'humiliations et de tortures.

Vous-même qui êtes, pourtant, on le croirait, un homme de

bonne volonté, qui donneriez, je le vois bien, jusqu'à votre pain, vous ne savez pas me donner cela, et j'aurais beau dire « Je meurs », vous ne me le donneriez pas. Vous m'opposeriez des vues sentimentales, des spéculations de votre esprit! peut-être quelque misérable histoire, et ma pauvre chair noircirait dans les supplices, — pendant vos admirations...

Il faudrait pouvoir écrire des cris, noter comme de la musique les clameurs de l'âme! Comment! j'aurai enduré, deux cent quarante ou trois cent mois, tout ce qui peut être enduré, pour que des êtres à jamais inintelligibles, des vendeurs de Dieu, des charcutiers de Jésus-Christ, eussent au moins, sous la terre, un pauvre lit sans malédiction où il leur fût accordé de dormir sans désespoir... et je n'obtiendrais pas, l'ayant demandé éperdument, qu'un infortuné bougre acheté par moi, en saignant, me remunérât d'un timide effort.

...Au fond, de quoi s'agit-il pour ne pas être un idiot ou un porc? Simplement, de faire quelque chose de grand, de mettre de côté toutes les sottises d'une existence plus ou moins longue, de décider qu'on paraîtra ridicule à trois concierges et à un notaire pour entrer en condition dans la Splendeur. Alors, vous saurez ce que c'est que d'être l'ami de Dieu.

Ami de Dieu! Je suis sur le point de sangloter quand j'y pense. On ne sait plus sur quel billot mettre sa tête, on ne sait plus où on est, on ne sait plus où il faut aller. On voudrait s'arracher le cœur, tant il brûle, et on ne peut pas regarder une créature sans trembler d'amour. On voudrait se traîner sur les genoux d'église en église, des poissons pourris pendus au cou, comme disait la sublime Angèle. Et quand on sort de ces églises après des heures où on a parlé à Dieu, comme un amoureux à une amoureuse, on se voit tel que les pauvres bonshommes si mal dessinés et si mal peints des chemins de croix, marchant et gesticulant avec piété dans des fonds d'or. Toutes les pensées qu'on ne savait pas, séquestrées jusqu'alors dans les cavernes du cœur, accourent ensemble ainsi que des vierges mutilées, aveugles, affamées, nues et sanglotantes. Ah! certes en de tels instants, le plus atroce de tous les martyres serait choisi — avec quels transports!...

15. — Cette journée si grande autrefois, si glorieuse encore dans le monde catholique, où l'Église, à peu près

comme au dimanche de Pâques, n'a pas assez de chants joyeux et de luminaires pour honorer l'Assomption de Marie ; cette journée que je vois, que j'entends encore, dans le lointain de mon enfance ; qui commençait par des salves d'artillerie auxquelles succédait immédiatement le carillon sublime de notre vieille cathédrale ; qui me semblait toute remplie de fleurs, de parfums, de cris d'allégresse, et qui finissait dans les illuminations et les explosions du feu d'artifice ; qu'est-elle ici, cette journée magnifique de ma pauvre enfance ? Absolument rien. *Celebratio translata*, dit tranquillement l'*Ordo*. Douloureuse impression d'exil.

Vers le soir, tout devient sombre. Explosion d'une jeune drôlesse à notre service. J'avais exigé que ses parents — brebis, comme elle, du troupeau catholique de Kolding et superfines crapules — s'abstinssent de venir chez nous. Offense qui ne sera jamais pardonnée. La vierge sale issue de leurs émonctoires nous gratifie d'une scène atroce.

Véronique, restée seule avec moi, se jette à mon cou et me dit en pleurant : — Papa, je voudrais mourir !

21. — Rencontré, en sortant, cet imbécile de Kanaris-Klein qui nous salue. Les vacances sont finies et les cours recommencent. La vie mécanique reprend. Une moitié de ce royaume donnera des leçons, l'autre en recevra. Ainsi chaque jour, jusqu'à ce qu'on crève. Et cela est inutile, à jamais inutile, éternellement inutile. Pas une seule fois, fût-ce par erreur, ne se glissera une idée, une lueur de raison, capable d'éclairer, une seconde, cet enseignement automatique. On apprendra des langues étrangères, on saura par cœur des manuels ou des catalogues, mais les imbéciles resteront imbéciles pour toute la durée des siècles, et les talents, s'il y en a, demeureront enfouis sous cette science de mort.

29. — Paroles pour séduire. — Je ne suis et ne veux

être ni dreyfusard, ni antidreyfusard, ni antisémite. Je suis anticochon, simplement, et, à ce titre, l'ennemi, le vomisseur de tout le monde, à peu près. Je suis, si on veut, l'homme impossible de la *Genèse*, « *manus cujus contra omnes et manus omnium contra eum*, dont la main est levée contre tous et contre qui la main de tous est levée ». Avec moi on est sûr de ne prendre parti pour personne, sinon pour moi contre tout le monde et d'écoper immédiatement de tous les côtés à la fois...

Octobre

1er. — Dimanche du Rosaire et commencement de l'interminable hiver danois. O Sauveur Jésus ! adorable Evêque suant le sang, n'allez-vous pas nous tirer d'ici ?

14. — Impression sinistre. Ce soir, la nuit tombée, vu dans la petite rue voisine un groupe à peu près indistinct, à l'entrée d'un passage peu éclairé. Des gens étaient là pour la levée d'un corps qui devait être porté par eux dans le temple protestant où il attendra, cercueil entr'ouvert, l'heure de l'enfouissement. Toujours dans les ténèbres, bien entendu. Les familles engendrées de Luther ne gardent pas leurs morts, un seul jour.

Cela sans un geste religieux quelconque, sans rien qui rappelle qu'on est des chrétiens ni même des hommes. L'infamie de cette chose est indicible. Un sauvage croirait que ces gens appartiennent à la voirie et qu'ils sont là pour accomplir une besogne sanitaire dangereuse et particulièrement fétide. En quoi il se tromperait très-peu. Dans un monde où le suffrage pour les défunts n'existe pas plus que la notion de vie éternelle, un parent très-cher, un excellent ami décédés sont, dans la minute qui suit leur dernier soupir, d'affligeantes charognes que la *raison* prescrit d'oublier à l'instant même.

A ce propos, il y a lieu de parler des innombrables

boutiques de cercueils dont s'enorgueillit le Danemark. A chaque pas, étalage de ces meubles à tous les prix. On peut acheter en même temps pour sa fiancée un piano, un cercueil et une salle à manger, les deux derniers articles en vieux chêne, et le tout *à tempérament*, j'ose le croire. On penserait naturellement que ce peuple est très-brave devant la mort. C'est le contraire. On crève de peur, mais comme tout le monde meurt en naissant, c'est un commerce considérable.....

Je fais des livres qui vivront et qui ne me font pas vivre.

Décembre

11. — Réveil suave, cette nuit. Dans mon sommeil paisible, j'ai cru voir, j'ai vu certainement des yeux de l'âme, un fantôme qui me rappelait une malheureuse fille aimée autrefois et dont la mort fut terrible. Elle était penchée vers moi et je m'efforçais en vain de la saisir. Enfin, je sentis une pression de la main dans la main, pression extrêmement douce et lointaine, se prolongeant jusqu'à mon réveil qui, je le pense, fut ainsi causé. Mais, avant ce réveil, le fantôme, interrogé sur son nom, parut mettre sa tête sur mon épaule et prononça distinctement : *Bertha*. Je me réveillai alors tout à fait, certain que je venais d'entendre une prière sortie du fond d'un abîme de plaintes inentendues et de souffrances impossibles à concevoir, un appel faible et désolé qui avait mis *quinze ans* à monter jusqu'à moi et qui m'arrivait enfin de cette manière... Je ne peux pas dire la douceur, la pureté de cela !

1900

Janvier

Le Siècle des Charognes

Danemark, *Kolding*, 6 *janvier* 1900.

Mon cher ami, ne pensez-vous pas que le XIXe siècle, nommé par vous « le Siècle des Morts », serait mieux et plus historiquement désigné *Siècle des Charognes ?*

Le mot MORT a une force et une beauté qui ne conviennent pas ici. *Beati mortui*, fut-il dit à Palmos par une Voix qui criait du ciel. Le même Esprit-Saint qui déclare la Béatitude des morts veut aussi qu'on prie pour eux, et cela est recommandé dans la Liturgie très-redoutable.

Y a-t-il, pour un être humain, quelque chose d'aussi important que d'être mort? Existe-t-il un état plus aimable, plus enviable, plus désirable, plus exquis, plus spirituel, plus divin, plus épouvantable, que l'état d'un mort, d'un vrai mort qu'on met en terre et qui a déjà paru devant Dieu pour être jugé? C'est, alors, fini des contingences banales, des *devoirs du monde* et de la sagesse des imbéciles.

Il s'agit seulement de savoir si on est *mort dans le Seigneur*. On est avalé par l'Absolu. On est absolument heureux ou absolument malheureux, et on le sait absolument.

Quoi de commun entre une telle manière d'être, où tout est grand, et l'infirmité misérable des trucs modernes pour s'apparenter à Ce qui *n'est pas ?*

Ah ! que le nom de *charognes* convient mieux aux passagers du XIXe siècle! et que ce siècle puant est bien leur vaisseau! Vous rappelez-vous l'image affreuse inventée par Edgar Poe, ces naufragés rencontrant, au milieu de l'Océan, un navire qui serait pour eux la délivrance, mais dont l'équipage est pourri et qui laisse derrière lui la peste? On ne dit pas s'ils sont *morts dans le Seigneur*, ceux-là. On n'en sait rien, on renonce même à toute conjecture.

Les putréfiés du XIXe siècle qui vont asphyxier, derrière eux,

le xxe — si le Feu n'intervient pas — sont moins anonymes que ceux du démoniaque poète. Chacun de nous a trop connu ces horribles voyageurs, et nous ne finirions pas de raconter leurs histoires...

Je reviens à ce mot de *charognes* dont l'élégance est incertaine et la suavité discutable, et qui ne s'emploie que très-rarement dans les salons catholiques ; mais qui est l'unique pour exprimer ma pensée. Voudrait-on me dire de quel autre mot je peux faire usage pour qualifier et apanager suffisamment l'abomination que voici :

Le petit nombre d'âmes vivantes pour qui le Sang de Jésus est valable encore, se trouve en présence d'une multitude inconcevable, inimaginée jusqu'ici. C'est « la troupe infinie des gens qui se tiennent devant le trône, en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches et des palmes dans les mains ». Ces gens sont les catholiques modernes.

Interminablement ils défilent sur la prairie qui est juste au-devant du ciel. Puis, soudain, on s'aperçoit que les oiseaux tombent des nues, que les fleurs périssent, que tout meurt sur leur passage, enfin qu'ils laissent derrière eux une coulée de putréfaction, et si on les touche, il semble qu'on soit inoculé à jamais, comme Philoctète. C'est la procession des charognes. Encore une fois, quel autre mot?

Cette horreur appartient au xixe siècle. A d'autres époques, on apostasiait bravement. On était ingénument et résolument un renégat. On recevait le Corps du Christ, puis, sans barguigner, on allait le vendre, comme on aurait été secourir un pauvre. Cela se faisait, en somme, gentiment, et on était des Judas à la bonne franquette. Aujourd'hui, c'est autre chose...

Je n'ai cessé de l'écrire depuis vingt ans. Jamais il n'y eut rien d'aussi odieux, d'aussi complètement exécrable que le monde catholique contemporain — au moins en France et en Belgique — et je renonce à me demander ce qui pourrait plus sûrement appeler le Feu du Ciel...

Je déclare, au nom d'un très-petit groupe d'individus aimant Dieu et décidés à mourir pour lui, quand il le faudra, que le spectacle des catholiques modernes est une tentation au-dessus de nos forces.

Pour ce qui est des miennes, j'avoue qu'elles ont fort diminué. Voici que je marche sur mes cinquante-quatre ans, et il y en a au moins trente que je vois les catholiques faire des saletés. Je veux bien que ces cochons soient mes frères ou du moins mes cousins germains, puisque je suis, comme eux, catholique et forcé d'obéir au même Pasteur, lequel est, sans doute, un *Fils prodigue;* mais le moyen de ne pas bondir, de ne pas pousser d'effroyables cris?...

Je vis, ou, pour mieux dire, je subsiste douloureusement et miraculeusement ici, en Danemark, sans moyen de fuir, parmi des protestants incurables qu'aucune lumière n'a visités depuis bientôt quatre cents ans que leur nation s'est levée en masse et sans hésiter une seconde, à la voix d'un sale moine, pour renier Jésus-Christ. L'affaiblissement de la raison, chez ces pauvres êtres, est un des prodiges les plus effrayants de la Justice. Pour ce qui est de leur ignorance, elle passe tout ce qu'on peut imaginer. Ils en sont à ne pouvoir former une idée générale et à vivre *exclusivement* sur des lieux communs séculaires qu'ils lèguent à leurs enfants comme des nouveautés. Des ténèbres sur des sépulcres.

Mais les catholiques! Des créatures grandies, élevées dans la Lumière! informées à chaque instant de leur effrayant état de privilégiées; incapables, quoi qu'elles fassent, de rencontrer seulement l'erreur, tant la société où elles vivent — toute ruinée qu'elle est — a pu conserver encore d'unité divine! Des intelligences pareilles à des coupes d'invités de Dieu où n'est versé que le vin fort de la Doctrine sans mélange?... Ces êtres, dis-je, descendus volontairement dans les Lieux sombres, au-dessous des hérétiques et des infidèles, avec les parures du festin des Noces, pour y baiser amoureusement d'épouvantables Idoles!

Lâcheté, Avarice, Imbécillité, Cruauté. Ne pas aimer, ne pas donner, ne pas voir, ne pas comprendre, et, tant qu'on peut, faire souffrir! Juste le contraire du *Nolite conformari huic sæculo*. Le mépris de ce Précepte est indubitablement ce que la volonté humaine a réalisé de plus désastreux et de plus complet depuis la prédication du Christianisme.....

Je ne sais rien d'aussi dégoûtant que de parler de ces misérables qui font paraître petites les SOUFFRANCES du Rédemp-

leur, tellement ils ont l'air capables de *faire mieux* que les bourreaux de Jérusalem.

Beaucoup de mes pages, et non des moins bonnes, j'ose le dire, furent écrites pour exhaler mon horreur de leur vilenie et de leur sottise. J'ai toujours insisté particulièrement sur cette dernière qui est une espèce de monstre dans l'histoire de l'esprit humain, et que je ne puis mieux comparer qu'à une végétation syphilitique sur une admirable face. Au surplus, toutes les figures ou combinaisons de similitudes supposées capables de produire le dégoût sont d'une insuffisance plus que dérisoire quand on songe, par exemple, à la *littérature catholique!*... Une société où on en est à croire que le Beau est une chose obscène et que le P. Bailly est un écrivain, est évidemment une société formée par Satan, avec une attention angélique et une expérience effroyable...

Voulez-vous que nous parlions de leurs pauvres, rien que de *leurs* pauvres dont j'ai l'honneur d'être?

J'ai rencontré, un jour, à Paris, une très-belle meute appartenant à je ne sais quel mauvais apôtre qui avait su vendre son Maître beaucoup plus de 30 deniers. J'en ai parlé, je ne sais où. J'ai dû dire la révolte immense et profonde, le mouvement de haine infinie que me fit éprouver la vue de ces soixante ou quatre-vingts chiens qui mangeaient, chaque jour, le pain de soixante ou quatre-vingts pauvres.

A cette époque lointaine, j'étais fort jeune, mais déjà fort crevant de faim, et je me rappelle très-bien que je fis de vains efforts pour concevoir la patience des indigents à qui on inflige de tels défis, et que je rentrai en grinçant des dents.

Ah! je sais bien que la richesse est le plus effrayant anathème, que les maudits qui la détiennent au préjudice des membres douloureux de Jésus-Christ sont promis à des tourments incompréhensibles et qu'On a pour eux en réserve la Demeure des Hurlements et des Epouvantes.

Oui, sans doute, cette certitude évangélique est rafraîchissante pour ceux qui souffrent en ce monde. Mais lorsque, songeant à la réversibilité des douleurs, on se rappelle, par exemple, qu'il est *nécessaire* qu'un petit enfant soit torturé par la faim, dans une chambre glacée, pour qu'une chrétienne ravissante ne soit pas privée du délice d'un repas exquis

devant un bon feu; oh! alors, que c'est long d'attendre! et que je comprends la justice des désespérés!

J'ai pensé, quelquefois, que cette meute, dont le souvenir me poursuit, était une de ces images douloureuses, qui passent dans le fond des songes de la vie, et je me suis dit que ce troupeau féroce était, en une manière, — et bien plus exactement qu'on ne pourrait croire — pour *chasser le Pauvre*.

Obsession terrible! Entendez-vous ce concert, dans ce palais en fête, cette musique, ces instruments de joie et d'amour qui font croire aux hommes que leur paradis n'est pas perdu! Eh bien, pour moi, c'est toujours la fanfare du *lancer*, le signal de la chasse à courre. Est-ce pour moi, aujourd'hui? Est-ce pour mon frère ? Et quel moyen de nous défendre ?

Mais ces atroces, dont le pauvre suant d'angoisse entend l'allégresse, sont des catholiques, pourtant, des chrétiens comme lui ! n'est-ce pas? Alors tout ce qui porte la marque de Dieu sur terre, les croix des chemins, les images pieuses des vieux temps, la flèche d'une humble église à l'horizon, les morts couchés dans le cimetière et qui joignent les mains dans leurs sépulcres, les bêtes même, étonnées de la méchanceté des hommes et qui ont l'air de vouloir noyer Caïn dans les lacs tranquilles de leurs yeux;... tout intercède pour le pauvre et tout intercède en vain. Les Saints, les Anges ne peuvent rien; la Vierge même est rebutée; et le chasseur poursuit sa victime sans avoir aperçu le Sauveur en Sang qui accourait, lui offrant son Corps !...

Le riche est une brute inexorable qu'on est forcé d'arrêter avec une faux ou un paquet de mitraille dans le ventre...

Il est intolérable à la raison qu'un homme naisse gorgé de biens et qu'un autre naisse au fond d'un trou à fumier. Le Verbe de Dieu est venu dans une étable, en haine du Monde, les enfants le savent, et tous les sophismes des démons ne changeront rien à ce *mystère* que la joie du riche a pour SUBSTANCE la Douleur du pauvre. Quand on ne comprend pas cela, on est un sot pour le temps et pour l'éternité. — Un sot pour l'éternité!

Ah! si les riches modernes étaient des païens authentiques, des idolâtres déclarés! il n'y aurait rien à dire. Leur premier

devoir serait évidemment d'écraser les faibles et celui des faibles serait de les crever à leur tour, quand l'occasion s'en présenterait. Mais ils veulent être catholiques tout de même et catholiques comme ça! Ils prétendent cacher leurs idoles jusque dans les Plaies adorables!...

Et vous voudriez que je ne les appelasse pas des charognes!

Juin

11. — Bienheureuse fin de notre exil. Sublime dernière heure dans le train qui nous porte à la frontière allemande, par une de ces belles nuits claires de l'été scandinave — le ciel même s'illuminant pour nous voir partir. Désormais nous souffrirons en France.

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ
A COCHONS-SUR-MARNE[1]

(Suite du *Mendiant ingrat* et de *Mon Journal*)

1900-1904

> Léon Bloy est une gargouille de cathédrale qui vomit les eaux du ciel sur les bons et sur les méchants.
>
> JULES BARBEY D'AUREVILLY.

1900

AOUT

14. — Repris les *Douze Filles d'Eugène Grasset*, c'est-à-dire les *Douze Mois*, poèmes en prose inspirés par son étonnante série de zodiacales et dont les trois premiers furent écrits en 96. Je ne sais s'il est possible de les comprendre sans avoir en même temps sous les yeux les admirables dessins en couleurs que je me suis efforcé d'interpréter. [N'ayant pu, jusqu'à ce jour, trouver un éditeur assez riche ou assez intelligent pour tenter cette double publication, je veux insérer ici, provisoirement,

1. Paris, Société du Mercure de France, 1905.

mes infortunés poèmes dont le dernier fut achevé le 12 septembre de la même année 1900. Le *Mercure de France* les a publiés, sans dessins, dans son numéro de novembre 1903.]

LES DOUZE FILLES D'EUGÈNE GRASSET

Au grand peintre Eugène Grasset.

A qui dédier ces poèmes, sinon à vous qui les inspirâtes, mon très-cher ami? On en pensera ce qu'on voudra, bien entendu. Il me suffit de vous avoir intéressé pendant une heure.

Vous avez admirablement compris que votre Zodiaque ne pouvait être conçu et interprété par moi que dans le sens du Calendrier des Saints, catholique, apostolique, *romain*.

Il serait inouï que j'exprimasse, à l'occasion de n'importe quoi, les salopes idées du monde, et je vous prie de refuser toute explication aux imbéciles.

Votre

LÉON BLOY.

Octobre, 1900.

Janvier

Est-ce ma fosse que tu creuses, charitable fille? S'il en est ainsi, hâte-toi, car il me semble que je suis aussi mort que l'an défunt, que je pue déjà comme Lazare, et mon impatience est extrême d'aller attendre la Résurrection dans le lit des saints.

Ne crains pas de la faire spacieuse. N'oublie pas qu'il faut que j'y couche avec ma pauvreté qui est si grande et qui se retourne sans cesse.

L'endroit ne me déplaît point, belle jardinière. J'aime ce houx qui me symbolise pas mal avec son bois dur, ses feuilles féroces et ses fruits couleur de feu. Ses aiguilles décourageront les sentimentalités pèlerines, les loquacités funèbres, les dévouements après le sapin, et son ombre parci-

monieuse protégera très-suffisamment le sommeil du Mendiant ingrat.

Sans doute, c'est ton ministère et ta chevance de conditionner des sépultures. Depuis ta Mère qui fit tomber, en un instant, du bout de son doigt d'Infante de Dieu, tous les fruits des arbres du Paradis, il est presque sans exemple qu'une femme ne fabrique pas un petit abîme dans son jardin pour y enterrer quelque malheureux. N'est-ce pas, mon enfant, que tu me donnes la préférence? Interroge, si tu veux, tous les putois. Ils te diront qu'il n'y a pas de charogne qui m'égale et que rien n'est aussi pressé que de m'enfouir.

Puis, il y a ta fontaine de cristal opaque, avec ses stalactites de glace que tu as dû geler de tes soupirs. La fermentation de mes entrailles la dégèlera peut-être. Sois tranquille, ma jolie rousse, je ne serai pas un hôte inutile. Tes pelouses rondes seront plus vertes et le sable fin de tes médiocres allées deviendra plus pâle. Le buis de tes bordures ne désespérera plus d'être béni, quelque dimanche de Pâques Fleuries, en l'église paroissiale qu'ignorent assurément ton jaune fichu et ta jupe couleur marron de villageoise accoutumée à travailler le Saint Jour. Ce parasol triste que j'aperçois derrière le bassin connaîtra enfin la gloire des cèdres; ton hêtre au tronc blême, tes fruitiers hagards et jusqu'à la serre où tu caches tes fleurs frileuses condamnées à mourir de nostalgie sur la gorge impure de nos vierges — toutes ces créatures affligées de sentir que tu n'as pas mangé aujourd'hui le Corps de ton Dieu, recevront de ma carcasse un électuaire qui prohibera leur mélancolie.

Toi aussi, fouilleuse obstinée — et, jusqu'à cette heure, fantômatique — d'un sol illusoire que la pourriture de cent millions d'effigies vivantes du Seigneur a transsubstantié, tu te redresseras dans une attitude un peu plus qu'humaine, lorsque, m'ayant fourré dans cette patrie, tu devineras que tu as sous tes pieds de bête la pauvreté, oui, vraiment, la Pauvreté même, ou, du moins, sa parfaite image, qui est tout à fait divine, tu peux m'en croire.

Allons! brute agréable, dépêche-toi de faire ton trou. Le moment est bon. Je suis plein d'hosties consacrées, plein de psaumes et de pénitence, plein d'allégresse et d'ignominie, et je germerai pour toi.

Juillet

Ah! ça, mais, qu'a-t-on fait des pauvres? Où sont-ils donc? Non seulement je ne les vois pas, mais je n'aperçois aucun objet qui me les rappelle.

Depuis quelque temps, je ne rencontre que des femmes extraordinairement vêtues qui se promènent ou s'immobilisent dans de beaux jardins. Pas un seul de ces guenilleux aimables, de ces chers crevants de faim qui mettent un peu de gloire dans les paysages et qui consolent de la puanteur effroyable des propriétaires.

Voyez cette haute dame qui porte sur sa robe bleue le signe du lion, comme si elle voulait tout dévorer. Je n'ai pas la moindre envie de lui dire le moindre mot. Voilà trop longtemps que je m'épuise en harangues à ces créatures inférieures que je serais tenté de trouver parfois adorables si je les voyais sans le sou. Celle-ci n'a pas besoin de moi, c'est sûr. Elle est, d'ailleurs, fort occupée et ne m'accorderait aucune attention. Elle arrose des lys plus splendides que Salomon, bien qu'ils ne travaillent ni ne filent.

C'est pour cela qu'elle les soigne, les supposant symboliques d'elle-même, la fainéante et la parricide, qui fait crucifier, à ses frais, le doux Sauveur chaque matin, et qui n'a pas même l'énergie de se lever pour le voir mourir!

Elle oublie ou ne veut pas savoir que ces mêmes fleurs expriment très-particulièrement la *pureté* qui peut convenir à quelques va-nu-pieds, mais qu'on doit reconnaître incompatible avec les devoirs du monde.

A-t-elle arrosé déjà ces magnifiques pavots que j'aperçois derrière elle? Que ce soient les pavots du sommeil ou ceux de la mort, ils me paraissent mieux assortis à cette épouse de damné. Ils éclatent au dehors et sentent mauvais au dedans. Et j'en découvre à perte de vue dans les jardins du voisinage, chez d'autres pachates qui les cultivent avec un non moindre amour.

— Mon Dieu! c'est à vous, maintenant, que je le demande. Qu'avez-vous fait de vos pauvres? Seigneur Jésus, où sont-ils? Je sais par votre Evangile véritable qu'il y en aura toujours, parce qu'il vous est impossible, tout Fils de Dieu que vous

êtes, de vous en passer; parce que vous ne pouvez pas être une tête sans membres et qu'il faudrait que tous vos soleils se précipitassent le jour où il n'y en aurait plus.

Je sais aussi que c'est un pauvre qui doit tout accomplir, et je pense qu'à cette minute il fait tourner le monde sur son doigt, dans quelque taudis...

Miséricordieux Jésus! ne souffrez pas que les riches inondent la terre. Voici que le jour finit et que la nuit tombe. Envoyez-nous les douces lampes qui sont vos pauvres, les lampes calmes et de suave odeur qui éclairent votre Paradis et qui recèlent, par vertu divine, tous les torrents, toutes les cataractes de lumière, toutes les conflagrations d'éblouissements que peut entrevoir l'intelligence d'un Séraphin!

Octobre

Laisse là ces feuilles, ma fille, je t'en supplie. Ne sens-tu pas que c'est un décor sublime? Serais-tu de ces sottes qu'on voit toujours le balai ou le râteau à la main et qui ont de l'ordre une idée si basse que leur diligence effacerait jusqu'à la Beauté divine? Est-ce donc pour balayer et détruire ces feuilles admirables qui épuisent, en octobre, les deux tiers de la palette, que tu as arboré cette magnifique robe de safran?

Personne, je le vois bien, ne t'a jamais enseigné que le platane étant, d'après le Saint Texte, un des arbres mystérieux désignés pour symboliser Marie, il est en même temps celui de tous dont le feuillage retient le plus longtemps et avec le plus d'éclat les adorables couleurs du soleil mourant.

Certes, je connais peu de choses d'une beauté aussi pénétrante que n'importe quelle jonchée de ses feuilles sur une pelouse, et le voisinage des plus beaux chrysanthèmes qui soient au monde n'ajouterait rien à la mélancolique intensité de cette vision.

Encore une fois, laisse donc ces pauvres feuilles.

Laisse-les tomber les unes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles fassent une litière d'or au Bœuf de saint Luc. Je viendrai m'asseoir avec bonheur auprès de cette bête aimable, au-dessous de saint François et de saint Denys, celui-ci portant sa tête couleur d'améthyste en ses mains épiscopales, celui-là tout rayonnant des Stigmates de Jésus-Christ.

Et si, ayant quitté ton râteau de petite bourgeoise ordonnée, tu consens à t'éloigner dans la simplicité de ton cœur, tu verras peut-être les Anges Gardiens d'octobre à qui fut confiée la douce agonie de la nature.

Ah! qu'on en a besoin de ces anges, quand on est des pauvres! C'est le mois du dernier terme avant l'hiver, le plus effrayant des quatre. Voyant les forêts et les plus modestes bois dans leurs éblouissantes robes de brocart, les propriétaires se frottent les mains, en songeant à l'énorme tribulation des âmes. Ils se disent que voici leur gloire, puisque, pour les payer, il faudra nécessairement que de malheureux hommes s'exténuent, que des mères endurent la faim et que des petits enfants succombent.

Les petits enfants,... l'or des cieux, la Jérusalem céleste, l'éternelle patrie des membres torturés du Rédempteur... les propriétaires! Ah! Jésus, Joie des Anges et Père des pauvres, ayez pitié de nous!

Septembre

27. — Lu presque entièrement le livre de Péladan, *Le Prochain Conclave*, ayant dû être publié l'année dernière, sans date. Il est impossible d'être plus sot et il est certainement difficile d'avoir autant de talent. Qui expliquera cela? Péladan est à la fois si sot et si doué qu'il écrit des choses remarquables par lesquelles, *à son insu*, sont contredites, restituées au néant, des affirmations hérétiques antérieures et postérieures qu'il croit être le fond de sa pensée. Cela presque à chaque page. Quel prodigieux et surnaturel imbécile!

Octobre

2. — Une lettre de Copenhague m'apprend la mort du prince Alexandre Ourousof. En 1891, ce célèbre avocat russe vint tout exprès de Moscou à Paris, afin de me défendre contre Péladan qui me réclamait *dix mille francs* de dommages-intérêts pour avoir attenté à son hon-

neur. L'honneur de Péladan! L'affaire fit pas mal de bruit pendant quelques jours. C'était le premier avocat russe plaidant à Paris et on était au lendemain de Cronstadt. Puis c'était une espèce de grand seigneur défendant une espèce de va-nu-pieds. La France et la Russie m'acquittèrent. Je suis peut-être le seul Français qui ait bénéficié de l'Alliance. Mais qui se souvient aujourd'hui de cette aventure extraordinaire dont tous les journaux ont retenti?

1901

Janvier

21. — Certaines guérisons de Lourdes ressemblent à des manœuvres diaboliques. Les pèlerins sont des chrétiens (!) préoccupés surtout de leur viande, qui ne sont guéris que pour être mis en état de se damner mieux. A l'incendie du Bazar de Charité, il a dû y avoir des miraculées. En réalité, ce qui brûlait là, c'était le triple extrait, la quintessence de la superfine canaille du Monde.

31. — Réponse excellente à un ecclésiastique objectant que le moment où on fait la guerre aux prêtres est mal choisi pour jeter de la boue sur les soutanes. — Il vaut mieux, riposta quelqu'un, que la boue soit sur la soutane que dedans.

« Tout chrétien sans héroïsme est un porc », prononcera, un jour, un envoyé de l'Esprit-Saint. « Cette parole est dure, et qui peut l'entendre? » diront, comme dans saint Jean, les pharisiens scandalisés.

Février

17. — Au fond, l'orgueil, à tous les étages, consiste à croire qu'on est Dieu et qu'on a créé le monde.

19. — Mardi gras. Abstinence et jeûne.

21. — Le froid augmente. J'imagine, comme en rêve, qu'il y a des jours où Dieu se tord les bras au fond du ciel.

28. — Ma femme et mes enfants sont à Paris. Je suis seul et j'attends une traite que je ne peux payer. Angoisse énorme. Le Tourmenteur des âmes inflige à la mienne l'illusion d'un indicible danger. Jamais je ne me suis senti plus misérable. La pluie bat mes vitres et le moindre bruit me met en déroute. Seul un pauvre chat jaune qui dort à mes pieds, devant un feu de désespéré, me console...

Mai

17. — Depuis notre installation nouvelle, nous usons d'un gros épicier, fournisseur attitré des prêtres et des religieuses, probité garantie par les plus fins chapelets de la paroisse. C'est un Lorrain tout en joie et en épaisseur, ajusté d'une roucouleuse fripée comme ces châtaignes de septembre que les épiciers de Paris et de la banlieue disputent, chaque année, aux cochons du Périgord ou de la Bretagne. Cette patronne symbolique a un œil en verre et l'autre en faïence pour surveiller, en même temps que la morue ou le gruyère, une bécassine sortie de son flanc — et vouée, comme ses auteurs, à la marchandise, — qu'elle arrose attentivement du verjus de son expérience. Ils vont à la messe, dimanches et fêtes, s'enfilent même des cérémonies et des sermons, mais ne ferment jamais leur boutique. Interrogés, ils répondent : « Nos clients iraient ailleurs. » Traduction en langue vulgaire : Les commandements de l'Eglise, et même les commandements de Dieu, ne sont pas faits pour les commerçants. Quand on risque, en les observant, de perdre quelques écus, on en est dispensé, *ipso facto*. Voilà donc des chrétiens édifiants et tout à fait sans reproche qu'au-

23

cun prêtre n'avertit de leur effroyable état de profanateurs et de renégats. *Au contraire.*

Août

31. — Saint Raymond Nonnat, c'est-à-dire *non natus*, qui n'est pas né. On avait éventré sa mère morte pour l'avoir. Cela se passait en Catalogne au XIIIe siècle. Il devint berger, un berger dont un ange gardait le troupeau ; il devint religieux, il devint prêtre et missionnaire chez les pirates qui lui percèrent les deux lèvres avec un fer chaud et lui cadenassèrent la bouche, pour l'empêcher de prononcer le nom de Jésus. Il fut racheté à la fin et le pape le fit cardinal, dignité dont il profita pour donner à un pauvre son chapeau rouge. Alors Jésus-Christ lui mit sur la tête sa Couronne d'épines et, bientôt après, il mourut, ayant communié de Sa Main. On voudrait être giflé avec des entrailles de poisson pourri, quand on pense à de tels hommes.

1902

Janvier

19. — Fête de saint Furcy, l'apôtre inconsolable de Cochons-sur-Marne. Translation des reliques d'une vieille châsse dans une neuve. Acte qui s'accomplira publiquement cet après-midi. Mais le doyen ne peut pas se dispenser du ridicule, même dans les circonstances où le ridicule ne pourrait se produire que par miracle. Ainsi, ce matin, annonçant la cérémonie, il a dit : — Après vêpres, *ouverture de la chasse*..., puis il a hésité un instant.

Février

26. — C'est aujourd'hui le centième anniversaire de la naissance d'Hugo. Grande chienlit patriotique et littéraire. Hanotaux *fait* un discours au Panthéon!

27. — O les saletés des journaux, ce matin! Le récit de la fête d'hier, le discours de Gabriel au Panthéon! Quel ridicule, et quelle honte de penser qu'il n'y avait sans doute pas un *seul* auditeur de cet imbécile qui crût aux « vertus civiques » de Victor Hugo et qu'il n'eût pas été possible d'en trouver une douzaine capables de citer un vers de la *Légende des Siècles!* Hanotaux, très-applaudi, a eu la bonté de remarquer, qu'en 85, Victor Hugo avait été l'occasion de désaffecter le Panthéon. « Il en fit rouvrir devant lui les portes pour y ramener la gloire. » Façon d'exprimer que cette charogne remplaça le Saint Sacrement.

Mars

17. — Lu le récit de la misérable mort du poète breton Quellien, dit *le Barde*, témoin à mon mariage et mon lâcheur depuis douze ans, écrasé hier par une automobile. *Il venait peut-être chez moi* et il aura pris le plus court.

Avril

3. — Suicide affreux de Dubut de Laforest, le feuilletonniste sot et pourrisseur. Il s'est jeté par la fenêtre, d'un quatrième ou cinquième étage, ayant soigneusement caché son dessein, exactement comme si le misérable eût été précipité par un démon. J'ai vaguement aperçu ce personnage, autrefois, au cabaret du *Chat noir*... Quelle ignoble mort! Il n'y aurait pas eu assez de fenêtres dans Paris ni dans les banlieues, si j'en avais

fait autant toutes les fois que la vie m'a paru insupportable.

Mai

5. — Un pauvre homme affectueux et dévoué, mais disgracié d'une caroncule, a écrit des phrases niaises à l'occasion de la première communion, désormais si proche, de Véronique. Quelques lignes de ma réponse :

« Véronique n'est pas un « ange de lumière », mais une pauvre petite fille sur qui pèsent six mille ans de désobéissance, qui se prépare en tremblant à un acte extrêmement redoutable d'où sa vie dépend et qui a le besoin le plus indicible de prières... »

7. — Je connais une mère soi-disant chrétienne. créature sans méchanceté, pouvant même passer pour une très-bonne personne, mais sentimentale, farcie de lieux communs, comme une dinde est bourrée de châtaignes, et capable de TOUT pour échapper au *surnaturel*. L'abjection de ses pensées est épouvantable. Un ange renoncerait à jeter de la lumière dans ce gouffre.

10. — Premières nouvelles de l'immense catastrophe de la Martinique. Trente mille morts en quelques secondes, *à l'heure précise de la première communion de Véronique!* Le hasard n'existant pas, cette extermination était indispensable pour que fût contre-balancé, dans l'infaillible Main, l'acte prodigieux de notre enfant. Il ne fallait pas une victime de moins à cette innocente, et le volcan, depuis les siècles, attendait son signe.

13. — Toujours Saint-Pierre. Véronique, sans doute, rêvera plus tard de cet événement terrible et de sa coïncidence extraordinaire, quand elle saura ce que vaut *une âme* et la sienne en particulier. A la minute où elle recevait la Nourriture qui donne la Vie, d'autres, en très-grand nombre, des enfants comme elle, mouraient *pour elle* d'une mort affreuse.

Les doléances typographiques des journaux sont

d'une abjection tout à fait normale et satisfaisante. Il y est parlé des « caprices de la planète », de la « colère de brute » d'un volcan et de quelques autres choses. Même parmi les chrétiens, il n'est question que des corps, *jamais* des âmes.

21. — Notre curé — je veux dire le Doyen — qui se croit un homme d'initiative, a eu l'idée d'un service pour les sinistrés de la Martinique. La messe, à laquelle je n'ai pas assisté, a été naturellement suivie d'une quête. Je serais curieux de savoir le chiffre qui ne doit guère dépasser cent sous. Je ne serais pas étonné si cet homme céleste imaginait de taper ses paroissiens à domicile. En ce cas, je répondrais que je donne sans intermédiaire, *volcan restant*.

Les journaux donnent des chiffres. On a récolté près d'un million, pour la Martinique. Les malheureux en recevront-ils seulement un quarantième? J'imagine que les secours en argent iront surtout à quelques millionnaires dont l'opulence a été plus ou moins entamée par le volcan et qui ont besoin de *se refaire*. Pour ce qui est des mourants de faim, on leur expédiera de la morue invendable, des farines avariées, des conserves en putréfaction, tous les rebuts et déchets des entrepôts de la France ou de l'Angleterre. Les fournisseurs nageront dans l'allégresse et les tenanciers de la Compassion publique achèteront des immeubles situés à d'énormes distances de tout cratère.

22. — On parle d'une nouvelle frasque du volcan. Question. L'usage du four crématoire était-il en vigueur à la Martinique? Les éruptions équivaudraient-elles à ceci : Vous voulez qu'on vous incinère, voilà?

Juin

3. — Seigneur, je pleure très-souvent.
Est-ce de tristesse en songeant à ce que je souffre?

Est-ce de joie en me souvenant de vous ?

Comment démêler cela et comment ne pas pleurer en essayant de le démêler ?

10. — Paroles de l'âme douloureuse : — Je me suis sentie dans les ténèbres, les effrayantes et désespérantes ténèbres de l'esprit. De loin en loin, après une attente infinie, la porte s'entr'ouvraït juste assez pour laisser passer une main qui jetait un morceau de pain...

13. Un homme très-pauvre et très-malade, un ancien bibliothécaire qui n'a pas même de quoi vivre, invente des privations pour m'envoyer de temps en temps une faible somme que je ne pourrais pas refuser sans le jeter dans le désespoir. Aujourd'hui, je reçois un mandat de dix francs. C'est à pleurer. Il déclare que « son impuissance à assurer ma vie matérielle le tue et a fait de lui, depuis quelque temps, un vieillard ». Sa lettre comparée à certaines d'amis moins impuissants, a quelque chose de surnaturel.

Réponse à quelques questions :

... Vous me parlez de la Martinique et des Boers. J'ai sur l'événement de Saint-Pierre des idées peu différentes de celles exprimées à l'occasion de l'incendie du Bazar de Charité [Voir *Mon Journal*, p. 52]. Vous avez pu lire cela dans la brochure de Martineau. Il m'est impossible de ne pas exécrer des riches qui vivent uniquement pour jouir en se foutant des pauvres et c'était le cas de Saint-Pierre, ville de délices et l'une des plus considérables agglomérations de négriers millionnaires qu'il y eût au monde.

Pour ce qui est des Boers, ils ont, ces calvinistes, exactement ce qu'ils méritent. La bêtise de leur don quichottisme est prodigieuse et paraît avoir quelque chose d'infernal. Quand je pense que ces misérables ont tenu l'Angleterre dans le creux de leurs mains et qu'ils l'ont laissée échapper; quand je songe à l'ascendant inouï qu'ils auraient pu prendre, s'ils avaient été des hommes par la tête et par le cœur; quand je me souviens de leurs prisonniers rendus comme des lavements, alors que ces pères de famille dont on assassinait les femmes et les en-

fants, auraient dû, comme César, les renvoyer à l'Angleterre poings coupés, ou yeux crevés, comme faisait le Bulgaroctone; enfin quand je vois ce triple extrait de crétin sentimental nommé Delarey, donnant la liberté à un général anglais, sans même songer à racheter de cette tête de porc un seul captif de sa nation — générosité pour laquelle il aurait dû être puni de la mort des traîtres ; oui, certes, j'en suis à trouver que la détestable Angleterre a bien fait de marcher sur ce fumier et d'écraser cette vermine !...

Juillet

10. — On exige de moi ce qui n'est exigé de personne. On veut absolument que j'écrive toujours du Léon Bloy. Le jour où j'écrirais du Paul Bourget ou de l'Anatole France, on dirait que je suis devenu gâteux...

14. — Fête soi-disant nationale, anniversaire de la victoire de deux cent mille hommes sur quatre escouades, victoire suivie de l'égorgement des prisonniers sur parole. Solennité de cannibales maintenant défunte. Quel souvenir pour moi que celui du premier 14 juillet en 1880 ! Fête nationale avec octave. Pendant huit jours, le peuple ne dessoûla pas. Ce matin, j'avais l'âme toute meurtrie en songeant aux formidables souffrances qu'il m'a fallu traverser depuis ces vingt-deux ans, sans parler des autres douleurs qui avaient précédé cette époque centrale de ma vie autour de laquelle j'ai déroulé ma *Femme pauvre*, miroir de tant d'agonies... J'avais trente-quatre ans alors et j'étais immergé dans la Splendeur surnaturelle. Ma vie littéraire, est-il besoin de le dire? n'avait pas même commencé. Est-elle finie, aujourd'hui, ou combien d'années me reste-t-il à souffrir encore?

Septembre

29. — Saint Michel. Mort de Zola. La nouvelle de cet heureux événement est apportée, avant toute informa-

tion des journaux, par une voisine qui se trouvait aux environs de la porcherie. Nous sommes saisis de cette idée que l'auteur des *Quatre Evangiles* dont j'annonçais, il y a deux ans, la très-sale fin, est crevé le jour même de saint Michel, et dès le matin. *Divina virtute, in infernum detrude.* (Voir le *post-scriptum de « Je m'accuse... »*) Le sacrilège goujat n'a pu torcher son quatrième évangile. Quelqu'un en avait assez.

30. — Les journaux confirment la bonne nouvelle. D'après un reportage, le Crétin des Pyrénées aurait crevé dans sa littérature. On l'aurait ramassé dans les excréments... Dans le *Matin*, dithyrambe des frères Margueritte, littérateurs à quatre pattes, comme les Rosny ou les Goncourt. Il y est parlé du « chemin » de Zola qui fut un « calvaire ». Dans le même journal, interview de Huysmans déclarant que Zola a été « brave homme »!!! Dans la *Libre Parole*, interview du même Huysmans, d'une lâcheté incroyable dépassée seulement par Coppée, disant que « la mort purifie ».

Au résumé, l'excrément surabonde en cette mort. Crevailles scatologiques. L'*Echo de Paris* explique que Mme Zola qui survit à son mari — considéré comme ayant vécu — « doit son salut au fait qu'elle a pu arriver jusqu'à son cabinet de toilette ». Emile, moins béni, n'a pu se précipiter assez rapidement vers les latrines...

Octobre

1er. — Suite des saletés. L'*Aurore* réclame le Panthéon. La *Libre Parole* qui ne cesse de réclamer l'égout, publie une image allemande représentant Zola en saint Michel (!) habillé de fer, tenant à la main une épée sur la lame de laquelle est écrit imbécilement le mot *Vérité* et terrassant une sorte de dragon wagnérien en papier mâché. A la marge : « Vive Zola, le vengeur ! »

3. — On raconte l'immense et panique horreur de

Zola pour la mort Il paraît que ce maudit était jeté, quelquefois, hors de son lit par la pensée de la mort, en proie à une épouvante indicible.

5. — Mot de Barbey d'Aurevilly sur Zola à propos de *Pot-Bouille* et des dîners de Médan : — Ah! qu'il a donc tort de manger! Vous voyez le *résultat*.

Rappelé dans l'*Echo de Paris* par Octave Uzanne, le jour même des funérailles du Crétin.

30. — Voici deux bourgeois, l'homme et la femme, ayant passé ensemble un demi-siècle, sans avoir jamais dit autre chose que des lieux communs, sans s'être jamais rien dit. Si Dieu voulait qu'ils s'aperçussent tout à coup dans la Lumière, *ils ne se reconnaîtraient pas*.

Novembre

2. — Les esprits n'ont pas de lieu. Cependant on peut dire que certaines âmes sont enfermées dans un certain lieu, le Purgatoire, par exemple. Mais il faut entendre cela au spirituel, à savoir que certaines choses indispensables leur sont cachées. Leur ignorance constitue leur captivité.

29. — A deux prêtres amis qui rêvèrent un instant d'intéresser à moi Paul Bourget :

Vous ignorez donc que, depuis vingt ans, je suis l'ennemi de ce personnage et qu'il a toujours et méthodiquement écopé dans mes livres ou mes articles, à propos de n'importe quoi. Le plus célèbre de mes livres, *le Désespéré*, est surtout contre Paul Bourget. J'ajoute que je ne le lâcherai jamais. Il *communie* maintenant, dites-vous. Cette horreur manquait. Aggravation effroyable qui me le ferait détester un peu plus, si c'était possible. « Un brave homme », avez-vous écrit. Ah! si vous saviez! Il y a rudement longtemps que je le connais, que je sais sa médiocrité infernale, sa vilenie de cœur, sa cupidité, son avarice, sa souplesse d'échine à l'égard des puissants et sa dureté envers les faibles ou les inférieurs. Il devient aujour-

d'hui, me dit-on, une colonne de l'Eglise, une des dernières avec Coppée, Brunetière, Huysmans et quelques autres. Ah! le dernier coup et le plus mortel qui pouvait être porté à l'Eglise, c'est assurément la conversion des littérateurs...

Décembre

9. — Admirable corrélation des événements ou des incidents de cette vie, lesquels ne peuvent être vus que successivement, hélas ! et qui révèleraient tellement les desseins de Dieu, si on pouvait les fixer simultanément dans la Lumière ! C'est comme les lettres de l'alphabet qui ne sont rien isolément, mais qui, rapprochées par l'intelligence, ont le pouvoir de donner la vie ou la mort.

Voilà beaucoup d'années que Jésus me force, à coups de fouet, de marcher devant lui sur les eaux... La Vérité qui est Lui-même a besoin de Saints, de Martyrs, elle n'a pas du tout besoin d'écrivains. Je le confesse, j'ai souvent espéré, à cause d'une certaine puissance de parole, de traîner vers Dieu des multitudes. Que s'est-il réalisé de ce rêve ? Quelques âmes seulement, quelques pauvres et chères âmes conquises. Mais n'est-ce pas immense et qui peut dire combien c'est immense ?...

Sois patient et doux envers toi-même. Il est infiniment probable que Dieu ne fera rien de ce que tu rêves. Il fera *mieux*.

18. — J'ai eu beaucoup d'amis qui ont passé dans ma vie comme on passe dans une rue obscure et dangereuse et qui se sont éloignés pour ne jamais revenir.

30. — J'avais porté la lampe dans un coin obscur. Tout à coup, à cette lumière, j'aperçois sur une tablette un petit tas de sous déposés là et complètement oubliés. *Il y a* 35 *centimes*. C'est comme si Jésus me disait : — C'est tout ce que je peux en ce moment. Patience et Courage ! Ne te mets pas en colère contre moi. Je suis crucifié....

31. — Jésus a dit : « Mon joug est suave et mon fardeau léger. » On est bien forcé de supposer un sens mystérieux, car il est clair qu'au sens direct, rien n'est plus terrible que ce joug ni plus écrasant que ce fardeau.

Avant tout et surtout, Jésus est l'Abandonné. Ceux qui l'aiment doivent être des abandonnés, mais des abandonnés comme lui, des Dieux abandonnés ! Voilà le supplice qui n'a pas de nom.

1903

Février

20. — Une âme que Dieu assiège avec toute sa puissance ! Imaginez quelque chose de plus beau !

24. — Mardi gras. Jeanne revenant de l'église : — Rappelant à Jésus notre dénuement extrême, je lui disais : Donnez-moi ce qu'il y a dans votre Main, ouvrez votre Main. Alors il a ouvert Sa Main, et *j'ai vu qu'Elle était percée !*

Je n'ai rien trouvé de plus beau chez aucun écrivain mystique.

1814. Thiers et Houssaye. Cette histoire m'est décidément une agonie. D'un bout à l'autre, il n'y a que des fautes ou des crimes. Augereau, Marmont, Ney, Soult, Napoléon lui-même qui ne pense qu'à Paris, au lieu de marcher résolument sur ses places et de rappeler de là les garnisons formidables d'Anvers et de Hambourg, ce qui l'eût mis à la tête de 150.000 hommes de bonnes troupes ; tout le monde se trompe ou défaille d'une façon horrible et la misérable France est mangée. Napoléon, hélas ! qui aurait pu agir en poète casse-cou et qui eût ainsi tout sauvé, semble avoir été hébété par le désir bourgeois de régner à n'importe quel prix, de régner à Paris même au lieu de régner sur le monde, en se disant

que désormais, le quartier général de Napoléon serait la capitale de la France.

Mars

1er. — Autrefois, il y a plus de vingt ans, lorsque je n'écrivais pas encore, ce premier jour de mars était attendu par moi avec une impatience amoureuse. Rien que d'y penser mon vieux cœur tressaille. Depuis, j'ai été si cruellement abandonné par Celui qu'on nomme le « Gardien du Trésor des cieux » et qui fut le *premier*, le plus impitoyable de mes lâcheurs; que toute cette gloire de mon passé tombe en ruines et que je sens une sorte d'égarement douloureux à voir venir, une fois de plus, le terrible mois de ce Patriarche effrayant à qui j'ai donné tout ce qu'un homme peut donner, sans recevoir autre chose que des tourments.

... Ah! les catholiques modernes et leurs exécrables œuvres!

14. — Voici mes pensées sur Fontainebleau. Lorsque Ney, Oudinot et les autres voulurent faire la loi à Napoléon, le forcer insolemment à abdiquer, malgré le bon vouloir et le dévouement absolu de l'armée; quel spectacle inouï, quel coup prodigieux si le grand homme, appelant sa garde, avait fait arrêter et fusiller sur l'heure une demi-douzaine de ses maréchaux! Quel ascendant terrible sur ses vieux soldats qui ne parlaient que de trahison! Quelle inquiétude pour le tsar et ses médiocres alliés! Quel retour possible de la fortune!

18. — Thiers. Lu la première Restauration avec horreur. Tous ces maréchaux, généraux et fonctionnaires qui ont tout reçu de Napoléon et qui se traînent aux pieds du cochon mis en sa place!

21. — Je prie comme un blessé qui demande à boire à sa mère absente.

25. — Annonciation. Voilà bientôt deux mille ans que

vous saignez sur moi, ô Jésus! et je suis tout ruisselant de votre Sang. Regardez-moi et ayez pitié de vous-même!

Avril

17. — Waterloo. Quand j'écrirai sur Napoléon, je dirai mon étrange angoisse toutes les fois qu'il est parlé de Waterloo par n'importe qui, et l'impossibilité, pour moi éternelle, de consentir à ce désastre. Il y a les fautes ou les crimes de Napoléon, oui. Mais il y a bien autre chose et je sens, au plus profond lieu de mon âme, que jamais, en aucun jour, une aussi énorme injustice ne fût accomplie.

L'histoire de Napoléon c'est la Face de Dieu dans les ténèbres.

28. — Article pour l'*Assiette au beurre* publié, le 9 mai suivant, sous ce titre bête : *Colonisons!*

Jésus-Christ aux Colonies

... Est descendu aux enfers.
Symbole des Apotres.

Un des hommes les plus sots de notre temps, et peut-être de tous les temps, mon vieux camarade Hanotaux, admirateur d'Abdul-Hamid et de Paul Bourget, serviteur indégoûtable de tous les puissants — souteneurs ou empereurs — dont on peut ramasser les crottes; académicien d'autre part et homme d'Etat disponible, a publié récemment une assez joyeuse rigolade sous ce titre : *le Choix d'une carrière.* Dieu me préserve d'une analyse de ce biberon! Je n'ambitionne pas assez l'Institut pour embêter mes contemporains de cette manière. J'en ai une autre qui est autrement récompensée.

Mais, ayant à écrire je ne sais quoi sur les colonies et le génie colonisateur de notre affable patrie, il m'eût été difficile de ne pas penser immédiatement à Gabriel, qui en a si souvent parlé depuis qu'il a vu crever dans la gloire son ancien patron de la Tunisie et du Tonkin, celui qui avait une si belle gueule

de maître d'hôtel ou de rinceur de lupanar. Rappelez-vous son enthousiasme pour l'Algérie, où son voyage précéda de si peu de mois celui de Loubet. Ce furent quelques jours agréables. Deux fois par semaine, *le Journal* s'incendiait de la prose de ce voyageur. Par lui, nous apprîmes enfin que le temps passé ne revient plus, qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un même panier, ni attacher ses chiens avec des saucisses; que le comble de l'aveuglement est de prendre des vessies pour des lanternes; qu'il n'y a pas de fumée sans feu, que l'oisiveté est la mère de tous les vices, qu'il faut savoir ménager la chèvre et le chou et qu'il est bon d'avoir à son arc plusieurs cordes de pendu. Enfin, cet homme politique, cet écrivain si original, ne nous chuchota-t-il pas son intime secret, à savoir qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre et que les cordonniers sont souvent les plus mal chaussés.

De ce pinacle intellectuel, que de vues inespérées, que d'enseignements, que de conseils! Par lui seul, encore une fois, tout le monde a pu savoir l'irrépréhensible beauté de nos institutions coloniales, la candeur liliale de nos fonctionnaires et leur probité de patriarches avant le Déluge, la joie sans mélange des indigènes de toute couleur soumis à la tutélaire domination de la République et l'avenir paradisiaque de leurs patelins.

Mais laissons ce domestique dont je n'ai parlé qu'en songeant à la dérision atroce et imperturbablement renouvelée de la plus homicide réclame. C'est avec le même télescope que le Paradis terrestre avait déjà été découvert au Soudan par feu Zola, un peu avant qu'il exhalât son âme généreuse dans les excréments de ses chiens. Le sujet est grave au delà de ce qui peut être exprimé.

« Grande Dame, dit Christophe Colomb à Isabelle, dans l'*Atlantide* de Verdaguer, donnez-moi des navires et, l'heure venue, je vous les rendrai avec un monde à la remorque. » Il les obtint, ces petits navires dont on aurait pu garder les débris comme d'impayables trésors, leur bois étant le plus précieux qu'il y eût sur terre, après celui de la Croix du Christ et pour la même raison. Il les obtint, comme on sait, après dix-huit années de supplication dans toutes les contrées de l'Europe, et

ce fut la *mort* qu'il apporta au monde indien, dans ses mains ineffablement paternelles.

On lui changea son œuvre dès le premier jour. On fit des ténèbres avec sa lumière et quelles ténèbres! On se soûla du sang de ses innombrables fils, et ce qui restait de ce sang, ce dont les chacals du pillage et les chiens du vomissement ne voulaient plus, on le recueillit dans le creux des mains, dans des pelles de mineurs, dans des écopes de bateliers, dans les coupes de la débauche, dans les deux plateaux de la justice prostituée, dans les calices mêmes des saints autels et on l'en éclaboussa de la tête aux pieds! On contraignit cette Colombe amoureuse à piétiner, ainsi qu'un corbeau, dans le pourrissoir des assassinés. L'orgie des avares et des sanguinaires enveloppa la montagne de son sourcilleux esprit comme d'un tourbillon de tempêtes, et ce fut la solitude la plus inouïe sur cet amoncellement de douleurs!

Christophe Colomb avait demandé qu'aucun Espagnol ne pût aborder aux terres nouvelles, à moins qu'il ne fût certainement chrétien, alléguant le but véritable de cette entreprise, qui était « l'accroissement et la gloire de la religion chrétienne ». On vida pour lui les prisons et les galères. Ce furent des escrocs, des parjures, des faussaires, des voleurs, des proxénètes et des assassins qu'on chargea de porter aux Indes l'exemple des vertus chrétiennes. Lui-même fut accusé de tous les crimes, et la hideuse crapule qu'on lui envoyait fut admise à témoigner contre cet angélique Pasteur qui voulait défendre son troupeau et dont le principal forfait avait été d'attenter à la liberté du pillage et de l'égorgement.

Il fut enfin dépossédé, exproprié de sa mission et, pendant plusieurs années, put assister, lié et impuissant, à la destruction de son œuvre. Ses illégitimes et cupides successeurs remplacèrent aussitôt la Paternité par l'Ergastule et l'évangélisation pacifique par le cruel système des *repartimientos*, qui fut l'arrêt de mort de ces peuples infortunés.

Telle fut l'aurore des colonisations européennes dans les temps modernes. Rien de changé depuis quatre siècles. L'unique différence — fort appréciable, il est vrai — c'est qu'à l'époque précise de la découverte du Nouveau Monde, il y eut un homme, grand comme les Anges, immolé par la multitude des canailles et qu'aussitôt après lui, il n'y a plus eu que des canailles.

Ah! l'évangélisation des sauvages, la dilatation et l'accroissement en eux de l'Eglise, choses voulues si passionnément par le Christophore, que nous en sommes loin! Pas même un semblant d'équité rudimentaire, pas un tressaillement de pitié seulement humaine pour ces malheureux. C'est à trembler de la tête aux pieds de se dire que les belles races américaines, du Chili au nord du Mexique, représentées par plusieurs vingtaines de millions d'Indiens, ont été *entièrement exterminées*, en moins d'un siècle, par leurs conquérants d'Espagne. Ça, c'est l'Idéal qui ne pourra jamais être imité, même par l'Angleterre, si colonisatrice, pourtant.

Il y a des moments où ce qui se passe est à faire vomir les volcans. On l'a vu, à la Martinique, l'année dernière. Seulement le progrès de la science empêche de comprendre et les horreurs ne s'arrêtent pas une seule minute. Pour ne parler que des colonies françaises, quelle clameur si les victimes pouvaient crier! Quels rugissements, venus d'Algérie et de Tunisie, favorisées, à cette heure, de la carcasse du Président de notre aimable République! Quels sanglots de Madagascar et de la Nouvelle-Calédonie, de la Cochinchine et du Tonkin!

Pour si peu qu'on soit dans la tradition apostolique de Christophe Colomb, où est le moyen d'offrir autre chose qu'une volée de mitraille aux équarrisseurs d'indigènes, incapables, en France, de saigner le moindre cochon, mais qui, devenus magistrats ou sergents-majors dans des districts fort lointains, écartèlent tranquillement des hommes, les dépècent, les grillent vivants, les donnent en pâture aux fourmis rouges, leur infligent des tourments qui n'ont pas de nom, pour les punir d'avoir hésité à livrer leurs femmes ou leurs derniers sous!

Et cela, c'est archi-banal, connu de tout le monde, et les démons qui font cela sont de fort honnêtes gens qu'on décore de la Légion d'honneur et qui n'ont pas même besoin d'hypocrisie. Revenus avec d'aimables profits, quelquefois avec une grosse fortune, accompagnés d'une longue rigole de sang noir qui coule derrière eux ou à côté d'eux, dans l'Invisible — éternellement —; ils ont écrasé tout au plus quelques punaises dans de mauvais gîtes, comme il est arrivé à tout conquérant, et les belles mamans, éblouies, leur mijoteront des vierges.

J'ai devant moi des documents, c'est-à-dire tels ou tels cas.

On pourrait en réunir des millions. L'histoire de nos colonies, surtout dans l'Extrême-Orient, n'est que douleur, férocité sans mesure et indicible turpitude. J'ai su des histoires à faire sangloter les pierres. Mais l'exemple suffit de ce pauvre brave homme qui avait entrepris la défense de quelques villages Moïs, effroyablement opprimés par les administrateurs. Son compte fut bientôt réglé. Le voyant sans appui, sans patronage d'aucune sorte, on lui tendit les simples pièges où se prennent infailliblement les généreux. On l'amena comme par la main à des violences taxées de rébellion, et voilà vingt ans qu'il agonise dans un bagne si toutefois il vit encore. Je parlerai un jour, avec plus de force et de précision, de ce naïf qui croyait aux lois.

C'est un article de foi que Jésus, après son dernier soupir, est descendu aux enfers pour en ramener les âmes douloureuses qui ne pouvaient être délivrées que par lui. Toute chose divine étant perpétuelle, c'est donc toujours la même espérance unique pour la même désolation infinie. Mais elle est vraiment unique et c'est là, surtout, je veux dire aux colonies, qu'il n'y a rien à espérer des hommes.

Les rapports officiels ou les discours de banquets sont des masques sur des mufles d'épouvante et on peut dire avec certitude et sans documents que la condition des autochtones incivilisés dans tous les pays conquis est le dernier degré de la misère humaine pouvant être vue sur terre. C'est l'image stricte de l'Enfer, autant qu'il est possible d'imaginer cet Empire du Désespoir.

Tout chrétien partant pour les colonies emporte nécessairement avec lui l'empreinte chrétienne. Qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, il a sur lui le Christ Rédempteur, le Christ qui saigne pour les misérables, le Christ Jésus qui meurt, qui descend aux enfers, qui ressucite et qui juge vivants et morts. Il est, ce chrétien, lui aussi, et quoi qu'il fasse, un Christophore, comme Colomb, mais un Christophore à tête de Méduse, un Christophore d'horreur, de hurlements, de bras tordus, et son Christ a été, à moitié chemin, annexé par les démons.

Le bon jeune homme élevé par les bons Pères, et rempli de saintes intentions, embrasse pieusement sa mère et ses jeunes

sœurs, avant d'aller aux contrées lointaines, où il lui sera *permis* de souiller et de torturer les plus pauvres images de Dieu...

C'est ainsi que se continue l'œuvre de la douce Colombe du xvᵉ siècle, et c'est comme cela que le Sauveur du monde est porté aux colonies.

Mai

25. — Folie furieuse de l'automobilisme. On avait organisé une course de Paris à Madrid et c'était un délire depuis plusieurs jours. De Paris donc à l'extrémité du territoire français, la route de l'Espagne était gardée par des régiments. La vie nationale était interrompue pour l'amusement des millionnaires. On leur avait fabriqué des machines allant à des vitesses inouïes, très-supérieures à celles des trains les plus rapides. Le résultat facile à prévoir a été l'écrasement, l'assassinat pur et simple d'une dizaine de personnes. Quelques-uns des malfaiteurs eux-mêmes ont été blessés, en trop petit nombre, hélas !

Cette chose moderne paraît démoniaque, de plus en plus. Se représente-t-on l'horreur de ces deux ou trois cents voitures hideuses lancées comme des boulets et triturant, chacune à son tour, d'un bout de l'horizon à l'autre, les mêmes lambeaux sanglants ! Il y a des consolations. Une de ces voitures a pris feu et le chauffeur a été heureusement carbonisé.

Juin

25. — 1815. Waterloo. Même impression pénible. Toujours les combinaisons du Dieu de la guerre avortant par l'infirmité ou la perfidie de ses lieutenants. Ayant à écrire sur Napoléon, je voudrais pouvoir montrer parfaitement cette misère des contemporains du plus grand des hommes, qui eussent dû, à défaut de compréhen-

sion supérieure, être des héros de dévouement et d'obéissance, des *héros d'admiration*, — ce qu'étaient les pauvres soldats et ce que ne furent pas les chefs. Il me semble qu'il y aurait là des choses à écrire, d'une beauté à percer le cœur de Dieu, comme la lance.

27. — Je voudrais en finir, c'est trop douloureux. Quelle incertitude bizarre au cœur de l'homme, quel besoin plus étrange encore d'incertitude ou plutôt quel pressentiment admirable que rien n'est définitif en ce monde ! J'ai beau savoir cette cruelle série de désastres, il m'est impossible de ne pas espérer, à chaque instant, qu'ils *n'arriveront pas*. Je veux me persuader qu'à Ligny, d'Erlon obéira à son empereur, que Ney lui obéira aux Quatre-Bras, retrouvant sa résolution d'autrefois, que Grouchy enfin daignera écouter, à Wavre, ses officiers et ses soldats. Quoi que je fasse, les malheurs affreux et si injustes, en apparence, de cette guerre, me surprennent toujours... Si tout le monde s'était trompé, cependant ! Si la bataille de Waterloo durait encore !...

Octobre

23. — Autre article à l'*Assiette au Beurre* :

Trente ans d'assassinats

. . . .

Après les Arméniens et les Crétois, c'est enfin et tout naturellement le tour des Bulgares. Il n'y a pas de plus vieux compte, l'Histoire étant une réitération sempiternelle. Toujours la Bulgarie depuis mille ans. Pour Byzance, grecque, latine ou turque, chrétienne ou infidèle, c'est la séculaire angoisse. Au commencement du XI[e] siècle, à la veille des Croisades, il y eut un homme effrayant parmi les épouvantables. C'était un empereur byzantin, un Basileus couleur de sang, un capitaine inouï, à la manière d'Annibal. Lui aussi avait juré

l'extermination d'un peuple, mais, plus heureux qu'Annibal, il y parvint. La Bulgarie étant alors un empire dangereux pour Constantinople, il décida qu'il n'y aurait plus de Bulgarie ni même de Bulgares. Pendant quarante ans, il ne se débotta pas, il ne descendit pas de son cheval, et quand il se coucha pour mourir, cette nation n'existait plus. On le nomme Basile II, Tueur de Bulgares. Je ne connais pas une épopée plus terrible.

Ecoutez ceci. Il arriva qu'un jour traînant après lui quinze mille prisonniers qui l'embarrassaient dans sa marche, il partagea ces malheureux en compagnies de cent hommes, leur fit crever à tous les deux yeux, à l'exception d'un seul par chaque centaine, auquel il ne fit arracher qu'un œil, afin qu'il servît de guide à ses camarades. Il les renvoya en cet état à leur roi, qui tomba évanoui d'horreur et ne reprit ses sens qu'avec un battement de cœur si violent qu'il en mourut au bout de deux jours. Il faut lire cette histoire dans Gustave Schlumberger.

Essayez maintenant de mettre Abdul-Hamid à côté de ça! Ayant entrevu l'homme de guerre du xe siècle, tâchez de vous représenter cet abominable maniaque, toujours tremblant pour sa carne ignoble et immolant à sa vieille chiasse des peuples entiers.

Tu verras de chameaux un grossier conducteur

a écrit Voltaire parlant de Mahomet. Je ne cite jamais le patriarche des imbéciles, mais cette inversion me paraît avoir quelque chose de foudroyant quand je considère le sale marchand de cacahouettes si léché par les Hanotaux et les Delcassé.

On a ce qu'on mérite, même quand on est Turc. Plût à Dieu que ce scélérat pût exterminer tout son empire! Mais l'inertie de l'Europe complice d'un tel assassin et lui permettant d'égorger jusqu'à des peuples européens, c'est un spectacle d'ignominie à dessécher la langue d'un prophète!

Quand Abdul-Hamid crèvera, ce qui ne saurait tarder, on verra s'affliger les Hanotaux et toute la servile crapule des diplomaties. Ils iront à Byzance dans leurs culottes, et, pour que le deuil soit tout à fait magnifique on leur fera peut-être comme aux chevaux du cortège de Soliman, lesquels furent vus répandant des larmes, parce qu'on leur avait soufflé dans les narines je ne sais quelle poudre lacrymatoire.

Décembre

10. — Conférence à Paris, rue du Bourg-Tibourg, chez des très-pauvres qui m'aiment. C'est un humble cercle d'ouvriers chrétiens et cela se nomme l'*Espérance*. Petite catacombe moderne sous un propriétaire. Nul n'est moins conférencier que moi. Je m'en tire comme je peux avec des lectures. L'assistance décidée à admirer tout ce qu'il me plaira de lui faire entendre, s'en contente. Mais je ne puis m'admirer moi-même, quoi que je fasse. Voici la péroraison du bavardage annoncé sous ce titre :

Le Peuple de Dieu au Vingtième Siècle

... Et le Peuple de Dieu? me demandez-vous. Ne vous l'ai-je pas montré? Autrefois, il y a plus de trois mille ans, le Peuple de Dieu, c'était le peuple hébreu. Les miracles ne lui manquaient pas. Jehovah le conduisait par la main au milieu des flots et dans le désert, pour l'étonnement et l'extermination des autres peuples. Depuis Jésus-Christ, le peuple de Dieu, c'est chacun de nous, c'est moi, c'est vous, le menuisier, vous, le serrurier, vous, l'employé de bureau, le vidangeur ou le poète. C'est tout ce qui est pauvre, tout ce qui souffre, tout ce qui est humilié profondément. C'est un immense troupeau dans la solitude, une multitude infinie de cœurs tristes à la recherche du Paradis. Il y en a qui gagnent tout juste leur pain, qui n'ont jamais une heure pour la culture de leurs âmes et qui finissent par y renoncer.

D'ailleurs, qui pourrait les instruire, les guider, les encourager? Le clergé insuffisant quant au nombre est, presque toujours, d'une médiocrité épouvantable. Pour ce qui est des Léon Bloy, quand il s'en trouve, on les étrangle, on les étouffe si bien qu'il est impossible de les connaître et qu'il n'y a pas moyen de les entendre. Alors quoi? il ne reste plus que les patrons ou les propriétaires. Franchement ce n'est pas assez.

Pourtant, cela existe, les âmes! Vous avez été achetés, payés

d'un grand prix, disait saint Paul. Je crois bien! il n'a pas fallu moins que le Sang de Dieu! Ce sont là des choses que nous ne pouvons pas comprendre.

Mais ce que nous comprenons très-bien, c'est que rien au monde ou dans les enfers ne serait capable de payer nos âmes. « Je suis fils de l'homme et de la femme, à ce qu'on m'a dit. Cela m'étonne. Je croyais être davantage! » Ce mot a été écrit par un poète tout à fait moderne qui fut aussi malheureux que possible. Pascal est brûlant de gloire pour de bien moindres paroles.

Des saints ont affirmé que si, par la permission divine, une âme pouvait être vue telle qu'elle est, on mourrait à l'instant, comme si on était jeté dans un brasier ou dans un volcan. Oui, l'âme de n'importe qui, l'âme d'un huissier, l'âme d'un concierge nous consumeraient.

Ah! Seigneur que voilà un triste peuple de Dieu! un étrange et inconcevable peuple de Dieu! Une procession perpétuelle et universelle, un torrent de flambeaux plus incandescents que les étoiles et qui ne se connaissent pas eux-mêmes! Sirius, Aldébaran, Altaïr ou cet effrayant astre de la Constellation d'Hercule sur qui notre soleil se précipite avec une vitesse accélérée de plusieurs milliers de lieues par seconde; — de tels astres, dis-je, absolument couverts de ténèbres, insoupçonnables, mais certains, puisqu'ils ont coûté tout le Sang de Jésus-Christ : c'est de quoi se compose le Peuple de Dieu. Des fournaises grandes comme les mondes, mais invisibles et ne se sachant pas des fournaises...

C'est un monstre pour la pensée, c'est à mourir d'admiration de se dire, par exemple, que voici un pauvre expéditionnaire de dix-huit à vingt-cinq ans, un très-pauvre bougre d'employé qui gratte un papier d'administration pour copier des âneries ou des saletés, qui continuera ainsi jusqu'à la mort, sans espérance et s'abrutissant de plus en plus, et dont l'âme, cependant, a coûté la vie au Fils de Dieu!... Dites-vous, après cela, que ce malheureux est encore un aristocrate, une espèce de talon rouge ou d'Œil de bœuf, en comparaison des autres esclaves. Songez qu'il y en a des centaines de millions d'autres qui ne savent même pas que Dieu existe, et qu'on assomme du matin au soir. Est-ce à ceux-là que Jésus-Christ a dit : Quittez tout, vendez tout, renoncez à tout et suivez-moi?

Sans doute, puisque personne n'est exclu de la prédication évangélique. Seulement cette multitude peut répondre : — Nous n'avons rien à quitter, rien à vendre, et, ne possédant rien, pas même nos corps ni nos âmes, nous ne savons à quoi renoncer. Nous ne refusons pas de vous suivre, mais nous sommes des désolés, des centaines de millions de désolés dans les ténèbres. Si nous tâtonnons à droite, est-ce votre Cœur, ô Jésus! est-ce la Plaie de votre côté? Si nous tâtonnons à gauche, est-ce le Diable qui va nous prendre par la main? Considérez, s'il vous plaît, ô Seigneur, qu'il n'y a jamais eu de Dieu qui ait eu un plus lamentable peuple.

Mes chers amis, nous disons cela ou nous ne le disons pas, mais il est sûr que nos entrailles le crient, sinon pour nous-mêmes, du moins pour nos frères complètement déshérités.

Le service de Dieu est rude. Les hypocrites seuls vous diront le contraire. Il m'a coûté, à moi, vingt ans de tortures, l'ignominie parfaite et la mort de deux de mes enfants tués sous mes yeux par la plus féroce misère. Cependant je ne veux pas me plaindre. La souffrance est une grâce infiniment précieuse dont tout le monde n'est pas jugé digne. Tant pis pour moi si je suis trop lâche pour demander du supplément.

Je suis venu pour vous dire que nous sommes tous ensemble des misérables extrêmement intéressants, puisque nous sommes le Peuple de Dieu, n'étant pas des propriétaires. Mais ce langage ne peut convenir qu'à des âmes, et j'ai naturellement supposé les vôtres. Vos âmes! Ah! je songe toujours à ces invisibles fournaises! Interrogez le premier bourgeois venu. Il vous dira que le sérieux de la vie c'est de se remplir les tripes. A ce compte, je n'ai jamais été sérieux et je déclare que je ne sais pas parler à la viande. Vous venez d'en faire l'expérience.

14. — Je lâche Bossuet sur le Ve *Avertissement* à cette crapule de Jurieu. Cette controverse où s'affirme l'impunité terrestre et de droit divin des rois me donne la nausée. A la distance de plus de deux siècles, cette pédagogie venue de l'autre côté du gouffre de la Révolution, et, lorsque tous les peuples se tordent, agonisants, sur les seuils de l'Esprit-Saint, est bien plus qu'étrange.

Je suis, d'ailleurs, aussi mal disposé que possible

pour bienvenir cette vieillerie. L'idée seule que, dans quinze jours, il me faut verser à ma propriétaire, qui n'en a aucun besoin, une somme trouvée (?) au prix de quelles humiliations ! et représentant notre subsistance pendant un mois, — cette idée infernale me prépare peu au respect pour les puissants salauds de ce monde.

15. — On recommence à ne plus pouvoir nourrir les enfants. Affranchissement d'une lettre nécessaire, 30 centimes, une saignée en pleine carotide, un flot de sang !

19. — Impression très-pénible causée par la chute de l'un des grands arbres du voisinage. Dévastation qui nous afflige et nous dégoûte déjà de notre nouvelle demeure. Hier matin, nous avions eu le cœur serré en voyant étendue par terre toute une rangée de ces magnifiques peupliers qui nous avaient attirés ici et dont le bruissement nous donnait l'illusion du voisinage d'une forêt. Nous en aurions pleuré.

Aujourd'hui, voyant et *entendant* tomber l'un d'eux, j'ai senti une tristesse extrême, une satiété immense de ce monde. Les sauvages ont une crainte obscure des forces naturelles, des *elementa mundi*, comme disaient les anciens, qui peut les détourner de détruire une belle chose. Mais le bourgeois, brute supérieure, est incapable de cette crainte. La beauté de la Face de Dieu ne vaut pas pour lui l'effigie de Louis-Philippe ou de Napoléon III sur une pièce de cent sous. La mère des abatteurs de nos pauvres arbres, une boutiquière illustre, donnait, il y a quelques jours, la vraie réponse : — Si ce n'était pas nous, ce serait d'autres ! disait-elle avec une grande noblesse d'expression. Si Judas revendait son Maître quinze deniers, autant en profiter. Pourquoi laisser échapper une affaire ?

20. — Beau rêve, cette nuit. J'étais dans Paris, j'entrais, je ne sais comment, à la Sainte-Chapelle. Une Sainte-Chapelle de songe qui devenait aussitôt la Maison de Marie. Non pas la Maison humble de Nazareth,

mais la Maison splendide, la Maison glorieuse. Je ne peux exprimer la sensation de chaleur et de santé surnaturelle que j'éprouvais. C'est le mystère impénétrable des songes. Impossible également d'expliquer ce fait que je fus chargé d'alimenter un brasier très-doux qui chauffait toute la maison. De temps en temps une grille d'or se levait, et je poussais au milieu des flammes de grandes branches, semblables à celles de nos pauvres arbres abattus. Ces branches se pliaient facilement et *volontiers* pour entrer dans la fournaise... Je me suis réveillé suavement, préparé à recevoir la joie ou la douleur qu'il plairait à Dieu de me donner.

23. — Froid horrible à l'église par la volonté de notre pasteur qui préfère un lucre ignoble à son devoir. Il fait des quêtes pour le chauffage et il ne chauffe jamais. Danger pour les rares fidèles et mise en fuite des infidèles, sans parler du scandale. Ces choses-là se retrouvent au lit de mort.

24. — Au café du *Commerce*. Note rapide : Un individu quelconque vient d'entrer. Presque aussitôt arrive un autre individu exactement semblable au premier. Puis un troisième, puis un quatrième, puis dix, vingt, cinquante, cinq cents, on ne sait combien. Le café est rempli, à éclater, de gens qui sont le même absolument, qui sont *un seul*. Et voilà le commencement de la fin des cafés, le commencement de la fin du monde !

1904

Janvier

12. — On me reparle de la Mère Mercédès que certains croient très-avancée dans la vie surnaturelle. Il paraît que cette sainte Thérèse de contrebande ou de

contre-marque se juge appelée, dès le ventre de sa mère, à la plus éclatante auréole, déclarant que la pénitence n'est pas sa voie, qu'il lui faut la joie et la gloire de la résurrection et que les souffrances de Jésus-Christ l'intéressent peu.

— Ne pourrais-tu donc pas veiller une heure avec moi? dit le Sauveur en agonie. — Je ne dors pas, mon cher Maître, vous le voyez bien. Je jouis devant votre Face couverte de sang, et les petites âmes que vous m'avez données à instruire baisent mes pieds avec un très-grand respect. C'est ainsi que je vous suis unie. Vous souffrez l'opprobre et les tortures pour que je sois dans les délices, et je n'ai pas mieux à faire que de le vouloir. Pour ce qui est des pauvres qui sont vos douloureux membres, n'est-il pas juste qu'ils paient pour votre élue, et qu'a-t-elle à faire des lamentations ou supplications de ces sauvages qui ne connaissent pas votre splendeur?

19. — Je me reproche de n'avoir jamais dit un mot de l'ancienne église abbatiale de Saint-Furcy. Il y aurait à faire tout un travail d'archéologie et d'histoire sur cette ruine profanée horriblement. Transformé en un garno tout à fait infâme, ce baptistère de la Brie ressemble à une maison de passe pour les vagabonds. Ce lieu où le Sacrifice a été offert pendant des siècles est une écurie, et les vieilles pierres qui furent les amies des saints, qui protégèrent contre le froid ou la chaleur des générations de pauvres, sont devenues des parois de bastringues ou de pissotières... Je passe le plus rarement que je peux devant cette façade humiliée et vénérable qui meurt de noblesse dans les ordures, qui est certainement l'unique belle chose du pays et que personne, jamais, ne regarde.

29. — Détresse complète. J'étais seul avec Madeleine. Je me suis mis dans l'ombre près du poêle pour pleurer. Madeleine, comprenant que je souffrais, est venue se

mettre sur mes genoux et me caresser avec tendresse. Que Dieu la bénisse éternellement!

30. — Toujours préoccupé d'un projet de roman que j'intitulerais avec modestie : *Cochons-sur-Marne*, une idée gracieuse et fraîche s'offre à moi. Il y a lieu de présumer — vu la durée de l'occupation prussienne, en 1870 et 1871, et considérant le sens pratique dont s'honore à si juste titre la classe bourgeoise — que la plupart des citoyens actuels de ce chef-lieu de canton ont été fabriqués avec de la semence allemande. Quel trait de lumière!

Février

3. — A Frédéric Masson, académicien fraîchement élu :

Je ne suis peut-être pas un inconnu pour vous. Il y a quelque vingt ans que je pratique le métier peu récompensé d'écrivain errant, de batteur d'estrade littéraire sans compagnon. J'y ai gagné ce que tant d'autres ont cherché en vain : une légende. J'ai ma légende, comme Napoléon et quelques scélérats. C'est ce qui m'enhardit jusqu'à vous écrire.

Je voudrais finir ma vie par un livre sur Napoléon. J'ai ce grand homme dans le sang au point qu'il m'est difficile d'entendre parler de lui, sans perdre ou rattraper quelque chose de mon équilibre. Or je ne peux me procurer les ouvrages indispensables, tels que les vôtres, que par les pratiques de la mendicité, l'indigence étant une suite naturelle de mon choix.

Voulez-vous donc, cher Monsieur, me faire envoyer ceux de vos livres où il est traité de Napoléon et de sa famille? Je sais parfaitement ce que je vous demande. Je n'ignore pas que ce genre de requête est particulièrement désagréable à un auteur qui ne peut pas toujours

donner ses livres avec une extrême facilité. Oui, Monsieur, j'ai l'expérience de cet ennui. Cependant, j'ose vous l'infliger, parce que je suis très-pauvre, en vérité, et aussi parce que j'ai quelque chose à dire de Napoléon, même après vous. Sorte de couronnement d'une existence littéraire qui a été plutôt douloureuse.

[Sans réponse. Il y a le goujatisme académique.]

9. — Journée terrible! Le manque de vin et d'une alimentation fortifiante, la menace du manque de charbon, la certitude *humaine* de ne pouvoir nourrir nos enfants demain, l'impossibilité de continuer à vivre ici et l'impossibilité de fuir, l'abandon apparent de tout le monde et l'évidente hostilité de tant de gens; enfin, et surtout, cette attente infiniment douloureuse d'un libérateur qui ne vient jamais; tout cela ensemble nous met à deux pas du désespoir. Pendant que nous roidissons nos volontés, notre maison est secouée par la tempête, et le ciel est triste comme la mort sans Dieu. Pour qui donc souffrons-nous ainsi? Et j'ai pu travailler, faire des livres dans ces tortures! Cela sera dit au Jugement dernier.

22. — J'ai vu en rêve une multitude de personnes venues de loin tout exprès pour nous secourir et qui remplissaient notre maison. C'étaient des morts.

Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.

28. — Dans ma détresse, je m'étais adressé aux Reille, racaille parlementaire peu douée, mais catholiques suprêmes qui ont des esclaves sous terre, comme les catholiques belges. Je me croyais sûr d'obtenir au moins un coup de main, étant recommandé par deux ou trois morts et me supposant appuyé par l'avocat Joseph Menard, familier de la maison qui fut autrefois mon ami. C'est un prêtre qui a fait la démarche. Impossible de voir ces drôles. Joseph Menard, seul visible dans l'antichambre, a congédié, avec l'insolence d'un domes-

tique, le messager dont il aurait dû respecter au moins le caractère.

Cet avocat Joseph Menard, ambitieux sans génie, également promis aux suffrages et aux coups de pied dans le cul, *possède* un vieux tableau qui m'appartient. Je l'avais, un jour d'anarchie, confié à un de ses frères. Celui-là, le plus intéressant et le moins vertueux, étant mort quelque temps après, Joseph trouva plus expédient de s'adjuger l'objet que de me le rendre, estimant, d'ailleurs, très-providentielle cette occasion de récupérer une demi-douzaine de pièces de cent sous. Car c'est ainsi que je suis le *Mendiant ingrat*. Il n'y a rien de plus coûteux que cette sinécure.

J'ai pensé souvent, surtout quand je voyais mes petits enfants à l'agonie, à ce pauvre tableau subtilisé *par un ennemi des* Juifs, lequel tableau a peut-être une grande valeur et serait pour moi une telle ressource ! J'ajoute que cet antisémite profita de l'occasion pour s'annexer quelques papiers du Léon Bloy que je suis, confiés au même défunt et vainement réclamés depuis vingt ans.

L'avocat Joseph Menard, refuge, abri, toiture et garnison de la veuve et de l'orphelin, est un des derniers confidents de la divine miséricorde. Je le récompenserai, celui-là, il peut y compter !

Mais quelle folie d'avoir, une seule minute, espéré quoi que ce fût de ces maudits qui représentent le monde catholique le plus bas, le monde catholique des Pères de l'Assomption, *lesquels ont une règle leur défendant de faire l'aumône !* (Voir le *Mendiant ingrat*, p. 395.)

Mars

15. — Paris. Mon premier voyage en *métro*. Travail gigantesque, j'y consens, et même non dénué d'une

certaine *beauté souterraine*; mais bruit infernal, danger certain, mort probable — et quelle mort! — toutes les fois qu'on descend dans ces catacombes. Impression de la fin des sources, de la fin des bois frissonnants, des aubes et des crépuscules dans les prairies du Paradis. Impression de la fin de l'âme humaine!

27. — Dimanche des Rameaux. Grand'messe. Un petit enfant criait. Alors j'ai eu comme la vision d'un lac de tristesse et de ténèbres au-dessus duquel flottait un silence énorme. Et ce silence était rompu tout à coup par le cri solitaire de ce petit enfant, le seul être qui pût se faire entendre parmi les désespérés éternels gisant en ce lieu. Car c'était une vision très-particulière de l'enfer.

Discours du doyen. Papillons attrapés au vol : — Je suis très-content d'être curé. — Je trouve la vie très-bonne. — Le *ciment de la prière* vaut mieux que le ciment de Portland, etc.

Avril

12. — Déménagement, évasion, délivrance. Aucun autre incident que la présentation par le domestique de l'odieuse Corbillard d'une note de 32 fr. 20 pour portes et fenêtres et loyer du 1er au 12 avril! Cette somme, dans les circonstances, est juste autant qu'une pinte de mon sang. Bien entendu, il ne me sera jamais tenu compte de la somme plus forte que m'a coûté le jardin reçu à l'état de dépotoir et transformé, non plus que de certaines réparations à la charge de la propriétaire dont le remboursement est totalement *oublié* par cette honnête femme. Talonné par la vermine que le renouveau fait éclore en cette maison, *je paie ce que je ne dois pas* pour fuir plus vite, mais je tiens à conserver cette note,

monument d'ignominie et d'iniquité bourgeoises.

La misérable, dont la mort est vraisemblablement peu éloignée, s'en ira ainsi vers Dieu, le pain de mes pauvres enfants dans sa vieille gueule !

BELLUAIRES ET PORCHERS[1]

O les routes du moyen-âge, pleines de potences et de chapelles !

PAUL VERLAINE.

INTRODUCTION

ET PRÉLIMINAIRES AVEUX

Il y a deux sortes de triomphants : les Belluaires et les Porchers.

Les uns sont faits pour dompter les monstres, les autres pour pâturer les bestiaux. Entre un chef de guerre conduisant ses fauves au viandis et un affronteur d'agio poussant les foules à la glandée, on ne peut trouver aucune place pour une troisième catégorie de dominateurs. L'histoire du genre humain ne dénonce pas d'autres victorieux.

Les endurants Martyrs de la Foi qui foulèrent le visage antique et sur lesquels la rhétorique des siècles a tant écrit de sentimentales métaphores, furent, au fond, des conquérants terribles, talonnant un Maître qui s'était déclaré Lui-même porteur de glaive et d'incendie, et qui les avait embauchés comme des vendangeurs.

1. Paris, Stock, 1905.

Ils se ruèrent, ondoyant le globe de leur propre sang, à l'assaut des peuples, et le Christianisme conculcateur qu'ils ont enfanté peut dire, aujourd'hui, comme le César de Suétone : « Je suis le belluaire fatigué de cet empire ! »

Il est, en effet, bien agonisant, à cette heure, et paraît tout à fait sans force, mais, dût-il ramper, à l'instar des lions décrépits, sous le sabot d'un million de brutes, il n'en resterait pas moins le titulaire éternel de la Majesté et de la Souveraineté parmi les hommes.

Les Artistes sont façonnés à la ressemblance de ce Rétiaire des nations, et ils furent élus pour partager son destin. Il faut qu'ils naissent, comme lui, enfants de Douleur et qu'ils soient conclamés sur un pavois d'immondices. Puis, quand leur tâche d'Alcides est achevée, il est tout à fait indispensable qu'on les exproprie de tout salaire et qu'ils succombent à la fin sous le piétinement des troupeaux en marche.

. . . .

Mon Dieu ! l'Art est une chose vitale et sainte, pourtant !

Dans l'effroyable translation « de l'utérus au sépulcre » qu'on est convenu d'appeler cette vie, comblée de misères, de deuils, de mensonges, de déceptions, de trahisons, de puanteurs et de catastrophes ; en ce désert, à la fois torride et glacé, du monde, où l'œil du mercenaire affamé n'aperçoit, pour fortifier son courage, qu'une multitude de croix où pendent, agonisants, non plus les lions de Carthage, mais des ânes et de dérisoires pourceaux crucifiés ; dans ce recul éternel de toute justice, de tout accomplissement des réalités divines ; attiré par l'humus originaire dont ses organes furent pétris ; convoité, comme un aliment précieux, par toutes les germinations souterraines ; sous le planement des aigles du charnier et des corbeaux de la poésie funèbre, et sentant, avec une angoisse sans mesure,

ses genoux plier à chaque effort; — que voulez-vous que devienne un malheureux être humain sans cette lueur, sans cet arome subodoré des Jubilations futures?

Tout nous manque indiciblement. Nous crevons de la nostalgie de l'Etre. L'Eglise, qui devrait allaiter en nous le pressentiment de l'Infini, agonise depuis trois cents ans qu'on lui a tranché ses mamelles. L'extradition de l'homme par la brute est exercée jusque dans les cieux. Il ne reste plus que la louve de l'Art qui pourrait nous réconforter, si on ne lapidait pas les derniers téméraires qui vont encore se ravitailler à ses tétines d'airain.

On aura beau dévaliser les âmes et détronquer l'homme ; après tout, il resterait à décréter son abolition, pour que disparussent tous les ferments de l'incompressible Idéal qu'il porte en lui et que la plus sacrilège éducation n'élimine pas. Aucun degré d'avilissement ne peut être calculé pour prévaloir contre la nature.

Aussi longtemps que subsistera la race douloureuse des enfants d'Adam, il y aura des hommes affamés de Beau et d'Infini, comme on est affamé de pain. Ils seront en petit nombre, c'est bien possible. On les persécutera, c'est infiniment probable. Nomades éplorés du grand Rêve, ils vagueront comme des Caïns sur la face de la terre et seront peut-être forcés de compagnonner avec les fauves pour ne pas rester sans asile. Traqués ainsi que des incendiaires ou des empoisonneurs de fontaines, abhorrés des femmes aux yeux charnels, qui ne verront en eux que la guenille, invectivés par les enfants et les chiens, épaves affreuses de la Joie de soixante siècles roulées par le flot de toutes les boues de ce dernier âge, ils agoniseront à la fin, — aussi confortablement qu'il leur sera donné de le faire, — dans des excavations tellement fétides que les scolopendres et les scarabées de la mort n'oseront pas y visiter leurs cadavres !

Mais, quand même, ils subsisteront pour désespérer leurs bourreaux et, comme la nature est indestructible et inviolable, il pourrait très-bien arriver qu'un jour, — par l'occasion de quelque surprenant baiser du soleil ou l'influence climatérique d'un astre inconnu, — une exceptionnelle portée de ces vagabonds, inondant la terre, submergeât à jamais, dans des ondes de ravissement, cette avortonne société de sages fripouilles qui pensaient avoir exterminé l'aristocratie du genre humain!

. . . .

Ce nouveau livre est une tentative de revendication pour l'Art, — simplement.

Il serait puéril de chercher exclusivement ici les agressions *personnelles* qui m'ont été si amèrement reprochées et, qu'en d'autres circonstances, j'avais jugées opportunes.

Tout au plus, rencontrera-t-on, çà et là, quelques malédictions, quelques épiphonèmes exécratoires, exprimés, peut-être, en cette langue *canaille* abhorrée de l'homme de goût que je ne puis me défendre de parler quand le tire-pied de mon grand-père me remonte dans l'œsophage.

Existe-t-il une critique, d'ailleurs, une *vraie critique*, un cadastre certain des œuvres d'art, appuyé sur un authentique étalon du Beau? J'en doute fort.

La maîtresse faculté de l'artiste, l'Imagination, est naturellement et passionnément anarchique. Elle ignore les consignes et les rendez-vous, et brûle sur elle-même comme un solfatare. La création est sa proie, les anges sont ses vivandiers et l'univers est le cantonnement de son choix. L'infini de l'espace est sa lucarne pour explorer la totalité des siècles. Elle est la mère de l'Alpha et la sœur puînée de l'Oméga, et le serpent symbolique est sa ceinture, quand elle se met en grand gala pour penser seulement à Dieu dont elle est le profond miroir.

Elle assemble les nuages, mieux que Jupiter, les épaissit autour d'elle à sa fantaisie et, selon qu'il lui plaît, les dissipe instantanément ou les fait crever en déluge. Les masses les plus inébranlables et les plus pesantes accomplissent des bonds et des escalades, aussitôt que cette impératrice du Rêve leur a fait un signe.

Elle est la providence et la salaison des passions humaines. Elle parfume les immondices, désinfecte les élégances, aurifie les dents des crocodiles, rapatrie l'ivresse du parfait amour dans les plus vieux cœurs, découvre des filons de marbre dans des chairs vendangées par la syphilis, restitue des comètes aux plus répugnantes calvities, confère la sapidité de l'ambroisie au vomissement.

Tout le diabolique et tout le divin sont en elle, parce qu'elle fut investie de la curatelle de l'Art à qui tout est nécessaire et qu'elle est à jamais, pour ses pupilles éperdus, « l'Ange gardien, la Muse et la Madone », devant qui Baudelaire a recommandé qu'on s'agenouillât, dans un poème d'une fatidique beauté.

Une jauge quelconque n'est-elle pas dérisoire, en présence de cette capricieuse de l'Infini, de cette califourchonnière des Cieux ? Et ceux qu'on nomme les grands critiques, quand ils ne sont pas des pédagogues toujours aberrants, que pourraient-ils bien être, sinon d'autres ivrognes de la Fantaisie, à la recherche de leur propre lit dans des domiciles étrangers ?

Mais il est une besogne de police transcendantale que j'ai résolu d'accomplir, si j'en ai la force. Dénoncer les improbes en littérature : ceux qui volent et ceux qui rampent. Car ces deux espèces menacent de tout dévorer.

Les voleurs sont les purs plagiaires et leur délit est facilement observable. Ils dérobent les enfants des autres

et les émasculent pour les vendre avec avantage à des éleveurs de soprani.

Les rampants sont les adorateurs du succès à n'importe quels autels. Ceux-là sont des prostitués et des Iscariotes.

« L'Art qui songe aux applaudissements abdique ; il pose sa couronne sur le front de la foule. »

Cette pensée magnifique est d'Ernest Hello, dont il sera parlé plus loin, lequel fut un des plus grands écrivains modernes, dévoré, hélas ! lui aussi, de la soif des apothéoses, mais qui n'en voulut jamais au prix de cette ignominieuse abdication.

L'avilissement volontaire de la Parole est, sans contredit, un des attentats les plus bas qu'on puisse rêver. Qu'un misérable sabrenas de roman-feuilleton se pollue chaque jour, comme un mandrille, à son rez-de-chaussée, pour la joie d'un public abject, c'est son métier et il n'a pas même assez de surface pour le mépris. Mais qu'un écrivain de talent, pour augmenter son tirage, pour être lu par des femmes et par des notaires, pour obtenir de l'avancement dans l'administration de la gloire, descende son esprit jusqu'à cette ordure et contraigne sa plume à servir de cure-dents à des gavés imbéciles dont il ambitionne de torcher les plats, — c'est un genre de déloyauté qu'il faut divulguer, s'il est possible, dans des clairons et dans des buccins d'airain, car c'est l'éternelle Beauté qui se galvaude en ces gémonies !

Ma trompette, à moi, est jumelle et pourvue de deux embouchures, l'une pour le Haro, l'autre pour l'Hosanna. J'ai cru nécessaire d'appeler en confrontation les véritables et les faux artistes ; les dompteurs de ces esprits fauves qui n'obéissent qu'aux grands mâles et leurs assassins, les pâtres des bestiaux faits pour l'abattoir. La nuit est sur nous, la terrible nuit pendant laquelle on ne fait plus d'œuvres, dit l'Evangile ; mais

qui sait si des livres tels que celui-ci n'auraient pas le pouvoir d'allumer enfin quelque part une aurore d'intellectuelle pudeur qui commencerait d'éclairer les élévations et les abîmes?

LE CABANON DE PROMÉTHÉE

Les imaginations mélancoliques ont toujours adoré les ruines, Les employés de la Tristesse et les Comptables de la Douleur ont à peine, quelquefois, d'autres domiciles pour se repaître, pour se propager et pour s'assoupir.

C'est là, surtout, qu'en des songes de suie ou de lumière, leur viennent les péremptoires suggestions d'un Infini persistant, quoique mal famé, dans l'auberge de l'existence où l'on s'accoutume, de plus en plus, à bafouer les éternités.

Il est certain que les très-vieilles pierres, anciennement remuées et taillées par l'homme, dégagent d'immortels effluves de toutes les âmes disparues qu'elles abritèrent autrefois et qui les avaient oxydées de leurs joies ou de leurs douleurs.

La patine des murs tombants fut, à la longue, déterminée par l'haleine des cœurs en travail d'angoisse et par les moites mains qui tremblèrent, en s'y appuyant, au cours des siècles.

Les yeux même, les pauvres yeux qui les regardèrent si souvent, comme un horizon, avant de s'éteindre à jamais, semblent avoir laissé quelque chose de leurs clartés, calmes ou tragiques, sur ces réflecteurs attentifs de tant de périssables flambeaux.

Et les ruines vont toujours se multipliant, jusqu'à

tout combler, sur notre planète sénile qui n'en roule pas moins dans le merveilleux espace, — comme une cinquième roue d'Ézéchiel rebutée du camion des prophéties, — offrant impassiblement aux jours et aux nuits le *Dies iræ* silencieux de ses implacables poussières.

On en voit de ces reliques de la ténébreuse histoire, qui assument, en quelques pieds carrés, la moisissure de plusieurs empires archi-défunts dont nul peuple ne se souvient et qui font éclater l'insuffisance des savantissimes. Il en est d'autres moins émiettées, moins pilonnées par le temps, qui vocifèrent à leur façon, par leurs fentes, par leurs crevasses et du fond de leurs alcôves de reptiles, l'invalidité des catastrophes ou des épopées d'hier, dont nos mandarins sont à peine mieux informés.

Toutes, en vérité, sont, néanmoins, très-puissantes sur le rêveur penché au-dessus du puits de la Mort qui est précisément son âme, — au fond de laquelle chaque atome croulant produit un tonnerre composé des éclats de joie ou des sanglots, des rugissements d'amour ou des ramages de désespoir de plusieurs millions de cousins germains qu'il n'a pas connus, mais dont il répercute, en sa profondeur, la dolente consanguinité.

Mais il est une autre sorte de ruines, un peu plus curieuses, vraiment, que toutes les ruines fameuses de l'Orient ou de l'Occident qui font bramer les poètes et blanchir les archéologues.

Celles-là, nul ne les explore, le monde ignore jusqu'à leur existence et la sollicitude réclamière des *guides* ne les signale jamais à l'attention des crevants d'ennui qui font voiturer leurs carcasses pleines de dégoût sur l'épine dorsale du globe.

Qu'on se figure, par exemple, un être merveilleusement doué, un homme du génie poétique le plus incontestable et le plus puissant, un magique cerveau peuplé

de lumières, comme une basilique à la Chandeleur ; — qu'on veuille bien se le représenter sous cette image, aux trois quarts détruit par l'ouragan de quelque effroyable douleur ; détruit sans espoir de restauration, décoiffé de ses voûtes, ébranlé dans ses plus profondes assises, vacillant sur les jarrets de ses contreforts, tapissé, de son porche à son maître-autel, du sang d'un peuple écrasé; ouvert à tous les affronts des souffles et de la rafale, envahi par les tourbillons et les fantômes de la nuit ; mais éclairé vaguement encore, pour la durée d'un instant, par quelques derniers et désespérés luminaires qui agonisent, ainsi que des âmes, sous le grondement victorieux des orgues de la tempête.

Tout à l'heure, ce sera fini à jamais. Les ténèbres folâtreront avec les ténèbres. Ce qui tient encore croulera sans gloire dans l'obscurité sans pardon, et le souvenir seulement de ce tabernacle de prières subsistera dans la pensée de quelques dévots éperdus que la main des Vierges invisibles qui protègent les chrétiens en péril de mort aura soutirés à la catastrophe.

C'est donc une ruine *humaine* complète que j'ai décidé d'offrir aux mélancoliques, aux saturés de mélancolie, car il n'est point ici d'occasion de ravissement pour les touristes joyeux de la Curiosité ordinaire.

L'inouï, l'affolant, le très-monstrueux poète *inconnu* dont voici, tout au plus, la trace calcinée, eut cette effroyable aventure de se survivre à lui-même, juste assez de temps pour assister au sac de sa tête et au rongement de ses flancs par un prodigieux vautour, qu'il avait sacrilègement engendré de la Substance des Cieux, sans la permission du Seigneur.

. . . .

ELOI OU LE FILS DES ANGES

Je ne veux parler de nul autre que de M. Joséphin Péladan, le dernier des « Œlohites latinisés », ainsi qu'il s'étiquète lui-même, et le descendant des Mages Kaldéens.

On est instamment prié de voir en lui un épopte, un nabi, un daïmon, un androgyne et même un Sâr, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un roi.

« Dominé par Saturne en combativité avec le Soleil, il se substante de lui-même, se *solitarisant* sans souffrir. Vénus lui crée des besoins d'expansion, un goût du luxe et des formes antithétiques à l'isolement méditatif. Mars, en dernier lieu, l'extravase polémiste solaire, c'est-à-dire violent pour ses croyances abstraites. »

Il nous informe exactement qu'il est du petit nombre des hommes qui ont « la volupté décorative ». Mais qu'une spermatorrhée d'idéal, venant à se déclarer, lui interdise la fornication sexuelle, il est tout de même en état de prononcer une parole qui « inféconderа la semence » des autres et par laquelle « les testicules du Taureau céleste seront flétris ».

Si ces quelques touches de lumière ne vous font pas voir le personnage, n'espérez pas qu'il condescende à de basses explications. — Vous n'êtes pas de *sa race*, et il considère en vous d'infimes insectes, de très-négligeables acarus, dignes tout au plus de sa miséricordieuse inattention. Sa double dignité d'écrivain *catholique* et d'adepte ne lui permet pas, d'ailleurs, de s'attarder à des bagatelles. En conséquence, il lit dans les mains des dames et magnétise les chats noirs errants.

Voulez-vous sa tête ?

D'abord, une invraisemblable tignasse de mérinos noir, emmêlée, broussailleuse, exorbitante, à la fois hispide et calamistrée, semblable à quelque nid d'hirondelle mal famé que n'habiterait plus aucun migrateur des cieux, mais où des races moins fières trouveraient encore la ressource de s'abriter et de pulluler. Chevelure inquiétante et sacrée où les doigts des vierges conquises ne s'aventurent assurément qu'après d'immortels soupirs.

Justement infatué de cette luxuriance capillaire et, peut-être, pédiculaire, qui lui donne l'aspect d'un piffe-raro ou d'un zingaro chaudronnier, il poussa un jour ce cri fabuleux, inouï, à défoncer le firmament :

« On a parlé de me couper les cheveux ! Soleil de Dieu ! éclairerais-tu cela ? »

Il s'agissait, vous le devinez, d'un propos de conseil de revision. Il est probable que la barbe eût partagé ce navrant destin. Expédions-la, s'il est possible, en deux mots, afin de sortir de tout ce poil d'un assyrianisme contestable.

C'est la barbe en mitre, non tressée, hélas ! d'un astrologue incertain de ses horoscopes ou d'un rudimentaire sapeur assuré de sa séduction. Moins réfractaire, sans doute, que les cheveux, aux brosses et aux démêloirs, onctueuse et parfumée d'huile de cèdre ; on peut la croire un manifeste péril de tous les instants pour les cœurs élus que le menaçant cimier n'a pas mis en fuite.

Le front, c'est-à-dire l'endroit où il offre le sacrifice perpétuel de la « messe de sa pensée », est malheureusement absent ou du moins invisible sous les frondaisons de la crinière, comme un sanctuaire de druides sous les arceaux des forêts celtiques.

Mais les yeux bovins et à fleur de crâne, ronds et inanimés, semblables à des dos de poissons morts émergeant d'une onde croupie, sont d'autant plus visibles qu'un étonnement prodigieux les tient presque toujours

démesurément dilatés, — l'étonnement infini d'avoir découvert qu'on était l'authentique héritier des Anges et l'adorable parangon des Dieux.

Le nez, avouons-le, est quelconque. C'est le nez, sans rareté, d'un méridional de Nîmes ou de Montauban qui, par hasard, ne serait pas appelé à dompter le monde ; le nez, enfin, d'une figure sur chacun des côtés de laquelle des générations se seraient assises et qui aurait ainsi obtenu sa trajectoire sous la jumelle et concomitante poussée des derrières.

Je ne sais si c'est une impression toute personnelle, mais la bouche m'a paru correspondre aux yeux par une certaine architecture du maxillaire supérieur, conjecturable sous la moustache, qui lui donne l'air habituel d'avoir envie de brouter, d'avoir la nostalgie d'on ne sait quel broutement atavique.

Quant au teint général de cette insolite face d'initié, j'ai déjà fait allusion aux étameurs errants dont l'ensemble de sa personne évoque despotiquement le souvenir. Peinture, crasse ou pigment, c'est Dieu qui le sait, Dieu seul ! Mais tous les oxydes de chaudron et toutes les poussières paraissent avoir caressé avec amour le visage du jeune hiérarque descendu par amour pour nous des plateaux lumineux du vieil Eden.

Ah ! j'allais oublier l'oreille, et je vous assure qu'elle vaut pourtant d'être étudiée. C'est la roue d'Ezéchiel, quadruple, vaste et profonde, quoique dénuée de flamboiement. Je ne puis, il est vrai, me vanter de m'en être beaucoup approché, tant j'étais pénétré d'un respect tremblant ! Qui sait si ce n'est pas un pentacle, un talisman de chair glorifiée, quelque annexe mystérieuse au puissant cerveau de ce prophète qui lui déléguerait sa sagesse, pour être exactement informé de tous les bruits de la terre et de toutes les rumeurs des cieux.

Affublé d'un veston de velours bleu, gileté d'un sac de toile brodé d'argent, drapé d'un burnous noir en poil de

chameau filamenté de fils d'or et botté de daim, — mais probablement squalide sous les fourrures et le paillon, — ce Franconi de l'Exégèse et ce Polonais de la Kabbale parcourt les villes et les plages pour recruter des adorations. Il n'ambitionne pas moins que tous les cœurs et tous les esprits, et si quelque âme dévote lui abandonne par surcroît son corps et la totalité de sa fortune, il raflera par pitié ces dons précaires et continuera sereinement son assomption vers les plus lointaines étoiles.

. . . .

L'IDOLE DES MOUCHES

> Théophile Gautier !... Une huître dans une perle.
>
> *Œuvres inédites de* Caïn Marchenoir.

Béelzébub, *Idole des mouches!* Pourquoi suis-je obsédé de ce Dieu, au moment même où j'ai résolu d'écrire une *dernière* fois sur M. Edmond de Goncourt adoré de tant de potaches littéraires ?

. . . .

Relisant *La Faustin*, je me suis souvenu de cette Idole des mouches, Dieu *stérile* d'Accaron, qu'on ne pouvait pas consulter sans en mourir, disent les Ecritures, et qui commande souverainement aux démons des possédés.

M. Edmond de Goncourt est, parmi les écrivains modernes, celui, peut-être, qui a eu le plus la puissance d'attirer à lui les cantharides et les bourdons de la phrase dont la mort, suivant Salomon, est capable de faire puer les parfums. Les parfums, hélas ! les onguents

même que ce romancier olfactif a si laborieusement combinés, pour en saturer le plus insalubre autel où les maringoins idolâtres aient jamais pu s'asphyxier !

..... Ce que veut et propose M. de Goncourt, c'est l'*Idolâtrie littéraire*, l'idolâtrie des formes et des vocables, telle que Gautier l'avait annoncée à Flaubert qui s'en alla méditer aux lieux solitaires pendant que M. de Goncourt, en hauts talons cramoisis, paissait les fidèles dans le nouveau temple dont il allait être le grand pontife.

A sa parole, on évacua l'âme humaine comme on ne l'avait jamais évacuée, et les candélabres d'une esthétique de néant s'allumèrent autour du Lama puissant qui supplantait les anciens Dieux.

L'Idole même s'incarnait en lui, la ténébreuse Idole des mouches qui domine sur les Chérubins des abîmes et dont la face est obnubilée par le nuage bourdonnant des adorateurs du Vide.

. . . .

La Faustin, je pense, doit être considérée comme la plus haute expression *liturgique* de ce fétichisme. Je défie qu'on nomme un livre contemporain plus épouvantable.

Tous les démons peuvent s'atteler aux brancards des lettres, ils ne pourront jamais camionner une œuvre de profanation plus œcuménique, de corruption plus précise et plus circonspecte, de vacuité plus éloquente, plus autoritaire, et de plus altissime dédain pour la folle Croix du Seigneur Jésus. Mais tout cela n'est rien en comparaison du délire glacial de l'idolâtrie esthétique.

L'auteur — le plus auteur qui soit de tous les auteurs, — se manifeste à chaque page, ainsi qu'un peseur fabuleux qui tient la balance. D'un côté, toute la Joie et toute la Douleur de l'homme et cela ne pèse absolument pas, aussitôt qu'une *phrase écrite* est déposée dans

l'autre plateau. L'appareil chavire avec force, lançant vers le ciel tous les lys coupés dont le genre humain s'enorgueillissait depuis les siècles — en même temps que le ramage syllabique est soutiré vers la terre par les désirs pieux d'une soupirante aristocratie de troubadours.

Le Messie ne s'appellera plus le Verbe, il se nomme désormais la Phrase. C'est la caricature de l'Infini, c'est l'infécondité même déclarant son antagonisme à la Parole Initiale qui fit éclater les douves de l'ancien chaos.

C'est la sénile et dindonnière suffisance d'un empirique superbe jetant à la Vie profonde l'invective de son démenti et promulguant la force divine d'un balbutiement capable d'aggraver l'immobilité des morts !

Il semble vraiment que les adorateurs de M. de Goncourt « connaissent » assez peu leur maître. Ils parlent volontiers de son effrayante pénétration d'observateur, de la péremptoire sérénité de ses analyses et de la surfine qualité de ses intuitions, — sans s'apercevoir qu'ils sont aux pieds d'un simulacre pronominal tellement inhabité qu'en tamisant la poussière, on n'y trouverait pas même un parasite *vivant* d'un de ces rongeurs qui pullulaient dans la colossale figure du dieu Sérapis, quand Théodose la fit éventrer à coups de haches consulaires, il y a juste quinze cent deux ans !

Une chose qui est à ravir, c'est l'émulation victorieuse, le délire grandissant des écoliers du prophète, dont quelques-uns ont dépassé leur initiateur en accomplissant de plus grands miracles, et qui, néanmoins, lui continuent leurs prostrations caudataires.

Evidemment la prose corsetée, odoriférante et vertugadine du père de *Chérie* et de *La Faustin* doit paraître déjà quelque peu caduque aux Annibals du décadentisme qui escaladent, chaque matin, les Alpes de la plus inaccessible grammaire. Mais il leur plaît de toujours vénérer en lui le premier élu de l'introuvable Divinité

dont ils sont, à leur tour, les emphatiques et tâtonnants vaticinateurs.

Cela jusqu'à l'heure plus ou moins prochaine, où les murs de Byzance venant à crouler enfin, de célestes et resplendissants Janissaires, dont la main ne sera pas du tout respectueuse, iront abîmer prêtres et fidèles dans les gouffres les plus inviolables de la Propontide.

. . . .

LA BESACE LUMINEUSE

. . . .

Étant exclusivement et par-dessus tout ce que j'ai tant de fois exprimé, c'est-à-dire un providentiel et un millénaire, mon premier devoir intellectuel est de supposer assortie à d'autres prodromes de la Débâcle sublime cette apparente extermination de la Pensée par les idolâtres actuels de la Désinence ou du Radical.

Autrement, ce serait trop bête.

Il est certain qu'en aucun siècle, il ne s'était vu précisément inaugurer tant d'abreuvoirs pour le rafraîchissement des chameaux intempérants qui traversent à si grands frais le désert des littératures.

Je défie qu'on me cite une époque de l'histoire intellectuelle où la nécessité d'être idiot ait été si universellement sentie et promulguée par de si compétents législateurs!

Les décadents du mourant empire de Théodose et de Constantin, ces fameux décadents admirés aujourd'hui, avec frénésie, par quelques poètes contemporains et gélatineux qui semblent porter la moelle de leur colonne infertile entre les dix doigts de leurs pieds, —

ces résidus, extatiquement suçotés, de l'émonctoire païen, renieraient avec désespoir des thuriféraires aussi malvenus, s'ils avaient l'infortune de ressusciter pour les connaître.

Les plus débiles héritiers de Lucain ou de Juvénal avaient encore, malgré tout, un semblant d'âme que faisait vibrer, en quelque façon, le permanent cataclysme des *fléaux* de Dieu.

Ils adoraient parfois des tronçons d'idoles décapitées par le Christianisme naissant ou disloquées par la trépidation des cavaleries barbares, mais ils ne suppliaient pas les Prépositions et les Ablatifs de les délivrer. Ils n'offraient point de sacrifices ni de libations aux Verbes défectueux qui gouvernent le génitif.

Les écrivains d'alors subsistaient aussi plantureusement qu'il leur était donné de le faire, du vieil haricot cicéronien, sans mettre leur espérance et leur fin dernière dans l'épithète rarissime ou l'orchestration de l'apodose.

On avait, au moins, l'avantage de se douter de quelque chose et on gémissait au petit bonheur dans un monde qui crevait d'effroi.

Les néo-décadents de la fin du XIXe siècle paraissent ne se douter absolument de rien.

Ils adorent le crottin des autres, et le Dieu inconnu d'eux-mêmes dont ils sont les prédicateurs est un simulacre de papier fangeux dont tous les siècles déliquescents se sont épongés.

Il serait, sans doute excessif d'incriminer l'inconscient Flaubert en l'accusant d'avoir, plus qu'un autre, substitué le signe de la pensée à la pensée même. Ce pénible charpentier de phrases avait reçu vraisemblablement tout ce qu'il a donné. L'évolution vers le néant est, à coup sûr, beaucoup plus ancienne et se perd dans la nuit romantique...

Il me plaît de supposer que la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier* fut entreprise en une heure de désespoir.

Le malheureux Flaubert touchait à sa fin et, sur le point de mourir, il devait obscurément s'apercevoir qu'il n'avait jamais été un vivant.

A l'exception du premier roman qu'on croit être un souvenir de jeunesse, les livres somnambules qu'il avait écrits ne pouvaient assurément pas donner à son cœur de célibataire l'illusion d'une progéniture.

Probablement il sentait lui-même l'effrayante vacuité de tous les fantoches engendrés du désolant écrivain condamné par sa nature à ne penser que des syllabes.

Sa triste âme, captive dans une imagination cloisonnée, regardait sans doute, mornement défiler, dans un silence d'éther, les personnages inanimés de ses léthargiques poèmes.

C'est alors, — je le conjecture, — que ce volontaire prodigieux se dressant, un suprême jour, sur le catafalque de ses pensées et souffletant la mort avec la mort, conçut l'espérance de redevenir un enfant.

La fierté de l'artiste égorgea l'orgueil de l'athée, le contempteur descendit de son Himalaya et s'en vint très-humblement dans une pauvre église d'autrefois pour demander au tabernacle pacifique, aux dalles sonores, aux douces murailles, aux vitraux naïfs, le secret de palpiter une fois, une seule fois, à la façon des êtres humains, avant d'aller sous la terre.

Il apporta tout ce qu'il possédait, ses dictionnaires et son outillage compliqué de forgeur de phrases, pour que cela fût trempé de lumière et fût béni, comme ces innocents bestiaux qu'aux pays de foi, les paysans conduisent au seuil des chapelles pour que Dieu leur donne la fécondité.

Il reçut en retour le simple esprit qu'il fallait à l'enlumineur de l'histoire du beau saint Julien.

Il put exprimer enfin l'amour candide, la sacrée dou-

eur, la pauvreté sainte, la compassion déchirante et les extases de l'adoration...

Ce superbe Vulcain de la rhétorique infernale, qui ne savait pas prier, devint le père d'une Oraison d'Art devant laquelle pâlissent les littératures, — pour son salaire, je le crois, de n'avoir jamais fait de prostitution et d'avoir aimé la Beauté jusqu'au point de lui sacrifier l'ankylose de ses inflexibles genoux d'impie.

Le grand aveugle Flaubert ayant tâtonné par tout l'univers, vint, en pleurant, s'abattre un soir au pied de la Croix, et le doux Seigneur des très-pauvres gens lui conféra débonnairement le viatique d'immortalité dans une besace lumineuse!

LA LANGUE DE DIEU

Planctus Beatæ Mariæ Virginis. *Lamentations de la Bienheureuse Vierge Marie!* Tel est l'accomplissement, la fleur suprême.

Depuis les Douze Tables jusqu'à Pétrone et de Commodien à saint Bernard, seize siècles environ s'étaient écoulés pendant lesquels on avait écrit ou parlé latin. Il n'avait pas fallu moins pour que le *Stabat Mater* devînt possible.

Il n'avait pas été agréable, ni utile, mais absolument *nécessaire* que l'univers fût dompté, confisqué, pétri, amalgamé par soixante portées consécutives de la Louve, et que trente ou quarante peuples fussent cloîtrés mille ans par des Verbes implacables sous des Gérondifs en marbre noir et dans des Supins d'airain.

Il avait été prodigieusement indispensable que s'opérassent des immolations infinies, des supplices de mul-

titude, des attentats indicibles contre la *Ressemblance* coupable de Dieu.

On avait écorché vivants le Mède et le Perse, brûlé les Carthaginois et les Numantins, aveuglé les Daces, mutilé les Grecs et les Egyptiens, avili les Gaulois et les Espagnols, prostitué jusqu'aux Germains et jusqu'aux Bretons. Enfin on avait abattu six cent mille Juifs à la prise de Jérusalem.

Tout cela réparti sans interruption ni futiles attendrissements sur un tiers du globe, en l'espace de dix fois cent ans, pour accréditer un impératif, un unique Impératif qui sauvait le monde :

CRUCIFIGE!...

Après cela, les Barbares étaient venus pâturer la syntaxe du Commandement et de la Prière dans les Plaies du Christ.

Ils apportaient naturellement avec eux les cailloux du Rhin, les durs et coupants silex de Franconie ou de Saxonie, les émeraudes gothiques, les granits armoricains, les gemmes du Septentrion, les escarboucles et les saphirs du vieil Orient, les topazes, les onyx et les opales mystérieuses des Monts inconnus.

Il fallait aussi tout cela pour décorer les *Heures* douloureuses de la Compassion de Marie, sans préjudice de nouveaux massacres plus denses, plus rigoureux, plus syllogistiques...

La Langue de Dieu se récupéra comme la vierge souillée du Prophète « projetée sur la face de la terre en l'abjection de son âme et foulée dans son sang ». Le sublime latin du Moyen Age dont les cuistres ont horreur, fut recueilli à tâtons par des peuples agenouillés dans le crépuscule et trié mot à mot, de leurs mains tremblantes, parmi les corolles pourries des anciennes fleurs maquillées de sang.

Ces pauvres mots si précieux dont Notre Dame avait tant besoin pour se lamenter au pied de la Croix, il fallait

tant de patience pour les clarifier et si faible était la lumière que les âmes amoureuses périssaient en sanglotant !

On ne comprend plus aujourd'hui ces choses. Mais alors, c'était terrible à penser qu'on pouvait très-bien se tromper de patibule, adorer un autre holocauste et contraindre effroyablement l'Immaculée à pleurer sous l'arbre de la science infâme où pendait le mauvais apôtre!...

A force, pourtant, de générations résignées, à coups d'humbles cœurs battant par millions contre les parois inébranlables de la vieille latinité, l'ergastule classique, un beau jour, se décoiffa de son ombre, les gouffres des cieux apparurent et l'Impératrice des Dominations put enfin gémir !

★

Enfin ! *La Langue de Dieu!* La langue de Dieu que Remy de Gourmont a nommée le *Latin Mystique*, — ô âmes des morts ! — comme si *tout* n'était pas mystique !

Mais, l'affreux bourgeois fatigué d'un sale négoce, qui déplore ses « illusions » en déclarant, par exemple, que « la nuit est faite pour dormir! » est mystique à des profondeurs qui découragent.

Car la vie n'est pas si bête que le croient les équarrisseurs d'atomes, et il est heureusement impossible de proférer la plus banale des affirmations sans que grondent les cieux éternels.

Le latin *rédimé* du Libera, du Dies iræ, du Stabat, apparut, sans doute, comme l'instrument d'une Mystique supérieure. Il n'était pas, cependant, plus mystique en soi, plus surnaturel que les satires de Lucilius ou l'apologue de Menenius Agrippa.

Pénétré ou non du christianisme, il est, en réalité, la langue unique, la choisie de Dieu pour consacrer son Corps et son Sang. Cela dit tout.

Même dans ses langes, elle tenait la foudre. Tacite fut un de ses balbutiements et Juvénal en fut un autre. Les paridisiaques doxologies du Moyen Âge, hymnes ou proses, ne prolongèrent pas seulement les Sacrées Prières qui sont les oracles à jamais de l'irréfragable Eglise; elles furent aussi, plus profondément, la *séquence régulière* de l'énorme Triomphe Romain.

L'arbre de fer avait obombré, de ses branches inflexibles, tout être vivant. Lorsqu'il dut périr à la fin, lorsqu'on eut fait des lances barbares de ses moindres ramuscules et qu'il ne resta plus de lui qu'un tronc insulté, mutilé, pourri, entr'ouvert, toute la sève des Victoires, une dernière fois, monta jusqu'au faîte et devint cette fleur divine.

Mais sait-on que le latin est la Langue Immaculée, *conçue sans péché*, pour qui n'est pas faite la loi commune, et que c'est en elle que furent inscrits les symboles qui ne peuvent pas mourir?

Qui donc osera dire, une bonne fois, que cette langue de dévorateurs, prostituée aux nations, est elle-même le plus authentique symbole et la palpable image de la Vierge très-clémente par qui le Verbe fut enfanté? *Beata Viscera quæ portaverunt...Beata Ubera quæ lactaverunt...*

C'est à crier d'admiration de penser qu'Horace, par exemple, l'imbécile et joyeux Horace, dont les exécrables odes ressemblent à du crottin de professeur, quand on les compare aux Chants du Bréviaire, a tout de même servi, dans son ignorance profonde, les humbles maçons qui devaient construire, un jour, la Basilique lumineuse.....

★

L'Eglise nomme la Mère de Jésus « Epouse de l'Esprit-Saint » parce qu'elle est conçue sans péché et qu'elle a conçu de Lui seul. Or l'infaillible Concile de Trente, en sa quatrième session, décréta que le Latin de la Vul-

gate, est *seul* canonique, à l'exclusion de tout autre texte, et que, « si quelqu'un le méprise, *sciens et prudens*, il soit anathème ».

Nul moyen d'échapper, fût-ce par la sottise. Nécessairement, alors, il faut renoncer au christianisme ou confesser, avec une entière candeur, la suréminence absolue et l'éternelle prédestination de ce Latin qui est la Langue unique du Seigneur.

Il n'en veut pas d'autres. Toutes les autres, sans exception, lui sont onéreuses comme des concubines ou des esclaves dont il n'est pas sûr.

Mais la Latine est sa bien-aimée, « sa parfaite, sa colombe, son immaculée ». C'est en elle seule qu'il veut prendre ses délices et fixer éternellement ses complaisances.

Ses plus rares trésors, il les lui confie à jamais, parce qu'elle est — comme la Vierge même — l'Image de sa Sagesse, l'Arche vivante de son Corps, la Voie lactée de son ciel, l'imprenable Tour Davidique, la Fontaine de dilection, la Règle de l'obéissance très-parfaite et la Force des martyrs.

C'est donc à elle seule qu'il peut confier avec certitude la Sueur de sang de son Agonie, la Plaie précieuse de son Côté, les Piqûres de sa terrible Couronne, les Trous de ses Mains et de ses Pieds, les Blessures infinies de sa Passion, sa Face outragée, et le *sens* indévoilé de tous ces mystères.

Il sait si bien qu'on ne peut pas tromper cette gardienne concise !

Et quand, fatigué de l'arrangement des mondes, il aura enfin congédié le temps et l'espace, c'est avec elle, décidément, qu'il s'enfermera et se cadenassera dans l'Eternité.

Quel est donc le premier sot qui a dit que le Latin est une langue morte ?

*

« Voici Babel déserte et sombre »... L'expiation dure toujours. La langue uniforme que parlait alors l'espèce des hommes, n'est pas détruite, puisque Dieu ne restitue rien au Néant. Mais elle est gardée, sans doute, par quelque frère puîné de ce Chérubin au glaive de feu qui barre depuis six mille ans l'Eden perdu.

Celui qui la retrouverait saurait toutes choses et pourrait faire chavirer les cieux. Car, selon la plus rigoureuse métaphysique des Transcendants, toutes les sciences dont la cervelle humaine peut être farcie, — cette langue *substantielle* dont nous sommes patoisants, les concentrait naturellement et sans effort à une puissance inconnue.

Assurément les merveilleux hommes contemporains de Mathusalem ou d'Hénoch ne parlaient pas le latin, mais ils durent en posséder une quintessence tellement vive que les dures phrases de Tertullien, par exemple, fondraient comme la cire devant ce miroir.

Elles fondraient beaucoup moins vite, cependant, que les phrases des autres grands hommes qui ne connurent pas la Langue de Dieu.

Le *Veni Creator*, le *Pange lingua*, le *Planctus* même se liquéfieraient, car ces poèmes, après tout, si divins qu'ils soient, furent chantés dans le crépuscule.

Il n'y a pas à dire. Ce monde est en chute, depuis des milliers d'années. Il subit la loi de la chute qui consiste à s'accélérer d'une manière effroyable. La Croix, un jour, intervint pour atténuer la catastrophe. Elle a retenu puissamment, c'est vrai, tout ce qui pouvait être retenu, et cela, disons-le, n'était pas ou ne semblait pas être grand'chose.

Un Martyr, un Confesseur, une Vierge par chaque dizaine de millions d'individus. Un Poète par chaque dizaine de milliards. Et encore !

Mais la langue latine fut heureusement accrochée par les Trois Clous et ne fit plus un pas vers la mort.

A des profondeurs incommensurables, elle est ainsi devenue la Polaire toujours immobile d'un firmament dévasté.

Elle est aux autres langues, en un mot, ce que la Vulgate est aux autres versions de la Parole, l'unique *à peu près* de restitution divine.

★

Telles sont les pensées ou plausibles rêves suggérés par le glorieux livre de Remy de Gourmont qui paraît être, après Verlaine, le démarcateur le plus péremptoire de l'évolution des âmes, en cet instant.

Son livre est si beau qu'on ne sait même pas comment il put être écrit au milieu des poussières et des vermoulures de l'érudition formidable qu'il suppose.

J'aurais, certes, bien voulu le montrer en toutes ses parties, m'efforçant de rompre les grilles et les triples barres qui séquestrent, comme un fauve, toute contemporaine manifestation de grandeur.

Mais était-ce possible, cela ? Des œuvres si fortes sont pour un petit nombre de vivants esprits et parfaitement inintelligibles à la multitude des morts.

Avais-je mieux à faire, en somme, que de monter, ainsi que je viens de le faire, sur une colline vouée à l'exécration et d'y annoncer simplement aux hommes de bonne volonté les magnificences qu'ils ignorent ?

Le *Latin mystique* est ainsi conçu :

Tout le Moyen Age, c'est-à-dire les mille ans d'histoire où les hommes ont le plus aimé, se précipite vers le *Stabat*, vers le grand *Planctus* de la Compassion de Marie. Il ne fait pas autre chose et n'a pas autre chose à faire.

C'est un vaste fleuve de pleurs, plein de soupirs et de

vociférations amoureuses, qui coule sans interruption, à travers un espace immense, tantôt dans l'ombre et tantôt dans la lumière.

Ces sublimes frères du Verbe patient, ces tendres membres du Flagellé, soutenus par le viatique du plus invincible espoir, ont pour tout bagage la petite lampe qui leur fut confiée par d'aimables hommes très-anciens dont ils ne savent même plus les noms. C'est l'*Aurora lucis* de saint Ambroise, aux vocables saints, qu'ils ont la mission et le prodigieux désir de préserver des grands souffles noirs qui les assiègent.

Si elle s'éteignait, grand Dieu ! ils ne pourraient jamais voir les Yeux de la Vierge qui a sept épées dans le cœur et qui sanglote là-haut sur le Mont des ignominies

L'EUNUQUE

Pierre Corneille affirmait un jour, avec une grande énergie, que les femmes sont naturellement inaptes à la production d'un chef-d'œuvre.

« Il leur manque *quelque chose* », disait-il.

C'est évidemment le triste cas de Paul Bourget...

. . . .

O pauvres putains affamées, lamentables filles prétendues *de joie*, qui vagabondez sur les trottoirs, à la recherche du vomissement des chiens ; vous qui, du moins, ne livrez à la paillardise des gens honorables que votre *corps* dévasté et qui, parfois, gardez encore une âme, un reste d'âme pour aimer ou pour exécrer ; — que direz-vous de ce greluchon de l'impénitente Sottise, quand viendra le terrible Jour où les Hécubes de la terre en flammes devront aboyer, devant Jésus, leurs épouvantables misères ?

LES AMES PUBLIQUES

. . . .

Il existe encore, cependant, quelques esprits solitaires qui ne veulent pas se prostituer, qui répugnent invinciblement à l'ostentation callipyge de leur personnalité.

Les chiens et chiennes à puantes gueules qui décernent ici-bas ce qu'on est convenu d'appeler la gloire et qui leur lècheraient le dessous des pieds, si, par miracle, ils devenaient à leur tour des triomphateurs, en les affligent pas, Dieu merci ! de leurs abominables caresses.

Ces isolés peuvent souffrir plus ou moins silencieusement, ils peuvent même endurer d'incompréhensibles douleurs ; les errabondes sentinelles de la vanité peuvent, à leur fantaisie, salir la pauvre cloison de probité fière qui les sépare de la considération publique aussi sûrement que quarante abîmes ; — ils ont, du moins, le soulagement de ne pas subir les frictions exanthémateuses de la camaraderie.

Ces nourrissons inquiétants de la tigresse enragée qui fut leur marâtre ont, pour narguer tout dispensaire, les verrous et les triples barres d'un Mépris inexorable et cadenassé comme la poterne des cieux.

Ce mépris est la patrie de leur adoption, c'est l'unique adresse qu'ils puissent offrir aux *chers confrères* qui seraient tentés d'accourir, en les informant avec bonté de la circonstance d'un périculeux escalier, au travers duquel dégringoleraient sans espoir les plus superbes archanges.

C'est pour ces volontaires captifs de l'Adoration perpétuelle et de l'Obscurité sainte, — pour ces rares Ugo-

lins de l'Intelligence qui n'ont pas même la consolation de dévorer leur progéniture, — que j'ai tenté d'exprimer en épiphonèmes inspirés du vieux Juvénal, mon inguérissable horreur.

LES FANFARES DE LA CHARITÉ

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Ma tentation était forte de manquer de respect à cette trépassée fameuse, dont tous les journaux de la terre ont publié, ces jours derniers, le panégyrique.

Je sentais un énervement terrible à toujours entendre la même jérémiade clichée sur la beauté d'âme de tous les défunts naguère pourvus de millions, quel que soit l'usage qu'ils en aient pu faire pendant leur voyage de noces avec la terreuse humanité, honorée parfois de leurs complaisances. Le cynisme des lamentations prostituées m'incitait à d'irrespectueuses clameurs. A quoi bon?

La duchesse de Galliera, rivale des impératrices, « est couchée à jamais », comme la Cléopâtre d'or d'un temps qui réprouve toute autre grandeur. Son corps attend la résurrection dans un caveau plus ou moins fastueux et son âme, — l'âme tragique de la potentate qui pouvait, à sa volonté, manger, chaque jour, le pain, la chair et le sang de dix mille pauvres, — où donc est-elle ?

Si le Christianisme n'est pas l'erreur tenace de la tête humaine, en même temps que le déshonneur immortel des balais philosophiques impuissants à le congédier; il faut avouer que c'est tout de même formidable de penser qu'au moment précis où la douleur des journaux éclate à propos du décès d'un grand, — quelque chose

vient de commencer qui n'aura jamais de fin pour ce disparu.

Pendant que les chroniqueurs sonnent à leur manière l'hallali du pauvre corps revendiqué par toutes les horreurs sépulcrales, pendant que les chapelles ardentes s'allument dans les cryptes des palais et dans les souterraines imaginations des hoirs, pendant qu'on dénombre les écus et qu'on secoue dans l'oreille des indigents les glorieux coffres gavés de millions ; oh ! surtout à ce moment-là, sans doute, l'âme, — désemparée du sensible et tout à fait nue devant Quelqu'un dont le Nom est irrévélable, assiégée de toutes les flagrances des cieux, immergée dans le resplendissement de la Justice absolue, — se juge elle-même avec une rigueur dont l'esprit humain n'a pas la mesure et répercute en sa profondeur les litigieuses interrogations de la Lumière :

— Qu'as-tu fait de mes petits que j'avais suspendus à ton sein ? De quelle manière as-tu réparti la substance des lépreux, des prostituées, des désespérés, des maudits que j'aime et que je t'avais confiés en t'investissant d'une boue meilleure ? Quelle goutte de ton sang, quelle larme efficace as-tu répandue pour ce poète désolé dont vingt mille de mes séraphins ont contemplé l'agonie et qui n'attendait qu'un geste de toi pour *subsister* en me glorifiant ? Dans la splendeur de tes fêtes quasi-royales, as-tu pensé, quelquefois, aux pauvres lampes humaines qui se consument en silence devant ma Face douloureuse ? Quand tu t'es baignée dans tes parfums, as-tu songé qu'ils pouvaient être sublimes, les pieds putrides des errants et des pourchassés ? L'enseignement de ma Parole et de mon Eglise a-t-il pu te faire comprendre que ces richesses enviées ne t'appartenaient que comme un dépôt et que tu avais seulement d'honneur de porter, entre tes deux mamelles, le viatique terrestre de Jésus souffrant dans ses membres ; qu'il te fallait, par conséquent, — avec une diligence infinie, avec une voix brisée

de tendresse et des mains tremblantes d'amour, — vaquer tous les jours de ta vie, aux plaies horribles, aux réprobations monstrueuses, aux dérélictions épouvantables et te rédimer ainsi de ton dangereux bonheur ? Enfin, as-tu pris, un jour, un seul jour de ta longue vie, tes propres entrailles dans ta main, pour les interroger avec anxiété sur tous ces points d'où dépendent tes destinées éternelles, — pauvre âme solitaire pour qui je saigne sur ma vieille croix depuis deux mille ans?...

. . . .

ÉPILOGUE

ON DEMANDE DES PRÊTRES...

— Et après? soupirait un vieux curé somnolent, exténué de confessions enfantines. C'était vers l'époque de ma première communion. Je me rappelle que cette question invariable me désolait. Plus tard, il me sembla que j'aurais bien pu lui répondre :

— Et après ? dites-vous. C'est très-simple. Je réclame votre cœur. Je désire que vous accomplissiez la parole du Maître, que *vous donniez votre vie pour moi*. Jusque-là, vous ne serez qu'un mercenaire, un mauvais pasteur qui ne connaît pas son troupeau, et que son troupeau ne connaît pas. Quand viendra le voleur, il vous trouvera tout à fait dormant, si profondément dormant, qu'il ne faudra pas moins pour vous réveiller que le cantique des Sept Clairons du Jugement.

Ainsi grondent aujourd'hui les dernières Ames, les abandonnées et les désolées, vestiges suprêmes de la Ressemblance, rares exemplaires survivants et abhorrés

que la balistique des lieux communs de l'Apostasie n'a pu démolir.

On demande des Prêtres. On en demande d'*autres*. On en veut qui soient fraternels aux Intelligences, qui aiment la Beauté et la Grandeur jusqu'à en mourir, qui n'acceptent pas d'abdications comme il s'en est tant vu depuis deux cents ans.

On vous demande, messieurs les successeurs des Apôtres, de ne pas dégoûter le Pauvre qui cherche Jésus, de ne pas détester les Artistes et les Poètes, de ne pas envoyer au camp ennemi — à force d'injustice, de déraison et d'ignominies — celui qui ne chercherait pas mieux que de combattre à côté de vous et pour vous, si vous étiez assez *humbles* pour le commander.

Mais vous n'écoutez même pas, vous ne voulez rien savoir, vous somnolez pesamment sur des blessés qui saignent ou qui agonisent et, quand une clameur trop désespérée vous force d'entr'ouvrir les yeux, vous n'avez que cela à dire : — *Et après, mon enfant?* Et vous vous rendormez aussitôt en vous étonnant de n'avoir plus l'empire du monde.

Quelle autre conclusion à ce livre où l'épouvantable stérilité des intelligences privées de culture supérieure est surtout montrée?

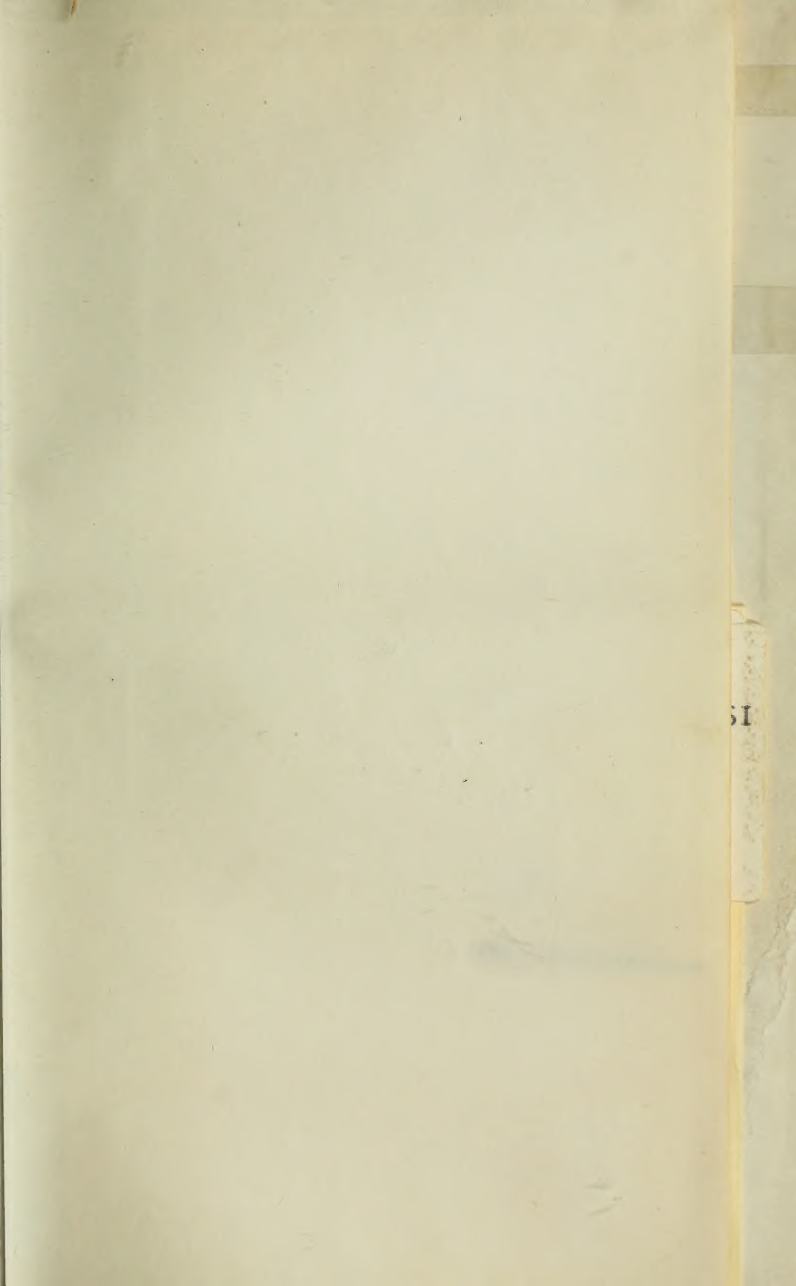
ON DEMANDE DES PRÊTRES !

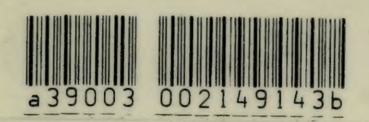
TABLE DES MATIÈRES

POITIERS

Imprimerie Marc Texier

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER




a39003 002149143b